



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

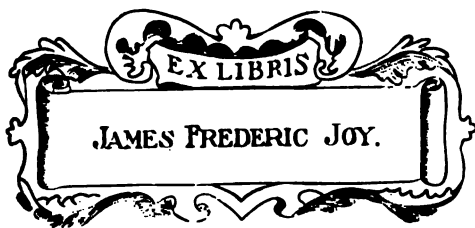
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

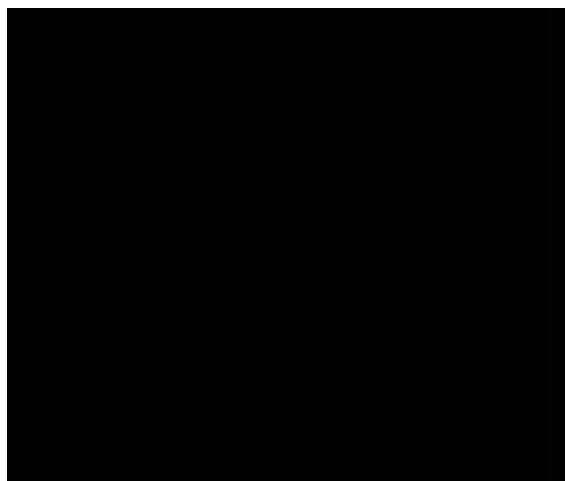
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

GRAD
840.8
B583
1758
v.5
BUHR











1



BIBLIOTHEQUE
DE
CAMPAGNE,
OU
AMUSEMENS
DE
L'ESPRIT ET DU CŒUR.
TOME CINQUIEME.



A AMSTERDAM,
Chez MARC MICHEL, REZ.
MDCCLXIV.

11/11/11

11/11/11



J. B. Del.

G. Sc.

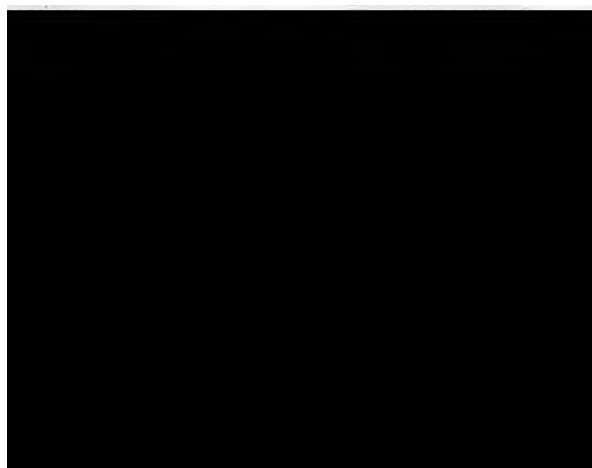
Aveux extraordinaire.

BIBLIOTHEQUE
DE
CAMPAGNE,
OU
A MUSEMENS
DE
L'ESPRIT ET DU COEUR.
TOME CINQUIEME.



G. Douly del. et fculp.

A AMSTERDAM,
Chez MARC MICHEL RE
MDCCCLXIV.



BIBLIOTHEQUE
DE
CAMPAGNE,
OU
AMUSEMENS
DE
L'ESPRIT ET DU COEUR.
TOME CINQUIEME.



A AMSTERDAM,
Chez MARC MICHEL REY.
M. DCC. LIX.

Grad

840.8

8583

1758

V. 5

Buhr

5-1800
12-1-36
H. 11
N. 11
C. 107
12-1-36

TABLE DES PIÈCES

contenues dans ce

CINQUIÈME VOLUME.

Suite des Mémoires du Comte
DE GRAMMONT.

CHAP. VIII. *Histoire Burlesque
de l'Aumonier Pouffatin. Rela-
tion du Siège de Lérida. Maria-
ge du Duc d'Yorck, & autres
Particularités de la Cour d'An-
gleterre.* 1.

CHAP. IX. *Diverses Intrigues a-
moureuses de la Cour d'Angleter-
re.* 36.

CHAP. X. *Autres Intrigues amou-
reuses de la Cour d'Angleterre.* 83.

CHAP. XI. *Retour du Chevalier
DE GRAMMONT à la Cour de
Fran-*

TABLE DES PIÉCES.

France. Il est renvoyé en Angleterre. Diverses Intrigues amoureuses de cette Cour, & Mariages de la plupart des Héros de ces Mémoires. 131

II. Dialogue de Sylla & d'Eucrate. 167

III. Le Temple de Gnide, par l'Auteur des *Lettres Persanes.* 175

IV. Essai sur le Goût par le même, 212

V. Le Kalife & Zoroïme, Conte

M É M O I R E S
D E L A V I E
D U C O M T E
D E
G R A M M O N T.



C H A P I T R E V I I I.

» **S** I R, dit-il, Monsieur le Prince
» assiégeoit *Lérída*. La Place n'étoit
» rien ; mais Dom *Gregorio Brice*
» étoit quelque chose. C'étoit un de
» ces Espagnols de la vieille Roche,
» vaillant comme le *Cid*, fier comme tous les
» *Gusmans* ensemble, & plus galant que tous les
» *Abencerrages* de Grenade. Il nous laissa faire
» les premières approches de sa Place, sans don-
» ner le moindre signe de vie. Le Marechal de
» G R A M M O N T, dont la maxime étoit, qu'un
» Gouverneur qui fait grand tintamarre d'abord,
» & qui brûle ses Fauxbourgs pour faire une
» belle défense, la fait d'ordinaire assez mauvaise,
» n'augura pas bien pour nous de la politesse de
» *Tome V.* A » *Gie-*

2 ME'MOIRES DE LA VIE

„ *Gregorio Brice* ; mais Monsieur le Prince,
„ couvert de gloire , & fier des Campagnes de
„ Rocroy, de Norlingue , & de Fribourg , pour in-
„ sultcr la Place & le Gouverneur , fit monter
„ la premiere tranchée en plein-jour par son
„ Régiment, à la tête duquel marchoient vingt-
„ quatre violons , comme si c'eût été pour une
„ noce.

„ La nuit venue , nous voilà tous à geguena-
„ der , nos violons à jouer des airs tendres , &
„ grande chere par-tout. Dieu fait les brocards
„ qu'on jetoit au pauvre Gouverneur & à sa frai-
„ se, que nous nous promettions de prendre l'un
„ & l'autre dans vingt quatre heures. Cela se pas-
„ soit à la tranchée, d'où nous entendîmes un cri
„ de mauvais augure , qui parloit du rempart , &
„ qui répéta deux ou trois fois : *Alerte à la mu-
„ raille.* Ce cri fut suivi d'une salve de canon &
„ de mousqueterie , & cette salve d'une vigoureu-
„ se sortie qui , après avoir culbuté la tranchée ,
„ nous mena battant jusqu'à notre grande garde.

„ Le lendemain *Gregorio Brice* envoia par un
„ Trompette des présens de glace & de fruits à

DU COMTE DE GRAMMONT. §

„ son Armée, & qu'il fut encore obligé de lever.
„ assez brusquement.

„ Comme nos Troupes se retiroient, Dom
„ *Gregorio*, bien loin de se donner de ces airs
„ que prennent les Gouverneurs en pareille occa-
„ sion, ne fit de sortie, que pour envoyer faire
„ un compliment plein de respect à Monsieur le
„ Prince. Le Seigneur *Brice* partit quelque tems
„ après, pour rendre compte à Madrid de sa con-
„ duite, & pour en recevoir la récompense. Vo-
„ tre Majesté sera peut-être bien-aise de savoir
„ le traitement qu'on fit au petit *Brice*, après la
„ plus brillante action que les Espagnols eussent
„ faite de toute la guerre. On le mit à l'Inqui-
„ sition. „

Quoi ! dit la Reine-Mere, l'Inquisition pour
ses services ? Non pas tout-à-fait pour ses servi-
ces, dit-il. Mais sans égard à ses services on
le traita comme je viens de dire, pour un petit
trait de galanterie que je conterai tantôt au Roi.

„ La Campagne de Catalogne finie de cette
„ manière, nous revenions médiocrement cou-
„ verts de lauriers. Mais, comme Monsieur le
„ Prince en avoit fait provision en d'autres ren-
„ contres, & qu'il avoit de grands desseins en tête
„ il eut bien-tôt oublié cette petite disgrâce.
„ Nous ne faisons que goguenarder pendant le
„ voyage. Monsieur le Prince étoit le premier à
„ nous mettre en train sur son siège. Nous fi-
„ mes quelques couplets de ces *Lérida* qui ont
„ tant couru, afin qu'on n'en fit pas de plus mau-
„ vais. Nous n'y gagnâmes rien ? nous eûmes
„ beau nous traiter cavalierement dans nos chan-
„ sons ; on en fit à Paris, où on nous traitoit en-
„ core plus mal. Nous arrivâmes enfin à *Per-
„ pignan* un jour de fête. Une troupe de Cata-
„ lans qui dansoient au milieu de la rue, vin-
„ rent danser sous les fenêtres de Monsieur le

„ Prince, pour lui faire honneur. Mr. *Pouffatin*
„ couvert d'un petit casaquin noir, dançoit a
„ milieu de cette troupe, comme un vrai possédé
„ Je reconnus d'abord la danse de notre Pays au
„ sauts & aux bonds qu'il faisoit. Monsieur
„ Prince fut charmé de sa disposition, & de sa lé
„ gereté. Je le fis venir après la danse, & li
„ ayant demandé ce qu'il étoit: Prêtre indigne
„ à votre service, Monseigneur, me dit-il. J
„ m'appelle *Pouffatin*, & suis de Bearn. J'allo
„ en Catalogne pour servir d'Aumônier pour l'In
„ fanterie; car, Dieu merci, je vais bien d
„ pied: mais, puisque la guerre est heureusemen
„ finie, s'il plaisoit à votre Grandeur de me pren
„ dre à son service, je la suivrois par tout, & l
„ servirois fidelement. Mr. *Pouffatin*, lui dis-je
„ ma Grandeur n'a pas besoin autrement d'Au
„ mônier; mais, puisque vous êtes de si bonn
„ volonté, je veux bien vous prendre à mon ser
„ vice.

„ Monsieur le Prince, présent à toute cette con
„ versation, fut ravi de me voir un Aumônier

DU COMTE DE GRAMMONT. 5

„ mais, comme sa danse étoit un peu vive, elle
„ ne put supporter l'odeur que son agitation vio-
„ lente répandit dans son cabinet. Les Dames
„ lui demandèrent quartier. Il y avoit de
„ quoi vaincre tous les parfums & toutes les es-
„ sences dont elles étoient munies. *Poussatin* ne
„ laissa pas d'en remporter beaucoup de louanges,
„ & quelques louis.

„ J'obtins au bout de quelque tems un petit
„ bénéfice de campagne pour mon Aumônier ; &
„ j'ai su depuis, que *Poussatin* prêchoit avec la
„ même légèreté dans son village, qu'il dansoit
„ aux noces de ses Paroissiennes. „

Le Comte de *Poussatin* divertit fort le Roi. La Reine ne trouva plus si mauvais qu'on l'eût mis en livrée. Le traitement de *Gregorio Brice* la scandalisa bien davantage ; & voulant justifier la Cour d'Espagne sur un procédé qui paroissoit si dur : Chevalier DE GRAMMONT, dit-elle, quelle hérésie dans l'Etat vouloit introduire ce Gouverneur dont vous venez de parler ? De quel attentat contre la Religion étoit-il accusé, pour qu'on le mit à l'Inquisition ? Madame, dit-il, l'histoire n'en est pas trop bonne à conter devant Votre Majesté. C'étoit une petite gentillesse d'amour, à la vérité mal placée. Le pauvre *Brice* n'avoit aucune mauvaise intention. Son crime n'auroit pas mérité le foiet dans le plus sérieux Collège de France ; puisqu'il n'étoit que pour donner une preuve de tendresse à certaine petite Espagnolette qui avoit les yeux sur lui dans une occasion solennelle.

Le Roi voulut un détail précis de l'Avanture ; & le Chevalier DE GRAMMONT satisfait sa curiosité, dès que la Reine & le reste de la Cour ne fut plus à portée de l'entendre. Il faisoit bon l'écouter, quand il faisoit quelque récit ; mais il ne faisoit pas bon se trouver en son chemin, par la-concurrence, ou par le ridicule. Il est vrai qu'il

6 MÉMOIRES DE LA VIE

qu'il n'y avoit que peu de gens à la Cour d'Angleterre , qui eussent alors mérité son indignation. Le seul *Roussel* étoit de tems en tems l'objet de ses railleries ; encore le traitoit-il bien doucement, en comparaison de ce qu'il avoit coutume de faire à l'égard d'un Rival.

Ce *Roussel* étoit un des fiers danseurs d'Angleterre ; je veux dire , pour les contre danses. Il en avoit un recueil de deux ou trois cens en tablature , qu'il dançoit toutes à livre-ouvert ; & pour prouver qu'il n'étoit pas vieux , il dançoit quelque-fois jusqu'à extinction. Sa danse ressembloit assez à ses habits, il y avoit vingt ans que la mode en étoit passée.

Le Chevalier DE GRAMMONT voyoit bien qu'il étoit fort amoureux : & quoiqu'il vît bien aussi qu'il n'en étoit que plus ridicule , il ne laissa pas de s'allarmer du dessein qu'il apprit qu'il avoit de faire demander Mademoiselle d'*Hamilton* ; mais il fut bientôt délivré de cette inquiétude.

Roussel sur le point de faire un voyage crut qu'il étoit dans l'ordre d'informer sa Maîtresse de

DU COMTE DE GRAMONT. 7

„semblablement ne durera pas long-tems; car
 „il y a plus de vingt ans que je l'ai. Si vous me
 „jugez digne du bonheur d'être à vous, je ferai
 „la proposition à Monsieur votre Pere, à qui je
 „n'ai pas cru devoir m'adresser avant que de sa-
 „voir vos sentimens. Mon Neveu *Guillaume* ne
 „sait encore rien de mon dessein. Mais je crois
 „qu'il n'en sera pas fâché, quoi qu'il se voie par-
 „là frustré d'un bien assez considerable; car il a
 „beaucoup d'égard pour moi, outre qu'il s'atta-
 „che volontiers auprès de vous, depuis qu'il s'ap-
 „perçoit que je vous aime. Je suis fort aisé qu'il
 „me fasse sa cour par ses assiduités ici; car il
 „ne faisoit que dépenser son argent auprès de
 „cette coquette de *Midleton*, au lieu qu'il ne lui
 „en coûte rien à présent dans la meilleure com-
 „pagnie d'Angleterre. „

Mademoiselle d'Hamilton avoit eu quelque pei-
 ne à s'empêcher de rire pendant cette harangue.
 Cependant elle lui témoigna qu'elle étoit fort ho-
 norée de ses intentions pour elle; encore plus obli-
 gée de ce qu'il avoit bien voulu la consulter avant
 de les déclarer à ses parens. „ Il sera, lui dit elle,
 „assez tems de leur en parler à votre retour des
 „eaux; car je ne vois pas beaucoup d'apparence
 „qu'ils disposent de moi, que vous ne soyez re-
 „venu. En tout cas, si on me pressoit beaucoup,
 „votre Neveu *Guillaume* aura soin de vous en aver-
 „tir. Ainsi vous n'avez qu'à partir quand il vous
 „plaira; mais gardez-vous bien de négliger vo-
 „tre santé, pour précipiter votre retour. „

Le Chevalier DE GRAMMONT apprit le dé-
 tail de cette conversation; & s'en divertit le mieux
 qu'il put; car il y avoit de certaines circonstan-
 ces de la déclaration qui ne laissoient pas de l'al-
 larmer, malgré le ridicule des autres. Enfin il
 ne fut pas fâché de son départ. Il en reprit un
 ton plaisant, & fut conter au Roi la grace que

8 ME'MOIRES DE LA VIE

Dieu lui faisoit de lui ôter un Rival si dangereux.
„ Il est donc parti, Chevalier? lui dit le Roi.
„ Surement, Sire, dit-il. J'ai eu l'honneur de
„ le voir embarquer dans un cochemen, avec son
„ asthme & son équipage de campagne, la perruque
„ à calotte proprement renouée avec un ruban
„ feuille-morte, & le chapeau ambigu couvert
„ d'un étui de toile cirée, qui lui sied à merveille.
„ Ainsi je n'aurai plus à faire qu'à *Guillaume Rouf-*
„ *sel*, qu'il laisse résident auprès de Mademoiselle
„ d'*Hamilton*; & pour lui, je ne le crains, ni
„ sur son compte, ni sur celui de son Oncle. Il
„ est trop amoureux lui même, pour appuyer les
„ intérêts d'un autre; & comme il n'a qu'une
„ méthode de faire valoir les siens, savoir de
„ sacrifier le portait ou quelques lettres de la
„ *Midleton*, j'ai ma foi de quoi faire paroly de ces
„ sortes de faveurs. J'avoue qu'il m'en coute un
„ peu.

„ Puisque vos affaires vont si bien du côté des
„ *Rouffels*, lui dit le Roi, je veux bien vous
„ apprendre que vous êtes délivré d'un autre Ri-
„ val beaucoup plus à craindre pour vous, s'il n'é-

„me destinée.” Voici ce que c'étoit que ce Mylord *Chesterfield*.

Il avoit le visage fort agréable, la tête assez belle, peu de taille, & moins d'air. Il ne manquoit pas d'esprit. Un long séjour en Italie lui avoit communiqué la cérémonie dans le commerce des hommes, & la défiance dans celui des femmes. Il avoit été fort haï du Roi, parce qu'il avoit été fort aimé de la *Castelmagne*. Le bruit commun étoit qu'il avoit eu ses bonnes grâces, avant qu'elle fût mariée; & comme ni l'un ni l'autre ne s'en défendoit, on le croyoit assez volontiers.

Il avoit recherché la fille aînée du Duc d'*Ormond*, dans le tems qu'il avoit l'esprit encore rempli de sa première passion. Celle du Roi pour la *Castelmagne*, & l'établissement qu'il espiroit par cette alliance, firent qu'il pressa ce mariage avec autant d'ardeur, que s'il eût été passionnément amoureux. Il avoit donc épousé Madame de *Chesterfield* sans l'aimer, & vécu quelque tems avec elle d'une froideur à ne lui pas permettre de douter de son indifférence. Elle étoit fine & délicate sur le mépris: elle en fut affligée d'abord, indignée dans la suite; & dans le tems que son Epoux commençoit à lui faire voir qu'il l'aimoit, elle eut le plaisir de lui faire voir qu'elle ne l'aimoit plus.

Ils en étoient dans ces termes, lorsqu'elle s'avisa d'être *Hamilton*, comme elle venoit de faire son Epoux, à tout ce qu'il lui restoit de tendresse pour la *Castelmagne*. La chose ne lui fut pas difficile. Le commerce de l'une étoit désagréable par l'impolitesse de ses manières, ses hauteurs à contretems, & ses imaginations & inégalités perpétuelles. La *Chesterfield* au contraire savoit armer ses attraits de tout ce qu'il y a de séduisant dans l'esprit d'une femme qui veut plaire.

Elle étoit outre cela plus à portée de lui faire des avances que nulle autre. Elle logeoit chez le

A 5 Duc

30 MÉMOIRES DE LA VIE

Duc d'Ormond ; à White-Hall. Hamilton, comme on a dit, y avoit les entrées libres à toutes heures. Son extrême froideur, ou plutôt le dégoût qu'elle témoignoit pour les nouveaux empressements de son Mari, réveillèrent le panchant naturel qu'il avoit aux soupçons. Il se douta, qu'elle n'avoit pu adroit d'un coup passer de l'inquiétude à l'indifférence pour lui ; sans quelque objet caché d'un nouvel entêtement ; & selon la maxime de tous les jaloux, il mit finement en campagne son expérience & son industrie, pour la découverte d'une chose qui devoit troubler son repos.

Hamilton qui le connoissoit, se mit de son côté sur ses gardes ; & plus ses affaires s'avançoient, plus il étoit attentif à lui en ôter jusqu'aux moindres soupçons. Il lui faisoit les confidences les plus belles & les moins sincères du monde sur sa passion pour la *Castelmaine*, se plaignoit de ses emportemens, & lui demandoit à deux genoux ses conseils, pour réussir auprès d'une personne dont lui seul avoit véritablement possédé les affections.

Chesterfield que ces discours flatoient, lui pro-

DU COMTE DE GRAMMONT. 17

pour des manières dont ils avoient mille fois ri tête-à-tête; mais ce qu'il jugeoit encore moins possible, c'étoit qu'elle voulût commencer une autre aventure, sans avoir mis la dernière main à celle où ses avances l'avoient engagée. Cependant il se mit à l'observer de plus près; & toutes les découvertes qu'il fit par ses observations, lui firent voir que, si elle ne le trompoit, elle en avoit bien envie. Il prit la liberté de lui en dire deux mots; mais elle le prit haut, & le traita tellement de visionnaire, qu'il parut confus sans être convaincu. Toute la satisfaction qu'elle lui fit, fut de lui dire fierement, qu'il méritoit que des reproches si déraisonnables fussent mieux fondés.

Mylord *Chesterfield* avoit pris les mêmes alarmes; & ne doutant plus par les observations qu'il avoit faites de son côté, qu'il n'eût trouvé l'heureux Amant qui s'étoit emparé du cœur de sa Femme, il se le tint pour dit; & sans la fatiguer d'inutiles reproches, il ne chercha plus que de quoi la confondre, avant que de prendre son parti.

Comment après tout rendre raison du procédé de Madame de *Chesterfield*, si on ne l'attribue à cette maladie de la plupart des coquettes, qui charmées de l'éclat mettent tout en usage pour enlever la conquête d'un autre, & n'épargnent rien pour la retenir?

Mais avant que de passer au détail de cette Aventure, jettons la vue sur les fortunes galantes de Son Altesse, avant la déclaration de son mariage; parlons même de ce qui précéda cette déclaration. Il est permis de s'écarter un peu du fil de son récit, lorsque les faits véritables & peu connus répandent sur la digression une variété qui la rend excusable. Voyons ce qui en arrivera.

Le mariage du Duc d'*Torck* avec la Fille du Chancelier n'avoit manqué d'aucune des circonstances qui rendent les unions de cette nature valides à

l'égard du Ciel. L'intention de part & d'autre, la cérémonie dans les formes, les témoins, & le point essentiel du Sacrement, en avoient été.

Quoique l'Epouse ne fût pas absolument belle, comme il n'y avoit rien à la Cour de Hollande qui l'effaçât, le Duc dans les premières douceurs de ce mariage, loin de s'en repentir, sembloit ne souhaiter le rétablissement du Roi, que pour le déclarer avec éclat : mais, dès qu'il se vit possesseur d'un rang qui touchoit de si près au Trône ; que la possession de Mademoiselle *Hyde* n'avoit plus de charmes nouveaux pour lui ; que l'Angleterre si fertile en beautés étoit ce qu'elle avoit de plus rare dans la Cour du Roi son Frere ; & qu'il se voyoit l'unique exemple d'un Prince qui d'une élévation suprême fût descendu si bas ; il se mit à faire des réflexions. D'un côté, son mariage lui paroissoit horriblement mal assorti de toutes les manières. Il se souvint, que *Germain* ne l'avoit engagé dans un commerce avec Mademoiselle *Hyde*, qu'après lui avoir fait voir par certains petits exemples la facilité d'y réussir. Il envisageoit son ma-

DU COMTE DE GRAMMONT. 15

impossible qu'il y eût jamais songé ; qu'un mariage étoit nul pour lui, sans le consentement du Roi, quand même le parti se fût trouvé d'ailleurs sortable ; mais que c'étoit une moquerie de mettre en jeu la fille d'un petit Avocat, que la faveur du Roi venoit de faire Pair du Royaume sans Noblesse, & Chancelier sans capacité ; qu'à l'égard de ses scrupules, il n'avoit qu'à vouloir bien écouter des gens qui l'instruiraient à fond de la conduite que Mademoiselle *Hyde* avoit tenue avant qu'il la connût ; & que, pourvu qu'il ne leur dit point que la chose fût déjà faite, il auroit bien-tôt de quoi la déterminer.

Le Duc d'*Tork* y consentit ; & Mylord *Falmouth*, ayant assemblé son conseil & ses témoins, les mena dans le Cabinet de son Altesse, après les avoir instruits de ce qu'on leur vouloit. Ces Messieurs étoient le Comte d'*Arran*, *Germain*, *Talbot*, & *Killegrew*, tous gens d'honneur, mais qui préféroient infiniment celui du Duc d'*Tork* à celui de Mademoiselle *Hyde*, & qui de plus étoient révoltés avec toute la Cour contre l'insolente autorité du premier Ministre.

Le Duc leur ayant dit, après une espèce de préambule, que, quoi qu'ils n'ignorassent pas sa tendresse pour Mademoiselle *Hyde*, ils pouvoient ignorer à quels engagements cette tendresse l'avoit porté ; qu'il se croyoit obligé de tenir toutes les paroles qu'il avoit pu lui donner ; mais que comme l'innocence des personnes de son âge étoit exposée d'ordinaire aux médisances d'une Cour, & que de certains bruits, faux ou véritables, s'étoient répandus au sujet de sa conduite, il les prioit comme amis, & leur ordonnoit par tout ce qu'ils lui devoient, de lui dire sincèrement ce qu'ils en savoyent, d'autant qu'il étoit résolu de régler sur leurs témoignages les desseins qu'il avoit pour elle. On se fit un peu tirer l'oreille d'abord, & on

14 MÉMOIRES DE LA VIE

fit semblant d'oser prononcer sur une matière si sérieuse & si délicate; mais le Duc d'*Torck* ayant réitéré ses instances, chacun se mit à déduire par le menu ce qu'il savoit, & peut-être ce qu'il ne savoit pas, de la pauvre *Hyde*. On y joignoit toutes les circonstances qu'il falloit, pour appuyer le témoignage. Par exemple, le Comte d'*Arton* qui parla le premier, déposa, que dans la galerie de *Honstaerdyk*, où la Comtesse d'*Offery* & *Bel-le Sœur* & *Germain* jouoient un jour aux quilles, Mademoiselle *Hyde* avoit fait semblant de se trouver mal, & s'étoit retirée dans une chambre au bout de la galerie; que lui déposant l'avoit suivi; & qu'il lui ayant coupé son lacet, pour donner plus de vraisemblance aux vapeurs, il avoit fait de son mieux pour la secourir, ou pour la défendre. *Talbot* dit, qu'elle lui avoit donné un rendez-vous dans le cabinet du Chancelier, tandis qu'il étoit au conseil; à telles enseignes, que n'ayant pas tant d'attention aux choses qui étoient sur la table, qu'à celles qui les occupoient alors, ils avoient fait répandre toute l'encre d'une bouteille

DU COMTE DE GRAMMONT. 15

seux ; qu'il avoit eu pour témoins de son bonheur trois ou quatre Cignes , qui pouvoient bien avoir été témoins du bonheur de bien d'autres dans ce même cabinet , où qu'elle y alloit souvent , & qu'elle s'y plaisoit fort.

Le Duc d'*Torck* trouva cette dernière accusation outrée, persuadé qu'il avoit par devers lui des preuves suffisantes du contraire. Il remercia Messieurs ses témoins à bonne fortune de leur franchise, leur imposa silence à l'avenir sur ce qu'ils venoient de lui déclarer, & passa dans l'appartement du Roi.

Dès qu'il fut dans son cabinet, Mylord *Falmouth* qui l'avoit suivi, conta ce qui venoit de se passer au Comte d'*Ossery* qu'il trouva chez le Roi. Ils se doutèrent bien de ce qui faisoit la conversation des deux Freres ; car elle fut longue. Le Duc d'*Torck* en sortant parut tellement ému, qu'ils ne doutèrent point que tout n'allât mal pour la pauvre *Hyde*. Mylord *Falmouth* commençoit à s'attendrir de la pitié qu'il y avoit eue, lorsque le Duc d'*Torck* lui dit de se trouver avec le Comte d'*Ossery* chez le Chancelier dans une heure.

Ils furent un peu surpris, qu'il eût la dureté d'annoncer lui-même cette accablante nouvelle. Ils trouvèrent à l'heure marquée Son Atesse dans la chambre de Mademoiselle *Hyde*. Ses yeux paroissent mouillés de quelques larmes, qu'elle s'efforçoit de retenir. Le Chancelier, appuyé contre la muraille, leur parut bouffi de quelque-chose. Ils ne doutèrent point que ce ne fût de rage & de desespoir. Le Duc d'*Torck* leur dit de certain air content & strain dont on annonce les bonnes nouvelles :
 » Comme vous êtes les deux hommes de la Cour
 » que j'estime le plus , je veux que vous ayez les
 » premiers l'honneur de sâner la Duchesse d'*Torck*.
 » La voilà. »

La surprise ne seroit de rien , & l'étonnement n'étoit

16 MÉMOIRES DE LA VIE

n'étoit pas de saison dans cette conjoncture. Ils en étoient pourtant si remplis, que pour s'en cacher ils se jetterent promptement à genoux pour lui baiser la main, qu'elle leur tendit avec autant de grandeur & de majesté, que si de sa vie elle n'eût fait autre chose.

Le lendemain la nouvelle en fut publique, & toute la Cour s'empressa par devoir à lui témoigner des respects, qui devinrent très sincères dans la suite.

Les Petits-Maitres qui avoient déposé contre elle à toute autre intention que ce qu'ils voyoient, se trouverent fort déconcertés. Les femmes ne sont pas trop d'humeur à pardonner de certaines injures; & quand elles se promettent le plaisir de la vengeance, elles n'y vont pas de main-morte. Cependant ils n'en eurent que la peur.

La Duchesse d'York, instruite de tout ce qui s'étoit dit dans le cabinet sur son chapitre, loin d'en témoigner du ressentiment, affecta de distinguer par toutes sortes de gracieusetés & de bons offices ceux qui l'avoient attaquée par des endroits

guir son nouvel Amant. Tout alla le mieux du monde pendant quelque tems. Mylord *Carneguy* son Epoux étoit encore en Ecosse : mais son Pere étant mort subitement, il en revint aussi subitement avec le nom de *Soutbask* que sa Femme haïssoit, mais qu'elle prit encore plus patiemment que son retour. Il avoit eu quelque vent de l'honneur qu'on lui faisoit pendant son absence. Il ne voulut point faire le jaloux d'abord ; mais, comme il étoit bien aise de s'éclaircir sur la vérité du fait, il tenoit l'œil sur ceux de sa Femme. Il y avoit long-tems, que les choses étoient entre elle & le Duc d'*Torck*, à ne plus s'amuser à la bagatelle : cependant, comme ce retour les obligeoit à quelques égards, il n'alloit plus chez elle que dans les formes, c'est-à-dire, toujours accompagné de quelqu'un pour y donner un air de visite.

En ce tems-là *Talbot* revint de Portugal. Ce commerce s'étoit établi pendant son absence ; & sans savoir ce que c'étoit que Madame *Soutbask*, il apprit que son Maître en étoit amoureux.

Il y fut mené pour figurer à quelques jours de-là. Le Duc le présenta. Quelques complimens se firent de part & d'autre ; après lesquels il crut devoir laisser à Son Altesse la liberté de faire le sien, & se retira dans l'anti-chambre. Cette anti-chambre donnoit sur la rue. *Talbot* se mit à la fenêtre pour y regarder les passans.

Il étoit de la meilleure volonté du monde pour ces sortes d'occasions ; mais il étoit si sujet aux distractions & aux inadvertences, qu'il avoit laissé honnêtement à Londres la lettre de complimens dont le Duc l'avoit chargé pour l'Infante de Portugal, & ne s'en étoit apperçu que dans le tems qu'on le menoit à son audience.

Il étoit donc en sentinelle, comme nous avons dit, fort attentif à ses instructions, lorsqu'il vit arrêter un carosse à la porte, sans s'en mettre en peine,

18 MÉMOIRES DE LA VIE

peiné, & moins encore d'un homme qu'il en vit sortir, & qu'il entendit bien-tôt monter.

Le Diable qui ne devoit pas être malin dans ces rencontres, lui amenoit Mylord *Soutbask* en personne. On avoit eu soin de renvoyer l'équipage de Son Altesse, parce que la *Soutbask* avoit assuré, que son Epoux étoit allé faire un tour aux dogues, aux ours, & aux taureaux : spectacles qui l'amusoient agréablement, & dont il ne revenoit d'ordinaire que fort tard. Il n'eut garde de s'imaginer qu'il y eût si bonne Compagnie au logis, n'y voyant aucun carosse ; mais s'il fut d'abord surpris de voir *Talbot* tranquillement assis dans l'anti-chambre de sa Femme, son étonnement ne dura gueres. *Talbot* ne l'avoit point vu depuis qu'on étoit revenu de Flandres ; & sans s'imaginer qu'il eût changé de nom : „ Eh ! bon-jour, *Carneguy*, bon-jour, mon „ gros cochon, lui dit il, en lui tendant la main : „ d'où diable sors-tu, qu'on ne t'a point vu de „ puis Bruxelles ? Que viens-tu faire ici ? N'en vou- „ drois-tu point aussi à la *Soutbask* ? Si cela est, „ mon pauvre ami, tu n'as qu'à tirer pays ; car je „ l'apprens que le Duc d'*Torck* en est amoureux.

DU COMTE DE GRAMMONT. 19

que pour s'attirer la confiance qu'il venoit de lui faire.

Cet incident rompit un commerce, auquel le Duc d'*Torsk* n'eut pas grand regret : & bien lui prit de son indifférence ; car le traître de *Southask* se mit à préparer une vengeance , par laquelle sans employer le fer ni le poison , il eût tiré quelque satisfaction de ceux qui l'avoient offensé , pour peu que leur intrigue eût encore duré.

Il chercha dans les lieux les plus infâmes , le mal le plus infâme qu'ils pussent fournir , & le trouva ; mais sans être vengé qu'à demi : car après avoir passé par les remèdes extrêmes pour s'en défaire , Madame sa Femme ne fit que lui rendre son présent , n'ayant plus de commerce avec ce lui pour lequel on l'avoit industrieusement préparé.

Madame *Roberts* brilloit en ce tems-là. Sa beauté frappoit d'abord. Cependant avec tout l'éclat des plus belles couleurs , avec tout celui de la jeunesse , avec tout ce qui rend une femme ragoutante , elle ne touchoit pas. Le Duc d'*Torsk* n'auroit pas laissé d'y trouver son compte , si des difficultés presque invincibles n'eussent fait échouer ses bonnes intentions pour elle. Mylord *Roberts* , Mari de la Belle , étoit un vieux Sacripanté , incommode & revêche au possible , amoureux à la désespérer ; & pour surcroît de malédiction , résident perpétuel auprès de sa personne.

Elle s'aperçut de l'attention que Son Altesse avoit pour elle , & laissa voir qu'elle étoit assez portée à la reconnoissance. Cela redoubla les empressements & toutes les marques de tendresse qu'il put lui donner de loin ; mais l'éternel *Roberts* redoublant de vigilance & d'assiduité , à mesure que ces approches se faisoient , on eut recours à tout ce qui pouvoit le rendre traitable. On tâcha de l'émouvoir par l'avarice & l'ambition. Des personnes qui

qui avoient part à sa confiance, lui dirent, qu'il ne tiendrait qu'à lui que Madame *Roberts*, si digne d'être à la Cour, n'y fût reçue dans un poste considérable auprès de la Reine ou de la Duchesse. On le fonda sur un gouvernement dans sa Province. On lui proposa de vouloir bien se charger de l'administration du bien que le Duc d'*Torck* avoit en Irlande, dont on lui laissoit la disposition absolue, moyennant qu'il partit en diligence pour n'y rester qu'autant qu'il jugeroit à propos.

Il entendit parfaitement ce que vouloient dire ces propositions : il en comprit tout l'avantage ; mais l'ambition & l'avarice eurent beau le tenter, il ne les écouta pas, & jamais le maudit vieillard ne voulut être cocu. Ce n'est pas toujours l'aversion ni la peur qu'on en a, qui garantissent de la destinée. Le vilain le savoit à merveille. C'est pour quoi sous prétexte d'un pèlerinage à sainte *Winifrede*, Vierge & Martyre, qui communiquoit la fécondité aux femmes, il n'eut point de repos, qu'il n'eût mis les plus hautes montagnes du pays de Galles entre la sienne, & le dessein qu'on avoit eu de faire ce miracle à Londres après son

ses Annales, il suffira de dire, qu'il n'avoit pas changé de caractère. Il savoit que l'amour & les plaisirs gouvernoient un Maître qu'il gouvernoit, à l'exclusion du Chancelier; ainsi c'étoient fêtes sur fêtes chez lui, le luxe & la délicatesse regnoient dans ces repas nocturnes, qui font l'enchaînement des autres voluptés. De tous ces repas étoient Mademoiselles *Brouk*, ses parentes. Elles étoient toutes deux faites pour donner de l'amour, & pour en prendre. C'étoit bien ce qu'il falloit au Roi. *Bristol* voyoit les choses en train de lui donner bonne opinion de son projet; mais la *Castelmaine*, nouvellement en possession de toute la tendresse du Roi, ne fut pas d'humeur alors de la partager avec une autre, comme elle fit sottement depuis en méprisant Mademoiselle *Stuart*. Dès qu'elle eut le vent de ces menées, sous prétexte de vouloir être de toutes les Parties, elle les troubla. Le Comte de *Bristol* n'eut qu'à rengainer ses dessein, & Mademoiselle *Brouk* ses avances. Le Roi n'osoit plus y songer. Mais Monsieur son Frere voulut bien se charger de son refus; & Mademoiselle *Brouk* accepta l'offre de son cœur, en attendant qu'il plût au Ciel de disposer autrement d'elle: ce qui arriva bien-tôt de cette manière.

Le Chevalier *Denam*, comblé de richesses aussi-bien que d'années; avoit passé sa jeunesse au milieu de tous les plaisirs que sans scrupule on se permet à cet âge. C'étoit un des plus beaux génies que l'Angleterre ait produit pour les ouvrages d'esprit. Satyrique & goguenard dans ses Poësies, il n'y pardonnoit, ni aux froids Ecrivains, ni aux Maris jaloux, ni à l'Epouse. Tout y respiroit les bons mots & les contes agréables; mais sa raillerie la plus ordinaire étoit sur les aventures du mariage: & comme s'il eût voulu soutenir la vérité de ce qu'il en avoit écrit dans sa jeunesse, il prit pour Femme, à l'âge de soixante & dix-neuf ans, cette

Made-

Mademoiselle *Brouk* dont nous parlons, qui n'en avoit que dix-huit.

Le Duc d'*York* l'avoit un peu négligée quelque tems auparavant : mais les circonstances d'un mariage si mal assorti réveillèrent ses empressements. Elle de son côté lui laissa concevoir des espérances prochaines d'un bonheur, auquel mille égards s'étoient opposés avant son mariage. Elle vouloit être de Cour : & pour la promesse qu'elle exigeoit d'être Dame du Palais de la Duchesse, elle étoit sur le point de lui en faire une autre, ou de payer comptant, lorsque la *Chesterfield* au milieu de ce traité fut tentée par son mauvais destin de lui ôter son Amant, pour inquiéter tant de monde.

Cependant, comme elle ne pouvoit voir le Duc qu'aux assemblées publiques, il falloit de nécessité qu'elle y fit de grands fraix en avances, pour le séduire : & comme c'étoit le lorgneur le moins circonspect de son tems, toute la Cour fut instruite d'un commerce à peine ébauché.

Ceux qui parurent les plus attentifs à leur conduite, n'étoient pas les moins intéressés. *Hamilton* & Mylord *Chesterfield* les observoient de près ;

DU COMTE DE GRAMMONT. 22

panchans d'un Prince tendre & galant inspirent de magnificence & de politesse. Les Beautés vou-
loient charmer , & les Hommes ne cherchoient
qu'à plaire. Chacun enfin faisoit valoir ses talens
le mieux qu'il pouvoit. Les uns se signaloient par
la danse ; d'autres par l'air & la magnificence ;
quelques-uns par l'esprit ; beaucoup par la tendres-
se ; & peu par la constance. Il y avoit un certain
Italien à la Cour , fameux pour la guitare. Il
avoit du génie pour la Musique ; & c'est le seul
qui de la guitare ait pu faire quelque-chose.
Mais sa composition étoit si gracieuse & si tendre,
qu'il auroit donné de l'harmonie au plus ingrat de
tous les instrumens. La vérité est , que rien n'é-
toit plus difficile que de jouer à sa maniere. Le goût
du Roi pour ses compositions avoit tellement mis
cet instrument à la mode , que tout le monde en jouoit
bien ou mal ; & sur la toilette des Belles on é-
toit aussi sûr de voir une guitare , que d'y trou-
ver du rouge & des mouches. Le Duc d'*York* en
jouoit passablement , & le Comte d'*Arran* comme
Francisco lui-même. Ce *Francisque* venoit de fai-
re une Sarabande qui charmoit ou désoloit tout
le monde ; car toute la Guitarrerie de la Cour
se mit à l'apprendre ; & Dieu fait la raclerie uni-
verselle que c'étoit. Le Duc d'*York* prétendoit ne
la pas bien savoir , & pria Mylord *Arran* de la
jouer devant lui. Madame de *Chesterfield* avoit
la meilleure guitare d'Angleterre. Le Comte
d'*Arran* qui vouloit jouer de son mieux , mena
Son Altesse à l'appartement de Madame sa Sœur.
Elle étoit logée à la Cour , chez le Duc d'*Ormond*
son Pere ; & cette merveilleuse guitare y logeoit
avec elle. Je ne fais si la chose avoit été concer-
tée ; mais il est certain , qu'ils trouverent la Dame
& la guitare au logis. Ils y trouverent aussi
Mylord *Chesterfield* , tellement effrayé de cette visi-
te inopinée , qu'il fut quelque tems avant que de
son ge

26 MÉMOIRES DE LA VIE

pas surpris, que m'ayant fait d'autres confiden-
ces, vous m'avez caché celle-là ; mais, comme je
me flatte de quelque part dans votre estime, je
serois fâché que vous crussiez que je suis assez
sot pour ne rien voir, quoique je sois assez hon-
nête pour ne rien dire. Cependant on outre tel-
lement les choses, qu'il faut à la fin que je pren-
ne un parti. Dieu me préserve de faire le ja-
loux, le personnage est odieux ; mais aussi je
ne prétens pas qu'une patience ridicule me
rende la fable de la Ville. Soyez donc Juge par
les choses que je vais vous dire, si je dois m'ar-
mer d'indolence, ou si je dois prendre des me-
sures pour m'en garantir.

„ Son Altesse me fit hier l'honneur de venir voir
ma Femme. *Hamilton* tressaillit à ce début. Oui,
poursuivit l'autre, il se donna cette peine, &
Monsieur d'*Arran* prit celle de nous l'amener.
N'admirez-vous pas, qu'un homme de sa naissance
fasse un tel personnage ? Quelle fortune peut-il
espérer auprès de celui qui l'emploie à ces in-
dignes services ? Mais il y a long-tems, que nous le

„ lui-même; & l'autre continuant sa descrip-
 „ tion : elle l'a grosse & courte , poursuivit-il ;
 „ & pour diminuer ces défauts , autant que cela
 „ se peut , elle ne porte presque jamais que des
 „ bas verts. „

„ *Hamilton* ne pouvoit deviner à quoi Diable tout
 cela visoit , & *Chesterfield* devinant sa pensée :
 „ Donnez-vous un peu de patience , lui dit-il. Je
 „ me trouvai hier chez Mademoiselle *Stewart* , a-
 „ près l'audience de ces damnés *Moscovites*. Le
 „ Roi venoit d'y arriver ; & comme si le Duc
 „ eût juré de me poursuivre par-tout ce jour-là ,
 „ il vint un moment après. La conversation rou-
 „ la sur la figure extraordinaire des Ambassadeurs.
 „ Je ne fais où ce fou de *Crafs* avoit pris que les
 „ *Moscovites* avoient tous de belles Femmes , &
 „ que leurs Femmes avoient toutes la jambe belle.
 „ Le Roi soutint , qu'il n'y en avoit point de si
 „ belle , que celle de Mademoiselle *Stewart*. El-
 „ le pour soutenir la gageure se mit à la mon-
 „ trer jusqu'au-dessus du genou. On étoit prêt de
 „ se prosterner pour en adorer la beauté ; car
 „ effectivement il n'y en a point de plus belle.
 „ Mais le Duc tout seul se mit à la critiquer.
 „ Il soutint qu'elle étoit trop menue , & prononça
 „ qu'il n'y avoit rien de tel qu'une jambe plus
 „ grosse & moins longue ; & conclut enfin
 „ qu'il n'y avoit point de salut pour une jambe
 „ sans bas verts. C'étoit selon moi déclarer
 „ qu'il en venoit de voir , & qu'il en avoit encore
 „ la mémoire toute fraîche. „

„ *Hamilton* ne savoit quelle contenance tenir
 pendant un recit qui lui donnoit à-peu-près les
 mêmes conjectures. Il haussa les épaules , en di-
 „ sant foiblement , que les apparences étoient souvent
 trompeuses ; que Madame de *Chesterfield* avoit la
 foiblesse de toutes les Belles qui croient que leur
 mérite s'établit sur le nombre des Adorateurs ; &

que, quelques airs qu'elle se fût imprudemment donnés, pour ne pas rebuter Son Altesse, il n'y avoit pas d'apparence qu'elle voulût consentir à de plus grandes complaisances pour l'engager. Il avoit beau donner des consolations qu'il ne sentoit pas, *Chesterfield* vit bien, qu'il ne pensoit rien moins que ce qu'il disoit; mais il lui fut bon gré de la part qu'il lui voyoit prendre à ses intérêts.

Hamilton eut hâte de se trouver chez lui pour écrire pis que pendre à Madame sa Cousine. Le stile de ce billet ne ressembloit en rien à celui des premiers qu'il lui avoit écrits. Les reproches, l'aigreur, la tendresse, les menaces, & tout l'attirail d'un Amant qui croit gronder avec raison, composoient cette Epître. Il fut la rendre en main propre, de peur d'accident.

Jamais elle ne lui parut si belle que dans ce moment, & jamais ses yeux ne lui témoignèrent tant de bonne volonté. Son cœur en fut attendri; mais il ne voulut pas perdre les jolies choses qu'il avoit mises dans sa lettre. Elle lui serra la main en la recevant. Cette action acheva de le désarmer. Il eût donné toutes choses pour ravoir cette lettre. Il lui sembloit dans ce moment, qu'il n'y avoit pas un mot de vrai dans tout ce qu'il lui reprochoit. Son Mari lui parut un visionnaire, un imposteur, & rien moins que ce qu'il avoit cru quelques momens auparavant; mais ces remords venoient un peu tard. Il venoit de rendre son billet, & la *Chesterfield* avoit marqué tant d'impatience & tant d'empressement de trouver un moment pour le lire, après l'avoir reçu, que tout sembloit la justifier & le confondre. Elle se défit tellement quellement d'une visite sérieuse qui l'affligeoit, pour passer dans son cabinet. Il se crut trop coupable pour oser attendre son retour. Il sortit avec sa compagnie; mais il n'osa jamais se présenter devant elle le lendemain, pour avoir une réponse à
sa

sa lettre. Il la trouva pourtant à la Cour, & ce fut la première fois depuis leur commerce, qu'il ne l'avoit point cherchée. Il se tenoit à l'écart, n'osoit lever les yeux sur elle, & paroissoit d'un embarras à faire rire, ou à faire pitié, lorsque s'étant approchée de lui : „ N'est-il pas vrai, dit-elle ; „ que vous voilà dans la situation du monde la „ plus sotte, pour un homme d'esprit ? Vous „ voudriez n'avoir point écrit : vous voudriez une „ réponse ; vous n'en espérez pas cependant ; vous „ la souhaitez & la craignez également. Je vous „ en ai pourtant fait une. „ Elle n'eut que le tems, de lui dire ces trois ou quatre mots ; mais ce fut d'un air & d'un regard à lui faire croire que c'étoit *Venus* avec toutes ses Graces, qui venoit de lui parler. Il étoit auprès d'elle, quand le jeu de la Reine commença. Elle s'y mit. Il étoit en peine de savoir, quand, & par où sortiroit cette réponse, lorsqu'elle le pria de vouloir bien mettre quelque part ses gants & son éventail. Il les reçut avec le billet dont il étoit question. Il n'avoit rien trouvé de sévère ni d'ennemi dans le discours qu'elle lui avoit tenu, c'est pourquoi se hâtant d'ouvrir son billet, voici ce qu'il y trouva :

„ Vos emportemens sont si ridicules que c'est „ vous faire grace que de les attribuer à un excès „ de tendresse qui vous tourne la tête. Il faut „ avoir bien envie d'être jaloux, pour le devenir „ de celui dont vous me parlez. Bon Dieu ! quel „ Amant pour donner de l'inquiétude à un hom- „ me d'esprit ; & quel esprit pour s'être empa- „ ré du mien ! N'avez-vous point de honte de „ donner dans les visions d'un jaloux qui n'a rap- „ porté que cela d'Italie ? La fable des bas verds „ qui s'est trouvée l'objet de ses caprices, vous a „ pu séduire par des circonstances si pitoyables. „ Que ne s'est-il vanté dans les confidences qu'il „ vous a faites d'avoir mis en pièces ma pauvre „ gui-

30 ME'MOIRES DE LA VIE

„ guitare? Cet exploit vous auroit peut-être ;
 „ convaincu que tout le reste. Rentrez en vi
 „ même ; & si vous m'aimez, louez la fort
 „ de ce qu'une jalouſie ſi mal fondée détou
 „ l'attention qu'on devroit avoir ſur mes ſe
 „ mens pour l'homme le plus aimable & le
 „ dangereux de la Cour. „

Hamilton penſa pleurer de tendreſſe à ces n
 ques d'une bonté dont il ſe croyoit indigne. Il
 ſe contenta pas de porter la bouche avec tranſp
 ſur toutes les parties de ce billet ; il baiſa trois
 quatre fois ſes gants & ſon éventail. Le jeu f
Y Cheſterfield ſes reçut de ſes mains, & lut c
 ſes yeux toute la joie que ſon billet avoit rép
 dans ſon ame. Il n'avoit garde de ſe contenter
 ce que ſes regards avoient pu lui marquer ; il c
 mit chez lui pour lui en écrire quatre fois
 tant.

Que cette lettre fut différente de l'autre ! Pe
 être ne valoit-elle pas tant ; car on n'a pas
 d'eſprit quand on demande pardon , que quand
 offense ; & il ſ'en faut bien que le ſtile des d
 ceur ne ſoit auſſi touchant dans une lettre

stacles dont elle faisoit le dénombrement, & qu'elle ne demandoit pas mieux que de lui voir lever avec toute son industrie & tous ses empressements.

Cela lui fermoit la bouche; & tandis qu'il y travailloit, & qu'il étoit dans l'admiration comment deux personnes qui se vouloient tant de bien, & qui étoient d'accord, ne pouvoient parvenir qu'aux souhaits, la fortune fit éclater une aventure imprévue, qui ne lui permit plus de douter, ni du bonheur de son Rival, ni des perfidies de sa Maîtresse.

Les revers de la fortune épargnent souvent lorsqu'on craint le plus, & souvent ils accablent lorsqu'on les mérite & qu'on les prévoit le moins. *Hamilton* étoit au milieu de la lettre la plus tendre & la plus passionnée qu'il eût jamais écrite à *Madame de Chesterfield*, lorsque son Mari vint lui annoncer les particularités de cette dernière découverte. Il n'eut que le tems de cacher cet ouvrage galant parmi d'autres papiers, tant on étoit venu dans sa chambre avec précipitation. Il avoit encore le cœur & l'esprit si remplis de ce qu'il écrivoit à *Madame de Chesterfield* que son Mari fut d'abord mal reçu dans ses accusations; outre qu'il arrivoit mal à propos à son gré de toutes les fâcheuses. Il fallut pourtant l'écouter; & le premier moment d'attention lui fit bien changer de sentimens. Il ouvroit de grands yeux à mesure qu'on contoit des circonstances d'une indiscretion si rare, qu'elles lui paroissent incroyables, mal les particularités du fait. „ Vous avez raison d'en être surpris, lui dit *Chesterfield*, en finissant; mais pour peu que vous doutiez de ce que je viens de dire, il ne vous sera pas difficile de trouver des témoins pour le confirmer: la scène de ces tendres familiarités n'a pas moins publique que l'est la chambre où on se voit chez la Reine; & cette chambre étoit a-

32 MÉMOIRES DE LA VIE

„ lors, Dieu merci, honnêtement remplie de monde. La *Denam* s'est apperçue la première de ce qu'ils croyoient finement cacher dans la foule. Vous jugez bien comme la *Denam* a tenu le cas secret. La vérité est, qu'elle s'est adressée à moi, tout le premier, comme j'entrois, pour me dire d'avertir ma Femme, que d'autres pourroient s'appercevoir de ce qu'il ne tenoit qu'à moi d'aller voir.

„ Madame votre Cousine jouoit, comme je vous ai dit. Le Duc étoit assis auprès d'elle. Je ne fais ce que sa main étoit devenue : mais je sais bien qu'il s'en falloit jusqu'au coude, qu'on ne lui vit le bras tout entier. J'étois derrière eux dans la place que la *Denam* venoit de quitter. Il me vit en se retournant, & fut si troublé de ma présence, qu'il pensa deshabiller Madame de *Chesterfield* en retirant sa main. Je ne sais s'ils se sont apperçus qu'on les ait découverts, mais je sais bien que Madame *Denam* mettra bon ordre que personne ne l'ignore. Je vous avoue, que je suis dans un embarras que je ne puis vous exprimer. Je ne balancerois pas à

calmés sur l'espoir qu'il y avoit de la calomnie, ou du moins de l'exagération dans ce qu'on imputoit à la *Chesterfield*, il pria son Mari de suspendre ses résolutions, jusqu'à ce qu'il fût plus amplement informé du fait. Il l'allura pourtant, s'il trouvoit que les choses fussent comme il venoit de le dire, qu'il fermeroit les yeux à tous autres intérêts que les siens.

Ils se séparèrent la-dessus ; & dès les premières enquêtes, *Hamilton* trouva presque tout le monde instruit d'une aventure à laquelle chacun ajoutoit quelque-chose en la contant. Le dépit & le ressentiment s'allumoient dans son cœur à mesure que toute sa tendresse pour elle s'y éteignoit.

Il ne tenoit qu'à lui de la voir pour lui faire tous les reproches qu'on est pressé de faire dans ces occasions. Mais il étoit trop en colère pour en donner des marques qui eussent attiré quelque éclaircissement. Il se considéroit comme le seul qui fût véritablement outragé dans cette aventure, ne comptant pour rien l'injure d'un Epoux en comparaison de celle d'un Amant.

Il courut chez Mylord *Chesterfield* dans le transport qui l'aveugloit, & lui dit qu'il en avoit assez appris, pour lui donner enfin un conseil qu'il suivroit lui-même en cas pareil ; qu'il n'y avoit plus à balancer ; s'il vouloit sauver une Femme si sottement prévenue, & qui peut-être n'avoit pas encore perdu toute son innocence, en perdant toute sa raison ; qu'il falloit incessamment la mener à la campagne ; & que, pour ne lui pas donner le tems de se reconnoître, le plutôt seroit le mieux.

Mylord *Chesterfield* n'eût pas de peine à suivre un conseil qu'il avoit déjà regardé comme le seul qu'on lui pût donner en ami. Mais la Femme qui ne se doutoit pas encore qu'on eût fait cette nouvelle découverte sur sa conduite, crut qu'il se moquoit, lorsqu'il lui dit qu'il falloit le préparer.

34 MÉMOIRES DE LA VIE

à partir pour la campagne dans deux jours. Elle se l'imagina d'autant plus , qu'on étoit au cœur d'un hiver extrêmement rude ; mais elle s'aperçut bien-tôt, que c'étoit tout de bon. Elle connut à l'air & aux manières de son Mari, qu'il croyoit avoir quelque sujet bien fondé de la traiter avec cette hauteur ; & voyant tous ses parens froids & sérieux sur les plaintes qu'elle leur en fit, elle n'espera plus dans cet abandonnement universel qu'en la tendresse d'*Hamilton*. Elle comptoit bien qu'elle seroit éclaircie par lui d'un malheur dont elle ignoroit la cause, & que sa passion trouveroit enfin un moyen de rompre un voyage dont elle se flatoit qu'il seroit encore plus outré qu'elle ; mais c'étoit s'attendre à la pitié d'un crocodile.

Enfin , comme elle vit arriver la veille de son départ ; que tous les préparatifs d'un long voyage étoient faits ; qu'elle recevoit des visites d'adieu dans les formes : & que cependant elle n'avoit aucune nouvelle d'*Hamilton* ; sa patience & son espoir furent à bout dans cet état funeste. Quelques

DU COMTE DE GRAMMONT. 35

„ où on m'entraîne ; ce qu'on veut faire de moi
 „ dans les déserts ; & pourquoi vous paraissez a-
 „ vec toute la terre changé pour une personne
 „ que toute la terre n'obligerait pas à changer , si
 „ votre faiblesse ou votre ingratitude ne vous ren-
 „ doient indigne de sa tendresse ? „

Ce billet ne fit que l'endurcir , & le rendre plus fier de sa vengeance. Il avoit à longs traits le plaisir de la voir au désespoir , parce qu'il ne doutoit pas que sa douleur & le regret de son départ ne fussent pour un autre. Il se complaisoit merveilleusement dans la part qu'il avoit à son affliction , & se savoit bon gré du conseil qu'il avoit imaginé , pour la séparer d'un Rival peut-être sur le point d'être heureux. Ainti fortifié qu'il étoit contre sa propre tendresse , par tout ce que les ressentimens jaloux ont de plus impitoyable , il la fit passer d'une indifférence , qu'il n'eut garde de lâcher. Ce traitement imprévu se joignant à tant de disgrâces réunies pour l'accabler tout d'un coup , la véritablement la mit au désespoir.

La Cour fut remplie du bruit de cet événement. Personne n'ignoroit le motif de ce prompt départ ; mais peu de gens approuverent le procédé de lord *Chesterfield*. On regardoit avec étonnement en Angleterre un homme qui avoit la malhonnêteté d'être jaloux de sa Femme ; mais dans la Ville fut un prodige inconnu jusqu'alors , de voir un Mari recourir à ces moyens violens pour prévenir ce qu'il craint & ce qu'il méritait la jalousie. On étoit pourtant le pauvre *Chesterfield* , autant qu'il l'étoit sans s'attirer la haine publique , en ayant une si mauvaise éducation qu'il avoit eue. Tous les hommes promirent bien à Dieu , que leurs ennemis n'alloient jamais le pied en Italie pendant leurs voyages , pour en rapporter cette vilaine habitude de contraindre leurs femmes.

Une telle conduite fut long-temps d'entretien de la Cour ,

36 MÉMOIRES DE LA VIE

Le Chevalier DE GRAMMONT qui ne savoit pas l'histoire à fond, parut plus déchainé contre cette tyrannie, que tous les Bourgeois de Londres ensemble; & ce fut à ce sujet, qu'il produisit des paroles nouvelles sur cette fatale Sarabande qui malheureusement avoit eu tant de part à l'aventure. Elles passaient pour être de lui; mais, si Saint-Evremond y avoit travaillé, ce n'étoit pas assurément le plus beau de ses Ouvrages, comme on verra dans le Chapitre suivant.



CHAPITRE IX.

TOUT homme qui croit que son honneur dépend de celui de sa Femme, est un fou, qui se tourmente, & qui la désespère; mais celui qui naturellement jaloux a par-dessus ce malheur celui d'aimer sa Femme, & de vouloir qu'elle ne respire que pour lui, est un forcené que les tour-

DU COMTE DE GRAMMONT. 37

du Beau-Sexe. Mais la plupart tiennent, que dans un péril inévitable, ou dans une transgression manifeste, le plus sûr est d'assassiner.

O vous! Nations bénignes qui, loin de recevoir ces habitudes féroces & ces coutumes barbares, laissez bonnement la bride sur le cou de vos heureuses moitiés, vous passiez sans chagrin & sans alarmes vos paisibles jours dans toutes les douceurs d'une indolence domestique!

Chesterfield avoit bien affaire de s'aller tirer du pair de ses patiens Compatriotes, pour faire éplucher par un ridicule éclat les particularités d'une aventure, qu'on auroit peut-être ignorée hors de la Cour; & qu'on auroit oubliée par-tout au bout d'un mois: mais, dès qu'il eut le dos tourné, pour se mettre en marche avec sa prisonnière & l'attirail dont on le flatoit qu'elle l'avoit pourvu, Dieu sait comme on donna sur son arrière-garde. Les *Rocheesters*, les *Midlesex*, les *Syldleys*, les *Eibereges*, & toute la troupe des Beaux-Esprits, mirent au jour force Vaudevilles: qui divertissoient le Public à ses dépens.

Le Chevalier DE GRAMMONT les trouva spirituels & récréatifs, comme on dit: & dans tous les lieux où ce sujet étoit traité, voulant produire le Supplément qu'il y avoit fait: „ C'est une chose singulière, disoit-il, que la campagne, qu'on peut appeller la potence ou les galères d'une jeune personne, ne soit faite en ce Pays-ci; que pour les malheureux, & non pour les coupables! La pauvre petite *Chesterfield*, pour quelques lorgnades d'imprudence, se voit d'abord trouillée par un Mari fâcheux qui vous la mène passer les Fêtes de Noël dans un Château de plaisance à cinquante lieues d'ici, tandis qu'il y en a mille, qu'on laisse dans la liberté de tout faire, qui la prennent bien aussi, & dont la conduite enfin mériteroit pour les jours vingt coups de

38 ME'MOIRES DE LA VIE

„ bâton. Je ne nomme personne, Dieu m'
 „ garde; mais la *Maiden*, la *Denam*, les Fi
 „ de la Reine, celles de la Duchesse, & cent a
 „ tres, répandent leurs faveurs à droite & à ga
 „ che, sans qu'on en souffle. Pour Madame
 „ *Strewsbury* c'est une bénédiction. Je n'en v
 „ parier, qu'elle feroit tous les jours tuer son hom
 „ me, qu'elle n'en iroit que la tête plus lev
 „ On diroit, qu'elle a des Indulgences pleni
 „ pour sa conduite. Ils sont trois ou quatre
 „ portent chacun une aune de ses cheveux en b
 „ celets, sans qu'on y trouve à redire. Cepe
 „ dant il sera permis qu'un bourru, comme *Chest
 „ field*, exerce une tyrannie pareille, & toute ne
 „ velle en ce Pays-ci, sur la plus jolie fem
 „ d'Angleterre, pour un rien! Mais, s'il en cr
 „ être bon marchand, je suis son valet. Les p
 „ cautions n'y font ma foi rien: & souvent
 „ femme qui ne songeroit point à mal, si on
 „ laissoit en repos, s'y voit portée par vengeance
 „ ou réduite par nécessité: c'est l'Evangile. Ec
 „ tez ce qu'en dit la Sarabande de *Francisco*.

COMTE DE GRAMMONT. 39

troient les paroles dont le Chevalier de Grammont passoit pour Auteur. La justesse, la pureté, n'y brilloient point excessivement; mais comme elles contenoient quelques verités utiles au génie de la Nation, & de ceux qui avoient les intérêts du Beau-Sexe, toutes les femmes se voulurent avoir, pour les apprendre à cœur.

Quant à tout ceci, le Duc d'*York* qui ne voyoit rien de remarquable dans *Chesterfield*, ne se fit pas de grands efforts pour l'oublier. Son absence avoit pourtant occasionné bien des pertes pour un homme qui étoit son éloignement; mais il y a des tems où l'on se console de tout, parce qu'on ne sent rien vivement. Cependant, comme le Duc ne pouvoit demeurer dans l'inactivité, & ne pouvoit oublier *la Cuesterfield*, il se ressouvint qu'il avoit aimé devant; & peu s'en fallut, que *celle d'Hamilton* ne lui causât une rechûte de sa santé.

Il étoit à Londres un Peintre assez renommé pour ses portraits. Il s'appelloit *Lely*. La grande réputation de Peintures du fameux *Van Dyck*, répandue en Angleterre, l'avoit beaucoup perfectionné. Tous les Modernes, c'est celui qui dans tous ses Ouvrages a le mieux imité sa perfection, & qui en a le plus approché. Le Duc d'*York* voulut avoir les portraits des plus belles personnes de la Cour. *Lely* les peignit. Il mit tout son Art dans l'exécution. Il ne pouvoit travailler à de plus beaux sujets. Chaque portrait parut être un Chef-d'œuvre; & celui de *celle d'Hamilton* parut le plus achevé, *Lely*

moit celle du Chevalier DE GRAMMONT, le *Denam* s'avisa de remettre sur pied le Traité qu'on avoit si mal-à-propos interrompu. Bien-tôt on eut vu la conclusion. Quand les deux parties sont de bonne foi dans les négociations, on ne perd pas le tems à chicanner. Tout cela alla bien d'un côté. Cependant je ne sais quelle fatalité mit obstacle aux prétentions de l'autre. Le Duc pressa fort la Duchesse de mettre la *Denam* en possession de cette charge qui faisoit l'objet de son ambition mais, comme elle n'étoit pas caution des articles secrets du Traité, quoiqu'elle eût paru jusqu'alors commode pour les inconstances, & soumise aux volontés du Duc, il lui parut dur & deshonorant de recueillir chez elle une Rivale qui l'exposeroit à faire un assez triste personnage au milieu de sa Cour. Cependant elle le vit sur le point d'y être forcée par autorité, lorsqu'un obstacle beaucoup plus funeste interdit pour jamais à la pauvre *Denam* l'espérance de cette charge fatale qu'elle briguoit avec empressement.

Le vieux *Denam*, naturellement jaloux, le de-

sortir de Londres. La mort impitoyable du milieu de ses plus chères espérances plus beaux-jours.

personne ne douta qu'il ne l'eût empoisonnée de son quartier tint conseil avec, dès qu'il sortiroit ; mais il se tint pour pleurer la mort de sa Femme, jusqu'à leur fureur fût apaisée par un enterrement, dans lequel il fit distribuer au moins une fois plus de vin brûlé, qu'on n'en fait sans aucun enterrement en Angleterre. que la Ville craignoit quelque grand desordre : l'expulsion de ces funestes effets de

Hamilton n'étoit pas tout à-fait si content s'étoit flatté de l'être après le départ de *Cæsarfeld*. Il n'avoit consulté que son sens du devoir dans ce qu'il avoit fait. ce étoit satisfait ; mais son amour ne l'étoit pas : & depuis l'absence de ce qu'il aimoit il gré ses ressentimens, ayant eu le loisir quelques réflexions qu'une injure réprimait jamais d'écouter : „ A quoi bon, me dire si fort pressé de rendre malheureux une personne qui, toute coupable qu'elle étoit seule, faire mon bonheur ? Maudite soit la poursuite, il, plus cruelle encore pour moi : tourmentent, que pour ceux qui sont mes ! Que m'importe d'avoir arraché la vie à *Cæsarfeld* aux espérances & aux delirs d'un Rival heureux, si je ne l'ai pu faire, sans m'arracher qu'il y avoit de plus cher & de plus cher aux panchans de mon cœur ? „

de d'autres raisonnemens de cette force, de saison, lui prouvant nettement un engagement comme le sien, il valoit mieux partager avec un autre que de ne pas il se remplissoit l'esprit de vains repentins : stiles remords, lorsqu'il reçut une lettre

re de celle qui les causoit; mais une lettre tellement propre à les augmenter, qu'il se regarda comme le plus grand scélérat de l'Univers, après l'avoir lûe. La voici.

„ Vous serez aussi surpris de cette lettre, que j
 „ la fus de l'air impitoyable dont vous vîtes mon
 „ départ. Je veux croire, que vous vous étiez ima
 „ giné des raisons qui justifioient dans votre es
 „ prit un procédé si peu convenable. Si vous étiez
 „ encore dans la dureté de ces sentimens, ce serait
 „ vous faire plaisir, que de vous apprendre ce que
 „ je souffre dans la plus affreuse des prisons. Tout
 „ ce qu'une campagne a de plus triste dans cette
 „ saison, s'offre par-tout à ma vue. Assiégée par
 „ d'impénétrables boues, d'une fenêtre je vois des
 „ rochers, de l'autre des précipices; mais d'un
 „ quelque côté que je tourne mes regards dans la
 „ maison, j'y rencontre ceux d'un jaloux moi-même
 „ supportables encore que les tristes objets qui
 „ m'environnent. J'ajouterois aux malheurs de
 „ ma vie celui de paroître criminelle aux yeux
 „ d'un homme qui devoit m'avoir justifiée contre
 „ tre des apparences convaincantes, si par un

COMTE DE GRAMMONT. 43

it dans cette lettre de quoi faire donner : dans une aventure plus téméraire que lui proposoit, quoiqu'elle fût assez gaillarde voyoit pas trop bien comment elle se justifier : mais elle l'assuroit qu'il se-rait du voyage, & c'étoit tout ce qu'il pour lors.

une parente anprès de *Madame de Chef-*
Cette parente qui l'avoit bien voulu sui-
on exil, étoit entrée quelque peu dans
lence. Ce fut par elle, qu'il reçut cette
e toutes les instructions nécessaires sur
& sur son arrivée. Dans ces sortes
ms le secret est nécessaire; du moins a-
l'avoir mis l'aventure à fin. Il prit la
partit de nuit, animé d'espérances si tem-
blateuses, qu'en moins de rien, en com-
u tems & des chemins, il eut fait cin-
ortelles lieues. A la dernière poste il
iscrètement son postillon. Il n'étoit pas
r, & de peur des rochers & des pré-
ne elle avoit fait mention, il marchoit
: de prudence pour un homme amou-

donc heureusement tous les mauvais pas,
ses instructions, il mit pied à terre à cer-
e cabane qui joignoit les murs du parc.
'étoit pas magnifique; mais, comme il
in de repos, il y trouva ce qu'il falloit
. Il ne se soucioit point de voir le jour,
c'oit encore moins d'en être vu; c'est
s'étant renfermé dans cette retraite ob-
y dormit d'un profond sommeil jusqu'à
du jour. Comme il sentoit une grande
ne reveil, il mangea fort & ferme; &
'étoit l'homme de la Cour le plus propre,
femme d'Angleterre la plus propre l'at-
l passa le reste de la journée à se décras-
ser.

44 MÉMOIRES DE LA VIE

ser, & à faire toutes les préparations que le tems & le lieu permettoient, sans daigner, ni mettre la tête un moment dehors, ni faire la moindre question à ses hôtes. Enfin les ordres qu'il attendoit avec impatience, arrivèrent à l'entrée de la nuit par une espèce de grison qui lui servant de guide, après avoir erre pendant une demie-heure dans les boues d'un parc de vaste étendue, le fit entrer dans un jardin où donnoit la porte d'une salle basse. Il fut posté vis-à-vis de cette porte, par laquelle on devoit bien-tôt l'introduire dans de lieux plus agréables. Son guide lui donna le bon soir. La nuit se ferma; mais la porte ne s'ouvrit point.

On étoit à la fin de l'Hiver; cependant il sembloit qu'on ne fût qu'au commencement du froid. Il étoit crotté jusques aux genoux, & sentoît qu'il pour peu qu'il prit encore l'air dans ce jardin, la gelée mettroit toute cette crotte à sec. Ce commencement d'une nuit fort âpre & fort obscur eût été rude pour un autre; mais ce n'étoit rien pour un homme qui se flattoit d'en passer si délicieusement la fin. Il se laisse aller à l'espérance.

OMTE DE GRAMMONT. 45

une personne , que quelque accident met peut-être à l'heure qu'il est enco-
 ra desespoir que moi. „ Cette pensée le
 out ce qu'il pouvoit avoir de patience &
 contre les ennemis qui le combattoient.
 se promener à grands pas , résolu d'at-
 us long-tems qu'il seroit possible , sans
 la fin d'une aventure qui commençoit
 e. Tout cela fut inutile ; & quelque
 qu'il se donnât , enveloppé d'un gros
 engourdissement commençoit à le saisir
 és , & le froid dominoit en dépit de
 e les empressemens de l'amour ont de
 Le jour n'étoit pas loin ; & dans l'état
 l'avoit mis , jugeant que ce seroit désor-
 ment que cette porte ensorcelée s'ou-
 regagna du mieux qu'il pût l'endroit
 parti pour cette merveilleuse expédi-

tous les fagots de la petite maison pour
 Plus il songeoit à son aventure , plus
 nces lui en paroïssent bizarres & in-
 ibles. Mais loin de s'en prendre à la
Chesterfield , il avoit mille différentes
 pour elle. Tantôt il s'imaginoit que
 ouvoit être inopinément revenu ; tantôt
 : mal subit l'avoit saisie ; enfin , que que!
 : s'étoit malheureusement mis à la tra-
 s'opposer à son bonheur , justement au
 nnes intentions qu'on avoit pour lui.
 soit il , pourquoi m'avoir oublié dans ce
 ardin ? Quoi ! ne pas trouver un petit
 , pour me faire au moins quelque signe,
 n ne pouvoit , ni me parler , ni me re-
 „ Il ne savoit à laquelle de ces con-
 i tenir , ni que répondre aux questions
 : faites ; mais , comme il se fut que
 mieux la nuit suivante , après avoir fait

46 MÉMOIRES DE LA VIE

vœu de ne plus remettre le pied dans ce malencontreux jardin, il ordonna qu'on l'avertît d'abord qu'on demanderoit à lui parler, se coucha dans le plus méchant lit du monde, & ne laissa pas de s'endormir comme il eût fait dans le meilleur. Il avoit compté de n'être réveillé que par quelque lettre, ou quelque message de Madame de *Chesterfield*; mais il n'avoit pas dormi deux heures, qu'il le fut par un grand bruit de cors & de chiens, La chaumière qui lui servoit de retraite, touchoit, comme nous avons dit, les murailles du Parc. Il appella son hôte pour savoir un peu que Diab! c'étoit que cette chasse qui sembloit être au milieu de sa chambre, tant le bruit augmentoit en approchant. On lui dit, que c'étoit Monseigneur qui couroit le lievre dans son Parc. Quel Monseigneur ? dit-il, tout étonné. Monseigneur le Comte de *Chesterfield*, répondit le Payfan. Il fut si frappé de cette nouvelle que, dans sa première surprise, il mit la tête sous les couvertures, croyant déjà le voir entrer avec tous ses chiens. Mais, dès qu'il fut un peu revenu de son étonnement, il se mit à

„ vous a fait venir, que pour se moquer de vous.
 „ Je m'étois opposée au projet de ce voyage, quoi-
 „ que je fusse persuadée que sa tendresse seule y
 „ eût part; mais elle vient de m'en desabuser.
 „ Elle triomphe dans le tour qu'elle vous a joué;
 „ non seulement son Mari n'a bougé d'ici, mais
 „ il y reste par complaisance. Il la traite le mieux
 „ du monde; & c'est dans leur raccommodement
 „ qu'elle a su que vous lui aviez conseillé de la
 „ mener à la campagne. Elle en a conçu tant de
 „ dépit & d'aversion pour vous, que de la manie-
 „ re dont elle m'en vient de parler, ses ressenti-
 „ mens ne sont pas encore satisfaits. Consoléz-
 „ vous de la haine d'une créature dont le cœur
 „ ne méritoit pas votre tendresse. Partez. Un
 „ plus long séjour ici ne feroit que vous attirer
 „ quelque nouvelle disgrâce. Je n'y resterai pas
 „ long-tems. Je la connois, Dieu merci. Je ne
 „ me repens pas de la compassion que j'en ai d'a-
 „ bord eue; mais je suis dégoûtée d'un commer-
 „ ce qui ne convient gueres à mon humeur. „

L'étonnement, la honte, le dépit, & la fureur,
 s'emparèrent de son cœur après cette lecture.
 Les menaces ensuite, les invectives, & les desirs
 de vengeance, exciterent tour-à-tour son aigreur
 & ses ressentimens; mais après y avoir bien pen-
 sé, tout cela se réduisit à prendre doucement son
 petit cheval de poste, pour remporter à Londres un
 bon rhûme, par-dessus les desirs & les tendres em-
 pressemens qu'il en avoit apportés. Il s'éloigna de
 ces perfides lieux, avec un peu plus de vitesse
 qu'il n'y étoit arrivé, quoiqu'il n'eût pas à beau-
 coup près la tête remplie d'aussi agréables pensées.
 Cependant, quand il se crut hors de portée de ren-
 contrer Mylord *Chesterfield* & sa chaise, il voulut
 un peu se retourner, pour avoir au moins le plai-
 sir de voir la prison où cette méchante bête étoit
 enfermée; mais il fut bien surpris de voir une

43 MÉMOIRES DE LA VIE

très-belle maison, située sur le bord d'une rivière, au milieu d'une campagne la plus agréable & la plus riante qu'on pût voir. Au Diable le précipice ou le rocher qu'il y vit. Ils n'étoient que dans la lettre de la perfide. Nouveau sujet de ressentiment & de confusion, pour un homme qui s'étoit cru sûr dans les ruses aussi bien que dans les faiblesses du Beau-Sexe, & qui se voyoit la dupe d'une coquette qui se raccommodoit avec un Epoux, pour se venger d'un Amant.

Il regagna la bonne Ville, prêt à soutenir contre tous, qu'il faut être de bon naturel, pour se fier à la tendresse d'une femme qui nous a déjà trompés; mais qu'il faut être fou, pour courir après.

Comme cette aventure n'avoit pas beaucoup de beaux endroits pour lui, le voyage & ses circonstances furent supprimés autant qu'il lui fut possible: mais, comme on peut croire que la *Chesterfield* n'en garda pas le secret, le Roi l'apprit; & lui en ayant fait son compliment, il voulut un ample détail de cette expédition. Le Chevalier de

DU COMTE DE GRAMMONT. 49

„ re, dit-il, Votre Majesté peut avoir connu *Ma-*
 „ *rión de l'Orme*. La créature de France qui a-
 „ voit le plus de charmes, étoit celle-là. Quei-
 „ qu'elle eût de l'esprit comme les Anges, elle é-
 „ toit capricieuse comme un Diable. Cette Prin-
 „ cesse, m'ayant donné un rendez-vous, s'étoit avi-
 „ sée de me l'ôter, pour le donner à un autre.
 „ Elle m'écrivit le plus joli billet du monde, tout
 „ rempli du désespoir où elle étoit d'un mal de tête
 „ qui l'obligeoit à garder le lit, & qui la prive-
 „ roit du plaisir de me voir jusqu'au lendemain.
 „ Ce mal de tête soudainement arrivé me parut
 „ suspect; & ne doutant point que ce ne fût une
 „ défaire: O! parbleu, Madame la Coquette, dis-
 „ je en moi même, si vous ne jouissez pas du plai-
 „ sir de me voir aujourd'hui, vous ne jouirez pas
 „ de celui d'en voir un autre.

„ Voilà tous mes Grisons en campagne. dont les
 „ uns battoient l'estrade autour de sa maison, tan-
 „ dis que les autres assiégeoient sa porte. Un de
 „ ces derniers me vint dire, que personne n'étoit
 „ entré chez elle de tout l'après-midi, mais
 „ qu'un petit laquais en étoit sorti sur la brune,
 „ qu'il l'avoit suivi jusques dans la rue Saint-An-
 „ toine, où ce laquais en avoit rencontré un au-
 „ tre, auquel il avoit dit seulement un mot ou
 „ deux. Il ne m'en fallut pas davantage pour me
 „ confirmer dans mes soupçons, & pour former
 „ le dessein d'être de la partie, ou bien de la
 „ rompre.

„ Comme il y avoit fort loin du Baigneur où je
 „ logeois jusques au fond du Marais, dès que la
 „ nuit fut venue, je montai à cheval, sans vou-
 „ loir qu'on me suivît. Dès que j'eus gagné la
 „ Place Royale, le Grison en sentinelle m'assura
 „ qu'il n'étoit encore entré personne chez Made-
 „ moiselle de l'Orme. Je poussai vers la rue Saint
 „ Antoine; & justement comme je sortois de la
 „ *Tome. V* C „ Place

52 ME'MOIRES DE LA VIE

„ m'assura, que mon Rival n'avoit qu'à promener
 „ des chevaux tant qu'il lui plairoit, qu'il ne met-
 „ troit de la nuit le pied chez elle.

„ Je le trouvai fidelement dans l'endroit où je
 „ l'avois laissé. Je lui fis mille excuses de l'avoir
 „ fait attendre si long tems, & mille remerci-
 „ mens de sa complaisance. Il me dit, que je me
 „ moquois; que ces complimens ne se faisoient
 „ point entre amis; & pour me convaincre qu'il
 „ m'avoit rendu ce petit service de bon cœur, il
 „ voulut à toute force tenir la tête de mon che-
 „ val, tandis que j'y remontois. Je lui donnai
 „ bien le bon-soir, en lui rendant son manteau,
 „ & je me rendis chez mon Baigneur, également
 „ content de la Maitresse & du Rival. Voilà,
 „ poursuivit-il, comme il ne faut qu'un peu de
 „ patience & d'adresse, pour desarmer la colere
 „ des Belles, & pour mettre jusques à leurs super-
 „ cheries à profit. „

Il avoit beau divertir par ses recits, instruire par
 ses exemples, & ne paroître à la Cour que pour y
 répandre la joie universelle; il y avoit trop long-
 tems qu'il étoit le seul étranger à la mode.

qu'ils purent pour briller de concert. Leurs talens étoient aussi différens que leurs figures. *Tam-bonneau* passablement laid fondeoit ses espérances sur beaucoup d'esprit, qu'on ne lui trouva pas; & *Fiamarin* par son air & par sa taille briguoit une admiration qu'on lui refusoit tout net;

Ils étoient convenus de se prêter mutuellement du secours pour réussir. C'est pourquoi dans leurs premières vintes l'un représentoit, & l'autre portoit la parole. Mais il s'en fallut beaucoup qu'ils ne trouvassent les Dames en Angleterre du goût de celles qui rendoient leurs noms fameux en France. La Rhétorique de l'un ne fit que blanchir auprès du Beau-Sexe; & la bonne-mine de l'autre ne le distingua que pour le menuet, dont il fut l'introduit en Angleterre, & qu'il dansoit avec assez de succès. On étoit trop accoutumé dans cette Cour à l'esprit de *Saint-Evremond*, & aux agrémens naturels & singuliers de son Héros, pour être séduit par les apparences. Cependant, comme les Anglois en général ont une espèce de panchant pour ce qui sent le gladiateur, on fit grace à *Fiamarin* en faveur d'un duel, qui le chassant de son Pays lui servoit de recommandation chez eux.

Mademoiselle d'*Hamilton* eut d'abord l'honneur d'être distinguée par *Tam-bonneau*. Il crut qu'elle avoit tout l'esprit qu'il falloit pour démêler la délicatesse du sien: & charmé de voir qu'il n'y avoit rien de perdu dans sa conversation, ni pour le tour, ni pour l'expression, ni pour la finesse des pensées, il lui faisoit souvent la grace de causer avec elle; & peut être ne se fût-il jamais aperçu qu'il l'ennuyoit, si s'en tenant à cet étalage d'éloquence, il ne se fut mis en tête d'assaillir son cœur. C'étoit un peu trop pour la complaisance de Mademoiselle d'*Hamilton* qui croyoit n'en avoir déjà eu que trop pour les figures de son discours. On le pria de faire ailleurs l'essai de ses fleurettes sé-

duisantes , & de ne pas perdre le mérite de la première constance, par une infidélité qui seroit très-inutile.

Il suivit ce conseil en homme sage & docile ; & quelque tems après retournant aux pieds de ses premières habitudes en France, il se mit à faire provision de politique pour ces négociations importantes auxquelles il s'est vû depuis employé.

Ce ne fut qu'après son départ, que le Chevalier DE GRAMMONT fut informé de la déclaration galante qu'il avoit faite. La confidence n'en valoit pas la peine. Cependant cela ne laissa pas de lui sauver quelque peu de ridicule avant son départ. Son Colleague *Flamarin*, dénué de ce support, s'aperçut qu'il ne seroit plus en Angleterre les progrès qu'il avoit espéré de l'amour & de la fortune. Mais Mylord *Falmouth*, toujours attentif à la gloire de son Maître pour le secours des illustres affligés, pourvût à sa subsistance, & Madame de *Soubise* à ses plaisirs. Il eut une pension du Roi, & d'elle tout ce qu'il voulut. Trop heureux qu'elle n'eût plus de profens à lui faire, que



DU COMTE DE GRAMMONT. 55

Royaume par le credit de son Maître, & par-dessus tout cela, tant de sacrifices qu'il lui plairoit des lettres, des portraits, & des cheveux de la *Surewsbury*: curiosités qui véritablement ne sont comptées pour rien en ménage, mais qui faisoient foi de son mérite en amour.

Cette concurrence n'étoit pas à mépriser; & le Chevalier DE GRAMMONT la jugea d'autant plus dangereuse pour les intérêts de son cœur, qu'il voyoit *Talbot* passionnément amoureux; qu'il n'étoit pas homme à se rebuter pour un refus; qu'il n'étoit pas fait de manière à s'attirer du mépris ou des froideurs pour ses empressements; & qu'outre cela ses Freres commençoient à fréquenter la maison. De ces Freres, l'un étoit Aumônier de la Reine, Jésuite intrigant, & grand faiseur de mariages: l'autre étoit ce qu'on appelle Moine séculier, qui n'avoit de son Ordre que le libertinage & la réputation qu'on leur attribue; du reste libre par tout, divertissant par rencontre, mais en possession de dire des vérités offensantes, & de rendre de bons offices.

Dans les réflexions du Chevalier DE GRAMMONT sur toutes ces choses, il y avoit de quoi donner de l'inquiétude. Le peu de disposition que témoignoit Mademoiselle d'*Hamilton* pour les prétentions de ce Rival, n'étoit pas capable de le rassurer. Elle ne pouvoit répondre que de ses intentions, & dépendoit absolument de celles de ses parens. Mais la fortune qui sembloit l'avoir pris sous sa protection en Angleterre, le delivra de ces nouvelles inquiétudes.

Talbot s'étoit dès long-tems porté pour Patron des Irlandois opprimés. Ce zèle pour sa Nation étoit fort louable; mais il n'étoit pas tout-à-fait désintéressé. De tous ceux que son crédit avoit fait rétablir dans une partie de leurs biens, il avoit écorné quelque petite chose; mais, comme

56 ME'MOIRES DE LA VIE

chacun trouvoit son compte , personne n'y trouvoit à redire. Cependant, comme il est difficile de se contenir quand la fortune ou la faveur se mêlent de tout ce qu'on entreprend, il y eut quelques airs d'indépendance dans son procédé , qui choquèrent l'autorité du Duc d'*Ormond*, pour lors Vice-Roi d'Irlande. Il lui fit connoître avec assez de hauteur, qu'il n'étoit pas content. Il y avoit assurément quelque différence entre le crédit & le rang de l'un & de l'autre. Le parti le plus prudent pour *Talbot* étoit la soumission & les déférences; mais, comme ce parti lui parut le moins généreux, il fit le fier, & ne s'en trouva pas bien. Car s'étant emporté mal-à-propos à quelques discours qu'il ne lui convenoit pas de tenir, ni au Duc d'*Ormond* de pardonner, on le mit à la Tour, d'où voyant bien qu'il ne sortiroit pas, qu'il n'eût fait toutes les soumissions qu'il falloit au Duc d'*Ormond*, il y employa ses amis, & fit beaucoup plus pour sortir de ce pas, qu'il n'eût fallu pour s'en garantir. Il perdit par ce démêlé tout espoir d'entrer dans une famille qui n'avoit garde après cela d'écouter aucune proposition de sa part.

DU COMTE DE GRAMMONT. 57

liberté. Le Chevalier DE GRAMMONT qui le voyoit partir sans lui donner le moindre signe de vie sur sa dette, crut qu'il falloit lui souhaiter un bon voyage ; & l'ayant rencontré chez le Roi, comme il venoit d'en prendre congé : „ *Talbot*, lui dit il, si vous avez besoin de mes services ici „ pendant votre absence, vous n'avez qu'à dire. „ Vous savez que le vieux *Roussel* a laissé son Neveu, pour solliciter ses intérêts auprès de Mademoiselle d'*Hamilton*. Si vous voulez, je prendrai soin des vôtres. Adieu ; bon voyage. N'allez pas tomber malade par les chemins ; mais, si cela vous arrivoit, souvenez-vous de moi dans votre testament. „ *Talbot* que ce compliment fit d'abord souvenir de la dette, en fit un grand éclat de rire, & lui dit en l'embrassant : mon cher Chevalier, je vous fais si bon gré de l'offre que vous venez de me faire, que je vous laisse ma Maîtresse, & vais vous envoyer votre argent.

Le Chevalier DE GRAMMONT étoit tout plein de ces façons honnêtes de rafraîchir la mémoire de ceux qui l'avoient un peu tardive sur le paiement. Voici comme il s'y prit long-tems après au sujet de Mylord *Conwalis*. Ce Mylord *Conwalis* avoit épousé la Fille de *Fax* Trésorier de la Maison du Roi, l'homme d'Angleterre le plus riche & le plus réglé. Son Beau-Fils au contraire étoit un petit hanneton ; grand dissipateur, qui jouoit volontiers, qui perdoit tant qu'on vouloit, mais qui ne payoit pas de même. Son Beau-Pere qui n'avoit garde d'approuver sa conduite, ne laissoit pas de payer en le redressant. Le Chevalier DE GRAMMONT lui avoit gagné mille ou douze cens Guinées qui n'arrivoient point, quoiqu'il fût sur son départ, & qu'il eût pris congé de *Conwalis* préférentiellement aux autres. Cela l'obligea d'écrire un billet qu'on trouvera laconique. Le voici.

C 5

Mj.-

58 MÉMOIRES DE LA VIE

Mylord,

Souvenez-vous du Comte DE GRAMMONT, & n'oubliez pas le Chevalier FAX.

Pour en revenir à *Talbot*, il partit plus touché que ne le paroît un homme qui fait présent de sa Maîresse. Son séjour en Irlande, ni le soin de ses affaires, ne le guérèrent pas tout-à-fait; & s'il se trouva dégagé des sers de Mademoiselle d'*Hamilton* à son retour, ce ne fut que pour en prendre d'autres. Le changement qu'il trouva dans l'une & dans l'autre Cour, causa le sien. Disons comment.

Nous n'avons parlé des Filles de la Reine jusqu'à présent, que pour faire mention de Mlle *Stuart*, & de Mlle de *Warmestre*. Les autres étoient Mlle *Balantin*, Mlle de la *Garde*, & Mlle *Bardou*; toutes Filles d'Honneur, comme il plaisoit à Dieu.

La Balantin n'avoit point de beauté. C'étoit une bonne créature, à qui l'embonpoint & quelque fraîcheur tenoient lieu de mérite, & qui n'ayant pas l'esprit d'être coquette dans les formes, faisoit tout

DU COMTE DE GRAMMONT. 59

roit à danser quelque Sarabande figurée qui faisoit rire la Cour. Il faut maintenant voir ce que devint tout cela.

Comme Mlle *Stewart* ne servoit que rarement auprès de la Reine, on ne comptoit plus sur elle. Les autres défilèrent presque en même tems par différentes Avantures. Voici celle de Mlle *Warmestre*, dont on a dit quelque-chose au sujet du Chevalier. DE GRAMMONT.

Mylord *Taffe*, Fils aîné du Comte de *Carlingford*, s'étoit imaginé qu'il étoit amoureux d'elle: & la *Warmestre* non-seulement s'imagina qu'il étoit vrai, mais elle compta qu'il ne manqueroit pas de l'épouser à la première occasion; & en attendant elle crut qu'il falloit le recevoir tout de son mieux. Il avoit fait confidence de ses affaires au Duc de *Richemont*; Ils s'aimoient beaucoup; mais ils aimoient encore plus le vin. Le Duc de *Richemont* malgré sa naissance ne brilloit que médiocrement à la Cour; & le Roi le considéroit encore moins que ne faisoient les Courtisans. Ce fut apparemment pour se mettre mieux dans son esprit, qu'il s'avisâ de devenir amoureux de Mlle *Stewart*. La confidence fut mutuelle entre *Taffe* & lui sur leurs engagements. Vêti les mesures qu'ils prirent pour leur conduite. La petite *la Garde* fut chargée de dire à Mlle *Stewart*, que le Duc de *Richemont* mourroit d'amour pour elle; & que toutes les fois qu'il la lorgnoit en public, cela vouloit dire qu'il étoit tout prêt à l'épouser, dès qu'elle en auroit le loisir.

Taffe n'eut point de commission à donner pour Mlle *Warmestre* à la petite Ambassadrice. Tout étoit réglé de ce côté-là; mais elle fut chargée de ménager certaines facilités qui manquoient encore à la liberté de leur commerce; comme, par exemple, de la voir à toute heure du jour & de la

60 MÉMOIRES DE LA VIE

nuit chez elle. Cela paroïssoit difficile; mais on en vint à bout.

La Gouvernante des Filles qui pour toutes choses au monde n'auroit voulu faire la commode qu'en tout bien & tout honneur, consentit qu'on souperoit tant qu'on voudroit chez Mlle *Warmestre*, pourvu que ce fût à bonne intention, & qu'elle fût de la partie. La bonne Dame aimoit les huitres vertes, & ne haïssoit pas le vin d'Espagne. Elle trouvoit donc à coup sûr dans chacun de ces repas deux barils d'huitres, l'un pour manger avec la compagnie, & l'autre pour emporter; & dès qu'elle avoit pris sa dose de vin, elle prenoit congé de l'assemblée.

C'étoit à peu près du tems que Mr. le Chevalier DE GRAMMONT avoit jetté les yeux sur elle, qu'on menoit ce petit train de vie dans sa chambre. Dieu fait les pâtés de jambon, les bouteilles de vin, & les autres provisions de sa libéralité, qui s'y consommoient.

Au milieu de ces bombances nocturnes, & de cet innocent commerce, un parent de *Killegreav*

DU COMTE DE GRAMMONT. 61

Killegrew pensa tomber de son haut, en apprenant son dessein. Il ne pouvoit cesser d'admirer quelle créature, entre toutes celles de Londres, il s'étoit fourré dans la tête, pour en faire sa Femme. Il fut quelque tems sans le vouloir croire; mais quand il vit que c'étoit tout de bon, il se mit à lui faire le dénombrement des dangers & des inconvéniens qu'il y avoit dans une entreprise si téméraire. Il lui dit, qu'une fille élevée à la Cour étoit un terrible meuble pour la campagne; que ce seroit en troubler le repos par tous les vacarmes de l'enfer, que de l'y mener malgré qu'elle en eût; que s'il consentoit à ne l'y pas mener, il n'avoit qu'à faire un petit calcul de ce qu'il faudroit en équipage, en table, en habits, & en fraix de jeu, pour l'entretenir à Londres, mais selon ses caprices, qu'il n'avoit qu'à supputer ensuite combien lui dureroient ses quinze mille livres de rente.

L'autre avoit déjà supputé tout cela; mais trouvant sa raison moins pressante que son amour, il demeura ferme dans sa résolution: & *Killegrew* cedant à ses importunités, sur offrir son Cousin pieds & poings liés à la victorieuse *Warmestre*. Comme il n'avoit rien tant appréhendé qu'une complaisance de sa part, rien ne l'étonna tant que le mépris avec lequel elle reçut sa proposition. La hauteur avec laquelle elle le refusa, lui fit croire qu'elle étoit bien sûre de son fait avec Mylord *Taffe*, & lui fit admirer tout de nouveau comment cette Princesse avoit pu trouver deux hommes d'humeur à l'épouser. Il se pressa d'annoncer ce refus avec toutes ses circonstances les plus offensantes, comme la nouvelle la plus salutaire qu'il put apprendre à son Cousin. Mais son Cousin ne se le tint pas pour dit, Il s'imagina que *Killegrew* lui déguisoit la vérité, par les raisons qu'il lui avoit déjà exposées; & n'osant plus lui en parler, il prit la résolution de la voir lui-même. Il reveilla tout

64 MÉMOIRES DE LA VIE

lui donna pas un enfant dont il ne fût le Pere; & depuis qu'il y a des ménages heureux & tranquilles en Angleterre, jamais il n'y en a eu de si fortuné.

Quelque tems après, Mlle *Balantin* que cet exemple n'avoit point effrayée, eut la prudence de quitter la Cour avant que d'en être chassée. La désagréable *Bardou* la suivit de près; mais ce ne fut que pour d'autres raisons. On s'ennuya de sa Sarabande, comme de son visage. Le Roi pour ne plus les revoir, ni l'une ni l'autre, leur fit donner une petite pension. Il ne restoit donc plus que la petite Mlle *de la Garde* à pourvoir. Elle n'avoit ni assez de vices, ni assez de vertus, pour être chassée de la Cour, ou pour y rester. Dieu sait ce qu'elle seroit devenue, si le Seigneur *Silvius*, personnage qui n'avoit rien de ce que promettoit le nom Romain qu'il avoit pris, n'eût aussi pris pour Femme l'Infante *de la Garde*.

On a fait voir que toutes ces Princesses méritoient

DU COMTE DE GRAMMONT. 65

pas difficile. Elle étoit d'une famille Royale ; & comme son Pere avoit fidelement servi CHARLES I., elle crut qu'il ne falloit pas se révolter contre CHARLES II. Ce commerce n'eut pas des suites fort avantageuses pour elle. On pretendoit, qu'elle avoit fait un peu moins de défenses qu'il ne falloit ; qu'elle s'étoit rendue à discrétion, sans être vivement pressée : & d'autres disoient, que Sa Majesté se plaignoit de quelques autres facilités encore moins engageantes. Le Duc de *Boukingham* fit un couplet de chansons sur ce sujet, dans lequel le Roi parle à *Progers*, confident de ses menus plaisirs. L'allusion de *Wels* qui veut dire Puits fait toute la pensée du couplet. En voici le sens,

*Quand le Roi de ce Puits sentit l'horreur profonde,
PROGERS, s'écria-t-il, que suis-je devenu ?
Ab ! depuis que j'y sonde,
Si je n'avois cherché que le centre du monde,
J'y serois parvenu.*

Mlle *Wels* avec cette espece d'Anagramme sur son nom, & ces remarques sur sa personne, ne laissoit pas de briller entre toutes ses nouvelles Compagnes. C'étoient Mesdemoiselles *Levison*, *Filding*, & *Bointon*, peu dignes qu'on en fasse mention dans ces Mémoires ; & nous les laisserons dans l'obscurité, jusqu'à ce qu'il plaise à la fortune de les en retirer.

Telle étoit en Filles d'honneur la nouvelle Cour de la Reine. Celle de la Duchesse d'*York* fut presque renouvelée dans le même tems ; mais quant au choix qu'elle en fit, cette Princesse montra bien par une recrue brillante, que l'Angleterre avoit de grandes ressources en beauté. Avant que d'en parler, voyons un peu ce que c'étoient que
ses

ses premiers Filles d'honneur, & par quel hazard elles sortirent de chez Son Altesse.

Outre Mlle *Blake*, & Mlle *Price*, dont on a déjà parlé, la Chambre avoit été composée de Mlle *Bagatt* & de Mlle *Hubert*, Doyenne de la Communauté.

La *Blake* qui n'avoit jamais véritablement su ce qui l'avoit brouillée avec le Marquis de *Brifacier*, s'en étoit prise à cette lettre fatale qu'elle avoit reçue de sa part, dans laquelle sans l'avertir que la *Price* devoit porter des gants & du ruban jaune comme elle, il ne lui parloit que de la blonderie & des ses yeux marcaissins. Elle s'imagina, que c'étoit quelque chose de bien merveilleux, puisqu'on y comparoit ses regards, & voulant à quelque tems de-là savoir toute la vertu de l'expression, elle demanda ce que vouloit dire marcaissin. Il n'y a pas de sangliers en Angleterre; & ceux à qui elle s'adressa, lui dirent que c'étoit un cochon de lait. Cette injure la confirma dans tout ce qu'elle avoit soupçonné de sa perfidie. *Brifacier* plus étonné de son changement, qu'elle n'étoit indignée de sa prétendue moquerie, la regarda com-

Rebester aimoit. Ce commerce avoit été jusqu'alors assez secret. Elle eut l'imprudence de faire tout de son mieux pour le rendre public, & s'attira le plus dangereux ennemi qu'il y eut dans l'Univers. Jamais homme n'a écrit avec plus d'agrément, de délicatesse, & de facilité ; mais la plus implacable des plumes, en fait de satire, étoit la sienne.

La pauvre *Price* qui l'avoit bien voulu mériter, y paroissoit chaque jour sous une figure nouvelle. Tout étoit plein de Vaudevilles, dont son nom étoit le refrain, & sa conduite le sujet. Quel moyen d'y tenir dans une Cour où on étoit avide des moindres choses qui venoient de Mylord *Rebester* ? Il ne lui fallut plus que la perte d'un Amant, & la découverte qui s'ensuivit, pour mettre le comble aux persécutions qu'on lui faisoit.

Dongan mourut en ce tems-là. C'étoit un garçon de mérite, auquel *Blancfort*, depuis Comte de *Traversham*, succéda dans la charge de Lieutenant des Gardes du Corps de Son Altesse. Mlle *Price* l'avoit tendrement aimé. Sa mort la mit au désespoir ; mais son inventaire pensa la faire devenir folle. Certaine cassette cachetée de tous côtés en étoit. Elle étoit adressée de la main du défunt à Mlle *Price* ; mais loin de la recevoir, elle n'eut pas seulement le courage de la regarder. La Gouvernante crut qu'il étoit de sa prudence de la recevoir au refus de la *Price*, & de son devoir de la remettre entre les mains de la Duchesse ; comptant bien, qu'elle étoit remplie de choses curieuses & utiles, dont il pourroit lui revenir quelque petit profit. Quoique la Duchesse ne crût pas tout-à-fait cela, la curiosité de voir ce que pouvoit contenir une cassette si merveilleuse & si soigneusement cachetée, la prit ; & l'ouverture s'en fit en présence de quelques Dames qui se trouvoient alors dans son cabinet.

Tous

68 ME'MOIRES DE LA VIE

Tous les brimborions d'Amour qu'on peut imaginer, y étoient ; & toutes ces faveurs étoient de la tendre *Price*. On ne pouvoit comprendre comment une seule personne y avoit pu fournir. car sans compter les portraits, il y avoit des cheveux de toutes sortes, & mis en bracelets de tant de manieres, que c'étoit une merveille. Après cela venoient trois ou quatre paquets de lettres, d'une tendresse si vive, qu'on n'osa jamais lire que les deux premières, sans les transports & langueurs y étoient naturellement représentés.

La Duchesse se repentit d'avoir fait ouvrir cette cassette en si bonne compagnie ; car avec de pareils témoins elle jugea bien qu'il n'y avoit pas d'apparence que l'aventure fût supprimée : mais comme il n'y en avoit pas aussi de retenir une telle Fille d'Honneur, on rendit à Mlle *Price* ce qui lui appartenoit , avec ordre d'aller achever de pleurer ailleurs la perte de son Amant , ou de s'en consoler.

Mlle *Hubert* étoit d'un caractère aussi nouveau

DU CONTE DE GRAMMONT. 69

Niece de la Gouvernante, qui s'en trouva fort honorée, comme Madame sa Tante fort obligée soït qu'elle avoit de la petite fille.

Bien-tôt le bruit véritable ou faux de cette singularité se répandit dans la Cour. On y étoit si grossier, pour n'avoir jamais entendu parler de ce raffinement de l'ancienne Grece sur les goûts la tendresse ; & on se mit en tête, que l'illustre

Hubert qui paroïssoit si tendre pour les Belles, étoit quelque chose de plus que ce qu'elle paroïssoit.

Les chansons commencerent à lui faire compliment sur ces nouveaux attributs ; & ses Compagnons commencerent à la craindre sur la foi de ces chansons. La Gouvernante toute alarmée de bruits consulta *Mylord Rochester*, sur le péril sa Niece paroïssoit exposée. Elle ne pouvoit s'adresser. Il lui conseilla de la retirer des mains de *Mlle Hubert* ; & fit si bien, qu'elle tomba dans les siennes. La Duchesse trop généreuse ne pas traiter de visions ce qu'on imputoit à cette fille, & trop équitable pour la condamner sur des chansons, l'ôta de la chambre, & la faire suivre auprès de sa personne.

Mlle Basset étoit la seule qui véritablement eût quelque air de sagesse & de beauté, dans cette premiere chambre. Elle avoit les traits beaux & réguliers. Elle avoit ce teint rembruni, qui plaît si quand il plaît. Il plaisoit beaucoup en Angleterre, parce qu'il étoit rare. Elle rougissoit tout, sans rien faire dont elle eût à rougir. *Mylord Selimouth* jetta les yeux sur elle. Ses vœux furent mieux reçus que n'avoient été ceux de *Mlle Hubert* ; & quelque tems après l'amour l'éleva, poëte de Fille d'Honneur de la Duchesse, à un rang que toutes les filles d'Angleterre auroient pu envier.

La Duchesse d'*York* pour former sa nouvelle Cour,

avoit à proposer , ne convenoit pas trop à l'un , ni à l'autre. Quoiqu'on jugeât à ses vivacités , qu'elle n'étoit pas capable de faire de grandes réflexions , elle s'étoit munie de quelques maximes très-salutaires pour la conduite d'une personne de son âge. La première étoit : „ Qu'il falloit être „ jeune pour entrer agréablement à la Cour , & „ ne pas être vieille pour en sortir de bonne grace. Qu'on ne s'y pouvoit maintenir que par une „ glorieuse résistance , ou par d'illustres foiblesses , „ & que dans un séjour si dangereux , il falloit faire son possible , pour ne disposer de son cœur qu'en donnant sa main , „ Avec de tels sentimens , elle eut moins de peine à résister aux tentations du Duc , qu'à se débarrasser de sa per sévéran ce. Elle fut sourde aux traités d'établissement dont on voulut sonder son ambition & toutes les offres de présens réuillirent encore plus mal. Que faire pour apprivoiser une impétueuse vertu qui ne vouloit point entendre raison

chon, ou tirer son mouchoir. Dès qu'il avoit le dos tourné, billets pleuvoient autour d'elle, & les ramassoit qui vouloit. La Duchesse fut souvent témoin de cette conduite, & n'eut pas le courage de la gronder de son manque de respect. Il n'étoit donc bruit dans les deux Cours, que des charmes & de la sagesse de Mlle *Jennings*. On ne pouvoit comprendre, qu'une jeune creature débarquant de la campagne droit à la Cour, en devint si-tôt l'ornement par ses attraits, & l'exemple par sa conduite.

Le Roi crut que ceux qui l'avoient attaquée, s'y étoient mal pris, ne lui paroissant pas naturel que les promesses ne pussent l'éblouir, ni les empressemens la séduire; elle qui vraisemblablement ne tenoit pas cette discrète morale de la prudence de sa Mere, qui n'avoit rien éprouvé de plus délicieux que les prunes & les abricots de *Saint-Albans*. Il voulut voir ce que c'étoit que cela. Tout lui parut nouveau dans le tour de son esprit, & dans les charmes de sa personne; mais toutes ces nouveautés lui parurent piquantes. La curiosité de l'éprouver se changea bien-tôt en desir de réussir dans l'épreuve. Dieu fait ce qu'il en fût arrivé: car il avoit tout l'esprit du monde, & il étoit Roi. Ces qualités ne sont pas indifférentes. Les résolutions de la belle *Jennings* étoient louables & biens raisonnées; mais l'esprit avoit de grands charmes pour elle, & la Majesté du Prince humiliée devant une jeune personne qui l'écoute, est bien persuasive. Mais Mlle *Stuart* n'eut garde de consentir au projet du Roi. L'alarme la prit de bonne heure; elle pria Sa Majesté de vouloir bien laisser au Duc son Frere le soin d'instruire les filles de la Duchesse sa Belle-Sœur, & de ne se mêler que de la conduite de son troupeau, s'il n'aimoit mieux à son tour lui permettre d'écouter certaines propositions d'établissement, qui ne lui pa-

roissoient pas desavantageuses. La menace n'étoit pas à négliger. Il obéit; & Mlle *Jennings* encore tout l'honneur des bruits qui se répandirent sur ce sujet. Nouvelle estime, & nouveaux vœux de tous côtés. Elle alloit triomphante de jour en jour. Elle faisoit combien de libertés, sans intéresser la sœur. Son heure n'étoit pas encore venue, mais n'étoit pas si loin. C'est ce que nous dirons quand nous aurons fait voir comment la Comtesse débuta.

Quoique la figure de Mlle *Temple* fût toute plus jolie, elle étoit effacée par celle de *Jennings*. Elle brilloit encore moins auprès d'elle par son esprit. Deux personnes très capables de lui en donner, si ce don étoit communicable, se reprirent en même tems de lui faire perdre le qu'elle en avoit. C'étoit Mylord *Rochester*, & *Hubert*. Le premier commença par la gâter lui faisant part de ses productions comme à une personne du monde la plus éclairée. Jamais

gereux d'interdire un commerce où on n'avoit pas songé qu'il est difficile d'en rompre un bien établi, Mlle *Hubert* fut chargée de mettre ordre le plus discrètement qu'elle pourroit, que ces fréquentes & longues conversations n'eussent point de suite. Elle accepta volontiers cette commission, & se flata d'y réussir.

Elle avoit déjà fait toutes les avances, pour s'emparer de sa confiance & de sa bonne volonté. La *Temple* moins en garde contre elle que contre *Rochester*, y répondit tout de son mieux. Elle étoit avide de louanges, & friande de toutes sortes de sucreries, autant que si elle n'eût pas eu plus de neuf à dix ans. On pourvut à l'un & à l'autre de ses goûts. Mlle *Hubert* avoit l'intendance du cabinet des bains de la Duchesse. Son appartement étoit tout contre ; & dans cet appartement elle avoit un cabinet garni de confitures & de toutes sortes de liqueurs. Ce cabinet convenoit au goût de Mlle *Temple*, & il convenoit au goût de Mlle *Hubert*, laquelle y prit plaisir.

La belle saison étant de retour, les plaisirs qui l'accompagnent, revinrent avec elle. Un jour que les Dames avoient été à cheval, *Temple* au retour d'une de ces galantes promenades débarqua chez Mlle *Hubert* pour se remettre de la fatigue, aux dépens des confitures qui l'y attendoient ; mais avant que de s'y mettre, elle lui demanda la permission de se mettre en chemise, c'est à-dire, de se deshabiller chez elle, pour changer de linge en sa présence. Cette permission n'avoit garde d'être refusée. „ Je vous l'allois pro-

76 MÉMOIRES DE LA VIE

„ tant , combien vous m'obligerez d'en user ain-
 „ si ; mais sur-tout ce goût pour la propreté
 „ me charme. Vous êtes bien différente en ce-
 „ la , comme en bien d'autres choses , de cette
 „ petite folle de *Jennings*. Avez-vous pris garde
 „ comme tous nos benêts de la Cour l'admirent
 „ pour quelque éclat qui n'est peut être pas tout
 „ à elle , & pour des étourderies qui ne sont
 „ d'aucune autre , & qu'ils prennent pour des
 „ traits d'esprit. Je ne lui ai pas assez parlé,
 „ pour en démêler la gentillesse ; mais , s'il n'est
 „ pas mieux tourné que ses pieds , ce n'est pas
 „ grand-chose. On m'en a conté de belles de
 „ son peu de propreté. Il n'y a point de chat
 „ qui craigne tant l'eau. Comment ! jamais ne
 „ se laver pour soi-même , & ne dégraisser que ce
 „ qu'il faut nécessairement qu'on montre , c'est-
 „ à dire , la gorge & les mains ?

La Temple avoit cela plus doux que les confi-
 tures ; & l'officieuse *Hubert* pour ne pas perdre

„ du mieux qu'il me sera possible , sans offenser
 „ personne ; car je n'aime point la médisance.

„ Premièrement , il faut que vous comptiez ,
 „ que tous les hommes de la Cour manquent de
 „ probité , de bon-sens ; de jugement , d'esprit ,
 „ ou de sincérité , c'est-à-dire , que celui qui par
 „ hazard aura quelques-unes de ces qualités , à
 „ coup sûr n'aura pas les autres. Le faste dans
 „ les équipages , la fureur du jeu , la bonne opi-
 „ nion de leur mérite , & le mépris pour celui
 „ des autres , sont leurs entétemens.

„ L'intérêt ou les plaisirs sont les motifs de
 „ toutes leurs actions. Ceux qui suivent le pre-
 „ mier , vendroient Dieu le Père , comme *Judas*
 „ vendit son Maître , & pour moins d'argent. Je
 „ vous citerois de beaux exemples , si j'en avois
 „ le tems. Pour les Sectateurs des voluptés , ou
 „ soi-disans tels , car ils ne sont pas tous si mé-
 „ chans qu'ils affectent de le paroître , ces Mes-
 „ sieurs ne respectent , ni promesses , ni sermens ,
 „ ni foi , ni loi , c'est-à-dire , ni le Ciel , ni la
 „ Terre , pour parvenir à leurs fins. Ils ne regar-
 „ dent les Filles d'honneur , que comme des amu-
 „ semens qu'on place exprès à la Cour , pour les
 „ empêcher de s'y ennuyer ; & plus on a de mé-
 „ rite , plus on est exposé à leurs impertinences
 „ dès qu'on les écoute , & à leurs calomnies dès
 „ qu'on ne les écoute pas. Pour les Epouseurs ,
 „ ce n'est pas ici qu'il en faut chercher. Si l'ar-
 „ gent ou le caprice ne s'en mêlent , on auroit
 „ beau se flater d'être pourvûe ; la sagesse & les
 „ appas y sont également inutiles. Madame de
 „ *Faimont* est l'unique exemple d'une Fille d'hon-
 „ neur bien mariée sans dot ; & demandez au pau-
 „ vre imbécille d'Epoux , pour quelle raison il l'a
 „ prise ? Je suis persuadée , qu'il n'en sait aucune ,
 „ si ce n'est qu'elle a les oreilles grandes & rou-
 „ ges , & le pied plat. Pour la blonde *Tarborough*

„ qui paroïssoit si fiere de son établissement, elle
 „ est femme, pour tout compter, d'un grand Flan-
 „ drin qui la semaine d'après son mariage lui fit
 „ prendre congé de la Ville pour jamais, en
 „ vertu de cinq ou six mille livres de rente qu'il
 „ possède sur les confins de Cornouaille. Hélas!
 „ la pauvre *Blake*, je la vis partir il y a bien un
 „ an, tirée à quatre chevaux si maigres, que je re-
 „ crois pas qu'elle soit encore à moitié chemin de
 „ son petit Château. Que voulez-vous, toutes les
 „ filles ont la folie de se vouloir marier; & dès
 „ qu'elles ont quelque peu de charmes, elles croient
 „ qu'il n'y a qu'à se montrer à la Cour, pour choi-
 „ sir leurs Epoux. Mais, quand cela seroit, c'est la
 „ plus sotte condition du monde, pour une per-
 „ sonne qui a des sentimens. Croyez-moi, ma
 „ chere *Temple*, c'est si peu de chose que les plai-
 „ sirs du mariage au prix de ses inconvéniens que
 „ je ne sai comment on peut s'y résoudre. Fuyez
 „ donc un si fâcheux engagement, au lieu de le sou-

DU COMTE DE GRAMMONT. 79

„ tance irrita sa passion. Il eut recours aux inves-
 „ tives, & même aux charmes ; le tout en vain.
 „ Il en perdit le boire & le manger. Ce n'étoit
 „ pas grand-chose pour lui ; mais sa passion de-
 „ vint si violente , qu'il ne jouoit ni ne fumoit
 „ plus. Dans cette extrémité l'Amour eut recours
 „ à l'Hymen. Le Comte d'*Oxford*, premier Pair
 „ du Royaume, a bonne mine, comme vous voyez.
 „ Il est de l'Ordre de la Jarretière qui relève un
 „ air assez noble qu'il a naturellement. Enfin, à
 „ le voir on diroit que c'est quelque chose ; mais
 „ à l'entendre on voit bien que ce n'est rien.
 „ Cet Amant passionné lui fit présenter une belle
 „ promesse de mariage, authentiquement signée de
 „ sa main. Elle ne voulut point tâter de cet ex-
 „ pédient ; mais elle crut qu'elle ne risquoit rien,
 „ lorsqu'il vint le lendemain accompagné d'un Mi-
 „ nistre & d'un témoin. Une autre Comédienne de
 „ ses amies signa le contrat, comme témoin pour
 „ elle. Le mariage fut fait & parfait de cette sor-
 „ te. Vous croyez peut-être que la nouvelle Com-
 „ tesse n'avoit plus qu'à se faire présenter à la
 „ Cour, y prendre son rang, & arborer les armes
 „ d'*Oxford* ? Point du tout. Quand il en fut ques-
 „ tion, on trouva qu'elle n'étoit point mariée ;
 „ c'est-à-dire, on trouva que le prétendu Minis-
 „ tre étoit un Trompette de Mylord, & le té-
 „ moin son Timbalier. Cet Ecclésiastique & ce
 „ témoin ne parurent plus après la cérémonie ;
 „ & on soutint à l'autre témoin, que la Sulta-
 „ ne *Roxelane* avoit apparemment cru se marier
 „ réellement dans quelque rôle de Comédie. La
 „ pauvre créature eut beau prendre à parti les
 „ Loix & la Religion violées, aussi bien qu'elle,
 „ par cette supercherie. Elle eut beau se jeter
 „ aux pieds du Roi, pour en demander justice,
 „ elle n'eut qu'à se relever ; trop heureuse d'avoir
 „ une pension de mille écus pour douaire, & de

„ ne se donne pas dans
„ où on est pour la *Jenni*
„ vous leigne ; Mylord *Ree*
„ entretien ; & le très-sérieu
„ sent degourdir sa gravité
„ vos attraits.

„ Pour le premier, j'avoue
„ ie toute propre à séduire
„ personne de votre âge : r
„ gure seroit accompagnée
„ comme elle ne l'est pas, &
„ si sérieusement à vous, qu
„ suader & que vous le mérit
„ seillerois pas de songer à l
„ qu'il ne m'est pas permis
„ sent.

„ Le Chevalier *Littleton*
„ bonne foi, puisqu'il paro
„ où vous l'avez mis : & je
„ voit tant faire, que d'oubli
„ il a l'imagination remplie
„ le vulgairement *être Coeu*,
„ épouseroit ; & vous iriez rep
„ tit Gouvernement, où vous
„ vos jours, à tenir les compte
„ racommoder ses serviettes.
„ voir un Caton pour *Enou*

„ d'Angleterre qui a le plus d'esprit & le moins
 „ d'honneur. Il n'est dangereux que pour notre
 „ sexe ; mais il l'est au point qu'il n'y a pas de
 „ femme qui l'écoute trois fois, qui n'en soit pour
 „ sa réputation. C'est une bonne fortune qui ne
 „ lui peut échapper de façon ou d'autre, puisqu'il
 „ la possède dans ses Ecrits, s'il n'en peut avoir
 „ autre chose ; & dans le siècle où nous vivons,
 „ l'un vaut l'autre à l'égard du Public. Cepen-
 „ dant rien n'est si dangereux que les insinuations
 „ avec lesquelles il s'empare de l'esprit. Il entre
 „ dans vos goûts, dans tous vos sentimens ; & tan-
 „ dis qu'il ne dit pas un seul mot de ce qu'il pense,
 „ il vous fait croire tout ce qu'il dit. Je m'en
 „ vais parier, que de la manière qu'il vous a par-
 „ lé, vous l'avez cru le plus honnête-homme du
 „ monde, & le plus sincère. Je ne saurois com-
 „ prendre ce qu'il vous veut, dans les soins qu'il
 „ affecte de vous rendre. Ce n'est pas que vous
 „ ne soyez faite de manière à mériter tous les em-
 „ pressemens du monde : mais, quand il vous au-
 „ roit tourné la tête, il ne sauroit que faire de
 „ la plus jolie créature de la Cour ; car il y a
 „ long-tems que ses débauches y ont mis ordre, a-
 „ vec le secours & les faveurs de toutes les Cou-
 „ reuses de la Ville. Voyez donc, ma chère *Tem-*
 „ ple, ce que c'est que cette habitude effroyable
 „ de malignité qui le possède, à la ruine & à la
 „ confusion de l'innocence. Un scélérat qui n'a
 „ des soins & des empressemens pour Mlle *Temple*,
 „ que pour donner plus de vraisemblance aux ca-
 „ lomnies dont il la déchire. Vous me regardez
 „ avec étonnement, & semblez douter de la vé-
 „ rité de ce que j'avance ; mais je ne veux pas
 „ que vous m'en croyiez. Tenez, dit-elle, tirant
 „ un papier de sa poche, voyez les Vers qu'il a
 „ faits à votre louange, tandis qu'il endort votre

82 MÉMOIRES DE LA VIE

„ crédulité , par des discours flatteurs & de feints
„ respects. „

En disant cela , la perfide *Hubert* lui fit voir une demi-douzaine de couplets outrés que *Rochester* avoit faits contre les Filles d'honneur précédentes. C'étoit la *Price* qu'il attaquoit principalement par des traits sanglans , & par l'anatomie la plus hideuse de sa personne , qu'on pût imaginer. *Hubert* n'avoit fait que substituer le nom de *Temple* à celui de *Price*. Cela s'accordoit avec le chant & la mesure. Il n'en fallut pas davantage. La crédule *Temple* n'eut pas plutôt entendu chanter ce couplet, qu'elle ne douta plus qu'il ne fût fait pour elle ; & dans le premier mouvement de sa colère n'ayant rien plus à cœur que d'en donner le démenti sur le champ aux impostures du Poëte :

„ Ah ! pour celui-là , ma chere *Hubert* , je m'y
„ pris plus tenir. Je ne me pique point d'être
„ aussi belle qu'une autre ; mais pour les défaits
„ dont parle ce Coquin-là , ma chere *Hubert* , j'o-
„ se dire que personne n'en est plus éloignée.

eussent lieu. Mais elle lui conseilla de ne lui plus jamais parler ; que c'étoit l'unique moyen de rendre ses projets inutiles ; & lui fit voir, que le mépris & le sérieux étoient beaucoup plus utiles dans ces occasions, qu'un éclaircissement ; que s'il obtenoit une fois qu'elle l'écoutât, il seroit justifié, mais qu'elle étoit perdue.

Mlle *Hubert* n'avoit pas tort de donner ces conseils. Elle savoit qu'un éclaircissement la livroit, & qu'il n'y avoit plus de quartier pour elle, si *Rochester* avoit un sujet si juste de renouveler ses premiers Panégyriques pour elle. Mais la précaution fut vaine. Cette conversation avoit été entendue d'un bout à l'autre par la Niece de la Gouvernante. Cette Niece avoit la mémoire du monde la plus fidèle ; & comme elle devoit voir *Rochester* ce même jour, elle répéta trois ou quatre fois cette conversation, pour n'en perdre pas un seul mot, lorsqu'elle se donneroit l'honneur d'en faire le récit à son Amant. Nous verrons dans l'autre Chapitre comme la chose tourna.



CHAPITRE X

LA conversation dont on vient de parler, n'avoit eu des charmes que pour Mlle *Hubert*, & si la jeune *Temple* en avoit trouvé le commencement divertissant, la fin l'avoit outrée de colère. A cette indignation succéda la curiosité d'apprendre par quelle raison, s'il étoit bien vrai que *Sidney* songeât à elle, il ne lui seroit pas permis de l'écouter un peu. La tendre *Hubert* qui ne lui pouvoit rien refuser, lui promit cette confidence dès qu'elle pourroit s'assurer sur sa conduite avec Mylord *Rochester*. On ne lui demanda que trois jours

84 MÉMOIRES DE LA VIE

d'épreuve, après lesquels *Hubert* jura qu'elle lui diroit ce qu'elle souhaitoit de savoir. *Temple* assura qu'elle ne regardoit plus *Rochester* que comme un monstre de perfidie, & jura ses grands Dieux, qu'elle ne l'écouteroit de sa vie, & qu'elle lui parleroit encore moins.

Dès qu'elles furent sorties du cabinet, *Miss Sara* sortit du bain, où durant toute cette conversation elle avoit pensé transir de froid, sans oser s'en plaindre. Cette petite créature avoit obtenu de la femme-de-chambre de *Mlle Hubert* de se pouvoir un peu dégraisser à l'insû de sa Maîtresse : & l'autre y ayant consenti, je ne sai comme elles avoient fait, pour remplir d'eau froide une des cuves; & la petite *Sara* ne faisoit que de s'y mettre, lorsqu'elles furent alarmées de l'arrivée des deux autres. Une séparation de vitrages renfermoit l'endroit du cabinet où les cuves étoient placées. Des rideaux de taffetas de la Chine qui se tiroient par dedans, ôtoient la vûe de ceux qui se

DU COMTE DE GRAMMONT. 85

donna pàs pour cela. La petite *Sara* voulut savoir s'il étoit vrai qu'il en voulût à Mlle *Temple*, comme *Hubert* avoit dit, qu'elle en mouroit de peur. „ En pouvez-vous douter, répondit-il, puisque „ cette sincère personne l'a dit? Mais vous voyez „ aussi que je n'en pourrois profiter, quand la „ *Temple* le voudroit bien, puisque mes debau- „ ches & les Coureuses de la Ville y ont mis bon „ ordre. ”

La Niece de la Gouvernante se mit l'esprit en repos sur cette réponse, jugeant que le reste étoit faux, puisqu'elle pouvoit répondre que cet article n'étoit pas vrai. Mylord *Rochester* voulut aller dès ce même soir chez la Duchesse, pour voir quelle contenance on tiendrait en le voyant, après le beau portrait que Mlle *Hubert* avoit eu la bonté d'en faire. La *Temple* ne manqua pas de s'y trouver aussi, dans le dessein de lui faire une mine du plus effroyable dedain qu'elle pût imaginer, quoiqu'elle se fut mise tout de son mieux. Comme elle s'imaginait que les couplets qu'on lui venoit de chanter, étoient dans la poche de tout le monde, elle fut embarrassée de ce que tous ceux qui la rencontroient, la croyoient peut-être faite comme *Rochester* l'avoit dépeinte. Cependant *Hubert* qui ne se fioit pas trop aux promesses qu'elle avoit faites de ne lui parler, ni de près, ni de loin, ne la quittoit point. Jamais elle n'avoit été si jolie. Chacun lui en disoit quelque-chose; mais à l'air dont elle recevoit toutes ces honnêtetés, on la crut folle. Car, lorsqu'on lui parloit de sa taille, de sa fraîcheur, ou de ses regards: „ Bon, disoit-elle, on „ sait bien que je ne suis qu'une vilaine bête, „ tout autrement faite que les autres; que ce qui „ reluit, n'est pas or; & que si j'ai quelque peu de „ louange à recevoir dans les compagnies, le reste „ est une misère. ”

La *Hubert* avoit beau la pousser, elle alloit toujours

jours son train , & ne cessant de se dénigrer par ironie , on ne pouvoit comprendre à qui Diable elle en vouloit. Lorsque Mylord *Rochester* arriva , elle en rougit d'abord , pâlit en suite , s'ébranla pour aller à lui , se retint , tira ses gants l'un après l'autre jusques au coude , & après avoir trois fois ouvert & refermé son éventail avec violence , elle attendit qu'il la saluât à son ordinaire ; & dès qu'il eut commencé , la Belle fit demi-tour à droite , & lui tourna le dos. *Rochester* n'en fit que sourire ; & voulant que ses ressentimens fussent encore plus marqués , il fit le tour de sa personne , & s'étant planté vis-à-vis d'elle : „ Mademoiselle , lui dit-il , „ rien n'est si glorieux que de briller comme vous „ faites , après une aussi fatigante journée. Souvenez-vous „ n'ir une promenade à cheval trois bonnes heures durant , & Mademoiselle *Hubert* au retour , „ sans en paroître abatus ; voilà ce qui s'appelle „ un tempérament. „

Mademoiselle *Tunala* avoit naturellement le re-

it un espion fidele auprès de ces Bel-
petite Mill' Sara, raccommodée par
le consentement de sa Tante, avec
pour mieux la trahir. Il fut par
la femme-de-chambre de la Hu-
te de l'avoir écoutée dans le cabi-
e de son service; qu'elle en avoit
qu'on croyoit qu'elle ne garderoit
parce qu'elle étoit laide, & qu'elle
onstures de Mlle Temple. Quoique
de peu de conséquence, on ne lais-
la petite fille de son exactitude; &
après elle en vint donner un tel
oit.

informé par elle, que Mlle Hubert
Favorite devoient se promener à
soir dans le Mail du Parc; qu'elles
er d'habit l'une avec l'autre, met-
urpes, & porter des loupes. Elle a-
e Hubert s'étoit fort opposée à ce
qu'il avoit fallu céder à la fin, la
solu d'en passer sa fantaisie.

it sa résolution sur cet avis. Il fut
reux, se plaignit à lui du tour que
oit oie lui jouer, lui demanda son
s'en venger, & l'obtint; & l'ayant
maniere qu'il vouloit s'y prendre, &
regardoit dans cette aventure, ils se
l'allée du Mail.

arurent nos Nymphes en mascarade.
oient peu différentes, & leurs visa-
nt beaucoup, étoient couverts de leur
avoit que peu de monde au Parc;
que la Temple les vit, elle doubla
n approcher, dans le dessein de la-
xer fide Rochester sous la figure d'une
Hubert l'arrêtant: „ Où courez-vous
-elle. N'auriez-vous point envie d'at-
„ taquer

„ taquer de conversation ces deux Diables, pour
 „ vous exposer à toutes les impertinences qu'ils
 „ sont capables de vous dire ? „ Ces remontrances
 furent inutiles. La *Temple* voulut tenter l'aventure;
 & tout ce qu'on put obtenir, fut de ne point ré-
 pondre à tout ce que *Rochester* pourroit lui dire.

Elles furent abordées, comme elles achevoient de
 parler. *Rochester* choisit *Hubert*, feignant de le
 prendre pour l'autre. Elle en fut ravie; mais
Temple fut fâchée de voir que *Killegrew* lui tom-
 boit en partage. Ce n'étoit pas à *Killegrew* qu'elle
 avoit affaire. Il s'aperçut de sa répugnance; &
 faisant semblant de se méprendre à ses habits : „ Eh !

„ Mlle *Hubert*, lui dit-il, ne tournez point tant la
 „ tête devers eux. Je ne sai par quel hazard vous
 „ êtes toutes deux ici ; mais je sai bien que c'est
 „ fort à propos pour vous, ayant quelques petits
 „ avis à vous donner, comme votre serviteur &
 „ votre ami. „

Ce début donna de la curiosité pour le reste, &
 Mlle *Temple* parut plus disposée à l'écouter. *Kil-*

DU COMTE DE GRAMMONT. 89

que d'elle ; car , de quelque maniere que vous ayez surpris son innocence , on lui rend assez de justice , pour croire qu'elle vous traiteroit comme a fait *Madame de Falmouth* , si la pauvre fille savoit ce que vous lui voulez. Je vous conseille donc de ne point pousser les choses plus loin auprès d'une personne trop sage pour vous le permettre. Je vous conseille encore de reprendre votre femme-de-chambre , pour supprimer le scandale de ses discours. Elle dit partout qu'elle est grosse , vous impute le fait , & vous accuse de la dernière ingratitude sur de simples soupçons. Vous voyez bien , que je n'invente point ces sortes de choses ; mais , afin que vous ne doutiez point que ce ne soit de sa propre bouche que je les tiens , elle m'a parlé de votre conversation dans le cabinet des bûins ; des portraits que vous y aviez fait de tous les hommes de la Cour ; de la malice artificieuse dont vous aviez donné les couplets si peu convenables à la fille d'Angleterre la mieux faite ; de quelle maniere la pauvre *Temple* avoit donné dans le panneau que vous lui tendiez , pour justifier ses appas. Mais ce qu'il pourroit y avoir de plus dangereux pour vous dans ce long entretien , c'est d'avoir révéle certains secrets que la Duchesse ne vous a pas apparemment confiés pour en faire part à ses Filles d'honneur. Songez y bien , & ne négligez pas de faire quelque réparation au Chevalier *Littleton* , pour le ridicule que vous avez pris la peine de lui donner. Je ne sai si c'est de votre femme-de-chambre qu'il le tient ; mais je sai bien qu'il a juré de s'en venger , & qu'il est homme à tenir sa parole ; car , afin que vous ne vous trompiez pas à cette mine de Stoïcien , & cette gravité de Jurisconsulte , je veux bien vous apprendre , que c'est le plus emporté de tous les hommes. Com-

,, ment !

50 MÉMOIRES DE LA VIE

„ ment ! ce sont des choses horribles , que ces
 „ vestives. Il dit que c'est bien à faire à une
 „ quine comme vous à dénigrer les honnêtes ;
 „ par jalousie ; qu'il s'en plaindra , si vous co
 „ nuez ; que si Son Altesse ne lui fait pas just
 „ il se la fera lui-même , & vous donnera de
 „ épée dans le ventre , quand ce seroit entr
 „ bras de Mlle *Temple* ; & qu'il est bien scandal
 „ que toutes les Filles d'honneur passent par
 „ mains , avant que de pouvoir se renconnoître
 „ Voilà , Mademoiselle , ce que j'ai cru de
 „ vous apprendre. Vous savez mieux que mo
 „ ce que je viens de vous dire , est véritable
 „ c'est à vous à voir quel usage il vous plaira
 „ re de mes avis. Mais si j'étois à votre pl
 „ je ferois la paix de Mylord *Recheſter* auprès
 „ Mlle *Temple*. Encore une fois , qu'il ne t
 „ pas que vous ayez abusé de l'innocence de
 „ fille , pour noircir la sienne. N'en étoit
 „ plus un homme qui l'aime tendrement , &
 „ de la probité dont il est , se seroit bien
 „ de jeter les yeux sur elle , s'il n'avoit eu de
 „ de l'épouser. „

DU COMTE DE GRAMMONT. 91

mbre , la premiere chose qu'elle fit , ce fut
 er promptement les habits de Mlle *Hubert* , de
 d'en être contaminée. Après ce qu'elle en
 oit d'apprendre , elle ne la consideroit plus que
 me un monstre funeste à l'innocence du Beau-
 , de quelque sexe qu'elle pût être. Elle rou-
 ois des privautés qu'avoit eu auprès d'elle une
 ture , dont la femme-de chambre étoit grosse ,
 avoir été dans un autre service que le sien.
 lui renvoyoit donc toutes ses hardes , redeman-
 les siennes , & résolut de n'avoir plus aucun
 amerce avec elle. Mlle *Hubert* d'un autre côté
 qui crut que *Killegrew* l'avoit prise pour elle
 lui parlant , ne pouvoit comprendre ce qui
 faisoit prendre depuis cette conversation des
 si surprenans ; mais voulant s'en éclaircir ,
 fit rester la femme-de-chambre de *Temple* chez
 , fut la trouver elle-même , au lieu de lui ren-
 r ses habits , & voulant la surprendre par quel-
 petite amitié , avant que d'en venir aux
 reïssemens , elle entra tout doucement dans sa
 chambre , comme elle alloit changer de linge , &
 valla. La *Temple* se trouva entre ses bras
 que de l'avoir apperçue ; & tout ce que *Kille-*
 venoit de lui dire , s'offrit à son imagination.
 ut lui voir les regards d'un Satire , avec des
 Temens encore plus odieux ; & se démêlant
 indignation d'entre ses bras , elle se mit à
 cris effroyables , appellant le Ciel & la
 son secours.

temieres qui vinrent à cette alarme , furent
 ernante & sa Niece. Il étoit près de mi-
 a *Temple* étoit en chemise , toute effarée ,
 it Mlle *Hubert* avec horreur , qui ne s'en
 it que pour apprendre le sujet de ses tran-
 dès que la Gouvernante vit cette scene ,
 t à chanter pouille à la *Hubert* , avec
 quence d'une vraie Gouvernante ; lui de-
 manda

manda si c'étoit pour elle que Son Altesse entretenoit des Filles d'honneur; si elle n'avoit point de honte de venir jusques dans leur appartement, à l'heure indûe qu'il étoit, pour s'y porter à de telles violences; & jura qu'elle s'en plaindroit dès le lendemain à la Duchesse. Tout cela confirmoit *Temple* dans ses erreurs; & *Hubert* fut enfin obligée de s'en aller, sans pouvoir faire entendre raison à des créatures qu'elle croyoit toutes folles ou possédées. Le lendemain, *Miss Sora* ne manqua pas de conter cette aventure à son Amant, lui dit comme les cris de *Temple* avoient allarmé l'appartement des Filles, & comme elle & sa Tante accourant à son secours avoient pensé surprendre *Hubert* en flagrant délit.

Deux jours après l'aventure avec plusieurs circonstances qui n'en étoient pas, furent publiques. La Gouvernante en faisoit foi, contant par-tout comme la pudeur de *Mlle Temple* l'avoit échappé belle, & que *Miss Sora* sa niece n'avoit conservé son honneur, que parce que les bons avis de *My-loré Rochester* l'avoient dès long-tems obligée de

fable; & fit quantité d'injustices, pour ré-
l'honneur d'*Hubert*, sans pouvoir en ve-
bout. Elle avoit ses raisons pour ne la
bandonner, comme nous dirons dans la

e *Temple* qui ne cessoit de s'accuser d'injus-
u sujet de Mylord *Rochester*, & qui sur la
de *Killegrew*, le croyoit l'homme d'Angle-
de la plus grande intégrité, ne cherchoit que
ion de se justifier dans son esprit, en lui
quelque sorte de réparation pour les ri-
s qu'elle lui avoit tenues. Ces favorables dis-
ons entre les mains d'un homme comme lui
ient pu mener plus loin qu'elle ne croyoit;
il ne plut pas au Ciel de le mettre à por-
en profiter.

puis qu'il étoit à la Cour, il n'avoit gueres
ué d'en être banni pour le moins une fois l'an;
lès qu'un mot se trouvoit au bout de sa lan-
u de sa plume, il le lâchoit sur le papier
ins la conversation, sans aucun égard aux
quences. Les Ministres, les Maitresses, &
it le Maître lui même, en étoient. S'il n'a-
u affaire au Prince le plus humain qui fut
, la première de ses disgraces eût été la der-

fut donc dans le tems que *Temple* le cher-
pour lui demander pardon de ce que les
urs de Mlle *Hubert* leur avoient à tous deux
, que la Cour lui fut interdite pour la troi-
fois. Il partit sans avoir vû *Temple*, mena
uvernante disgraciée à sa maison de campa-
fit son possible pour cultiver quelques dispo-
que sa Niece se trouvoit pour le Théâtre;
voyant qu'il n'y réussissoit pas si bien que
les autres instructions, après l'avoir eue quel-
nois avec Madame sa Tante à sa maison de
igne, il ne laissa pas de la faire recevoir dans
la

la Troupe du Roi l'hiver d'après ; & le Public lui fut obligé de la plus jolie, mais de la plus mauvaise Comédienne du Royaume.

Talbot arriva d'Irlande pendant que ces choses se passoient à la Cour. Il n'y trouva pas Mlle d'*Hamilton*. Elle étoit à la campagne, chez une parente, dont on parlera dans la suite. Un reste de tendresse pour elle subsistoit encore dans son cœur, malgré l'absence & ce qu'il avoit promis au Chevalier DE GRAMMONT en partant. Il cherchoit à s'attacher quelque part, pour s'en détacher pendant son absence ; mais il ne crut rien voir dans la nouvelle Cour de la Reine qui méritât son attention. Mlle *Bointon* s'avisa pourtant d'en avoir pour lui. C'étoit une figure mince & délicate, à laquelle un assez beau tein & de gros yeux immobiles donnoient quelque air de beauté de loin, qui s'effaçoit de près. Elle affectoit d'être languissante, de parler gras, & d'avoir deux ou trois foibles par jour. La première fois que *Talbot* jeta les yeux sur elle, une de ces foiblesses la prit. On lui fit entendre qu'elle s'évanouissoit à son intention. Il le crut, s'empressa pour la secourir, &

DU COMTE DE GRAMMONT. 95

tant beaucoup parlé. Sa conduite, son esprit, & sa vivacité, lui furent également vantés. Il le crut sur la foi publique. Il trouva quelque-chose d'assez rare de voir la discrétion & la vivacité si bien d'accord à cet âge, principalement au milieu d'une Cour toute galante; mais il trouva tout ce qu'on avoit dit des agrémens de sa personne beaucoup au-dessous de la vérité.

S'il ne fut pas long-tems à s'appercevoir qu'il l'aimoit, il ne tarda guère à le dire. Il n'y avoit rien à tout cela qui ne fut dans la vraisemblance; & Mlle *Jennings* crut y pouvoir ajouter foi, sans trop se flatter. *Talbot* avoit du brillant, un bel extérieur, beaucoup de noblesse, pour ne pas dire de faste, dans ses manieres. La faveur du Duc qui le distinguoit assez, relevoit tout cela; mais le plus essentiel de son mérite pour elle étoient quarante mille livres de rente, indépendamment des bienfaits de son Maître. Toutes ces qualités étoient du ressort des maximes & regles qu'elle s'étoit proposée de suivre en fait d'Amans. Ainsi, quoiqu'il ne vit pas ses panchans entièrement déclarés, du moins il eut la gloire d'en être mieux reçu que ceux qui s'étoient présentés avant lui.

Personne ne se mit en tête de traverser son bonheur; & Mlle *Jennings* voyant que la Duchesse approuvoit les desseins de *Talbot*, après s'être bien consultée, sentit qu'en l'épousant sans répugnance c'étoit tout ce qu'elle pouvoit faire pour son service, & que sa raison lui étoit plus favorable que son cœur.

Talbot, trop heureux d'une préférence que nul autre n'avoit eue, n'approfondit point si c'étoit à son cœur, ou bien à sa raison, qu'il en étoit redevable, & ne songea qu'à presser l'accomplissement de son bonheur. On eût juré qu'il y touchoit; mais l'amour ne seroit plus amour, s'il

ne se plaîsoit à reculer les félicités, ou bien à verser les fortunes de son empire.

Talbot qui ne trouvoit rien à redire à la sonne, à la conversation, ni à la sagesse de *Fennings*, fut un peu touché d'une nouvelle connoissance qu'elle venoit de faire; & s'étant de lui donner quelques petits avis sur ce sujet ne s'en trouva pas bien.

Price, Fille d'honneur réformée, comme avons dit, s'étoit mise au sortir de chez la chesse sous la protection de Madame de *Cmaine*. Elle avoit l'esprit fort amusant. Sa plaisance convenoit à toutes sortes d'humeurs; la sienne avoit un fonds de gaieté qui réjoissoit par-tout. Elle avoit fait connoissance avec *Fennings* avant *Talbot*. Comme elle savoit les intrigues de la Cour, elle les contoit naïvement à Mlle *Fennings*, & les siennes tournaient naïvement que les autres. Elle en étoit charitable, quoiqu'elle ne voulût rien éprouver de l'amour qu'à bonnes enseignes, elle n'étoit pas chée d'apprendre par ces récits comme tout

„ s'il n'étoit venu d'Irlande que pour lui donner des leçons sur sa conduite, il n'avoit qu'à prendre la peine d'y retourner. „ Il s'offensa d'une sortie qu'on lui faisoit si mal-à-propos dans les termes où ils en étoient ; & la quittant plus brusquement qu'il ne convenoit aux respects d'un homme bien amoureux , il fit quelque tems le fier ; mais il n'en fut pas bon marchand. Il se lassa de ce personnage , quand il vit qu'il ne servoit de rien , & il prit celui d'Amant humilié, qui lui servit aussi peu. Son repentir ni ses soumissions ne la ramenèrent pas ; & la petite mutine boudoit encore, lorsque *Germain* revint à la Cour.

Il y avoit plus d'un an qu'il triomphoit des foibles de la *Castelmaine* ; & plus de deux que le Roi s'ennuyoit de ses triomphes. Son Oncle s'en étoit aperçu des premiers, & l'avoit obligé de s'absenter de la Cour pour quelque tems, sur le point qu'on alloit lui envoyer les ordres : car, quoique Sa Majesté n'eût plus que de certains égards pour Madame de *Castelmaine*, il ne trouva pas bon, qu'une Princesse qu'il avoit honorée d'une distinction publique , & qui se trouvoit encore couchée sur l'état de ses dépenses pour d'assez gros articles, parût attachée au char du plus ridicule vainqueur qui fut jamais. Il avoit eu plusieurs démêlés avec la Belle sur ce sujet ; mais toujours inutilement. Ce fut dans le dernier de ces démêlés, que lui conseillant de faire plutôt des grâces à *Jacob Hall* (*) pour quelque-chose, que de mettre son argent à *Germain* pour rien, puisqu'il lui seroit encore plus glorieux de passer pour la Maîtresse du premier, que pour la très-humble servante de l'autre, la *Castelmaine* ne fut pas à l'épreuve de cette raillerie. L'impétuosité de son tempérament s'alluma comme un éclair. Elle lui dit : „ Que

„ c'est

(*) Danseur de Corda.
Tome V. E

98 **ME'MOIRES DE LA VIE**

„ c'étoit bien à lui qu'il appartenoit de fa
 „ tels reproches à la femme d'Angleterre
 „ méritoit le moins ; qu'il ne celloit de lu
 „ de ces querelles injustes , depuis que la b
 „ de ses panchans s'étoit déclarée ; qu'il
 „ loit pour un goût comme le sien , que c
 „ sons bridés , tels que la *Steuart* , la *M'*
 „ cette petite gueuse de Comédienne , qu
 „ avoit depuis quelque tems aliocée. „ Des
 de fureur se méloient ordinairement à ces o
 Ensuite de quoi , reprenant le rôle de *Méde*
 scene se fermoit en le menaçant de mettre à
 fans en capilotade , & son Palais en feu.
 ment faire avec une furie déchainée , qui
 belle qu'elle fût , ressembloit bien moins à
 d'été qu'à les dragons , quand elle étoit dan
 transports ?

Le bon Prince aimoit la paix ; & comme
 se commettoit gueres à ces occasions , qu'il
 en contât quelque-chose pour l'avoir , il falut
 de grands fraix pour ce dernier accommoder
 Comme ils n'en pouvoient convenir , & que
 cun se plaignoit de son côté , le Chevalier



COMTE DE GRAMMONT. 99

, tous ses privilèges , & une augmentation d'appointement pour en soutenir la di-

né cette paix fut publiée, les censeurs (car a toujours sur les conventions de l'Etat) ent que le médiateur du traité , jouant jours avec Madame de *Castelmaine* , & n'y jamais , avoit un peu trop appuyé ce der- le en sa faveur.

ues jours après, ayant pris le titre de Du- : *Cleveland*, le petit *Germain* avoit pris té d'une maison de campagne. Il n'avoit te- lui d'en revenir au bout de quinze jours , evalier de GRAMMONT en ayant obtenu sion du Roi, l'avoit portée au bon hom- s *Albans*. C'étoit lui porter la vie ; mais au l'envoyer à son Neveu, ce fut inutile. Car, soit qu'il voulût faire déplorer son aux Beautés de Londres , & les faire crier injustice du siècle & la tyrannie du Prince, plus de six mois à la campagne , faisant Philophe aux yeux des châtisseurs du voi- qui le regardoient comme un exemple fa- s revers de la fortune. Cela lui parut si s'il y seroit resté bien plus long-tems, s'il avoit osé parler de Mlle *Jennings*. Il ne fit d cas de ce qu'on lui mandoit de ses char- suadé qu'il en avoit bien vû d'autres. Il rouche de ce qu'on publioit de sa résistan- sa fierté. Ce fut cette fierté qui lui parut : sa colere ; & quittant son exil pour la r., il arriva dans le tems que *Talbot* rai- ment amoureux étoit brouillé , selon lui ifonnablement , avec Mlle *Jennings*.

voit entendu parler de *Germain* comme tros en amour. La *Price* en lui contant les s de Madame de *Cleveland*, en avoit souvent sion , sans rien diminuer de la foiblesse

100 MEMOIRES DE LA VIE

dont la renommée vouloit que ce Héros se portât dans les rencontres. Cela n'avoit pas empêché, qu'elle n'eût la dernière curiosité de voir un homme dont la personne entière ne devoit être qu'un trophée mouvant des faveurs & des libertés du Beau-Sexe.

Germain étoit donc venu satisfaire cette curiosité par sa présence : & quoiqu'on trouvât son brillant un peu brouillé du séjour de la campagne, que sa tête parût plus grosse , & ses jambes plus menues qu'à l'ordinaire, la petite tête de *Jennings* crut n'avoir jamais rien vu de si parfait ; & cédant à sa destinée , la Belle s'en laissa coëffer , encore moins raisonnablement que les autres. On s'en apperçut avec quelque étonnement ; car on attendoit quelque chose de plus de la délicatesse d'une personne jusqu'alors assez difficile.

Germain ne fut point surpris de cette conquête , quoiqu'il y fût assez sensible ; car son cœur y prit bien-tôt autant de part que sa vanité. *Talbot* qui vit avec étonnement la rapidité de cette conquête & la honte de sa défaite, en pensa crever de dépit & de jalousie ; mais il crut qu'il étoit plus hono-

conclusion. Tout le monde faisoit compliment à la belle *Jennings*, d'avoir réduit à cet état la terreur des Maris, & le fléau des Amans. La Cour étoit dans l'attente de ce miracle, & la petite *Jennings* dans celle d'un établissement heureux & prochain ; mais il faut toujours compter avec la fortune, avant que de compter sur la certitude des félicités.

Le Roi n'avoit pas coutume de laisser si longtemps Mylord *Rocheſter* en exil. Il s'en ennuya, & trouvant mauvais qu'on l'oubliât, il fut droit à Londres attendre qu'il plût à Sa Majesté de l'y rappeler. Il s'établit d'abord au milieu de ce qu'on appelle la Cité, quartier des gros Bourgeois & des riches Marchands, où la politesse à la vérité ne regne pas tant qu'à la Cour, mais où les plaisirs, le luxe, & l'abondance, regnent avec moins d'agitation & plus de bonne foi. Son dessein au commencement n'étoit que de se faire initier aux mystères de ces habitans fortunés, c'est-à-dire, en changeant de nom & d'habits, d'être admis à leurs festins, à leurs commerces de plaisir, & suivant les occasions à ceux de Mesdames leurs Epouses. Comme son esprit étoit de la portée de tous les esprits qu'il vouloit, il faut voir comme il s'insinua dans l'épaisseur de celui des opulens Echevins, & dans la délicatesse de celui de leurs tendres & très-magnifiques Moitiés. Il étoit de toutes les parties & de toutes les assemblées ; & tandis qu'il déclamoit avec les Maris contre les fautes & les foiblesses du Gouvernement, il aidait à leurs Femmes à chanter pouille aux vices des Dames de la Cour, & à se révolter contre les Maîtresses du Roi. Il disoit avec elles, que c'étoit pour la charge du pauvre Peuple, que ce maudit usage étoit introduit ; que les Beautés de la Cité valaient bien celles de l'autre bout de la Ville ; & que cependant un honnête Mari trouvoit dans

leur quartier, que c'étoit bien assez d'une Femme. Ensuite de quoi, rencherissant sur tous leurs murmures, il disoit qu'il ne comprenoit pas que le feu du Ciel ne fût déjà tombé sur *Wine-Hall*, vu qu'on y souffroit des garnemens, comme *Rochester*, *Killegrew*, & *Sidney*, qui soutenoient que tous les Maris de Londres étoient cocus, & leurs Femmes fardees. Cela l'avoit rendu si cher & si détié dans toutes leurs cotteries, qu'il se lassâ de l'empifferie des festins, & de l'empressement des Marchands.

Mais bien loin de s'approcher du quartier de la Cour, il s'enfonça dans les retraites les plus reculées de la Cité; & ce fut-là, que changeant encore d'habits & de nom pour un nouveau personnage; il fit sous main courir des billets, portant : „ Qu'il étoit arrivé depuis quelques jours un „ Médecin Allemand, farci de secrets merveilleux „ & de remedes infailibles. „ Les secrets étoient de lire dans le passé, comme de prédire l'avenir; par le secours de l'Astrologie. La vertu des remedes consistoit principalement à soulager en peu de



DU COMTE DE GRAMMONT. 103

est un détail de toutes les fortunes & des différentes Aventures qui lui passèrent par les mains, pendant qu'il professoit la Médecine & l'Astrologie dans les Fauxbourgs de Londres.

La belle *Fennings* pensa bien être placée dans ce Recueil; mais l'aventure qui la sauva, n'empêcha pas qu'on n'apprit dans la suite le dessein qu'elle avoit eu de rendre visite au diseur de bonne aventure.

Les premières femmes-de-chambre qui l'avoient consulté, n'étoient autres que celles des Filles d'honneur. Elles avoient grand nombre de questions à faire, & quelques doutes à proposer, tant sur leur compte que sur celui de leurs Maîtresses. Elles eurent beau se déguiser, il en reconnut quelques-unes, comme, par exemple, celle de la *Temple*, de la *Price* & celle que la *Hubert* avoit depuis peu chassée. Ces créatures en étoient revenues, les unes émerveillées, les autres toutes remplies de frayeur. Celle de Mlle *Temple* jura, qu'il l'avoit assurée qu'elle auroit la petite verole, & la Maîtresse l'autre dans deux mois au plus tard, si sadite Maîtresse ne se donnoit de garde d'un homme habillé en femme. La soubrette de la *Price* assura, que sans la connoître, n'ayant fait que lui regarder dans la main, il lui avoit d'abord dit, que selon le cours des étoiles, il falloit qu'elle fût au service de quelque bonne personne, qui n'avoit point d'autre défaut que celui d'aimer le vin & les hommes. Chacune enfin frappée de quelque chose de particulier touchant leurs affaires, en avoit allarmé, ou diverti leurs Maîtresses; n'ayant pas manqué selon la couvume d'ajouter à la vérité, pour rendre la chose plus merveilleuse.

Price en entretenoit un jour sa nouvelle amie, & le Diable tenta sur le champ sa nouvelle amie d'aller en personne voir ce que c'étoit que ce nou-

veau Magicien. L'entreprise étoit des plus étourdies ; mais elle l'étoit moins que la petite *Jennings* qui croyoit qu'on pouvoit se moquer des apparences, pourvu qu'on fût innocente dans le fonds. *Price* étoit la complaisance-même ; & cette belle résolution prise, on ne songea plus qu'aux moyens de l'exécuter.

Jennings étoit très-difficile à déguiser, à cause de son éclat extrême & de quelque chose de singulier dans son air & ses manieres. Cependant après avoir bien rêvé, ce qu'elles imaginèrent de mieux, fut de s'habiller comme les filles qui vendent des oranges aux Comédies & dans les Promenades publiques. Cela fut bien-tôt fait. La *Price* se travestit à peu près de même. Elles prirent chacune un panier d'oranges ; & s'étant embarquées dans un fiacre, elles s'abandonnèrent à la fortune, sans autre escorte que celle du caprice & de l'indiscrétion.

La Duchesse étoit à la Comédie avec sa Sœur.

DU COMTE DE GRAMMONT. 105

Price lui dit en riant que sans aller au Devin, rien n'étoit plus aisé que d'expliquer cette énigme, lui en ayant déjà dit quelque chose dans le journal des actions de Madame de Cleveland.

A cet endroit de la conversation, elles se trouverent assez près de la Comédie. La *Price* après un moment de réflexions lui dit que, puisque la fortune les favorisoit, il s'offroit une belle action à leur courage, qui étoit d'aller vendre leurs oranges jusques dans la Salle de la Comédie, à la barbe de la Duchesse & de toute sa Cour. La proposition se trouvant digne des sentimens de l'une & de la vivacité de l'autre, elles mirent pied à terre, payèrent leur fiacre, & se coulant le long d'une infinité de carrosses, elles gagnèrent à grande peine la porte de la Comédie. *Sidney* plus beau que le bel Adonis, & plus paré qu'à son ordinaire, y descendoit. La *Price* l'aborda témérairement, comme il se donnoit un coup de peigne; mais il étoit trop occupé de lui-même, pour songer à elle, & passa sans daigner lui répondre. *Killegrew* fut le second qui débarqua. La belle *Jennings* un peu rassurée de ce qu'elle avoit vû faire à l'autre, s'avança vers lui, lui présentant son panier, tandis que la *Price* plus faite au langage lui disoit d'acheter ses belles oranges. „ Pas pour le présent, dit-il, en les regardant avec attention; „ mais, si tu veux demain au matin m'amener quelques-unes, te petite fille, cela te vaudra toutes les oranges des boutiques. „ Et tandis qu'il tenoit ce discours à l'une, il tenoit la main sous le menton de l'autre, en visitant quelque peu sa gorge. Ces familiarités faisant oublier à la petite *Jennings* le personnage qu'elle représentoit, après l'avoir repoussée le plus rudement qu'elle put, elle lui dit avec indignation, qu'il étoit bien insolent d'oser..... „ Hâ, hâ ! dit-il, voici ma foi qui est nou- „ veau ! une petite P..... qui pour faire valoir

„ sa marchandise , fait la précieuse , & prétend avoir „ des sentimens ! „

Price vit bien qu'elle ne feroit rien qui vaille dans un lieu si dangereux ; & l'ayant prise sous le bras , elle l'emmena toute émue encore de l'insulte qu'on venoit de faire à sa fierté.

Mlle *Jennings* ne voulant plus vendre des oranges à ce prix , fut tentée de s'en retourner sans mettre fin à l'autre aventure ; mais *Price* lui mettant devant les yeux la honte de tant de foiblesse après tant de valeur , elle consentit à voir promptement l'Astrologue , afin d'être de retour avant la fin de la Comédie.

Elles avoient un billet d'adresse , mais il n'en fut pas besoin ; le cocher qu'elles venoient de prendre , leur dit , qu'il savoit bien ce qu'elles cherchoient , & qu'il en avoit déjà mené plus de cent chez le Médecin Allemand. Elles n'en étoient plus qu'à la moitié d'une rue , lorsque la fortune s'avi-

Du reste, fort homme de bien , & le premier joueur d'échets du Royaume.

Price alarmée de l'attention dont les examinoit l'ennemi le plus dangereux qu'elles pussent rencontrer, détourna la tête, dit à sa Compagne d'en faire autant , & au fiacre d'avancer. *Broncard* les suivit à pied, sans qu'elles s'en fussent aperçues, & le carrosse étant arrêté vingt ou trente pas plus loin, elles en sortirent. Il venoit derrière, & fit d'elles le jugement qu'auroit fait un homme moins méfiant dans ses préjugés. Il ne douta pas, que Mlle *Fennings* ne fût une jeune créature qui cherchoit fortune, & que *Price* ne fût la femme d'affaires. Il avoit été surpris de les voir beaucoup mieux chaussées qu'il n'appartenoit à leur état, & que la petite orangere, en sortant d'un carrosse fort haut, eût montré la plus jolie jambe qu'on pût voir; mais, comme cela ne gâtoit rien pour ses desseins, il résolut de l'acquiescer à quelque prix que ce fût, pour la mettre dans son ferrail.

Il les aborda, comme elles donnoient leurs papiers en garde au cocher, avec ordre de les attendre justement dans cet endroit. *Broncard* se mit d'abord entr'elles, & dès qu'elles le virent, elles en furent toutes éperdues; mais sans faire attention à leur surprise, tirant *Price* à l'écart d'une main, en tirant sa bourse de l'autre, il entroit en matière, quand il vit qu'elle tournoit le visage de l'autre côté sans lui répondre ni le regarder. Comme cette action ne lui parut pas naturelle, il la regarda sous le nez, malgré qu'elle en eût. Il en fit autant à l'autre; & les ayant d'abord reconnues l'une & l'autre, il n'eut garde d'en faire semblant.

Le vieux Renard se possédoit à merveille dans ces occasions; & les ayant encore un peu tourmentées pour leur ôter tout soupçon, il les quitta, disant à *Price*: „ Qu'elle étoit bien forte de refuser les

108 MÉMOIRES DE LA VIE

„ offres, & que la petite créature ne gagneroit
 „ peut-être pas d'un an ce qu'il ne tenoit qu'à el-
 „ le de gagner dans un jour ; & que les tems é-
 „ toient bien changés, depuis que les Filles d'hon-
 „ neur de la Reine & de la Duchesse connoient
 „ sur le marché des pauvres Avanturieres de la
 „ Ville. „ Il regagna son carosse, en disant cela,
 tandis qu'elles se cachoient le nez, en louant Dieu
 de bon cœur de ce qu'il leur avoit fait la grace
 de sortir de ce danger, sans être découvertes.

Broncard de son côté qui n'eût pas pris mille
 belles guinées de cette rencontre, louoit le Sei-
 gneur de ce qu'elles n'étoient pas assez allarmées
 pour rompre leur dessein ; car il ne doutoit pas
 que *Mlle Price* ne menât la petite *Fennings* en bon-
 ne fortune. Il avoit d'abord compris, qu'il n'au-
 roit pas profité d'une découverte qui ne leur au-
 roit d'abord donné que de la confusion.

C'est pourquoi, bien que *Germain* fût le meilleu

DU COMTE DE GRAMMONT. 109

regagnerent le Palais de Saint-James, faisant vœu de ne plus aller chez les Devins au travers des frayeurs & des allarmes qu'elles venoient d'essuyer.

Broncard qui selon le peu d'estime qu'il avoit pour la sagesse du Beau-Sexe, auroit mis sa main au feu, que la belle *Jennings* n'étoit pas revenue de cette expédition comme elle y étoit allée, ne laissa pas d'en garder religieusement le secret; parce qu'il vouloit absolument, que le bien heureux *Germain* épousât une petite coureuse de bonnes fortunes, qui se donnoit pour le modèle de la sagesse, afin qu'il pût dès le lendemain de son mariage lui faire compliment sur la créature qu'il avoit épousée. Mais il ne put pas au Ciel de lui donner ce plaisir, comme nous verrons dans la suite.

Mlle d'*Hamilton* étoit à la campagne chez une de ses parentes, comme on a dit. Le Chevalier DE GRAMMONT avoit beaucoup souffert pendant cette petite absence, parce qu'il ne lui fut pas permis d'y faire une visite, sur quelque prétexte que ce pût être. Le jeu toujours favorable pour lui n'étoit pas d'un petit secours dans l'extrémité de son impatience.

Mlle d'*Hamilton* revint enfin. Madame *W'bitnell* voulut la ramener par politesse, en apparence. La cérémonie, par-tout employée jusqu'à outrance, est le cheval de bataille de la Noblesse campagnarde. Cette civilité n'étoit pourtant que le prétexte dont on se servoit, pour faire consentir un Mari quelque peu bizarre au voyage de Madame sa Femme. Peut-être se fit-il donné lui-même l'honneur de conduire Mlle d'*Hamilton* jusques à Londres, s'il n'eût été occupé de certaines Remarques sur l'Histoire Ecclésiastique, auxquelles il travailloit depuis long-tems. On n'eut garde de le détourner de ce travail. Madame *W'bitnell* n'y auroit pas trouvé son compte.

Cette Dame étoit ce qu'on appelle proprement une Beauté toute Angloise; paitrie de lis & de roses, de neige & de lait, quant aux couleurs; faite de cire, à l'égard des bras & des mains, de la gorge & des pieds; mais tout cela sans ame & sans air. Son visage étoit des plus mignons, mais c'étoit toujours le même visage; on eût dit qu'elle le tiroit le matin d'un étui, pour l'y remettre en se couchant, sans s'en être servi durant la journée. Que voulez-vous? la nature en avoit fait une poupée dès son enfance, & poupée jusqu'à la mort resta la blanche *Whitnell*. Son Mari Monsieur de *Whitnell* avoit étudié pour être d'église; mais son Frere aîné s'étant laissé mourir dans le tems que celui-ci finissoit ses études, au lieu de prendre les Ordres il prit le chemin d'Angleterre, & Mlle *Beddingfield* dont nous parlons, pour Femme.

Il n'étoit pas mal fait: il avoit un air spéculatif

DU COMTE DE GRAMMONT. 113

d'un si triste lieu par sa situation lui parut insupportable : & comme elle avoit la folie de croire, comme beaucoup d'autres femmes, que la stérilité leur est une espèce de reproche, elle étoit assez scandalisée de voir qu'on l'en pouvoit soupçonner ; car elle étoit persuadée que, quoique le Ciel lui refusât des enfans, elle avoit tout ce qu'il falloit pour en avoir, si c'étoit la volonté du Seigneur. Cela l'avoit portée à faire quelques réflexions, & quelques raisonnemens sur ces réflexions ; comme par exemple, que, puisque son Epoux aimoit mieux vaquer à ses études qu'aux devoirs du ménage, feuilleter de vieux livres que de jeunes apas, & songer à ses amusemens plutôt qu'à ceux de sa Femme, il lui seroit permis d'écouter quelque Amant nécessaire, par charité réciproque ; sauf à faire les choses à telle fin que de raison, & diriger ses intentions de manière que le malin esprit n'eût que faire dans cette affaire. Monsieur *Whitnell*, Partisan zélé de la Doctrine des Casuistes, n'eut peut-être pas approuvé ces décisions ; mais il n'en fut pas consulté.

Le malheur étoit, que dans le solitaire *Pekam*, non plus que dans ses stériles environs, rien ne s'offroit pour les desseins, ni pour les secours de la pauvre *Whitnell*. Elle y sechoit sur pied ; & ce fut de peur d'y mourir de solitude ou d'inanition, qu'elle eut recours à la pitié de Mlle d'*Hamilton*.

Elles avoient fait connoissance à Paris, où *Whitnell* l'avoit menée six mois après son mariage, pour acheter des livres. Mlle d'*Hamilton* qui l'avoit fort plaint dès-lors, voulut bien passer quelque temps à la campagne avec elle, dans l'espérance de la tirer de captivité par cette visite ; & le projet avoit réussi.

Le Chevalier DE GRAMMONT, averti du jour qu'elles devoient arriver, porté sur les ailes de l'amour & de l'impatience, avoit obtenu de *George Hamilton*

Hamilton d'aller avec lui les recevoir à quelques milles de Londres. L'équipage où ils se mirent pour cette galante cérémonie, étoit digne de sa magnificence. On peut croire aussi, que dans une telle occasion sa personne n'étoit pas négligée. Cependant malgré son impatience il ne laissa pas de modérer l'ardeur du cocher, de peur d'accident, la prudence lui paroissant préférable aux empressements sur la route. Les Dames parurent enfin, & *Mlle d'Hamilton* lui paroissant dix ou douze fois plus belle qu'elle n'étoit au partir de Londres, il eût donné sa vie pour un accueil comme celui qu'elle fit à son Frere.

Madame Whitnell en fut pour sa part dans les louanges qui se prodiguerent à cette entrevue à la beauté, dont sa beauté fut bon gré à ceux qui lui faisoient cet honneur ; & comme *Hamilton* la regardoit avec une attention qui paroissoit assez tendre, elle regardoit *Hamilton* comme un homme as-

DU-COMTE DE GRAMMONT. 113

le spectacle étoit bien touchant , quand on tuoit bien du monde sur le Théâtre, & trouvoit que les Comédiens étoient de grands drôles bien faits, qu'il valoit mieux voir en-vie.

Hamilton en étoit raisonnablement bien traité, s'il y avoit de la raison à un homme amoureux qui demande toujours quelque-chose. Il faisoit son possible pour qu'elle se déterminât sur l'exécution des projets qu'elle avoit faits à *Pekam*. Madame *Whitnell* le trouvoit fort à son gré. C'est celui qu'on a vû servir en France avec quelque distinction. Il étoit agréable & bienfait. Toutes les commodités imaginables conspiraient à l'établissement d'un commerce dont les commencemens avoient été trop vifs, pour le voir languir avant la fin ; mais à mesure qu'on la pressoit sur la conclusion, le courage lui manquoit, & des respects importuns de quelques scrupules qu'elle n'avoit pas bien examinés, la tenoient en suspens. Il est à croire, qu'un peu de persévérance les auroit vaincus. Cependant les choses en demeurèrent-là pour cette fois. *Hamilton* ne pouvant comprendre ce qui la retenoit, puisque les premiers & les plus grands fraix de l'engagement lui paroissoient faits à l'égard du Public, s'avisa de l'abandonner à ses irrésolutions, au lieu de la redresser par de nouveaux empressements. Il n'étoit pas naturel de s'arrêter en si bon chemin pour de tels obstacles ; mais il s'étoit déjà laissé coëffer de chimères & de vitions qui le refroidirent mal-à-propos, pour s'égarer inutilement dans une autre poursuite.

Je ne sai si la petite *Whitnell* s'en donna le tort ; mais elle en fut extrêmement mortifiée. Bien-tôt après il fallut retourner à ses choux & à ses dictons de *Pekam*. Elle s'en pensa désespérer. Ce séjour lui paroïsoit mille fois plus effroyable, depuis qu'elle avoit tâté de Londres. Cependant, comme la Reine devoit partir dans un mois pour les

les Eaux de *Turnebridge*, il fallut céder à la nécessité de revoir le Philoſophe *Whitwell*; mais ce ne fut qu'après avoir fait promettre à Mlle d'*Hamilton*, qu'elle ne prendroit point d'autre maifon que la ſienne, qui étoit à trois ou quatre lieues de *Turnebridge*, tant que la Cour y ſeroit.

On lui promit qu'on ne l'abandonneroit pas dans ſa ſolitude, & ſur-tout qu'on y meneroit cette fois le Chevalier DE GRAMMONT, dont l'honneur & la converſation la charmoient; & le Chevalier DE GRAMMONT, ſujet en tout tems à rompre en viſière ſur les affaires du cœur, lui promit d'y mener *Georges*, & la fit rougir juſques aux yeux.

La Cour partit un mois après, pour en paſſer près de deux dans le lieu de l'Europe le plus ſimple & le plus ruſtique, mais le plus agréable & le plus divertiffant.

Turnebridge eſt à la même diſtance de Londres, que Fontainebleau l'eſt de Paris. Ce qu'il y a de

comme on fait à la foire. De l'autre côté de l'allée se tient le marché : & comme chacun y va choisir & marchander ses provisions, on n'y voit point d'étalage qui soit dégoûtant. Ce sont de petites Villageoises blondes, fraîches, avec du linge bien blanc, de petits chapeaux de paille, & proprement chaussées, qui vendent du gibier, des légumineuses, des fleurs, & du fruit. On y fait aussi si bonne chère qu'on veut. On y joue gros jeu, & les tendres commerces y vont leur train. Dès que le soir arrive, chacun quitte son petit Palais, pour s'assembler au boulingrin. C'est-là, qu'en plein air on danse, si on veut, sur un gazon plus doux & plus uni que les plus beaux tapis du monde.

Mylord *Monfery* avoit à deux ou trois petits milles de *Tunnebrige*, une belle maison appelée *Summerhill*. Mlle d'*Hamilton*, après avoir passé huit ou dix jours à *Pekam*, ne put se dispenser d'y venir demeurer pendant le reste du voyage. Elle obtint du Seigneur *Whitnell*, que Madame sa Femme y vint aussi ; & quittant le triste *Pekam*, & son ennuyeux Seigneur, cette petite Cour fut s'établir à *Summerhill*.

Elles étoient tous les jours à la Cour, où la Cour chez elles. La Reine se surpassoit dans le soin de faire naître ou de soutenir les divertissemens. Elle affecta de redoubler l'aisance naturelle de *Tunnebrige*, au lieu d'en altérer la liberté par les égards & les respects qu'exige sa présence. Elle défendit absolument l'un & l'autre ; & renfermant au fond de son cœur les chagrins qu'elle ne pouvoit vaincre, la *Stewart* menoit en triomphe la tendresse du Roi, sans qu'elle lui en fit mauvaise mine.

Jamais l'Amour n'avoit vu son empire si florissant que dans ce séjour. Ceux qui s'étoient trouvés atteints avant que d'y venir, y sentoient aug-
menter

menter leurs feux ; & ceux qui sembloient les moins faits pour aimer, y perdoient leur ferocité, pour faire un nouveau personnage. Nous n'en citerons d'exemple que celui du Prince Robert.

Il étoit brave & vaillant jusqu'à la témérité. Son esprit étoit sujet à quelques travers, dont il eût été bien fâché de se corriger. Il avoit le génie fécond en expériences de Mathématiques, & quelques talens pour la Chimie ; poli jusques à l'excès quand l'occasion ne le demandoit pas, fier & même brutal quand il étoit même question de s'humaniser. Il étoit grand, & n'avoit que trop mauvais air. Son visage étoit sec & dur, lors même qu'il vouloit le radoucir ; mais dans ses mauvaises humeurs, c'étoit une vraie physionomie de réprouvé.

La Reine ayant fait venir les Comédiens, pour ne laisser aucun vuide dans les plaisirs, ou peut-être pour rendre à Mlle Stuart, par la présence de Mlle Guén, une partie des inquiétudes que

DU COMTE DE GRAMMONT. 117

On dançoit tous les jours chez la Reine, parce que les Médecins le trouvoient bon, & que personne ne le trouvoit mauvais. Ceux qui s'en soucioient le moins, aimoient encore mieux cet exercice, pour digerer les eaux, que de se promener. Mylord *Monjery* se croyoit en sûreté sur toutes les démangeoisons de sa Femme pour la danse; car, quoiqu'il en fût assez honteux, la Princesse de *Baboune* étoit, par la grace de Dieu, grosse de six ou sept mois, & pour comble de malheur pour elle, son enfant s'étoit mis tout d'un côté; si bien qu'on ne savoit plus ce que c'étoit que sa figure. La défolée *Monjery* voyoit donc partir tous les matins Mlle d'*Hamilton* & Madame *Whistnell*, tantôt à cheval, tantôt en carrosse, toujours environnées de quelque troupe galante, pour les conduire, & pour les ramener. Elle se figuroit mille fois plus de délices encore qu'il n'y en avoit aux lieux où elles alloient, & son imagination ne cessoit de danser à *Summerhill* toutes les contre-dances qu'elle s'imaginait qu'on avoit dansées à *Tunnebrige*. Elle ne pouvoit plus résister à ces tourmens d'esprit, lorsque le Ciel, ayant pitié de son impatience & de ses desirs, fit partir Mylord *Monjery* pour Londres, & l'y retint pendant deux jours; & dès qu'il eut le dos tourné, la *Babilonienne* déclara, qu'elle vouloit faire un petit voyage à la Cour,

Elle avoit un Confesseur, Aumônier de la Maison, qui ne manquoit pas de bon-sens. Mylord *Monjery*, de peur d'accident, l'avoit recommandé aux conseils & aux bonnes prières de ce prudent Ecclésiastique; mais il eut beau la prêcher, & l'exhorter à la résidence; il eut beau lui semer devant les yeux les ordres de son Epoux, & les dangers où elle s'exposoit dans cet état, & lui dire que sa grossesse étant une bénédiction particulière du Ciel, il falloit tâcher de la conserver,

d'au-

d'autant qu'il en coûteroit peut-être plus qu'elle ne s'imaginait pour l'obtenir. Ces remontrances furent inutiles. Mlle d'*Hamilton* & sa Cousine *Whitnell* ayant eu la bonté de la confirmer dans sa résolution, elles aidèrent à l'habiller le lendemain matin, & partirent avec elle. Ce ne fut pas trop de toute leur adresse, pour mettre quelque sorte de symétrie dans sa taille; mais ayant à la fin fait tenir un petit oreiller sous son jupon, pour figurer à droite avec son maudit enfant qui s'étoit jeté sur la gauche, elles pensèrent mourir de rire, en l'assurant qu'elle étoit le mieux du monde.

Dès qu'elle parut, on crut qu'elle s'étoit mise en vertugadin pour faire sa cour à la Reine; mais on fut charmé de la voir. Ceux qui n'y entendoient point de finesse, l'assuroient bonnement, qu'elle étoit grosse de deux enfans; & la Reine qui ne laissoit pas de lui porter envie, quelque ridicule qu'elle parût dans cet état, n'eut garde de tromper ses espérances, sachant le motif de son

DU COMTE DE GRAMMONT. 119

peu discrète, que son oreiller se défit sans qu'elle s'en aperçut, & qu'il tomba dans le beau milieu de la première danse. Le Duc de *Boukingham* qui la suivoit, le ramassa diligemment, l'enveloppa de son juste-au-corps; & contrefaisant les is d'un enfant nouveau-né, il alloit demandant une Nourrice parmi les Filles d'honneur pour le pauvre petit *Monfery*.

Cette bouffonnerie, jointe à la figure étonnante de la pauvre femme, pensa faire évanouir Mlle *Stewart*; car la Princesse de *Babilone*, après son accident, étoit élanquée du côté droit, & toute incornue de l'autre. Tous ceux qui s'étoient connus auparavant, s'abandonnerent à l'envie de rire, voyant les éclats que faisoit Mlle *Stewart*. Elle étoit horriblement déconcertée; tout le monde lui faisoit des excusés; & la Reine qui rioit intérieurement plus que toutes les autres, fit semblant de trouver mauvais qu'on se donnât cette liberté.

Tandis que Mlle d'*Hamilton* & Madame *Whitnell* lechoient de radouber la *Monfery* dans une autre chambre, le Duc de *Boukingham* dit au Roi, que il étoit permis de faire un peu d'exercice aussitôt après ses couches, le seul moyen de rétablir Madame de *Monfery* seroit de lui donner sa revanche, & qu'on lui auroit remis son enfant. Ce conseil ne parut pas mauvais, & fut suivi. La Reine se reposa, dès qu'elle parut, une seconde reprise de contre-danses; & Madame de *Monfery* l'ayant acceptée, le remède fit son effet, & ne lui laissa pas seulement le souvenir de cette petite disgrâce.

Tandis que ces choses se passoient à la Cour du Roi, celle du Duc d'*York* s'étoit mise en campagne d'un autre côté. Le prétexte de ce voyage étoit de visiter la Province dont il portoit le titre; mais l'amour en étoit le véritable motif. La Duchesse étoit gouvernée d'une prudence & d'une sagesse depuis

cent au travers de la réflexion, de la pitié
& de tous les raisonnemens dont elle l'av
virenné.

En vain s'étoit-elle cent fois dit, que si
avait eu la bonté de lui rendre justice en l'a
il lui avoit trop fait d'honneur en l'épousa
dans les inconstances qui l'entraînoient, e
elle à prendre patience, en attendant qu'il
Ciel qu'il s'en corrigeât; que nul exemple
à suivre pour elle, à l'égard des faiblesses qu
bloient l'outrager; mais que les ressentimen
encore moins permis, il falloit le ramener
conduite toute différente de celle qu'il avoi
vain, dis-je, s'étoit-elle soutenue si long
par le secours de ces maximes. Quelque soli
soit la raison, & quelque opiniâtre que soi
gesse, il est de certaines épreuves, que leur lo
rend fatigantes, & dont la sagesse & la raiso
nuient à la fin.

La Duchesse d'York étoit la femme d'
terre du plus grand appetit. Comme c'éto
plaisir permis, elle se dédommageoit, en mar
de ce qu'elle se retranchoit d'ailleurs. C'étoi
quelque chose d'édifiant que de la voir à tab
Duc au contraire se livrant sans cesse à de no
fantaisies, se dissipoit par ses inconstances,
faisoit que de déperir. tandis que la pauvre Pr

te de la première, n'eût employé l'artifice aussi-bien que la force, pour troubler son repos.

Il mit d'abord en jeu le ressentiment & la jalousie, ces deux mortels ennemis de la tranquillité des cœurs. Une grande créature pâle & décharnée qu'elle avoit pris pour Fille d'honneur, devint l'objet de sa jalousie, parce qu'elle étoit alors celui des empressemens du Duc. Elle s'appelloit *Churchill*. On ne pouvoit comprendre, qu'après avoir eu du goût pour Madame de *Chesterfield*, Mlle d'*Hamilton*, & la petite *Fennings*, il en eût pour un visage comme celui-là; mais bien-tôt on s'aperçut que quelque chose de plus que cette variété bizarre avoit achevé de l'engager à son service.

La Duchesse fut indignée d'un choix qui sembloit ravaler son mérite beaucoup plus que les autres: & dans le tems que le dépit & la jalousie commençoient à lui donner de l'aigreur, le persiflage d'amour offroit à son intention & à ses ressentimens l'aimable figure du beau *Sidney*; & tandis qu'il lui tenoit les yeux ouverts sur sa personne, il les fermoit sur son esprit. Elle en fut éprise avant que de s'en appercevoir; mais la bonne opinion que *Sidney* avoit de son mérite, ne lui laissa pas long-tems ignorer la gloire de cette conquête, & pour la rendre plus certaine, ses regards répondirent témérairement à tout ce que ceux de Son Altesse avoient la bonté de lui dire, pendant que les charmes de sa personne étoient rehaussés de l'éclat que l'ajustement & la parure y pouvoient ajouter.

La Duchesse prévoyant les conséquences d'un tel engagement, combattit fort & ferme contre le panchant qui l'entraînoit; mais Mlle *Hubert* s'étant mise du côté de ce panchant, la combattit elle-même, & la vainquit. Cette fille s'étoit in-

Tout V.

F.

finie

siouée dans sa confiance par un journal de nouvelles dont elle étoit pourvue pour toute l'année. La Cour & la Ville en étoient. Du reste, ce n'étoit pas son affaire qu'elles fussent toujours véritables; mais elle prenoit soin qu'elles fussent toujours du goût de Son Altesse. Elle connoissoit aussi celui qu'elle avoit pour la table, & savoit composer ou avertir les mets qui lui plaisoient. Cela l'avoit rendue nécessaire; mais voulant l'être davantage, & s'étant apperçue des airs que Sidney se donnoit, comme de ce qui se passoit dans le cœur de sa Maîtresse au sujet de Sidney, l'adroite Hubert avoit pris la liberté de lui dire que ce pauvre garçon n'en pouvoit plus d'amour pour elle; que c'étoit dommage qu'un homme fait de cette manière, qui ne perdoit le respect que parce qu'il ne pouvoit plus le garder, se brûlât comme un papillon à la face du public; qu'on s'en appercevrait bien-tôt, à moins qu'on n'y mit ordre; &

quelquefois excusables, ce n'est pas dans un rang comme celui que j'occupe; & ce seroit mal reconnoître les bontés de celui qui m'élève à ce rang, que de... Bon, dit la *Hubert*, ne voit-on pas, qu'il ne vous a épousée que parce qu'il en étoit pressé? La chose faite, je m'en rapporte à vous, s'il s'est contraint un moment à marquer le changement de son goût par mille inconsistances outrageantes? Ne seriez-vous point d'humeur à persévé rer dans l'indolence & l'humilité, tandis que le Duc, après avoir eu les faveurs, ou mérité le refus de toutes les coquettes d'Angleterre, galoppe vos Filles d'honneur l'une après l'autre, & met à présent son ambition & ses delirs à la conquête de cette haridelle de *Churchill*? Quoi! Madame, vos beaux jours se passeront dans une espèce de veuvage à déplorer vos malheurs, sans qu'il vous soit permis de vous aider dans les occasions? Il faudroit être douée d'une patience bien coriace, ou d'une résignation bien endurante pour cela. Je serois vraiment d'avis qu'un Epoux qui vous oublie nuit & jour, prétende que pour boire & manger de grand appetit, comme fait, Dieu merci, Votre Altesse, elle n'ait plus besoin que de bien dormir. Je suis, ma foi, sa Servante. Je vous le répète encore, Madame, il n'y a point de Princesse dans l'Univers qui refusât les hommages d'un homme fait comme *Sidney*, quand un Epoux porte les siens ailleurs.

Ces raisons n'étoient pas moralement bonnes, si on veut; mais, quand elles auroient été plus mauvaises, la Duchesse s'y seroit rendue, tant son cœur étoit d'intelligence avec *Hubert* pour venir à bout de sa prudence.

Ce commerce s'étoit établi dans le tems qu'*Hubert* conseilloit à la jeune *Temple* de ne point sou-

ger aux agaceries du beau *Sidney*. Pour qu'il apprit par la confidente *Hubert*, que l se acceptoit ses hommages, il ne manqua se munir de circonspection & d'égards pour ser le Public; mais le Public n'est pas si se pense.

Comme il y avoit trop de surveillans, curieux, & trop de connoisseurs, dans une Cour résidente au milieu d'une grosse V Duchesse pour ne pas commettre les intentions cœur à tant d'inspections, porta l d'*York* à faire le voyage dont nous avons tandis que la Reine & la Cour étoient à *Tunnebrige*.

Ce parti fut prudent, elle s'en trouva bien sa Cour ne s'en trouva pas mal, à la ré Mlle *Jennings*. *Germain* n'étoit pas du v & selon elle tout voyage étoit maudit *Germain* n'étoit pas. Il s'étoit engagé da entreprise au-dessus de sa vigueur, c'est-à qu'il avoit soutenu & gagné la gageure qu faite contre le Chevalier DE GRAMM

DU COMTE DE GRAMMONT. 125

jours ; mais , comme ce n'étoit pas Mlle *Jennings* qui avoit donné la fièvre à *Germain* , elle n'étoit pas sûre de la lui ôter , quand elle eût été sûre qu'on n'eût point censuré dans une Cour maligne une visite de charité. Ce fut donc sans égard aux inquiétudes qu'elle en pourroit avoir , que la Cour partit sans lui ; mais elle eut le plaisir de faire voir , que tout lui déplaisoit dans un voyage qui sembloit faire le plaisir de tous les autres. .

Talbot en étoit ; & s'étant flaté , que l'absence d'un Rival dangereux pourroit produire quelque changement en sa faveur , il étoit attentif à toutes les actions , aux mouvemens , & aux moindres gestes de la petite *Jennings*. Il y avoit assurément de quoi bien occuper son attention. Elle n'étoit pas faite pour un sérieux de longue durée. Son tempérament l'emportoit du milieu de ses rêveries les plus distraites , par des saillies de vivacité qui lui faisoient espérer qu'elle oublieroit bien-tôt *Germain* , pour se souvenir que sa tendresse étoit la première qu'elle eût écoutée. Cependant il se tenoit à l'écart avec son amour & ses espérances ; estimant qu'il étoit indigne d'un Amant outragé de laisser voir la moindre foiblesse , ou le moindre retour , pour une ingratitude qui l'avoit planté-là.

Mlle *Jennings* qui bien loin de songer à ses ressentimens ne se souvenoit seulement pas qu'il l'eût aimée , & n'avoit l'esprit rempli que du pauvre Malade , en usoit avec *Talbot* comme si de rien n'eût été. C'étoit à lui qu'elle donnoit le plus souvent la main en entrant ou sortant de carrosse. Elle causoit plus volontiers avec lui qu'avec aucun autre , & faisoit sans dessein tout ce qu'il falloit pour persuader à la Cour qu'elle étoit revenue de son panchant pour *Germain* en faveur de son premier Amant.

Il en fut persuadé comme les autres, & jugeant qu'il étoit à propos de changer de personnage pour lui faire connoître qu'il n'avoit jamais changé de sentimens, il alloit lui dire quelque-chose de touchant & de bien passionné sur ce sujet. La fortune sembloit lui rendre toutes choses favorables pour cette harangue. Il étoit seul avec elle dans sa chambre, & pour lui donner plus beau jeu, elle ne cessoit de le railler au sujet de *Mlle Bointon*. „ Elle disoit, qu'on lui étoit fort obligé „ d'être du voyage, tandis que la pauvre créature „ s'évanouissoit d'amour pour lui dix fois le jour „ à *Tunnebrige*. „ Ce fut à ce discours, que *Talbot* se crut obligé de commencer celui de ses souffrances & de sa fidélité, lorsque la *Temple*, un papier à la main, entra dans la chambre de *Fennings*. C'étoit une lettre en Vers que *Mylord Rochester* avoit écrite quelque tems auparavant sur les *Avantures* de l'une & de l'autre Cour. Il y disoit au sujet de la petite *Fennings* : „ Que *Talbot*

de cette Cour; car tout en étoit plein, & le voyage étoit fait exprès. Ce n'étoit que bals & festins sur la route, chasses & promenades pendant les séjours. Les tendres Amans songeoient à devenir heureux en chemin faisant, & les Beautés qui régloient leur sort, ne leur défendoient pas d'espérer. *Sidney* faisoit sa cour d'une merveilleuse assiduité. La Duchesse fit remarquer à Mr. le Duc d'*York*, comme il s'attachoit à lui depuis quelque tems. Son Altesse y fit attention, & convint qu'il falloit lui en tenir compte dès la première occasion. Cela arriva bien-tôt.

Montaigu dont nous avons fait mention, étoit Ecuyer de Madame la Duchesse. Il avoit de l'esprit, étoit clair-voyant, & passablement malin. Que faire d'un homme de ce caractère auprès de sa personne dans le train que prenoient les affaires de son cœur? On en étoit embarrassé; mais le Frere aîné de *Montaigu* s'étant fait tuer tout à propos où il n'avoit que faire, le Duc obtint pour son Frere la charge d'Ecuyer de la Reine qu'il avoit eue, & le beau *Sidney* fut mis en sa place auprès de la Duchesse. Tout cela se rencontroit le mieux du monde; & le Duc se savoit bon gré d'avoir trouvé le secret d'avancer ces deux Messieurs à la fois, sans qu'il lui en coûtât.

Mlle *Hubert* applaudissoit fort à ces promotions. Elle avoit de fréquentes & longues conversations avec *Sidney*. On le remarqua. Quelques-uns lui firent l'honneur de croire que c'étoit sur son compte. Elle en reçut fort volontiers les complimens. Le Duc qui le crut d'abord, ne cessoit de faire remarquer à la Duchesse la bizarrerie du goût de certaines personnes, & comment le garçon d'Angleterre le mieux fait s'étoit coëffé d'un visage à faire peur.

La Duchesse avoua, que les goûts étoient bien

différens ; & lui dit qu'il en parloit fort à son aise, lui qui venoit de choisir la belle *Hélène* pour sa Maitresse. Je ne sai si cette plaisanterie l'avoit fait rentrer en lui-même ; mais il est constant qu'il commençoit à n'avoir plus les mêmes empressements pour la *Churchill* ; & peut-être eût-il abandonné cette poursuite, sans l'aventure qui lui donna pour elle un goût tout nouveau.

On étoit de séjour dans un pays ouvert & plain. Quand on tourne en Angleterre, ce sont des plaines de gazon le plus verd & le plus uni du monde. La Duchesse y voulut voir courir des levriers. Elle étoit en carrosse, & toutes les Dames à cheval. Chacune de ces Dames avoit son Ecuyer à ses côtés. Il étoit bien raisonnable que leur Maitresse eût le sien. Il étoit à sa portière, qui payoit merveilleusement de mine, s'il ne fournissoit par beaucoup à la conversation.

Le Duc étoit auprès de Mlle *Churchill*, non pas à lui conter fleurettes, mais à la gronder de ce



DU COMTE DE GRAMMONT. 129

omba. La chute ne pouvoit être que rude dans un mouvement si rapide. Cependant elle lui fut favorable de toutes les manières ; car sans se faire aucun mal , elle démentit tout ce que son visage avoit fait juger du reste. Le Duc mit pied terre pour la secourir. Elle étoit tellement égarée , qu'elle n'avoit garde de songer à la bienveillance dans cette occasion ; & ceux qui s'empres- sent autour d'elle , la trouverent encore dans une situation assez négligée. Ils ne pouvoient croire , qu'un corps de cette beauté fût de quelque chose , au visage de Mlle *Churchill*. Depuis cet accident , on s'aperçut que les soins & la tendresse du Duc ne firent qu'augmenter ; & on s'aperçut sur la fin de l'hiver , qu'elle n'avoit pas tyrannisé ses sens , ni fait languir son impatience. Les deux jours revinrent à peu près dans le même tems également satisfaites de leurs voyages ; la Reine , rendit pourtant en vain le succès qu'elle en avoit peré.

Ce fut à peu-près dans ce tems que le Chevalier DE GRAMMONT reçut une lettre de la Marquise de *Saint-Claumont* sa Sœur , par laquelle on avertissoit qu'il ne tenoit qu'à lui de revenir , le Roi l'ayant trouvé bon. Il l'auroit trouvé fort bon aussi dans un autre tems , quelques charmes que le Cour d'Angleterre eût pour lui ; mais dans l'état où son cœur se trouvoit alors , il ne pouvoit y résoudre.

Il étoit revenu de *Tunnebrige* mille fois plus amoureux que jamais. Il avoit pendant cet agréable voyage vû tous les jours Mlle d'*Hamilton* , soit dans les marais du sombre *Pekam* , soit dans les promenades délicieuses du riant *Sumnerbill* , ou en dans les divertissemens qui regnoient chaque jour chez la Reine ; & soit qu'il l'eût vûe à cheval , qu'il l'eût entendue , ou qu'il l'eût vû danser ,

il lui sembloit bien, que dans ces lieux , ou dans tous ces états , le Ciel n'avoit rien formé de plus digne d'un homme d'esprit & de bon goût. Le moyen donc de songer à s'en éloigner ? C'est ce qui lui paroissoit absolument impraticable. Cependant , comme il voulut se faire quelque mérite auprès d'elle de ce qu'il abandonnoit , pour ne bouger d'auprès de ses charmes , il lui montra la lettre de Madame sa Sœur ; mais cette confiance ne tourna pas comme il l'avoit prétendu.

Mlle d'*Hamilton* , en premier lieu , le félicita sur son rappel. Elle le remercia très-humblement du sacrifice qu'il vouloit bien lui faire ; mais , comme ce témoignage de tendresse passoit les bornes de la simple galanterie , quelque sensible qu'elle y pût être , elle n'avoit garde d'en abuser. Il eut beau protester , qu'il aimoit mieux mourir que de s'éloigner de ses appas , ses appas protestèrent qu'ils ne le reverroient de leur vie , s'il ne

CHAPITRE XL

PLUS le Chevalier DE GRAMMONT approchoit de la Cour de France , plus il regrettoit celle d'Angleterre. Ce n'est pas qu'il ne s'attendit à un accueil gracieux aux pieds d'un Maître, dont on ne méritoit pas impunément la colère , mais aussi qui savoit pardonner d'une manière à faire sentir tout le prix de la grace où on ren-
troit.

Mille pensées différentes l'occupoient en cour-
rant la poste. Tantôt c'étoit la joie que ses parens
& ses amis auroient de le revoir ; tantôt c'étoient
les félicitations & les embrassades de ceux qui, n'é-
tant ni l'un ni l'autre , ne laisseroient pas de l'ac-
cabler d'empressements importuns. Mais tout cela
ne lui passoit que légèrement par la tête ; car un
homme bien amoureux se fait un scrupule de s'ar-
rêter à d'autres pensées qu'à celle de l'objet aimé.
C'étoient donc les tendres souvenirs de ce qu'il
laissoit à Londres , qui l'empêchoient de songer à
Paris ; & c'étoient les tourmens de l'absence qui
l'empêchoient de sentir ceux des mauvais chemins
& des mauvais chevaux. Son cœur protestoit à
Mlle d'*Hamilton* entre Montreuil & Abbeville,
qu'il ne s'en éloignoit avec vitesse, que pour la re-
voir plutôt. Ensuite par une courte réflexion
comparant le regret qu'il avoit eu sur cette même
route en quittant la France pour l'Angleterre, a-
vec celui qu'il sentoit alors de quitter l'Angleterre
pour la France , il trouvoit le dernier beaucoup
moins supportable que l'autre.

C'est ainsi que s'amuse un cœur tendre par les

chemins , ou pour mieux dire, c'est ainsi qu'un Ecrivain frivole abuse de la patience du Lecteur, ou pour étaler ses propres sentimens, ou pour allonger quelque ennuyeux recit. Mais, à Dieu ne plaise, que cela nous regarde, nous qui faisons profession de ne coucher dans ces Mémoires que ce que nous tenons de celui-même dont nous écrivons les faits & les dits.

Qui jamais, excepté l'Ecuyer *Ferulas*, a pu tenir compte des pensées, des soupirs, & du nombre d'exclamations que son illustre Maître faisoit par-tout? Pour moi, je ne me serois jamais avisé de croire que l'attention du Comte DE GRAMMONT, si vive aujourd'hui pour les inconvéniens & les périls, lui eût permis autrefois de faire de tendres raisonnemens sur la route, s'il ne me dictoit à présent ce que j'écris.

Mais suivons-le dans Abbeville. Le Maître de la Poste étoit son ancienne connoissance. Son hô-

DU COMTE DE GRAMMONT. 133

Bien-tôt une foule de violons & de hautbois, suivie des galopins de la Ville, entra dans la cour. L'Hôte à qui on demandoit raison de tant de préparatifs, dit à Monsieur le Chevalier DE GRAMMONT, que c'étoit pour la nœce d'un Gentilhomme des plus riches des environs avec la plus belle fille de toute la Province; que le repas se faisoit chez lui; qu'il ne tiendrait qu'à sa Grandeur de voir bien-tôt arriver les Mariés de la Paroisse, puisque la musique étoit déjà venue. Il en jugea bien; car à peine achevoit-il de parler, que trois grands Corbillards, comblés de laquais grands comme des Suisses, & chamarrés de livrées tranchantes, parurent dans la cour, & débarquèrent toute la nœce. Jamais on n'a vû la magnificence campagnarde si naturellement étalée. Le clinquant rouillé, passemens ternis, le taffetas rayé, de petits yeux, & de grosses gorges, brilloient par-tout.

Si le premier coup-d'œil du spectacle surprit le Chevalier DE GRAMMONT, le second n'étonna pas moins le fidele *Terres*. Le peu qui paroissoit du visage de la Mariée, n'étoit pas sans éclat; mais on ne pouvoit porter aucun jugement sur le reste. Quatre douzaines de mouches, & dix serpentaux, de chaque côté, qu'on avoit faits de ses cheveux en déroboient la vûe; mais ce fut le nouvel Epoux qui mérita l'attention du Chevalier DE GRAMMONT.

Il étoit aussi ridiculement paré que les autres, à la réserve d'un juste-au-corps de la plus grande magnificence & du meilleur goût du mon c. Le Chevalier DE GRAMMONT, en s'approchant de lui pour examiner de près son habit, se mit à louer la broderie de son juste-au-corps. Le Marié tint cet examen à grand honneur, & lui dit qu'il avoit acheté ce juste-au-corps cent cinquante louis,

du tems qu'il faisoit l'amour à Madame la Femme.
„ Vous ne l'avez donc pas fait faire ici ? lui dit le
„ Chevalier DE GRAMMONT. Bon ! lui répondit
„ l'autre ; je l'ai d'un Marchand de Londres qui
„ l'avoit commandé pour un Mylord d'Angleter-
„ re. Le Chevalier DE GRAMMONT qui sentoit
le dénouement de l'aventure, lui demanda s'il re-
connoitroit bien le Marchand ? „ Si je le recon-
noitrois ? Ne fus-je pas obligé de boire avec lui
„ toute la nuit à Calais , pour en avoir bon mar-
„ ché ? „ *Termes* s'étoit absenté, dès que ce juste-
au-corps avoit paru , sans pourtant s'imaginer que
ce maudit Marié dût en entretenir son Maître.

L'envie de rire , & l'envie de faire pendre le
Seigneur *Termes* , partagerent quelque tems les
sentimens du Chevalier DE GRAMMONT. Mais
l'habitude de se laisser voler par ses Domestiques,
jointe à la vigilance du coupable, à qui son Maî-
tre ne pouvoit reprocher d'avoir dormi dans son

DU COMTE DE GRAMMONT. 135

MONT qui le vit tout déconcerté malgré son effronterie, lui dit en le regardant civilement : „ Allons, Mr. le Marchand de Londres, mettez-vous là, puisqu'on vous en prie de si bonne grace; nous ne sommes pas tant à table, qu'il n'y ait encore place pour un aussi honnête-homme que vous. „ A ces mots, trente-cinq des Convies se mirent en mouvement pour recevoir ce nouveau Convie. Il n'y eut que le siège de l'Épousée qui par bienfaisance demeura fixe; & l'audacieux *Termes* ayant bû la première honte de cet événement, s'y prenoit d'une manière à boire tout le vin de la nûce, si son Maître ne se fût levé de table comme on ôtoit vingt-quatre potages, pour servir autant d'entrées.

Il n'y avoit pas d'apparence de retenir jusqu'à la fin d'un repas de nûces un homme qui paroïssoit si pressé; mais tout fut debout quand il sortit de table, & tout ce qu'il put obtenir du Marié, fût qu'à toute la nûce ne le reconduiroit pas jusqu'à la porte de l'hôtellerie. *Termes* eût voulu qu'ils ne les eussent point quitté jusqu'à la fin du voyage, tant il craignoit de se trouver tête-à-tête avec son Maître.

Il y avoit déjà quelque tems qu'ils étoient sortis d'Abbeville, & qu'ils couroient dans un profond silence. *Termes* qui s'attendoit bien à le voir rompre dans peu de tems, n'étoit en peine que de la manière; savoir si son Maître l'attaqueroit par un torrent d'injures mêlées de certaines épithètes qui pouvoient lui convenir, ou si se servant de quelque outrageante ironie on emploieroit toutes les louanges qui seroient les plus capables de le confondre. Mais voyant au lieu de tout cela qu'on s'obstinoit à ne lui rien dire, il crut qu'il valoit mieux prévenir la harangue qu'on méditoit, que d'y laisser rêver plus long-tems; & s'armant de

de toute son effronterie: „ Vous voilà bien en-
 „ lere, Monsieur, lui dit-il; & vous croyez a-
 „ voir raison; mais je me donne au Diable, si
 „ vous n'avez tort dans le fond. „

„ Comment, traître! dans le fond? dit le Che-
 „ valier DE GRAMMONT. C'est donc, parce que
 „ je ne te fais pas vouer, comme tu l'as depuis
 „ long-tems mérité? Voila-t-il pas? dit *Ternet*.
 „ Toujours de l'emportement, au lieu d'entendre
 „ raison. Ouf, Monsieur, je vous soutiens que
 „ ce que j'en ai fait, étoit pour votre bien. Et le
 „ sible mouvant n'étoit-il pas pour mon service?
 „ dit le Chevalier DE GRAMMONT. Patience,
 „ s'il vous plaît, poursuivre l'autre. Je ne sai
 „ comment diable ce nigaut de Marié s'est ren-
 „ contré chez les gens de la Douane quand on vi-
 „ sita ma valise à Calais; mais ces ecus-là se
 „ fourent par-tout. Dès qu'il vit votre juste-au-
 „ corps, il en devint amoureux. Je vis bien dès-
 „ lors que c'étoit un fat; car il étoit à la fois un

DU COMTE DE GRAMMONT. 137

eu la jambe mieux faite au bal , d'être paré de ce diable de juste-au-corps qui vous auroit donné la même mine qu'à ce Marié de village , à qui nous l'avons vendu : & cependant il faut voir comme vous tempêtiés à Londres, quand vous l'avez cru perdu ; les beaux contes que vous avez faits au Roi du sable mouvant ; & quelle chienne de mine vous avez faite , quand vous vous êtes douté que ce pied-plat le portoit à la nœce. „

Que répondre à tant d'impudence ? S'il écouloit l'indignation , le rouer de coups , ou le châtier , étoit le traitement le plus favorable que son maître lui devoit. Mais il en avoit besoin pour le reste de son voyage ; & dès qu'il fut à Paris , il eut besoin pour son retour.

Le Maréchal DE GRAMMONT ne fut pas plus tôt parvenu à son arrivée , qu'il le fut trouver chez son Bailli , & les premières embrassades s'étant passées de part & d'autre : „ Chevalier , lui dit le Maréchal , combien avez-vous mis à venir de Londres ici ? car Dieu fait comme vous allez en pareille rencontre. „ Le Chevalier DE GRAMMONT lui dit , qu'il y avoit trois jours qu'il étoit en chemin ; & pour s'excuser de cette médiocre diligence , il se mit à lui conter son Avanture d'Abbeville. „ Cela est fort plaisant , lui dit Monsieur son Frere ; mais ce qu'il y a de plus plaisant , c'est qu'il ne tiendra qu'à vous de trouver encore votre juste-au-corps à table , car on la tient longue dans une nœce de Province. Et là-dessus prenant un air tout sérieux , il lui dit , qu'il ne savoit pas qui lui conseilloit un retour inopiné pour gâter ses affaires ; mais qu'il avoit ordre du Roi de lui dire , qu'il n'avoit qu'à s'en retourner sans se présenter à la Cour. Il lui dit ensuite , qu'il ne pouvoit s'empêcher d'ad-
„ mirer

„ mirer son impatience , après avoir si bien fait
„ jusques-là ; lui qui connoissoit assez le Roi,
„ pour être instruit qu'il falloit pour mériter sa
„ grace , attendre qu'elle vint purement de sa bonté. „

La Chevalier montra pour sa justification la
lettre de Madame de Saint-Chamont ; & lui dit ,
qu'il se seroit bien passé du soin qu'on avoit pris
de lui mander une fausse nouvelle , pour le faire
partir comme un Cravate de bois. „ Autre impru-
„ dence , lui dit le Maréchal. Et depuis quand
„ notre Sœur est-elle Secrétaire d'Etat ou des
„ Commandemens , pour que le Roi se soit servi
„ d'elle pour vous signifier ses volontés ? Voulez-
„ vous savoir le fait ? Il y a quelque tems , qu'il
„ dit à Madame le refus que vous aviez fait de la
„ pension que vous offroit le Roi d'Angleterre.
„ Il parut content de la manière dont Comminges
„ l'informa que la chose s'étoit faite , & témoigna
„ qu'il vous en savoit gré. Madame prit tout
„ cela pour un ordre de rappel. La Saint-Chau-

devoit. Il obtint cette grace , à condition qu'il sortiroit de Paris.

Il choisit Vaugirard pour sa retraite. Ce fut-là qu'arriverent certaines Aventures dont il a fait le récit si souvent & d'une manière si divertissante , que ce seroit fatiguer le Lecteur que de les retrouver. Ce fut-là qu'il rendit le Pain benî d'une manière si solennelle , que ne restant pas assez de places à Versailles pour garder la Chapelle , *Var-* fut obligé d'avouer au Roi , qu'on les avoit envoyez au Chevalier DE GRAMMONT qui rendoit le Pain benî à Vaugirard. Là se passa cette Scène terrible qui donna la première atteinte à la réputation du grand *Sauveur* , lorsque dans un tête-à-tête avec la fille du Jardinier , on sonna si avant du cor , signal dont ils étoient convenus pour empêcher les surprises , que ces fréquentes alarmes desarmerent les empressemens du renommé *Sauveur* , & rendirent inutile le rendez-vous qu'on se procuroit avec la plus jolie Grisette des environs. Ce fut encore durant son séjour à Vaugirard , qu'il fut voir Mlle de l'*Hôpital* à Issy , pour éclaircir si l'indiscret bruit de Ville ne se trompoit point sur un commerce de Robe dont on l'accusoit. Ce fut-là qu'arrivant à l'improviste , le *résident de Maisons* se réfugia dans un cabinet avec une précipitation , que la moitié de son manteau resta dehors lorsqu'il s'enferma ; tandis que le Chevalier DE GRAMMONT qui s'en aperçut , souffrit mort & passion à ces pauvres Amis d'une longueur de visite excessive pour le desordre qu'elle caufoit.

Ses affaires finies , il partit. L'amour le guidoit. Les *Amis* redoubla de vigilance sur la route. Les chevaux se trouvoient prêts à chaque poste dans le moment. Les vents & les marées seconderent l'impatience dès qu'il en eut besoin , & il revint

vit Londres avec transport. La Cour fut & chargée de son prompt retour. Personne s'avisâ de lui témoigner du regret de la disgrâce qui le ramenoit , tant il faisoit vu en étoit consolé. Mlle d'*Hamilton* ne lui aucun mal de la promptitude dont il obéi Roi son Maître.

Les affaires de la Cour n'avoient pas eu de changer de face pendant une si courte ; mais elles en changerent bien-tôt après tour, c'est-à-dire, les affaires d'une Cour ques là n'en avoit point eu de plus série celles de l'amour & des plaisirs.

Le Duc de *Montmoutb*, Fils naturels de C LES II. parut en ce tems-là dans la C Roi son Père. Ses commencemens ont d'éclat , son ambition à causé des évènements considérables , & les particularités de sa fin que sont encore si récentes , qu'il seroit d'employer d'autres traits pour donner une son caractère. Il paroît par-tout tel qu dans sa conduite , téméraire dans ses ent

OMTE DE GRAMMONT. 141

ns sa familiarité , prirent soin de ne
er que de pernicieux. Cet extérieur
fut ce qui frappa d'abord. Toutes les
es de la Cour en furent effacées , &
bonnes fortunes à son service. Il fit
eres délices du Roi ; mais il fut la
ersille des Epoux & des Amans. Ce-
ourtant pas ; la Nature ne lui avoit pas
ce qu'il faut pour s'emparer des cœurs ,
se s'en aperçut.

de Cleveland bouda contre le Roi , de
sans qu'elle avoit de lui , ne paroîs-
le petits magots auprès de ce nouvel
lle en étoit d'autant plus choquée ,
ntoit de pouvoir passer pour la Mere
en comparaison de sa Mere. On se
s reproches , il y avoit quelque tems
t plus en droit d'en faire ; & comme
: paroîsoit plus mal fondée que tou-
elle avoit affectées , personne n'applau-
ssentiment ridicule. Il fallut faire un
nnage pour inquiéter le Roi ; c'est
cessant de s'opposer à la tendresse ex-
l'avengloit pour ce Fils , elle se mit à
nse la sienne par mille louanges , par
d'admiration , & par des caresses qui
que croître & embellir. Comme él-
ubliques , elle prétendoit qu'elles dus-
ts conséquence , mais on la connoît
pour s'y méprendre. Le Roi n'étoit
d'elle ; mais , comme le Duc de Mont-
t pas dans un âge à être insensible aux
ne femme faite comme elle , il crut
le retirer d'auprès de cette prétendue
pour sauver son innocence du crime ,
s du scandale. Ce fut donc pour cet
le maria de si bonne heure.

Une

Une héritière de cent mille livres de rente en Ecoile s'offrit tout-à-propos. Elle étoit pleine d'agrémens, & son esprit avoit tous ceux qui manquoient au beau *Montmouth*.

De nouvelles fêtes célébrèrent ce mariage. On ne pouvoit mieux faire sa Cour qu'en s'y distinguant ; & tandis que ces jouissances mettoient en mouvement la magnificence & la galanterie, les anciens engagements en étoient par tout revêtus, & de nouveaux s'établissoient.

La belle *Stuart*, alors au suprême degré de son éclat, attiroit tous les yeux, ou tous les respects. La Duchesse de *Cleveland* voulut du moins l'effacer par le secours des pierreries dont elle s'étoit couverte à cette fête ; mais ce fut inutilement. Son visage étoit un peu défectueux par le commencement d'une troisième ou quatrième grossesse, que le Roi voulut bien prendre encore sur son compte. Pour le reste de sa figure, il n'y avoit pas de quoi soutenir l'air & la grace de Mlle *Stuart*.

C'étoit bien pendant ce dernier effort de sa beauté, qu'elle eût été Reine d'Angleterre, si le Roi n'eût été moins libre encore pour disposer de sa main, qu'il ne l'étoit pour donner son cœur. Mais ce fut alors, que le Duc de *Richemont* fit vœu de l'épouser, ou de mourir.

Quelque mois après la célébration de ces nocces, *Killegrew* n'ayant rien de mieux à faire alors, devint amoureux de Madame de *Sbrewsbury* ; & comme Madame de *Sbrewsbury* n'étoit point engagée par un grand hazard, cette affaire fut bientôt réglée. Personne ne se mit en tête de troubler un commerce qui n'intéressoit personne ; mais *Killegrew* s'avisait de le troubler lui-même. Ce n'est pas que son bonheur ne lui parût tel qu'il se l'étoit imaginé. L'habitude ne le dégoûtoit point d'une possession digne d'envie ; mais il s'étonna qu'on



DU COMTE DE GRAMMONT. 143

n ne lui en portât point, & trouva mauvais
ne telle fortune ne lui donnât point de Ri-
e.

avoit beaucoup d'esprit, & beaucoup plus
quence. C'étoit en pointe de vin qu'elle
la plus vive; & c'étoit d'ordinaire, pour
dre en détail les secrètes beautés & les char-
les moins visibles de la *Sbrewsbury*, que cet-
eloquence se donnoit carrière. Plus de la moi-
de la Cour en savoit bien autant que lui sur
sujet.

Le Duc de *Boukingham* étoit un de ceux qui
pouvoient juger que par les apparences, &
en lui les apparences ne promettoient pas tout
que les exagérations de *Killegrew* vouloient per-
ter. Comme cet Amant indiscret étoit un de
x qui dînoient d'ordinaire avec le Duc de *Bou-*
gham, il avoit tout le tems d'étaler sa Rhétori-
sur ce beau sujet; car on se mettoit à table
les quatre heures du matin, pour en sortir
à l'heure de la Comédie.

Le Duc de *Boukingham* éternellement rebattu
descriptions du mérite de Madame de *Sbrewsbu-*
, voulut s'éclaircir des faits par lui-même.
qu'il l'eut entrepris, il en eut le cœur net;
s'imaginant trouver qu'on n'en avoit rien d'ir-
trop, ce commerce s'établit d'une manière à ne
faire croire qu'il pût être de durée, vû la lé-
reté de l'un & de l'autre, & la vivacité dont
avoient commencé. Cependant nul engage-
ment n'a duré si long-tems en Angleterre.

L'imprudent *Killegrew* qui n'avoit pu se passer
Rivaux, fut obligé de se passer de Maîtresse. Il
porta fort impatiemment; mais loin d'écouter
ses premières plaintes, la *Sbrewsbury* fit semblant
de ne le pas connoître. Il ne fut pas à l'épreuve
un pareil traitement; & sans songer qu'il s'étoit
attiré

attiré sa disgrâce, toute son éloquence se déchaîna contre Madame de *Shrewsbury*. Ses invectives l'attaquèrent depuis la tête jusqu'aux pieds. Il fit une peinture affreuse de sa conduite, & travestit en défaut les charmes qu'il venoit de célébrer en sa personne. On l'avertit sous main des inconvéniens que pouvoient lui attirer ses déclamations. Il se moqua de l'avis, poussa sa pointe, & ne s'en trouva pas bien.

Comme il sortoit de *St. James* après le coucher du Duc, on poussa trois coups d'épée dans sa chaise, dont l'un lui perça le bras de part en part. Ce fut alors, qu'il connut le péril ou son intempérance de langue le jettoit, après lui avoir ôté la *Shrewsbury*. Ses assassins s'étoient sauvés à travers le Parc, ne doutant pas qu'il ne fût expédié.

Killegrew crut qu'il seroit inutile de se plaindre. Quelle justice espérer d'un attentat dont il n'avoit aucune preuve que ses blessures ? Que s'il faisoit

à Madame, voulut pourtant satisfaire son honneur. Il fit appeler le Duc de *Boukingham*; & le Duc de *Boukingham*, pour réparation d'honneur l'ayant tué, demeura paisible possesseur de cette fameuse *Hélène*. Cela choqua d'abord le Public; mais, le Public s'accoutume à tout; & le tems sçait apprivoiser la bienfiance, & même la morale. La Reine étoit à la tête de ceux qui se récrioient contre un scandale si public, & un si horrible desordre, & qui se révoltoient contre l'impunité d'une action si criante. Comme la Duchesse de *Boukingham* étoit une petite ragote à peu près de sa figure, qui n'avoit jamais eu d'enfans, & que son époux abandonnoit pour une autre, cette espece de parallele entre leurs fortunes intéressoit la Reine pour elle; mais, ce fut inutilement: personne n'y fit attention, & les mœurs du siècle allèrent leur train, tandis qu'elle s'efforçoit de leur susciter pour ennemis la nation sérieuse des Politiques & des Dévots.

Le sort de cette Princesse avoit d'assez tristes vûes par de certains côtés. Les égards du Roi pour elle avoient de belles apparences; mais, c'étoit tout. Elle sentoît bien que la considération qu'on avoit pour elle s'effaçoit à mesure que le crédit de ses rivales augmentoit. Elle voyoit que le Roi son époux ne se mettroit guères en peine d'enfans légitimes, tant que ses Maitresses toutes charmantes lui en donneroient d'autres. Comme tout le bonheur de sa vie dépendoit uniquement de cette bénédiction, & qu'elle se flattoit que le Roi la regarderoit de meilleur oeil si le Ciel daignoit la regarder en pitié sur cet article, elle eut recours à toutes les ressources qui sont en vogue contre la stérilité. Les vœux, les neuvaines, & les offrandes n'ayant rien fait, il fallut en revenir aux moyens humains.

146 MÉMOIRES DE LA VIE

Que n'auroit-elle point donné dans cette occasion pour l'anneau que l'Archevêque *Turpin* mit à son doigt , & qui fit courir *Charlemagne* après lui , comme il avoit fait après une de ses Concubines , à qui *Turpin* l'avoit ôté après sa mort ; mais , il y a long-tems que les seuls *Talismans* qui font aimer sont les charmes de la personne aimée , & que les enchantemens étrangers ne font plus rien. Les Médecins de la Reine , prudens & avisés comme ils le sont par-tout , ayant considéré que les eaux froides de *Tunnebrige* n'avoient pas réussi l'année précédente , conclurent qu'il falloit l'envoyer aux chaudes , c'est-à-dire , aux Bains qui sont auprès de *Bristol*. Ce voyage fut donc arrêté pour la saison prochaine ; & , dans la confiance d'un heureux succès , ce voyage eut été le plus agréable du monde pour elle , si la plus dangereuse de ses rivales n'eut été nommée des premières pour en être. La *Cleveland* étant prête alors

DU COMTE DE GRAMMONT. 147

pas être ; & , de quelque secours que pût être sa conversation dans la solitude que causé l'absence d'une Cour , Mlle d'*Hamilton* n'avoit pas cru devoir consentir qu'il restât à Londres , parce qu'elle n'en bougeoit. Il obtint la permission de lui écrire , pour lui mander des nouvelles de la Cour. Il s'en servit de la manière qu'on peut croire , & ce qu'il y disoit de ses propres affaires ne laissoit guères de place dans ses Lettres pour des narrations étrangères durant le séjour qu'on fit aux Bains. Comme l'absence rendoit ce séjour ennuyeux à son égard , il se prenoit à tout ce qui pouvoit engourdir son impatience , en attendant l'heureux moment de son retour.

Il avoit beaucoup d'estime pour l'ainé des *Hamiltons* , autant d'estime & beaucoup plus d'amitié pour l'autre. C'étoit à lui qu'il s'ouvroit le plus confidemment de sa passion & de ses sentimens pour sa sœur. Il sçavoit aussi ses premiers engagemens avec sa Cousine *Whistnell* ; mais , il ignoroit le refroidissement survenu dans un commerce dont les commencemens avoient été si vifs. Il fut surpris de voir les empressemens qu'il marquoit dans toutes les occasions pour Mlle *Stewart*. Ils lui parurent au-delà de ces devoirs & de ces respects qu'on rend pour faire sa cour à la Maîtresse du Prince. Il y fit attention , & ne fut pas long-tems à découvrir qu'il étoit déjà plus épris qu'il ne convenoit à sa fortune ou à son repos. Dès qu'il fut bien confirmé dans cette conjecture par ses remarques , il résolut de prévenir les suites d'un engagement pernicieux de toutes les manières ; mais , il voulut que l'occasion d'en parler s'offrît d'elle-même.

Cependant , tout ce qui pouvoit s'appeller divertissement amusoit la Cour dans des lieux où l'on se faisoit de tout pour se défendre. Le Jeu de

boule , qui n'est en France que l'occupation des Artisans & des Valets , est toute autre chose en Angleterre: c'est l'exercice des honnêtes gens. Il y faut de l'art & de l'adresse. Il n'est d'usage que dans les belles saisons , & les lieux où l'on joue font des promenades délicieuses. On les appelle *Boulingrins*. Ce sont de petits prés en quarré, dont le gazon n'est gueres moins uni que le tapis d'un Billard. Dès que la chaleur du jour est passée , tout s'y rassemble. L'on y joue gros jeu, & les Spectateurs y trouvent à parier tant qu'ils veulent.

Le Chevalier DE GRAMMONT, dès long-tems initié dans les spectacles & les divertissemens Anglois, avoit fait une course de Chevaux, qui n'avoit pas à la vérité réussi; mais, il avoit au moins le plaisir d'être convaincu par expérience, qu'un bidet fait vingt milles sur le grand chemin en moins d'une heure. Les combats de Cocqs lui avoient été

DU CONTE DE GRAMMONT. 149

Ces Messieurs sont d'une supputation si juste, & d'une prudence si consommée dans toutes sortes de Jeux, que personne n'oseroit se mesurer avec eux, quand même ils joueroient fidèlement. Ils sont d'ailleurs vœu de gagner quatre ou cinq guinées par jour, & de s'en contenter: vœu qu'ils ne rompent presque jamais.

Ce fut au milieu d'une bande de ces Rouques; qu'*Hamilton* trouva le Chevalier DE GRAMMONT, comme il venoit y boire un verre de cidre. Ils joüoient à la chance à deux dez; & comme celui qui tient le dez à ce Jeu en a tout l'avantage, les Rouques avoient fait cet honneur au Chevalier DE GRAMMONT par préférence. Il le tenoit encore quand *Hamilton* arriva. Les Rouques, appuyés de leur avantage, pouffoient contre lui comme des furies. Il sautoit par-tout. *Hamilton* pensa tomber de son haut, de voir un homme de son expérience & de ses lumières embarqué dans un combat si peu égal; mais, il eut beau l'avertir du péril tout haut & tout bas, par signe & en François: il méprisa les avertissemens; & les dés, qui portoient *Cesar* & sa fortune, firent un miracle en sa faveur. Les Rouques furent vaincus pour la première fois; mais, ce ne fut pas sans lui donner tous les éloges & toutes les louanges de beau Joüeur, qu'on prodigue à ceux qu'on veut engager pour une autre fois: mais, leurs louanges furent perdues, & leurs espérances trompées. Cette épreuve lui suffit.

Hamilton contant au souper du Roi comme il l'avoit trouvé témérairement aux mains avec les Rouques, & la manière dont la Providence l'en avoit sauvé: „ Ma foi, Sire, dit le Chevalier DE GRAMMONT, Messieurs les Rouques sont déconfits pour le coup: „ & la-dessus il se mit à lui conter le détail de son aventure à sa façon ordinaire; c'est-à-dire, attirant l'attention de tout le monde par le

récit d'une bagatelle, dont il faisoit quelque chose.

Après le souper, Mlle *Stewart*, chez qui l'on jouoit, fit venir *Hamilton* auprès d'elle pour lui faire ce récit. Le Chevalier DE GRAMMONT crut s'apercevoir qu'on l'écoutoit d'une manière assez gracieuse. Cela ne fit que le confirmer dans ses premières conjectures; &, l'ayant mené souper chez lui, la conversation s'ouvrit d'abord comme elle faisoit presque toujours. „ *Georges*, lui dit-il, n'auriez-vous point besoin d'argent? Je sçai que vous aimez le jeu. Peut-être ne vous est-il pas aussi favorable qu'à moi. Nous sommes loin de Londres. Voilà deux-cens guinées. Prenez-les: ce sera pour jouer chez Mlle *Stewart*. „ *Hamilton*, qui ne s'attendoit à rien moins qu'à cette conclusion, en fut un peu déconcerté. „ Comment! avec Mlle *Stewart*? Oui, chez elle, *Georges*, mon ami, poursuivit le Chevalier DE GRAMMONT. „ Nous sommes un peu clairvoyans. Vous en êtes

DU COMTE DE GRAMMONT. 151

„ porte pour Amant déclaré ? Vous verrez comme
„ il en sera bon marchand. Je sçai bien ce que le
„ Roi m'en a dit.

„ Croyez-moi, mon petit ami, point de raille-
„ rie avec le Maître, c'est-à-dire, point de lor-
„ gnerie avec la Maîtresse. J'ai voulu faire l'a-
„ gréable en France auprès d'une petite Coquette,
„ dont le Roi ne se soucioit pas; & vous sçavez
„ comme il m'en a pris. Je conviens qu'on vous
„ donne beau jeu; mais, ne vous y fiez pas. El-
„ les sont toutes ravies qu'un homme, dont elles
„ ne veulent rien faire, devienne leur esclave de pa-
„ rade, seulement pour grossir l'équipage. Ne
„ vaut-il pas mieux passer huit jours *incognito* dans
„ le Château de *Pékom* avec la femme du Philoso-
„ phe *Whitnell*, que de faire dire à la Gazette
„ d'Hollande : on nous mande de *Bristol*, qu'un
„ tel est chassé de la Cour pour Mlle *Stewart*: qu'il
„ va faire une campagne en Guinée sur la flotte
„ que l'on prépare pour cette expédition, sous les
„ ordres du Prince *Robert*. „

„ *Hamilton*, que toutes les vérités de cette Haran-
„ gue frappoient à mesure qu'il y faisoit attention,
„ parut comme revenu de quelque songe après y a-
„ voir rêvé quelques momens; & s'adressant à lui d'un
„ air reconnoissant : „ Vous êtes ? lui dit-il, l'hom-
„ me du monde qui avez l'esprit le plus agréable,
„ avec la raison la plus droite, pour le bien de
„ vos Amis. Vous venez de m'ouvrir les yeux.
„ Je commençois à me laisser séduire le plus ridi-
„ culement du monde, entraîné plutôt par de fri-
„ voles apparences, que par un véritable penchant;
„ je vous sai obligation de m'avoir arrêté sur le
„ bord du précipice. Je vous en ai bien d'autres;
„ mais, pour vous témoigner ma reconnoissance
„ de celle-ci, je veux suivre vos conseils, & me
„ mettre en retraite chez la cousine *Whitnell*, pour

152 MÉMOIRES DE LA VIE

„ m'ôter de la tête le reste de ces visions; mais,
 „ bien loin d'y aller *incognito*, je veux vous y mē-
 „ ner au retour du voyage. Mlle d'*Hamilton* sera
 „ de la partie; car, il est bon de prendre ses pré-
 „ cautions avec un homme qui a beaucoup de mé-
 „ rite, & qui dans ces rencontres n'a pas trop de
 „ bonne-foi, du moins s'il en faut croire votre
 „ Philosophe. Ne vous avisez pas d'en croire ce
 „ faquin-là, dit le Chevalier DE GRAMMONT;
 „ mais, dites-moi, comment vous vous êtes fou-
 „ ré dans la tête d'en vouloir à cette grande idole
 „ de *Stuart*? Que diable sçais-je! dit *Hamilton*.
 „ Vous connoissiez toutes les enfances dont elle
 „ s'occupe. Le vieux *Carlingford* étoit un soir chez
 „ elle, qui lui montrait à se mettre une bougie
 „ toute allumée dans la bouche, & le grand secret
 „ étoit de l'y tenir long tems par le bout allumé,
 „ sans qu'elle s'éteignit. J'ai, Dieu merci, la
 „ bouche raisonnablement grande; &, pour ren-
 „ chérir par dessus son Maître, j'y en tiens deux

DU CONTE DE GRAMMONT. 153

„ belle jambe, qu'elle ne soit toute prête à le dis-
 „ puter par la démonstration ; & , je crois qu'il ne
 „ seroit pas difficile de la mettre nue , sans qu'elle
 „ y fit réflexion , avec un peu d'adresse. Il fau-
 „ droit après tout être bien insensible , pour que
 „ ces bienheureuses occasions ne fussent d'aucune
 „ conséquence , & ne fussent aucune impression ;
 „ outre que la bonne opinion qu'on a toujours
 „ de soi-même fait qu'on s'imagine qu'une femme
 „ est prise , dès qu'elle vous distingue par une ha-
 „ bitude de familiarité , qui bien souvent ne veut
 „ rien dire. Voilà le fait à mon égard : ma pré-
 „ somption , sa beauté , le poste éclatant qui la
 „ relève , & mille gracieusetés , m'avoient empêché
 „ de faire des réflexions ; mais , il faut vous dire
 „ aussi , pour excuser mon impertinence , que la fa-
 „ cilité de lui faire les plus tendres déclarations
 „ en la louant , & les confidences qu'elle me fai-
 „ soit sur certaines choses qu'elle n'auroit pas trop
 „ dû me confier , auroient été capables d'en éblouir
 „ un autre.

„ Je lui ai donné le plus joli cheval d'Angleter-
 „ re. Vous sçavez la grace infinie dont elle est à
 „ cheval. Le Roi , qui n'aime gueres les chasses
 „ que celle de l'oiseau , parce qu'elle est commo-
 „ de pour les Dames , y étoit ces jours passés en-
 „ touré de toutes les beautés de la Cour. Il par-
 „ tit après un faucon , & toute la brillante Escadre
 „ après lui. Les jupes de Mlle Stewart , qui cou-
 „ roit à toute bride , effrayèrent son cheval , par-
 „ ce qu'il voulut bien attendre celui que je mon-
 „ tois , qui étoit son compagnon , Je fus donc
 „ le seul témoin d'un dérangement dans ses habits ,
 „ qui présenta mille beautés nouvelles à mes re-
 „ gards. J'eus le bonheur de faire des exclama-
 „ tions assez galantes & assez exagérées sur ce char-
 „ mant désordre , pour empêcher qu'elle n'en fût

254 MÉMOIRES DE LA VIE

„ interdite. Au contraire , ce sujet d'admiration
 „ a souvent été depuis un sujet de conversation
 „ qui ne paroissoit pas lui déplaire.
 „ Le vieux *Carlingsford* , & ce fou de *Crafts* ;
 „ car , il faut bien vous faire ma Confession générale : ces méchans plaisans donc lui faisoient à
 „ tout bout de champ des contes assez éveillés,
 „ qui ne laissoient pas de passer à la faveur de
 „ quelques vieilles urlupinades , ou de quelques
 „ singeries dans le récit , qui la faisoient rire de
 „ tout son cœur. Pour moi , qui ne sçai point de
 „ contes , & qui n'ai pas le talent de les faire va-
 „ loir , quand j'en sçaurois , j'étois fort embarrassé
 „ quelquefois qu'elle s'avisoit de m'en demander.
 „ Je n'en sçai point , Mademoiselle , lui dis-je un
 „ jour qu'elle me tourmentoit. Inventez en un ,
 „ me dit-elle. C'est ce que je sçai encore moins
 „ faire , lui dis-je ; mais , je vous conterai , si



DU COMTE DE GRAMMONT. 155

„ possible d'après sa figure , & d'après ce que je
„ m'imaginerois des beautés qui ne m'étoient pas
„ connues.

„ Voilà ce qui véritablement m'a pensé tourner
„ la tête. Elle voyoit bien que c'étoit d'elle, que je
„ parlois. Nous étions seuls, comme vous pou-
„ vez croire , en lui faisant un tel récit ; & mes
„ yeux faisoient tout de leur mieux , pour lui per-
„ suader que c'étoit elle que je peignois. Je ne la
„ vis point offensée de cette connoissance, ni sa
„ pudeur alarmée de la fin d'une aventure faite
„ à plaisir, & qu'il n'eut tenu qu'à moi de finir
„ d'une manière encore moins discrète. Cette
„ audience tranquille me fit donner tête baissée
„ dans tout ce que les conjectures avoient de flat-
„ teur pour moi. Je ne songeai, ni au Roi, ni à
„ sa passion pour elle, ni aux périls d'un tel enga-
„ gement : enfin, je ne sçai à quoi diable je son-
„ geois ; mais, je vois bien, que si vous n'y aviez
„ songé pour moi, j'étois capable de me perdre au
„ milieu de ces folles visions. „

„ Quelque tems après, la Cour revint à Londres,
& ce fut depuis ce retour, qu'une maligne influence
s'étant répandue sur tout ce qui regardoit la ten-
dressé, tout alla de travers dans l'Empire amoureux.
Le dépit, les soupçons, ou la jalousie, se mirent en
campagne, pour désunir les cœurs. Les faux rap-
ports, ensuite la médisance, & les tracasseries, ache-
verent de tout bouleverser.

La Duchesse de *Cléland* étoit accouchée pendant
le voyage des Bains. Jamais elle n'étoit relevée si
belle. Cela lui fit croire, qu'elle étoit en état de
reprendre ses premiers droits sur le cœur du Roi
si elle pouvoit paroître avec ce nouvel éclat de-
vant ses yeux. Ses partisans étoient du même a-
vis. On prépara son équipage pour cette expédi-
tion ; mais, la veille du jour qu'elle devoit par-

air, elle vit le jeune *Churchill* *, & fut atteinte d'un mal qui s'étoit déjà plus d'une fois opposé aux projets qu'elle avoit formés, & dont elle ne s'étoit jamais défendue que foiblement.

Un homme, qui d'Enseigne aux Gardes se voit élever à cette fortune, a sans doute un grand fond de prudence, quand il se possède assez pour ne pas s'éblouir de son bonheur. *Churchill* se para donc par-tout de sa nouvelle faveur. La *Cléveland*, qui ne lui recommandoit, ni la modération, ni la retenue sur aucun chapitre, ne se mit point en peine qu'il fût indiscret. Ainsi, ce nouveau commerce faisoit tout l'entretien de la Ville à l'arrivée de la Cour. Chacun en raisonnoit à sa fantaisie. Les uns disoient, qu'elle lui avoit-déjà donné la pension de *Germain*, avec les appointemens de *Jacob Hall*, d'autant que leurs différens mérites se trouvoient réunis dans le sien. D'autres soutenoient,

DU COMTE DE GRAMMONT. 157

ne *Nellgouyne*. La *Cleveland*, dont il ne se soucioit plus, ne laissoit pas de le deshonorer par des inconstances réitérées, par des choix indignes, & le ruinoit par des Amans à gage. Mais, le chagrin le plus sensible de tous étoit le nouveau refroidissement, & les menaces de Mlle *Stewart*. Il y avoit long-tems, qu'il lui proposoit tous les établissemens & tous les titres qu'elle auroit agréables, en attendant qu'il pût faire mieux. Elle s'étoit contentée de les refuser, sous prétexte du scandale que donneroit une élévation dont l'éclat choqueroit le Public; mais, depuis qu'on fut de retour, elle prit d'autres airs. Tantôt, elle vouloit se retirer de la Cour, pour calmer les inquiétudes éternelles de la Reine; tantôt, c'étoit pour fuir des tentations, par où elle vouloit faire entendre que son innocence n'avoit pas encore succombé. Enfin, c'étoit continuellement, ou des allarmes, ou quelque humeur chagrine, qui désoloient la tendresse du Roi.

Comme il ne pouvoit s'imaginer à qui diable elle en vouloit, il crut qu'il falloit mettre la réforme dans son ménage d'amour, pour voir si ce n'étoit point la jalousie qui l'inquiétoit. Ce fut pour cela, qu'après avoir solennellement déclaré qu'il n'auroit plus de commerce avec Madame de *Cleveland* depuis l'affaire de *Churchill*, il se mit à faire une Saint Barthelemi de tous les autres menus Amusemens qu'il avoit par-ci par-là dans la Ville. Les *Nellgouydes*, les *Miss's Davis*, & la troupe joyeuse des Chanteuses & des Danseuses des menus Plaisirs de sa Majesté, furent congédiées. Tous ces sacrifices furent inutiles. La *Stewart* continuoit à désespérer le Roi; mais, il eut bien-tôt découvert la véritable cause de ses froideurs.

L'officieuse *Cleveland* prit ce soin. Elle s'étoit déchainée sans réserve depuis sa disgrâce contre Mlle *Stewart*, qu'elle en accusoit par son imperti-

nence , & contre l'imbécillité du Roi , qui pour une idiote revêue la traitoit avec tant d'indignité. Comme elle avoit encore des créatures dans la confiance du Roi , ce fut par leur moyen qu'elle fut informée de l'état où les nouveaux traitemens de Mlle *Stewart* l'avoient réduit ; & , dès qu'elle eut trouvé ce qu'elle cherchoit , elle se rendit dans le cabinet du Roi par l'appartement d'un de ses Valets de Chambre nommé *Chivins*. Cette route ne lui étoit pas inconnue.

Le Roi revenoit de chez le *Stewart* de fort mauvaise humeur. La présence de Madame de *Cleveland* le surprit , & ne la diminua pas. Elle s'en apperçut , & l'abordant d'un ton ironique , & d'un sourire d'indignation , „ J'espère , dit-elle , qu'il „ m'est permis de venir vous rendre mes homma- „ ges , quoique la divine *Stewart* vous ait défendu „ de me voir chez moi. Je ne veux point vous

DU COMTE DE GRAMMONT. 159

„ en impose. Je ne puis souffrir, qu'une affliction
 „ si marquée vous rende la fable de votre Cour,
 „ tandis qu'on se moque impunément de vous. Je
 „ sçai, que la précieuse *Stuart* vous révoque, sous
 „ prétexte de quelque incommodité, peut-être de
 „ quelque scrupule de conscience. En je viens vous
 „ avertir, que le Duc de *Richemont* sera bien-tôt
 „ avec elle, s'il n'y est déjà. Ne m'en croyez
 „ pas, puisque ce pourroit être le ressentiment,
 „ ou l'envie, qui me le feroient dire. Suivez moi jus-
 „ qu'à son appartement, afin que vous n'ajoutiez
 „ plus de confiance à la calomnie, & que vous
 „ l'honoriez d'une préférence éternelle, si je l'ac-
 „ cuse à faux, ou que vous ne soyez plus la dupe
 „ d'une fausse prude qui vous fait faire un per-
 „ sonnage si ridicule. „

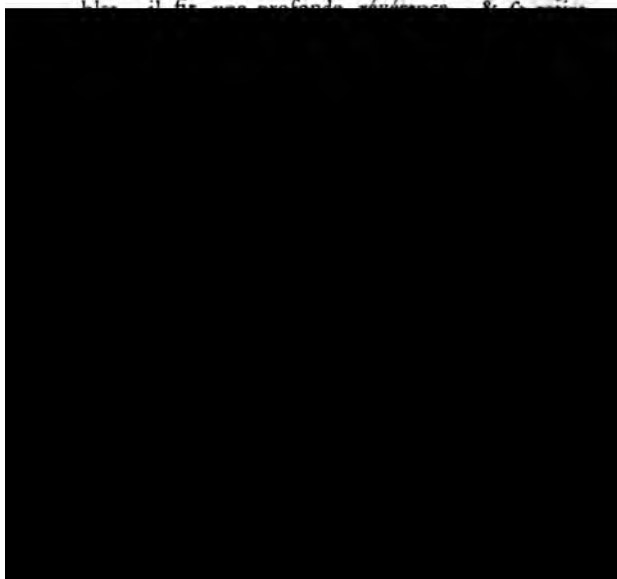
En achevant ce discours, elle le prit par la main,
 comme il étoit encore tout irrésolu, & l'entraîna
 vers le logement de sa rivale. *Chivins* étoit dans
 ses intérêts: ainsi la *Stuart* n'avoit garde d'être a-
 vertie de la visite; & *Babinaï*, dont Madame de
Cléland avoit fait la fortune, & qui la servoit à
 merveille dans cette occasion, lui vint dire que le
 Duc de *Richemont* venoit d'entrer chez la *Stuart*.
 C'étoit au milieu d'une petite galerie, qui con-
 duisoit par un dégagement du cabinet du Roi à
 ceux de ses Maîtresses. La *Cléland* lui donna le
 bon soir, comme il entroit chez sa rivale, & se
 retira pour attendre l'issue de cette aventure. *Ba-
 binaï*, qui suivoit le Roi, fut chargé de lui en ve-
 nir rendre compte.

Il étoit près de minuit. Le Roi trouva les Fem-
 mes de Chambre de sa Maîtresse qui se présente-
 rent respectueusement à son passage, & lui dirent
 tout bas, que Mlle *Stuart* avoit été fort mal de-
 puis qu'il l'avoit quittée; mais, que s'étant mise
 au lit, elle reposoit, Dieu merci. *C'est ce qu'il
 faut*



160 MÉMOIRES DE LA VIE

faut voir, dit-il en repoussant celle qui s'étoit plantée sur son passage. Il trouva véritablement la *Stuart* couchée; mais, elle ne dormoit pas. Le Duc de *Richemont* étoit assis au chevet de son lit, qui vraisemblablement dormoit encore moins. L'embaras des uns, & la colere de l'autre, furent tels qu'on se les peut imaginer dans une pareille surprise. Le Roi, qui étoit le moins violent de tous les hommes, témoigna son ressentiment au Duc de *Richemont* dans des termes dont il ne s'étoit jamais servi. Il en fut interdit, & quelque chose de plus. Il voyoit son Maître, & son Roi, justement irrité. Les premiers transports que la colere inspire dans ces occasions sont dangereux. La fenêtre de Mlle *Stuart* étoit commode pour une vengeance subite. La *Tamise* couloit au-dessous. Il y jeta les yeux; &, voyant ceux du Roi plus animés de courroux qu'il ne les en avoit cru capables, il fit une profonde réflexion. & C'est



DU COMTE DE GRAMMONT. 161

étoit tellement agité, qu'il ne sçavoit que répondre, ni aux délicatesses d'une créature qui vouloit faire la *Lucrece* à sa barbe, ni à l'assurance dont elle avoit l'effronterie de s'emporter à des reproches. Cependant, l'amour prêt de triompher de tous ses ressentimens, l'alloit mettre à ses genoux pour lui demander pardon de l'injure qu'elle lui faisoit, lorsqu'elle le pria de se retirer, & de la laisser en repos, du moins pour le reste de cette nuit, sans scandaliser ceux qui l'avoient accompagné, ou conduit chez elle, par une longue visite. Cette impertinente priere acheva de l'outrager. Il sortit, en la menaçant de ne la plus voir, & fut passer la nuit la moins tranquille qu'il eut passée depuis son rétablissement.

Le lendemain, le Duc de *Richemont* eut ordre de sortir de la Cour, & de ne se plus présenter devant le Roi; mais, il n'avoit pas attendu cet ordre, & l'on sçut qu'il partit dès le matin pour sa maison de campagne.

Mlle *Stewart*, voulant prévenir les mauvais tours qu'on pourroit donner à l'avanture de la nuit précédente, fut se jeter aux pieds de la Reine. Ce fut-là, que, faisant le personnage nouveau d'une *Madelaine* innocente, elle lui demanda pardon de sous les chagrins qu'elle avoit pu lui causer; dit qu'un repentir continuel l'avoit obligée de chercher sous les moyens de se retirer de la Cour; que cela l'avoit engagée d'écouter le Duc de *Richemont*, qui la recherchoit depuis long-tems; mais, que puisqu'elle cette recherche étoit cause de sa disgrâce, & d'un éclat qui peut-être tourneroit au désavantage de sa réputation, elle conjuroit Sa Majesté de la prendre sous sa protection, & d'obtenir du Roi qu'elle se mit dans un Couvent pour finir tous les troubles que sa présence causoit innocemment à la Cour. Tout cela fut accompagné d'une honnête quantité de larmes. C'est

164 ME'MOIRES DE LA VIE

rent : loin d'inspirer de la terreur à ceux qui devoient être du voyage , ce fut un aiguillon pour la gloire de ceux qui n'y avoient que faire. *Germain* se présenta tout des premiers ; & , sans songer , que le prétexte de sa convalescence avoit différé la conclusion de son mariage avec Mlle *Jennings* , il demanda la permission du Duc , & l'agrément du Roi , pour y servir de volontaire.

Il y avoit quelque tems que la belle *Jennings* commençoit à revenir de l'entêtement qui l'avoit séduite en sa faveur. Ce n'étoit plus gueres , que les avantages de l'établissement qui lui donnoient du goût pour ce mariage. La mollesse des empressemens d'un Amant , qui sembloit ne rendre des soins que par habitude , la rebutoit ; & le parti qu'il venoit de prendre sans son avenu , lui parut si ridicule pour lui , & si choquant pour elle , qu'elle résolut dès ce moment de n'y plus songer. Elle ouvrit petit à petit les yeux sur le faux brillant qui

DU COMTE DE GRAMMONT. 165

mais, il s'aperçut, que c'étoit tout de bon. Elle lui dit, qu'elle prenoit cet adieu pour le dernier, & le pria de ne lui en plus faire avant son départ.

Jusques-là, tout alloit bien pour elle. *Germain*, non seulement étoit confondu d'avoir eu son congé si cavalièrement; mais, il sentit redoubler tout le goût qu'il avoit eu pour elle par ces marques de son indifférence. Elle avoit donc le plaisir de le mépriser, & de le voir plus sensible que jamais. Ce ne fut pas assez. Elle voulut mal à propos ouvrir la vengeance.

On venoit de mettre au jour les *Epîtres d'Ovide*, traduites par les beaux esprits de la Cour. Elle se mit à faire une Lettre d'une Bergere au désespoir, qui s'adressoit au perfide *Germain*. Elle prit pour modèle l'Epître d'*Ariane* à *Ibésès*. Le commencement de cette Lettre étoient mot pour mot les plaintes & les reproches de cette Amante outragée au cruel qui l'abandonnoit. Tout cela étoit accommodé tellement quellement aux tems & aux conjonctures présentes. Elle avoit eu dessein d'achever cet ouvrage par une description des travaux, des périls, & des monstres, qui l'attendoient en Guinée, pour lesquels il quittoit une tendre Amante abîmée dans la douleur; mais, n'en ayant pas eu le tems, ni celui de faire transcrire tout cela pour l'envoyer sous le nom d'une autre, elle mit étourdiment dans sa poche ce fragment écrit de sa main, & plus étourdiment encore le laissa tomber au beau milieu de la Cour. Ceux, qui le ramassèrent, connurent son écriture, & en tirèrent plusieurs copies, qui eurent cours par la Ville. Cependant, sa conduite avoit si bien établi l'idée de sa sagesse, qu'on ne fit aucune difficulté de croire que la chose s'étoit passée comme on vient de dire. Quelque tems après, l'expédition de Guinée fut remise pour les raisons que tout le monde sçait; & le procédé

de

de Mlle *Fennings* la justifia sur cette Lettre. Car, quelques efforts que fissent le mérite & les nouveaux soins de *Germain* pour la ramener, jamais elle n'en voulut entendre parler.

Mais, il ne fut pas le seul qui se ressentir de cette bizarrerie, qui prenoit plaisir à desunir les cœurs, pour les engager bien-tôt après à des objets tous différens. On eut dit que le Dieu d'Amour, par un nouveau caprice, livrant tout ce qui reconnoissoit son empire aux loix de l'Himen, avoit en même-tems mis son bandeau sur les yeux de ce Dieu, pour marier tout de travers la plupart des Amans dont on a fait mention.

La belle *Stuart* épousa le Duc de *Richemont*; l'invincible *Germain*, une Peque Provinciale; Mylord *Rocheſter*, une triste Héritière; la jeune *Temple*, le sérieux *Littleton*; *Talbot*, sans ſçavoir pourquoi, prit pour femme la languissante *Binton*; *Georges Hamilton*, ſous de meilleurs auspices, épousa la



DIALOGUE DE SYLLA ET D'EUCRATE.

Quelques jours après que Sylla se fut démis de la dictature, j'appris que la réputation que j'avois parmi les philosophes lui faisoit souhaiter de me voir. Il étoit à sa maison de Tibur, où il jouissoit des premiers momens tranquilles de sa vie. Je ne sentis point devant lui le désordre où nous jette ordinairement la présence des grands hommes. Et, dès que nous fûmes seuls : SYLLA, lui dis-je, vous vous êtes donc mis vous-même dans cet état de médiocrité qui afflige presque tous les humains ? Vous avez renoncé à cet empire que votre gloire & vos vertus vous donnoient sur tous les hommes ? La fortune semble être gênée de ne plus vous élever aux honneurs.

Eucrate, me dit-il, si je ne suis plus en spectacle à l'univers, c'est la faute des choses humaines, qui ont des bornes, & non pas la mienne. J'ai cru avoir rempli ma destinée, dès que je n'ai plus eu à faire de grandes choses. Je n'étois point fait pour gouverner tranquillement un peuple esclave. J'aime à remporter des victoires, à fonder ou détruire des états, à faire des ligue, à punir un usurpateur : mais, pour ces minces détails de gouvernement où les génies médiocres ont tant d'avantages, cette lente exécution des loix, cette discipline d'une milice tranquille, mon ame ne sauroit s'en occuper.

Il est singulier, lui dis-je, que vous ayez porté tant de délicatesse dans l'ambition. Nous avons
bien

bien vu de grands hommes peu touchés de l'éclat & de la pompe qui entourent ceux qui gouvernent : mais il y en a bien peu qui n'aient été sensibles au plaisir de gouverner, & de faire, à leur fantaisie, le respect qui n'est dû qu'aux loix.

Et moi, me dit-il, Eucrate, je n'ai jamais été si peu content, que lorsque je me suis vu absolu dans Rome; que j'ai regardé autour de moi, & que je n'ai trouvé ni rivaux, ni ennemis. J'ai cru qu'on diroit, quelque jour, que tu avois châtié que des esclaves. Veux-tu, me dit, que, dans ta patrie, il n'y ait plus d'hommes qui puissent être touchés de ta gloire? Et que tu établisses la tyrannie, ne vois-tu pas qu'il n'y aura point, après toi, de prince si sage que la flatterie ne t'égale, & ne pare de ton nom de tes titres, & de tes vertus même?

Seigneur, vous changez toutes mes idées, & la façon dont je vous vois agir. Je croyois que vous aviez de l'ambition, mais aucun amour de la gloire: je voyois bien que votre ame étoit grande, mais je ne soupçonnois pas qu'elle fût grande dans votre vie, sembloit me montrer un homme dévoré du désir de commander, & qui, par les plus funestes passions, se chargeoit, avec lui-même, de la honte, des remords, & de la bassesse attachés à la tyrannie. Car enfin, vous avez sacrifié à votre puissance; vous vous êtes rendu redoutable à tous les Romains; vous avez sans pitié les fonctions de la plus terrible tyrannie que le monde ait eue. Le sénat ne vit qu'en vous un défenseur si impitoyable. Quelqu'un dit: Sylla, jusqu'à quand répandras-tu le sang? Pour Veux-tu ne commander qu'à des muets? Pour lors, vous publiez ces tables qui décidaient de la vie & de la mort de chaque citoyen.

Et c'est tout le sang que j'ai versé qui m'a mis en état de faire la plus grande de toutes mes actions. Si j'avois gouverné les Romains avec douceur, quelle merveille, que l'ennui, que le dégoût, qu'un caprice m'eussent fait quitter le gouvernement ! Mais je me suis démis de la dictature, dans le temps qu'il n'y avoit pas un seul homme dans l'univers qui ne crût que la dictature étoit mon seul asyle. J'ai paru devant les Romains, citoyen au milieu de mes concitoyens ; & j'ai osé leur dire : je suis prêt à rendre compte de tout le sang que j'ai versé pour la république ; je répondrai à tous ceux qui viendront me demander leur pere, leur fils, ou leur frere. Tous les Romains se sont tus devant moi.

Cette belle action dont vous me parlez me paroît bien imprudente. Il est vrai que vous avez eu pour vous le nouvel étonnement dans lequel vous avez mis les Romains. Mais comment osâtes-vous leur parler de vous justifier, & de prendre pour juges des gens qui vous devoient tant de vengeances ?

Quand toutes vos actions n'auroient été que sévères pendant que vous étiez le maître, elles devenoient des crimes affreux dès que vous ne l'étiez plus.

Vous appelez des crimes, me dit-il, ce qui a fait le salut de la république ? Vouliez-vous que je visse tranquillement des sénateurs trahir le sénat, pour ce peuple qui, s'imaginant que la liberté doit être aussi extrême que le peut être l'esclavage, cherchoit à abolir la magistrature même ?

Le peuple, gêné par les loix & par la gravité du sénat, a toujours travaillé à renverser l'un & l'autre. Mais celui qui est assez ambitieux pour le servir contre le sénat & les loix, le fut toujours assez pour devenir son maître. C'est ainsi que nous avons vu finir tant de républiques dans la Grece & dans l'Italie.

Pour prévenir un pareil malheur, le sénat a toujours été obligé d'occuper à la guerre ce peu-

ple indocile. Il a été forcé, malgré lui, à ravager la terre, & à soumettre tant de nations dont l'obéissance nous pèse. A présent que l'univers n'a plus d'ennemis à nous donner, quel seroit le destin de la république ? Et, sans moi, le sénat auroit-il pu empêcher que le peuple, dans sa fureur aveugle pour la liberté, ne se livrât lui-même à Marius, ou au premier tyran qui lui auroit fait espérer l'indépendance ?

Les dieux, qui ont donné à la plupart des hommes une lâche ambition, ont attaché à la liberté presque autant de malheurs qu'à la servitude. Mais, quelque doive être le prix de cette noble liberté il faut bien le payer aux dieux.

La mer engloutit les vaisseaux, elle submerge des pays entiers ; & elle est pourtant utile aux humains.

La postérité jugera ce que Rome n'a pas encore osé examiner : elle trouvera peut-être que je n'ai pas versé assez de sang, & que tous les peuples

par la manière dont j'ai traité le seul grand peuple de l'univers, de l'excès de ce mépris pour tous les autres.

J'ai cru qu'étant sur la terre, il falloit que j'y fusse libre. Si j'étois né chez les barbares, j'aurois moins cherché à usurper le trône pour commander, que pour ne pas obéir. Né dans une république, j'ai obtenu la gloire des conquérans, en ne cherchant que celle des hommes libres.

Lorsqu'avec mes soldats je suis entré dans Rome, je ne respirois ni la fureur, ni la vengeance. J'ai jugé sans haine, mais aussi sans pitié, les Romains étonnés. Vous étiez libres, ai-je dit, & vous vouliez vivre esclaves ? Non. Mais mourez ; & vous aurez l'avantage de mourir citoyens d'une ville libre.

J'ai cru qu'ôter la liberté à une ville dont j'étois citoyen, étoit le plus grand des crimes. J'ai puni ce crime-là : & je ne me suis point embarrassé si je serois le bon ou le mauvais génie de la république. Cependant le gouvernement de nos pères a été rétabli ; le peuple a expié tous les affronts qu'il avoit faits aux nobles ; la crainte a suspendu les jalousies ; & Rome n'a jamais été si tranquille.

Vous voilà instruit de ce qui m'a déterminé à toutes les sanglantes tragédies que vous avez vues. Si j'avois vécu dans ces jours heureux de la république, où les citoyens, tranquilles dans leurs maisons, y rendoient aux dieux une ame libre, vous m'auriez vu passer ma vie dans cette retraite, que je n'ai obtenue que par tant de sang & de sueur.

Seigneur, lui dis-je, il est heureux que le ciel ait épargné au genre humain le nombre des hommes tels que vous. Nés pour la médiocrité, nous sommes accablés par les esprits sublimes. Pour qu'un homme soit au-dessus de l'humanité, il en coûte trop cher à tous les autres.

Vous avez regardé l'ambition des héros comme une passion commune ; & vous n'avez fait cas que

de l'ambition qui raisonne. Le desir insatiable de dominer, que vous avez trouvé dans le cœur de quelques citoyens, vous a fait prendre la résolution d'être un homme extraordinaire; l'amour de votre liberté vous a fait prendre celle d'être terrible & cruel. Qui diroit qu'un héroïsme de principe eût été plus funeste qu'un héroïsme d'impétuosité? Mais si, pour vous empêcher d'être esclave, il vous a fallu usurper la dictature, comment avez-vous osé la rendre? Le peuple romain, dites-vous, vous a vu défarmé, & n'a point attenté sur votre vie. C'est un danger auquel vous avez échappé; un plus grand danger peut vous attendre. Il peut vous arriver de voir quelque jour un grand criminel jouir de votre modération, & vous confondre dans la foule d'un peuple soumis.

J'ai un nom, me dit-il; & il me suffit pour ma sûreté & celle du peuple romain. Ce nom arrête toutes les entreprises; & il n'y a point d'ambition qui n'en soit écartée. Sulla refuse; & son



E SYLLA ET D'EUCRATE. 173

loute, me dit-il. J'ai étonné les hommes ; beaucoup. Repassez dans votre mémoire : de ma vie ; vous verrez que j'ai tout tiré incise, & qu'il a été l'ame de toutes mes

Ressouvenez-vous de mes démêlés avec Je fus indigné de voir un homme sans nom, la bassesse de sa naissance, entreprendre de les premières familles de Rome dans la peuple : & , dans cette situation , je portois poids d'une grande ame. J'étois jeune , & solus de me mettre en état de demander à Marius de ses mépris. Pour cela , je l'at- avec ses propres armes , c'est-à-dire , par oires contre les ennemis de la république.

ue , par le caprice du sort , je fus obligé de Rome , je me conduisis de même : j'allai guerre à Mithridate ; & je crus détruire Ma- force de vaincre l'ennemi de Marius. Pen- e je laissai ce Romain jouir de son pouvoir opulace , je multipliois ses mortifications ; forçois tous les jours d'aller au capitolé ren- es aux dieux des succès dont je le désespé- e lui faisois une guerre de réputation , plus cent fois que celle que mes légions faisoient barbare. Il ne sortoit pas un seul mot de che , qui ne marquât mon audace ; & mes s actions , toujours superbes , étoient pour de funestes prétextes. Enfin , Mithridate de- la paix ; les conditions étoient raisonnables : ome avoit été tranquille , ou si ma fortune pas été chancelante , je les aurois acceptées. mauvais état de mes affaires m'obligea de re plus dures ; j'exigeai qu'il détruisit sa & qu'il rendit aux rois ses voisins tous les nt il les avoit dépouillés. Je te laisse , lui le royaume de tes pères , à toi qui devrois ercier de ce que je te laisse la main avec la- u as signé l'ordre de faire mourir en un jour

cent mille Romains. Mithridate resta immobile; & Marius, au milieu de Rome, en trembla.

Cette même audace, qui m'a si bien servi contre Mithridate, contre Marius, contre son fils, contre Thélésinus, contre le peuple, qui a soutenu toute ma dictature, a aussi défendu ma vie le jour que je l'ai quittée: & ce jour, assure ma liberté pour jamais.

Seigneur, lui dis-je, Marius raisonnoit comme vous, lorsque, couvert du sang de ses ennemis & de celui de Romains, il montrait cette audace que vous avez punie. Vous avez bien pour vous quelques victoires de plus, & de plus grands excès. Mais, en prenant la dictature, vous avez donné l'exemple du crime que vous avez puni. Voilà l'exemple qui sera suivi, & non pas celui d'une modération qu'on ne fera qu'admirer.

Quand les dieux ont souffert que Sylla se soit impunément fait dictateur dans Rome, ils y ont permis la liberté pour jamais. Il faudroit qu'ils

LE
T E M P L E
DE
G N I D E.

. . . . Non murmura vestra columbæ,
Brachia non hederæ , non vincant oscula conchæ.

Fragment d'un épithalame de l'empereur Gallien



P R E F A C E

D U
T R A D U C T E U R.

UN ambassadeur de France à la Porte ottomane, connu par son goût pour les lettres, ayant acheté plusieurs manuscrits grecs, il les porta en France. Quelques-uns de ces manuscrits m'étant tombés entre les mains, j'y ai trouvé l'ouvrage dont je donne ici la traduction.

Peu d'auteurs grecs sont venus jusqu'à nous, soit qu'ils aient péri dans la ruine

•

H 4

des

176 P R E F A C E

des bibliothèques, ou par la négligence des familles qui les possédoient.

Nous recouvrons de temps en temps quelques pièces de ces trésors. On a trouvé des ouvrages jusques dans les tombeaux de leurs auteurs; & , ce qui est à peu près la même chose, on a trouvé celui-ci parmi les livres d'un évêque grec.

On ne sçait ni le nom de l'auteur, ni le temps auquel il a vécu. Tout ce qu'on en peut dire, c'est qu'il n'est pas antérieur à Sapho, puisqu'il en parle dans son ouvrage.

Quant à ma traduction, elle est fi

dois le peu de momens heureux que je puis compter dans ma vie, je souhaite, de tout mon cœur, que cet ouvrage puisse lui plaire. Je l'adore encore; &, s'il n'est plus l'objet de mes occupations, il l'est de mes regrets.

Que si les gens graves desiroient de moi quelque ouvrage moins frivole, je suis en état de les satisfaire. Il y a trente ans que je travaille à un livre de douze pages, qui doit contenir tout ce que nous sçavons sur la métaphysique, la politique & la morale, & tout ce



LE TEMPLE DE GNIDE.



PREMIER CHANT.

Vénus préfère le séjour de Gnide à celui de Paphos & d'Amathonte. Elle ne descend point de l'Olympe sans venir parmi les Gnidiens. Elle a tellement accoutumé ce peuple heureux à sa vue, qu'il ne sent plus cette horreur sacrée qu'inspire la présence des dieux. Quelquefois elle se couvre d'un nuage, & on la reconnoît à l'odeur divine qui sort de ses cheveux parfumés d'ambroisie.

La ville est au milieu d'une contrée sur laquelle les dieux ont versé leurs bienfaits à pleines mains : On y jouit d'un printemps éternel ; la terre, heureusement fertile, y prévient tous les souhaits ; les troupeaux y paissent sans nombre ; les vents semblent n'y regner que pour répandre par-tout l'esprit des fleurs ; les oiseaux y chantent sans cesse ; vous diriez que les bois sont harmonieux ; les ruisseaux murmurent dans les plaines ; une chaleur douce fait tout éclore ; l'air ne s'y respire qu'avec la volupté.

Auprès de la ville, est le palais de Vénus. Vulcan lui-même en a bâti les fondemens ; il travailla pour son infidelle, quand il voulut lui faire oublier le cruel affront qu'il lui fit devant les dieux.

Il me seroit impossible de donner une idée des charmes de ce palais ; il n'y a que les Grâces qui puissent décrire les choses qu'elles ont faites. L'or, l'azur, les rubis, les diamans y brillent de toutes parts. . . . Mais j'en peins les richesses & non pas les beautés.

Les jardins en sont enchantés : Flore & Pomone en ont pris soin ; leurs nymphes les cultivent. Les fruits y renaissent sous la main qui les cueille ; les fleurs succèdent aux fruits. Quand Vénus s'y promène, entourée de ses Gniennes, vous diriez que, dans leurs jeux folâtres, elles vont détruire ces jardins délicieux : mais, par une vertu secrète, tout se répare en un instant.

Vénus aime à voir les danses naïves des filles de Gnide. Ses nymphes se confondent avec elles. La déesse prend part à leurs jeux ; elle se dépoille de sa majesté ; assise au milieu d'elles, elle voit régner dans leurs cœurs la joie & l'innocence.

On découvre de loin une grande prairie, toute parée de l'émail des fleurs. Le berger vient les cueillir avec sa bergère ; mais celle qu'elle a trouvée est toujours la plus belle, & il croit que Flore l'a faite exprès.



Non loin de-là , est un bois antique & sacré , où le jour n'entre qu'à peine : des chenes , qui semb'ent immortels , portent au ciel une tête qui se dérobe aux yeux. On y sent une frayeur religieuse : vous diriez que c'étoit la demeure des dieux , lorsque les hommes n'étoient pas encore sortis de la terre.

Quand on a trouvé la lumière du jour , on monte une petite colline , sur laquelle est le temple de Vénus : l'univers n'a rien de plus saint ni de plus sacré que ce lieu.

Ce fut dans ce temple que Vénus vit , pour la première fois , Adonis : le poison coula au cœur de la déesse. Quoi ! dit-elle , j'aimerois un mortel ! Hélas ! je sens que je l'adore. Qu'on ne m'adresse plus de vœux : il n'y a plus à Gnide d'autre dieu qu'Adonis.

Ce fut dans ce lieu qu'elle appella les Amours , lorsque , piquée d'un défi téméraire , elle les consulta. Elle étoit en doute si elle s'exposeroit nue aux regards du berger troyen. Elle cacha sa ceinture sous ses cheveux ; ses nymphes la parfumèrent ; elle monta sur son char trainé par des cygnes , & arriva dans la Phrygie. Le berger balançoit entre Junon & Pallas ; il la vit , & ses regards errèrent & moururent : la pomme d'or tomba aux pieds de la déesse : il voulut parler , & son désordre décida.

Ce fut dans ce temple que la jeune Pŷché vint avec sa mère , lorsque l'Amour , qui voloit autour des lambris dorés , fut surpris lui-même par un de ses regards. Il sentit tous les maux qu'il fait souffrir. C'est ainsi , dit-il , que je blesse ! Je ne puis soutenir mon arc ni mes flèches. Il tomba sur le sein de Pŷché. Ah ! dit-il , je commence à sentir que je suis le dieu des Plaisirs.

Lorsqu'on entre dans ce temple , on sent dans le cœur un charme secret , qu'il est impossible d'ex-



primer : l'ame est saisie de ces ravissements que les dieux ne sentent eux-même que lorsqu'ils sont dans la demeure céleste.

Tout ce que la nature a de riant est joint à tout ce que l'art a pu imaginer de plus noble & de plus digne des dieux.

Une main , sans doute immortelle , l'a par-tout orné de peintures qui semblent respirer. On y voit la naissance de Vénus ; le ravissement des dieux qui la virent ; son embarras de se voir toute nue ; & cette pudeur , qui est la première des graces.

On y voit les amours de Mars & de la déesse. Le peintre a représenté le dieu sur son char , fier & même terrible : la Renommée vole au-tour de lui ; la Peur & la Mort marchent devant ses courriers couverts d'écume ; il entre dans la mêlée , & une poussière épaisse commence à le dérober. D'un autre côté , on le voit couché languissamment sur



De l'autre côté, on voit le dieu impatient qui entraîne sa divine épouse; elle fait tant de résistance, que l'on croiroit que c'est la fille de Cérès que Pluton va ravir, si l'œil qui voit Vénus pouvoit jamais se tromper.

Plus loin de-là, on le voit qui l'enlève pour l'emporter sur le lit nuptial. Les dieux suivent en foule. La déesse se débat, & veut échapper des bras qui la tiennent. Sa robe fuit ses genoux, la toile vole: mais Vulcain répare ce beau désordre, plus attentif à la cacher, qu'ardent à la ravir.

Enfin, on le voit qui vient de la poser sur le lit que l'Hymen a préparé: il l'enferme dans les rideaux; & il croit l'y tenir pour jamais. La troupe importune se retire: il est charmé de la voir s'éloigner. Les déesses jouent entr'elles: mais les dieux paroissent tristes; & la tristesse de Mars a quelque chose d'aussi sombre que la noire jalousie.

Charmée de la magnificence de son temple, la déesse elle-même y a voulu établir son culte: elle en a réglé les cérémonies, institué les fêtes; & elle y est, en même-temps, la divinité & la prêtresse.

Le culte qu'on lui rend presque par toute la terre, est plutôt une profanation, qu'une religion. Elle a des temples où toutes les filles de la ville se prostituent en son honneur, & se font une dot des profits de leur dévotion. Elle en a où chaque femme mariée va, une fois en sa vie, se donner à celui qui la choisit, & jette dans le sanctuaire l'argent qu'elle a reçu. Il y en a d'autres où les courtisanes de tous les pays, plus honorées que les matrones, vont porter leurs offrandes. Il y en a, enfin, où les hommes se font eunuques, & s'habillent en femmes, pour servir dans le sanctuaire, consacrant à la déesse, & le sexe qu'ils n'ont plus, & celui qu'ils ne peuvent pas avoir.

Mais elle a voulu que le peuple de Gnide eût un culte plus pur, & lui rendit des honneurs plus dignes-

dignes d'elle. Là, les sacrifices sont des soupîrs, & les offrandes un cœur tendre. Chaque amant adresse ses vœux à sa maîtresse, & Vénus les reçoit pour elle.

Par-tout où se trouve la beauté, on l'adore comme Vénus même: car la beauté est aussi divine qu'elle.

Leurs cœurs amoureux viennent dans le temple; ils vont embrasser les autels de la Fidélité & de la Constance.

Ceux qui sont accablés des rigueurs d'une cruelle y viennent soupîrer; ils sentent diminuer leurs tourmens: ils trouvent dans leur cœur la flatteuse espérance.

La déesse, qui a promis de faire le bonheur des vrais amans, le mesure toujours à leurs peines.

La jalousie est une passion qu'on peut avoir, mais qu'on doit taire. On adore en secret les caprices

quel il doit se rendre : mais c'est une profanation de se rendre sans aimer.

L'Amour est attentif à la félicité des Gnidiens : il choisit les traits dont il les blesse. Lorsqu'il voit une amante affligée, accablée des rigueurs d'un amant, il prend une flèche trempée dans les eaux du fleuve d'Oubli. Quand il voit deux amans qui commencent à s'aimer, il tire sans cesse sur eux de nouveaux traits. Quand il en voit dont l'amour s'affoiblit, il le fait soudain renaitre, ou mourir : car il épargne toujours les derniers jours d'une passion languissante : on ne passe point par les dégoûts avant de cesser d'aimer ; mais de plus grandes douceurs font oublier les moindres.

L'Amour a ôté de son carquois les traits cruels dont il blessa l'hédre & Ariane, qui, mêlés d'amour & de haine, servent à monter sa puissance, comme la foudre sert à faire connoître l'empire de Jupiter.

A mesure que le dieu donne le plaisir d'aimer, Vénus y joint le bonheur de plaire.

Les filles entrent chaque jour dans le sanctuaire, pour faire leur prière à Vénus. Elles y expriment des sentimens naifs comme le cœur qui les fait naître. Reine d'Amathonte, disoit une d'elles, ma flamme pour Thirlis est éteinte ; je ne te demande pas de me rendre mon amour ; ~~mais~~ seulement qu'Ixiphile m'aime.

Une autre disoit tous bas : Puissante déesse, donne-moi la force de cacher quelque temps mon amour à mon berger, pour augmenter le prix de l'aveu que je veux lui en faire.

Déesse de Cythere, disoit une autre, je cherche la solitude ; les jeux de mes compagnes ne me plaisent plus. J'aime peut-être. Ah ! si j'aime quelqu'un, ce ne peut être que Daphnis.

Dans les jours de fêtes, les filles & les jeunes garçons viennent réciter des hymnes en l'honneur
de

de Vénus: souvent ils chantent sa gloire, en chantant leurs amours.

Un jeune Gnidien, qui tenoit par la main sa maîtresse, chantoit ainsi: Amour, lorsque tu vis Pŷché, tu te blessas sans doute des mêmes traits dont tu viens de blesser mon cœur: ton bonheur n'étoit pas différent du mien; car tu sentoies mes feux, & moi j'ai senti tes plaisirs.

J'ai vu tout ce que je décris. J'ai été à Gnide; j'y ai vu Thémire, & je l'ai aimée: je l'ai vue encore, & je l'ai aimée davantage. Je resterai toute ma vie à Gnide avec elle; & je serai le plus heureux des mortels.

Nous irons dans le temple; & jamais il n'y fera entré un amant si fidèle: nous irons dans le palais de Vénus; & je croirai que c'est le palais de Thémire: j'irai dans la prairie, & je cueillerai des fleurs, que je mettrai sur son sein: peut-être que je pourrai la conduire dans le bocage, où tant de

Gnidiens, elle sourioit à l'un, parloit à l'oreille à l'autre, soutenoit son bras sur un troisieme, crioit à deux autres de la suivre. Elle étoit belle & parée avec art; le son de sa voix étoit imposteur comme ses yeux. O ciel! que d'allarmes ne causa-t-elle point aux vraies amantes! Elle se présenta à l'oracle, aussi fière que les déesses: mais soudain nous entendimes une voix, qui sortoit du sanctuaire: Perfide, comment oses-tu porter tes artifices jusques dans les lieux où je regne avec la candeur? Je vais te punir d'une manière cruelle: je t'ôterai tes charmes; mais je te laisserai le cœur comme il est. Tu appelleras tous les hommes que tu verras, ils te fuiront comme une ombre plaintive; & tu mourras accablée de refus & de mépris.

Une courtisane de Nocrétis vint ensuite, toute brillante des dépouilles de ses amans. Va, dit la déesse, tu te trompes, si tu crois faire la gloire de mon empire: ta beauté fait voir qu'il y a des plaisirs; mais elle ne les donne pas. Ton cœur est comme le fer; &, quand tu verrois mon fils même, tu ne sçaurois l'aimer. Va prodiguer tes faveurs aux hommes lâches qui les demandent & qui s'en dégoûtent; va leur montrer des charmes, que l'on voit soudain, & que l'on perd pour toujours. Tu n'es propre qu'à faire mépriser ma puissance.

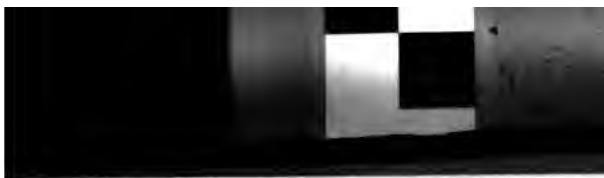
Quelque temps après, vint un homme riche, qui levoit les tributs du roi de Lydie. Tu me demandes, dit la déesse, une chose que je ne sçau-rois faire, quoique je sois la déesse de l'amour. Tu achètes des beautés, pour les aimer; mais tu ne les aime pas, parce que tu les achètes. Tes trésors ne te seront point inutiles; ils te serviront à te dégoûter de tout ce qu'il y a de plus charmant dans la nature.

Un jeune homme de Doride, nommé Aristée, se présenta ensuite: il avoit vu à Gnide la char-

mante Camille; il en étoit éperduement amoureux : il sentoît tout l'excès de son amour; & il venoit demander à Vénus qu'il pût l'aimer davantage.

Je connois ton cœur, lui dit la déesse; tu sçais aimer. J'ai trouvé Camille digne de toi : j'aurois pu la donner au plus grand toi du monde ; mais les rois la méritent moins que les bergers.

Je parus ensuite avec Thémire. La déesse me dit : Il n'y a point, dans mon empire, de mortel qui me soit plus soumis que toi. Mais que veux-tu que je fasse ? Je ne sçaurois te rendre plus amoureux, ni Thémire plus charmante. Ah ! lui dis-je, grande déesse, j'ai mille graces à vous demander : faites que Thémire ne pense qu'à moi ; qu'elle ne voie que moi ; qu'elle se réveille en songeant à moi ; qu'elle craigne de me perdre, quand je suis présent ; qu'elle m'espere dans mon absence ; que, toujours charmée de me voir, elle regrette encore tous les momens qu'elle a passés sans moi.



ce, au jugement de Vénus même, se vit aussi heureux epoux, que Thésée & Pâris avoient été heureux amans.

Il vint trente filles de Corinthe, dont les cheveux tomboient à grosses boucles sur les épaules. Il en vint dix de Salamine, qui n'avoient encore vu que treize fois le cours du soleil. Il en vint quinze de l'isle de Lesbos; & elles se disoient l'une à l'autre: je me sens toute émue, il n'y a rien de si charmant que vous: si Venus vous voit des mêmes yeux que moi, elle vous couronnera au milieu de toutes les beautés de l'univers.

Il vint cinquante femmes de Milet. Rien n'approchoit de la blancheur de leur teint, & de la régularité de leurs traits: tout faisoit voir, ou promettoit un beau corps; & les dieux, qui les formèrent, n'auroient rien fait de plus digne d'eux, s'ils n'avoient plus cherché à leur donner des perfections que des graces.

Il vint cent femmes de l'isle de Chypre. Nous avons, disoient-elles, passé notre jeunesse dans le temple de Vénus; nous lui avons consacré notre virginité & notre pudeur même. Nous ne rougissons point de nos charmes: nos manieres, quelquefois hardies & toujours libres, doivent nous donner de l'avantage sur une pudeur qui s'alarme sans cesse.

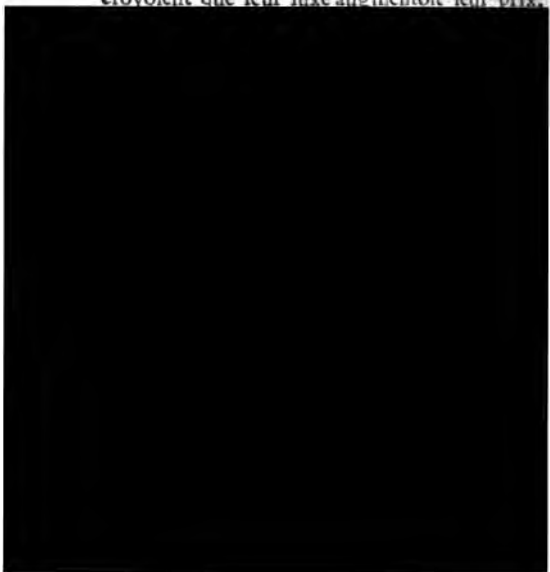
Je vis les filles de la superbe Lacédémone. Leur robe étoit ouverte par les côtés, depuis la ceinture, de la manière la plus immodeste: & cependant elles faisoient les prudes, & soutenoient qu'elles ne violoient la pudeur que par amour pour la patrie.

Mer fameuse par tant de naufrages, vous savez conserver des dépôts précieux. Vous vous caimâtes, lorsque le navire Argo porta la toison d'or sur votre plaine liquide; & lorsque cinquante beautés sont parties de Colchos, & se sont consacrées à vous, vous vous êtes courbée sous elles.



Je vis aussi Oriane, semblable aux déesses. Ses beautés de Lydie entouroient leur reine. Elle avoit envoyé devant elle cent jeunes filles avoient présenté à Vénus une offrande de deux talents. Candaule étoit venu lui-même, plus égaré par son amour que par la pourpre royale; il passoit les jours & les nuits à dévorer de ses regards les charmes d'Oriane; ses yeux erroient sur son beau corps, & ses yeux ne se laissoient jamais. Hélas! disoit-il, je suis heureux; mais c'est une chose qui n'est sûre que de Vénus & de moi. Mon bonheur seroit plus grand, s'il donna l'envie. Belle reine, quittez ces vains ornements, faites tomber cette toile importune; montrez-vous à l'univers; laissez le prix de la beauté, & rendez des autels.

Après de-là, étoient vingt Babyloniennes; elles avoient des robes de pourpre brodées d'or; elles crovoient que leur luxe augmentoit leur prix.





le sein de votre famille , le cœur que vous lui rapportez.

Il vint des femmes de cette ville puissante qui envoie ses vaisseaux au bout de l'univers : les ornemens fatiguoient leur tête superbe ; toutes les parties du monde sembloient avoir contribué à leur parure.

Dix beautés vinrent des lieux où commence le jour : elles étoient filles de l'Aurore ; & , pour la voir , elles se levoient tous les jours avant elle. Elles se plaignoient du Soleil , qui faisoit disparaître leur mère ; elles se plaignoient de leur mère , qui ne se montrait à elles que comme au reste des mortels.

Je vis , sous une tente , une reine d'un peuple des Indes. Elle étoit entourée de ses filles , qui déjà faisoient espérer les charmes de leur mère : des eunuques la servoient , & leurs yeux regardoient la terre : car , depuis qu'ils avoient respiré l'air de Gnide , ils avoient senti redoubler leur affreuse mélancolie.

Les femmes de Cadis , qui sont aux extrémités de la terre , disputèrent aussi le prix. Il n'y a point de pays dans l'univers , où une belle ne reçoive des hommages ; mais il n'y a que les plus grands hommages qui puissent apaiser l'ambition d'une belle.

Les filles de Gnide parurent ensuite. Belles sans ornemens , elles avoient des graces , au lieu de perles & de rubis. On ne voyoit sur leur tête que les présens de Flore ; mais ils y étoient plus dignes des embrassemens de Zéphyr. Leur robe n'avoit d'autre mérite que celui de marquer une taille charmante , & d'avoir été filée de leurs propres mains.

Parmi toutes ces beautés , on ne vit point la jeune Camille. Elle avoit dit : Je ne veux point dis-

pu-

puter le prix de la beauté; il me suffit que mon cher Ariette me trouve belle.

Diane rendoit ces jeux celebres par sa présence. Elle n'y venoit point disputer le prix: car les déesses ne se comparent point aux mortelles. Je la seule, elle étoit belle comme Vénus; je la vis près de Vénus, elle n'étoit plus que Diane.

Il n'y eut jamais un si grand spectacle: les peuples étoient séparés des peuples; les yeux erroient de pays en pays, depuis le couchant jusqu'à l'aurore: il sembloit que Gnide fût tout l'univers.

Les dieux ont partagé la beauté entre les nations comme la nature l'a partagée entre les déesses. Ici on voyoit la beauté fiere de Pallas; ici, la grandeur & la majesté de Junon; plus loin, la simplicité de Diane, la délicatesse de Thétis, le charme des Graces, & quelquefois le sourire de Vénus.

Il sembloit que chaque peuple eût une maniere particuliere d'exprimer sa pudeur, & que toutes les femmes voulussent se jouer des yeux. Les unes couvroient la gorge; & cachotent leurs épaules; les autres les épaules, & couvroient le pied.



QUATRIEME CHANT.

Durant que Thémire étoit occupée avec ses compagnes au culte de la déesse, j'entrai dans un bois solitaire ; j'y trouvai le tendre Aristée. Nous nous étions vus le jour que nous avions été consulter l'oracle ; c'en fut assez pour nous engager à nous entretenir : car Vénus met dans le cœur, en présence d'un habitant de Gnide, le charme secret que trouvent deux amis, lorsqu'après une longue absence ils sentent dans leurs bras le doux objet de leurs inquiétudes.

Ravis l'un de l'autre, nous sentîmes que notre cœur se donnoit ; il sembloit que la tendre Amirié soit descendue du ciel, pour se placer au milieu de nous. Nous nous racontâmes mille choses de notre vie. Voici, à peu près, ce que je lui dis :

Je suis né à Sybaris, où mon pere Antiloque étoit prêtre de Venus. On ne met point, dans cette ville, de différence entre les voluptés & les besoins ; on bannit tous les arts qui pourroient troubler un sommeil tranquille ; on donne des prix, aux dépens du public, à ceux qui peuvent découvrir des voluptés nouvelles ; les citoyens ne se soucient que des bouffons qui les ont divertis, & ont perdu la mémoire des magistrats qui les ont gouvernés.

On y abuse de la fertilité du terroir, qui y procure une abondance éternelle ; & les faveurs des dieux sur Sybaris ne servent qu'à encourager le luxe & la mollesse.

Les hommes sont si efféminés, leur parure est si semblable à celle des femmes, ils composent si bien sur teint, ils se frisent avec tant d'art, ils em-

Tome V.

I

ploient

devoit faire quelque jour la félicité de ma vie.

Je me rembarquai ; & la tempête me jetta à Lesbos. C'est encore une île peu chérie de Vénus : elle a ôté la pudeur du visage des femmes, la foiblesse de leur corps , & la timidité de leur ame. Grande Vénus, laisse brûler les femmes de Lesbos d'un feu légitime ; épargne à la nature humaine tant d'horreurs.

Mitylène est la capitale de Lesbos ; c'est la patrie de la tendre Sappho. Immortelle comme les Muses, cette fille infortunée brûle d'un feu qu'elle ne peut éteindre. Odieuse à elle-même, trouvant ses ennuis dans ses charmes, elle hait son sexe, & le cherche toujours. Comment, dit-elle, une flamme si vaine peut-elle être si cruelle ? Amour, tu es cent fois plus redoutable quand tu te joues, que quand tu t'irrites.

Enfin je quittai Lesbos ; & le sort me fit trouver une île plus profane encore : c'étoit celle de



une déesse. Un charme secret étoit répandu sur toute sa personne : elle n'étoit point belle comme Vénus , mais elle étoit ravissante comme elle : tous ses traits n'étoient point réguliers , mais ils enchantotent tous ensemble : vous n'y trouviez point ce qu'on admire , mais ce qui pique ; ses cheveuxomboient négligemment sur ses épaules , mais cette négligence étoit heureuse : sa taille étoit charmante ; elle avoit cet air que la nature donne seule. & dont elle cache le secret aux peintres même. Elle vit mon étonnement ; elle en sourit. Dieux ! quel souris ! Je suis , me dit-elle d'une voix qui pénétoit le cœur , la seconde des Graces : Vénus , qui m'envoie , veut te rendre heureux ; mais il faut que tu ailles l'adorer dans son temple de Gnide. Elle fuit ; mes bras la suivirent : mon songe s'envola avec elle ; & il ne me resta qu'un doux regret de ne la plus voir , mêlé du plaisir de l'avoir vue.

Je quitterai donc l'isle de Délos : j'arrivai à Gnide. Je puis dire que d'abord je respirai l'amour. Je sentis , je ne puis pas bien exprimer ce que je sentis. Je n'aimois pas encore , mais je cherchois à aimer : mon cœur s'échauffoit comme dans la présence de quelque beauté divine. J'avancai ; & je vis , de loin , de jeunes filles qui jouoient dans la prairie : je fus d'abord entraîné vers elles. Insensé que je suis ! disois-je : j'ai , sans aimer , tous les égaremens de l'amour : mon cœur vole déjà vers des objets inconnus ; & ces objets lui donnent de l'inquiétude. J'approchai : je vis la charmante Thémire. Sans doute que nous étions faits l'un pour l'autre. Je ne regardai qu'elle ; & je crois que je serois mort de douleur , si elle n'avoit tourné sur moi quelques regards. Grande Vénus , m'écriai-je , puisque vous devez me rendre heureux , faites que ce soit avec cette bergère : je renonce à toutes les autres beautés ; elle seule peut remplir vos promesses & tous les vœux que je ferai jamais.

CINQUIÈME CHANT.

JE parlois encore au jeune Aristée de mes tendres amours, ils lui firent soupirer les siens; je soulageai son cœur, en le priant de me les raconter. Voici ce qu'il me dit: je n'oublierai rien; car je suis inspiré par le même dieu qui le faisoit parler.

Dans tout ce récit, vous ne trouverez rien que de très-simple: mes aventures ne sont que les sentimens d'un cœur tendre, que mes plaisirs, que mes peines; &c, comme mon amour pour Camille fait le bonheur, il fait aussi toute l'histoire de ma vie.

Camille est fille d'un des principaux habitans de Grèce: elle est belle: elle a une physionomie qui

qu'elle dit , tout ce qu'elle fait , a les charmes de la simplicité ; vous trouvez toujours une bergère naïve. Des graces si légères, si fines, si délicates, se font remarquer, mais se font encore mieux sentir.

Avec tout cela , Camille m'aime ; elle est ravie quand elle me voit , elle est fâchée quand je la quitte ; & , comme si je pouvois vivre sans elle, elle me fait promettre de revenir. Je lui dis toujours que je l'aime , elle me croit : je lui dis que je l'adore, elle le sçait ; mais elle est ravie, comme si elle ne le sçavoit pas. Quand je lui dis qu'elle fait la félicité de ma vie, elle me dit que je fais le bonheur de la sienne. Enfin elle m'aime tant, qu'elle me feroit presque croire que je suis digne de son amour.

Il y avoit un mois que je voyois Camille, sans oser lui dire que je l'aimois, & sans oser presque me le dire à moi-même : plus je la trouvois aimable, moins j'espérois d'être celui qui la rendroit sensible. Camille, ses charmes me touchoient ; mais ils me disoient que je ne te méritois pas.

Je cherchois par-tout à t'oublier ; je voulois effacer de mon cœur ton adorable image. Que je suis heureux ! je n'ai pu y réussir ; cette image y est restée, & elle y vivra toujours.

Je dis à Camille : J'aimois le bruit du monde ; & je cherche la solitude ; j'avois des vues d'ambition, & je ne desirais plus que ta présence ; je voulois errer sous des climats reculés, & mon cœur n'est plus citoyen que des lieux où tu respirez : tout ce qui n'est point toi s'est évanoui de devant mes yeux.

Quand Camille m'a parlé de sa tendresse, elle a encore quelque chose à me dire ; elle croit avoir oublié ce qu'elle m'a juré mille fois. Je suis si charmé de l'entendre, que je feins quelquefois de ne la pas croire, pour qu'elle touche encore mon

cœur : bien-tôt regne entre nous ce doux silence , qui est le plus tendre langage des amans.

Quand j'ai été absent de Camille , je veux lui rendre compte de ce que j'ai pu voir ou entendre. De quoi m'entretiens-tu , me dit-elle ? parle-moi de nos amours : ou , si tu n'as rien pensé , si tu n'as rien à me dire , cruel , laisse-moi parler.

Quelquefois elle me dit en m'embrassant , Tu es triste. Il est vrai , lui dis-je : mais la tristesse des amans est délicieuse ; je sens couler mes larmes , & je ne sçais pourquoi , car tu m'aimes ; je n'ai point de sujet de me plaindre , & je me plains. Ne me retire point de la langueur où je suis ; laisse-moi soupirer en même-temps mes peines & mes plaisirs.

Dans les transports de l'amour , mon ame est trop agitée ; elle est entraînée vers son bonheur sans en jouir : au lieu qu'à présent je goûte ma tristesse même. N'essuie point mes larmes : qu'im-

mana. Ils te diront qu'ils t'aiment , & ils diront vrai : ils te diront qu'ils t'aiment autant que moi ; mais je jure , par les dieux , que je t'aime davantage.

Quand je l'aperçois de loin , mon esprit s'égare : elle approche , & mon cœur s'agite : j'arrive auprès d'elle , & il semble que mon ame veut me quitter , que cette ame est à Camille , & qu'elle va l'animer.

Quelquefois je veux lui dérober une faveur ; elle me la refuse , & , dans un instant , elle m'en accorde une autre. Ce n'est point un artifice : combattue par sa pudeur & son amour , elle voudroit me tout refuser , elle voudroit pouvoir me tout accorder.

Elle me dit , Ne vous suffit-il pas que je vous aime ? que pouvez-vous désirer après mon cœur ? Je desiré , lui dis-je , que tu fasses pour moi une faute que l'amour fait faire , & que le grand amour justifie.

Camille ; si je cesse un jour de t'aimer , puisse la Parque se tromper , & prendre ce jour pour le dernier de mes jours ! Puisse-t-elle effacer le reste d'une vie que je trouveroie déplorable , quand je me souviendrois des plaisirs que j'ai eus en aimant.

Aristée soupira , & se tut , & je vis bien qu'il ne cessa de parler de Camille , que pour penser à elle.



SIXIÈME CHANT.

Pendant que nous parlions de nos amours , nous nous égarâmes ; & , après avoir erré longtemps , nous entrâmes dans une grande prairie : nous fûmes conduits , par un chemin de fleurs ,

au pied d'un rocher affreux. Nous vîmes un antre obscur ; nous y entrâmes, croyant que c'étoit la demeure de quelque mortel. Oh dieux ! qui auroit pensé que ce lieu eût été si funeste ! A peine y eus-je mis le pied , que tout mon corps frémit , mes cheveux se dressèrent sur la tête. Une main invisible m'entraînoit dans ce fatal séjour : à mesure que mon cœur s'agitoit , il cherchoit à s'agiter encore. Ami , m'écriai-je , entrons plus avant , dussions-nous voir augmenter nos peines. J'avance dans ce lieu , où jamais le soleil n'entra , & que les vents n'agitèrent jamais. J'y vis la Jalouſie ; son aspect étoit plus sombre que terrible. La Pâleur , la Tristeſſe , le Silence l'entouroient , & les Ennuis voloient au-tour d'elle. Elle ſouffla ſur nous , elle nous mit la main ſur le cœur , elle nous frappa ſur la tête ; & nous ne vîmes , nous n'imaginâmes plus que des monſtres. Entrez plus avant , nous



Enfin, nous trouvâmes la lumière du jour; elle nous parut importune, & nous regretâmes presque l'autre affreux que nous avions quitté. Nous tombâmes de lassitude; & ce repos même nous parut insupportable. Nos yeux nous refusèrent des larmes, & notre cœur ne put plus former de soupir.

Je fus pourtant un moment tranquille: le Sommeil commençoit à verser sur moi ses doux pavots. Oh dieux! ce sommeil même devint cruel. J'y voyois des images plus terribles pour moi que les pâles Ombres: je me réveillais, à chaque instant, sur une infidélité de Thémire; je la voyois. . . . Non, je n'ose encore le dire; & ce que j'imaginai seulement pendant la veille, je le trouvois réel dans les horreurs de cet affreux sommeil.

Il faudra donc, dis-je en me levant, que je fuie également les ténèbres & la lumière! Thémire, la cruelle Thémire m'agit comme les Furies. Qui l'eût cru, que mon bonheur seroit de l'oublier pour jamais!

Un accès de fureur me reprit: Ami, m'écriai-je, leve-toi. Allons exterminer les troupeaux qui paissent dans cette prairie: poursuivons ces bergers dont les amours sont si paisibles. Mais non: je vois de loin un temple; c'est peut-être celui de l'Amour: allons le détruire, allons briser sa statue, & lui rendre nos fureurs redoutables. Nous courûmes, & il sembloit que l'ardeur de commettre un crime nous donnoit des forces nouvelles: nous traversâmes les bois, les prés, les guerets; nous ne fûmes pas arrêtés un instant: une colline s'élevait en vain, nous y montâmes; nous entrâmes dans le temple: il étoit consacré à Bacchus. Que la puissance des dieux est grande! Notre fureur fut aussitôt calmée. Nous nous regardâmes & nous vîmes avec surprise le désordre où nous étions.

Grand dieu ! m'écriai-je , je te rends moins graces d'avoir appaisé ma fureur , que de m'avoir épargné un grand crime. Et , m'approchant de la prêtresse : Nous sommes aimés du dieu que vous servez , il vient de calmer les transports dont nous étions agités ; à peine sommes-nous entrés dans ce lieu , que nous avons senti sa faveur présente : nous voulons lui faire un sacrifice. Daignez l'offrir pour nous , divine prêtresse. J'allai chercher une victime , & je l'apportai à ses pieds.

Pendant que la prêtresse se préparoit à donner le coup mortel , Aristée prononça ces paroles : Divin Bacchus , tu aimes à voir la joie sur le visage des hommes : nos plaisirs sont un culte pour toi ; & tu ne veux être adoré que par les mortels les plus heureux.

Quelquefois tu égares doucement notre raison : mais , quand quelque divinisé cruelle nous l'a ôtée ,



Aire ; une folie aimable mêloit ensemb' les jeux , les railleries , les danses , les chansons. Enfin , je vis Bacchus ; il étoit sur son char traîné par des aigres , tel que le Gange le vit au bout de l'univers , portant par-tout la joie & la victoire.

A ses côtés , étoit la belle Ariane. Princesse , vous vous plaigniez encore de l'infidélité de Thésée , lorsque le dieu prit votre couronne , & la plaça dans le ciel. Il essuya vos larmes. Si vous n'aviez pas cessé de pleurer , vous auriez rendu un dieu plus malheureux que vous , qui n'étiez qu'une mortelle. Il vous dit : Aimez-moi , Thésée fuir ; ne vous souvenez plus de son amour , oubliez jusqu'à sa perfidie. Je vous rends immortelle , pour vous aimer toujours.

Je vis Bacchus descendre de son char ; je vis descendre Ariane ; elle entra dans le temple. Aimable dieu , s'écria-t-elle , restons dans ces lieux , & soupirons-y nos amours. Faisons jouir ce doux climat d'une joie éternelle. C'est auprès de ces lieux que la reine des cœurs a posé son empire ; que le dieu de la joie regne auprès d'elle , & augmente le bonheur de ces peuples déjà si fortunés.

Pour moi , grand dieu , je sens déjà que je t'aime davantage. Quoi ! tu pourrais quelque jour me paroître encore plus aimable ! Il n'y a que les immortels qui puissent aimer à l'excès , & aimer toujours davantage ; il n'y a qu'eux qui obtiennent plus qu'ils n'espèrent , & qui sont plus bornés quand ils desirent , que quand ils jouissent.

Tu seras ici mes éternelles amours. Dans le ciel , on n'est occupé que de sa gloire ; ce n'est que sur la terre & dans les lieux champêtres , que l'on sçait aimer. Et , pendant que cette troupe se livrera à une joie insensée , ma joie , mes soupirs & mes larmes même , te rediront sans cesse mes amours.

Le dieu sourit à Ariane ; il la mena dans le sanc-

SEPTIÈME CHANT.

Nous quittâmes les lieux consacrés à Ba
mais bientôt nous crûmes sentir qu'
maux n'avoient été que suspendus. Il est v
nous n'avions point cette fureur qui nous av
rés; mais la sombre Tristesse avoit saisi not
& nous étions dévorés de soupçons & d'inqui

Il nous sembloit que les cruelles déesses n
avoient agités, que pour nous faire pressen
malheurs auxquels nous étions destinés.

Quelquefois nous regrettions le temple d
chus; bientôt nous étions entraînés vers ci
Gnide: nous voulions voir Thémire & Ci
ces objets puissans de notre amour & de no
lousie.

Mais nous n'avions aucune de ces douce
l'on a coutume de sentir lorsque, sur le p
revoir ce qu'on aime, l'ame est déjà ravie, &
ble goûter d'avance tout le bonheur qu
promet.

Peut-être, dit Aristée, que je trouverai le

fandra que je dispute un cœur que je croyois tout à moi.

L'autre jour , Lycas chantoit ma Camille : que j'étois insensé ! j'étois ravi de l'entendre louer.

Je me souviens que Thyrsis porta à ma Thémire des fleurs nouvelles : Malheureux que je suis ! elle les a mises sur son sein ! C'est un présent de Thyrsis , disoit-elle. Ah ! j'aurois dû les arracher , & les fouler à mes pieds.

Il n'y a pas longtemps que j'allois , avec Camille , faire à Vénus un sacrifice de deux tourterelles ; elles mechapperent , & s'envolèrent dans les airs.

J'avois écrit sur des arbres mon nom avec celui de Thémire ; j'avois écrit mes amours : je les lisois & relisois sans cesse : un matin , je les trouvai effacées.

Camille , ne désespère point un malheureux qui t'aime ; l'amour , qu'on irrite , peut avoir tous les effets de la haine.

Le premier Gnidien qui regardera ma Thémire , je le poursuivrai jusque dans le temple ; & je le punirai , fut-il aux pieds de Vénus.

Cependant nous arrivâmes près de l'autre sacré où la déesse rend ses oracles. Le peuple étoit comme les flots de la mer agitée : ceux-ci venoient d'entendre , les autres alloient chercher leur réponse.

Nous entrâmes dans la foule ; je perdis l'heureux Aristée : déjà il avoit embrassé sa Camille ; & moi je cherchois encore ma Thémire.

Je la trouvai enfin. Je sentis ma jalousie redoubler à sa vue , je sentis renaitre mes premières fureurs. Mais elle me regarda , & je devins tranquille. C'est ainsi que les dieux renvoient les furies , lorsqu'elles sortent des enfers.

O dieux ! me dit-elle , que tu m'as coûté de larmes ! Trois fois le soleil a parcouru sa carrière ; je craignois de t'avoir perdu pour jamais : cette pa-
role

La cruelle Jalousie m'a agité, comme
l'art de tourmenter les ombres criminelles
tire cet avantage, que je sens mieux le
qu'il y a d'être aimé de toi, après l'affre-
tion où m'a mis la crainte de te perdre.

Viens donc avec moi, viens dans ce bo-
is : il faut qu'à force d'aimer j'expie
les que j'ai faits. C'est un grand crime,
de te croire infidèle.

Jamais les bois de l'Elysée, que les
faits exprès pour la tranquillité des ombres
chérissent; jamais les forêts de Dodone,
sont aux humains de leur félicité future; ni
dans des Hespérides, dont les arbres se
sous le poids de l'or qui compose leurs fruits
sont plus charmants que ce bocage enchan-
té par la présence de Thémire.

Je me souviens qu'un satyre, qui fut
nymphomane qui fuyait toute éplorée, nous vit
rêta. Heureux amans! s'écria-t-il; vous
vous sentez & se répondre; vous sou-
vent payés par des soupirs! Mais moi, je passe
sur les traces d'une bergère farouche; mais
pendant que je la poursuis, plus malheureux
lorsque je l'ai atteinte.

Une jeune nymphe, seule dans ce bois,

Nous trouvâmes Apollon assis auprès d'une fontaine. Il avoit suivi Diane, qu'un daim timide avoit menée dans ces bois. Je le reconnus à ses blonds cheveux, & à la troupe immortelle qui étoit au-tour de lui. Il accorderoit sa lyre; elle attire les rochers; les arbres la suivent, les lions restent immobiles. Mais nous entrâmes plus avant dans les forêts, appelés en vain par cette divine harmonie.

Où croyez-vous que je trouvai l'Amour? Je le trouvai sur les lèvres de Thémire; je le trouvai ensuite sur son sein: il s'étoit sauvé à ses pieds; je l'y trouvai encore: il se cacha sous ses genoux; je le suivis; & je l'aurois toujours suivi, si Thémire toute en pleurs, Thémire irritée ne m'eût arrêté. Il étoit à sa dernière retraite: elle est si charmante, qu'il ne sauroit la quitter. C'est ainsi qu'une tendre fauvette, que la crainte & l'amour retiennent sur ses petits, reste immobile sous la main avide qui s'approche, & ne peut consentir à les abandonner.

Malheureux que je suis! Thémire écouta mes plaintes, & elle n'en fut point attendrie: elle entendit mes prières, & elle devint plus sévère. Enfin je fus téméraire: elle s'indigna, je tremblai; elle me parut fâchée, je pleurai; elle me rebuta, je tombai, & je sentis que mes soupirs alloient être mes derniers soupirs, si Thémire n'avoit mis la main sur mon cœur, & n'y eût rappelé la vie.

Non, dit-elle, je ne suis pas si cruelle que toi; car je n'a jamais voulu te faire mourir, & tu veux m'entraîner dans la nuit du tombeau.

Ouvre ces yeux mourans, si tu ne veux que les miens se ferment pour jamais.

Elle m'embrassa: je reçus ma grâce, hélas! sans espérance de devenir coupable.

Fin du temple de Gnide.

Com-

*Comme la pièce suivante m'a paru
même auteur, j'ai cru devoir
la mettre ici*

UN jour que j'étois dans les bois
la jeune Céphise, je trouvai l'Amour
caché sur des fleurs, & couvert
de branches de myrthe qui cédoient des
haleines des Zéphirs. Les Jeux & les
suivent toujours, étoient allés folâtrer
il étoit seul. J'avois l'Amour en moi
son arc & son carquois étoient à ses
j'avois voulu, j'aurois volé les armes
Céphise prit l'arc du plus grand des dieux
mit un trait sans que je m'en aperçusse



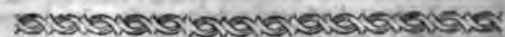
restes. Je veux, dit-elle, en couvrir l'Amour. Les Jeux & les Ris le chercheront, & ne pourront plus le trouver. Elle les jeta sur lui; & elle rioit de voir le petit dieu presqu'enseveli. Mais à quoi m'amusai-je, dit-elle ? Il faut lui couper les ailes, afin qu'il n'y ait plus sur la terre d'hommes volages, car ce dieu va de cœur en cœur, & porte par-tout l'inconstance. Elle prit ses ciseaux, s'assit; &, tenant d'une main le bout des ailes dorées de l'Amour, je sentis mon cœur frappé de crainte. Arrête, Céphise. Elle ne m'entendit pas. Elle coupa le sommet des ailes de l'Amour, laissa ses ciseaux, & s'enfuit.

Lorsqu'il se fut réveillé, il voulut voler; & il sentit un poids qu'il ne connoissoit pas. Il vit sur les fleurs le bout de ses ailes; il se mit à pleurer. Jupiter, qui l'aperçut du haut de l'Oympe, lui envoya un nuage qui le porta dans le palais de Gaïde, & le posa sur le sein de Vénus. Ma mère, dit-il, je battois de mes ailes sur votre sein; on me les a coupées: que vais-je devenir? Mon fils, dit la belle Cypris, ne pleurez point; restez sur mon sein, ne bougez pas; la chaleur va les faire renaitre. Ne voyez-vous pas qu'elles sont plus grandes? Embrassez-moi: elles croissent: vous les aurez bientôt comme vous les aviez; j'en vois déjà le sommet qui se dore: dans un moment. C'est assez: volez, volez, mon fils. Oui, dit-il, je vais me hasarder. Il s'envola; il se reposa auprès de Vénus, & revint d'abord sur son sein. Il reprit l'essor; il alla & reposer un peu plus loin, & revint encore sur le sein de Vénus. Il l'embrassa; elle lui sourit: il l'embrassa encore, & badina avec elle; & enfin il s'éleva dans les airs, d'où il règne sur toute la nature.

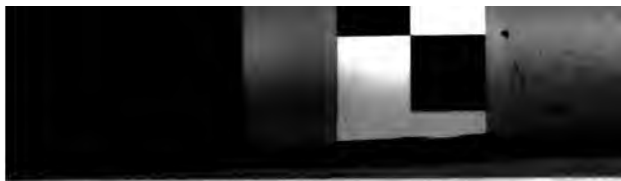
L'Amour, pour se venger de Céphise, l'a rendue la plus volage de toutes les belles. Il la fait brûler chaque jour d'une nouvelle flamme. Elle m'a aimé;

aimé; elle a aimé Daphnis; & elle aime aujourd'hui Cléon. Cruel Amour, c'est moi que vous punissez! Je veux bien porter la peine de son crime: mais n'auriez-vous point d'autres tourmens à me faire souffrir?

F I N.



ESSAI SUR LE GOUT DANS LES CHOSES



une utilité pour nous, nous disons qu'elle est bonne ; lorsque nous trouvons du plaisir à la voir, sans que nous y démêlions une utilité présente, nous l'appellons belle.

Les anciens n'avoient pas bien démêlé ceci ; ils regardoient comme des qualités positives toutes les qualités relatives de notre ame ; ce qui fait que ces dialogues où Platon fait raisonner Socrate, ces dialogues si admirés des anciens, sont aujourd'hui insoutenables, parce qu'ils sont fondés sur une philosophie fautive : car tous ces raisonnemens tirés sur le bon, le beau, le parfait, le sage, le fou, le dur, le mou, le sec, l'humide, traités comme des choses positives, ne signifient plus rien.

Les sources du beau, du bon, de l'agréable, &c. sont donc dans nous-même ; & en chercher les raisons, c'est chercher les causes des plaisirs de notre ame.

Examinons donc notre ame. étudions-la dans ses actions & dans ses passions, cherchons-la dans ses plaisirs ; c'est là où elle se manifeste davantage. La poésie, la peinture, la sculpture, l'architecture, la musique, la danse, les différentes sortes de jeux, enfin les ouvrages de la nature & de l'art, peuvent lui donner du plaisir ; voyons pourquoi, comment & quand ils le lui donnent ; rendons raison de nos sentimens : cela pourra contribuer à nous former le goût, qui n'est autre chose que l'avantage de découvrir avec finesse & avec promptitude la mesure du plaisir que chaque chose doit donner aux hommes.

DES PLAISIRS DE NOTRE AME.

L'Ame, indépendamment des plaisirs qui lui viennent des sens, en a qu'elle auroit indépendamment d'eux & qui lui sont propres; tels sont ceux que lui donnent la curiosité, les idées de sa grandeur, de ses perfections, l'idée de son existence opposée au sentiment de la nuit, le plaisir d'embrasser tout d'une idée générale, celui de voir un grand nombre de choses, &c. celui de comparer, de joindre & de séparer les idées. Ces plaisirs sont dans la nature de l'ame, indépendamment des sens, parce qu'ils appartiennent à tout être qui pense: & il est fort indifférent d'examiner ici si notre ame a ces plaisirs comme substance unie avec le corps,



: auroit connu ; mais il y a apparence qu'elle
roit aimé ce qu'elle auroit connu : à présent nous
imons presque que ce que nous ne connoissons

Notre manière d'être est entièrement arbitraire ;
us pouvions avoir été faits comme nous som-
s, ou autrement. Mais, si nous avions été faits
rement , nous aurions senti autrement ; un or-
se de plus ou de moins dans notre machine au-
t fait une autre éloquence , une autre poésie ;
e, contexture différente des mêmes organes auroit
encore une autre poésie : par exemple, si la
stitution de nos organes nous avoit rendu ca-
ples d'une plus longue attention, toutes les rè-
s qui proportionnent la disposition du sujet à la
sûre de notre attention, ne seroient plus ; si nous
ons été rendus capables de plus de pénétration,
tes les règles qui sont fondées sur la mesure de
re pénétration , tomberoient de même ; enfin
tes les loix établies sur ce que notre machine
d'une certaine façon , seroient différentes, si
re machine n'étoit pas de cette façon.

Si notre vue avoit été plus foible & plus confuse,
auroit fallu moins de moulures & plus d'uniformité
dans les membres de l'architecture : si notre
voit été plus distincte, & notre ame capable
embrasser plus de choses à la fois, il auroit fallu
is l'architecture plus d'ornemens : si nos oreilles
ient été faites comme celles de certains ani-
es, il auroit fallu réformer bien de nos instru-
ns de musique. Je sçais bien que les rapports
e les choses ont entre elles auroient subsisté ;
is, le rapport qu'elles ont avec nous ayant chan-
é, les choses qui , dans l'état présent , font un
ain effet sur nous, ne le feroient plus ; & com-
la perfection des arts est de nous présenter les
es telles qu'elles nous fassent le plus de plaisir
il est possible, il faudroit qu'il y eût du change-
ment

que l'on ne connoit pas. Il n'est pas nécessaire de savoir que le plaisir que nous donne une chose que nous trouvons belle, vient de là ; il suffit qu'elle nous surprenne, & qu'elle prenne autant qu'elle le doit, ni plus ni moins.

Ainsi ce que nous pourrions dire ici des préceptes que nous pourrions donner pour le goût, ne peuvent regarder que le goût acquis, c'est-à-dire, ne peuvent regarder du côté de ce goût acquis, quoiqu'il regarde encore rectement le goût naturel : car le goût naturel affecte, change, augmente & diminue le goût acquis ; comme le goût naturel affecte, augmente & diminue le goût acquis.

La définition la plus générale du goût est de considérer s'il est bon ou mauvais, juste ou injuste ; ce qui nous attache à une chose par son plaisir ; ce qui n'empêche pas qu'il ne puisse aller aux choses intellectuelles, dont la vue seule fait tant de plaisir à l'âme, qu'elle seule félicite que de certains philosophes ne comprennent. L'âme connoît par ses idées ses sentimens ; elle reçoit des plaisirs par ses idées & par ces sentimens : car, quoique nous n'ayons l'idée au sentiment, cependant, lorsqu'elle sent une chose, elle la sent ; & il n'y a point de plaisir sans sentiment.



DE L'ESPRIT EN GENERAL.

L'Esprit est le genre qui a sous lui plusieurs especes, le génie, le bon sens, le discernement, la justesse, le talent, le goût.

L'esprit consiste à avoir les organes bien constitués, relativement aux choses où il s'applique. Si la chose est extrêmement particulière, il se nomme talent ; s'il a plus de rapport à un certain plaisir délicat des gens du monde, il se nomme goût ; si la chose particulière est unique chez un peuple, le talent se nomme esprit, comme l'art de la guerre & l'agriculture chez les Romains, la chasse chez les sauvages, &c.



DE LA CURIOSITE.

Notre ame est faite pour penser, c'est-à-dire pour appercevoir ; or un tel être doit avoir le la curiosité : car, comme toutes les choses sont dans une chaîne où chaque idée en précède une & en suit une autre, on ne peut aimer à voir une chose sans desirer d'en voir une autre ; & , si nous n'avions pas ce desir pour celle-ci, nous n'aurions aucun plaisir à celle-là. Ainsi, quand on nous montre une partie d'un tableau, nous souhaitons de voir la partie qu'on nous cache, à proportion du plaisir que nous a fait celle que nous avons vue.

C'est donc le plaisir que nous donne un objet qui nous porte vers un autre ; c'est pour cela que l'ame cherche toujours des choses nouvelles, & ne se repose jamais.

Ainsi on sera toujours sûr de plaire à l'ame; lorsqu'on lui fera voir beaucoup de choses, ou plus qu'elle n'avoit espéré d'en voir.

Par-là on peut expliquer la raison pourquoi nous avons du plaisir lorsque nous voyons un jardin bien régulier, & que nous en avons encore lorsque nous voyons un lieu brut & champêtre: c'est la même cause qui produit ces effets.

Comme nous aimons à voir un grand nombre d'objets, nous voudrions étendre notre vue, être en plusieurs lieux, parcourir plus d'espace: enfin notre ame fuit les bornes, & elle voudroit, pour ainsi dire, étendre la sphere de sa présence; ainsi c'est un grand plaisir pour elle de porter sa vue au loin. Mais comment le faire? dans les villes, notre vue est bornée par des maisons: dans les campagnes, elle l'est par mille obstacles; à peine pouvons-nous voir trois ou quatre arbres. L'art



vrir tout d'un coup ce que nous ne pouvions espérer qu'après une grande lecture.

Florus nous représente en peu de paroles toutes les fautes d'Annibal : „ Lorsqu'il pouvoit, dit-il, „ se servir de la victoire, il aimait mieux en jouir“ ; *cum victoriâ posset uti, frui maluit.*

Il nous donne une idée de toute la guerre de Macédoine, quand il dit : „ Ce fut vaincre que d'y „ entrer“ ; *introisse victoria fuit.*

Il nous donne tout le spectacle de la vie de Scipion, quand il dit de sa jeunesse : „ C'est le Scipion qui croît pour la destruction de l'Afrique“ ; *hic erit Scipio, qui in exitium Africa crescit.* Vous croyez voir un enfant qui croît & s'élève comme un géant.

Enfin, il nous fait voir le grand caractère d'Annibal, la situation de l'univers, & toute la grandeur du peuple romain, lorsqu'il dit : „ Annibal „ fugitif cherchoit au peuple romain un ennemi „ par tout l'univers“ ; *qui, profugus ex Africa, hostem populo romano toto orbe quærebat.*



DES PLAISIRS DE L'ORDRE.

IL ne suffit pas de montrer à l'ame beaucoup de choses ; il faut les lui montrer avec ordre : car, pour lors, nous nous souvenons de ce que nous avons vu, & nous commençons à imaginer ce que nous verrons ; notre ame se félicite de son étendue & de sa pénétration : mais, dans un ouvrage où il n'y a point d'ordre, l'ame sent à chaque instant troubler celui qu'elle y veut mettre. La suite que l'auteur s'est faite, & celle que nous nous faisons, se confondent ; l'ame ne retient rien, ne prévoit rien ; elle est humiliée par la confusion de ses idées,

par l'inanité qui lui reste; elle est vainement fatiguée, & ne peut goûter aucun plaisir: c'est pour cela que, quand le dessein n'est pas d'exprimer ou de montrer la confusion, on met toujours de l'ordre dans la confusion même. Ainsi les peintres groupent leurs figures; ainsi ceux qui peignent les batailles mettent-ils sur le devant de leurs tableaux les choses que l'œil doit distinguer, & la confusion dans le fond & le lointain.



DES PLAISIRS DE LA VARIE'TÉ.

MAIS, s'il faut de l'ordre dans les choses, il faut aussi de la variété: sans cela l'ame languit; car les choses semblables lui paroissent les mêmes. & si une partie d'un tableau ou'on ne



les mêmes choses mettent de l'ennui dans un long poëme. S'il est vrai que l'on ait fait cette fameuse allée de Moscou à Pétersbourg, le voyageur doit périr d'ennui renfermé entre les deux rangs de cette allée ; & celui qui aura voyagé long-temps dans les Alpes, en descendra dégouté des situations les plus heureuses & des points de vue les plus charmans.

L'ame aime la variété ; mais elle ne l'aime, a-vons-nous dit, que parce qu'elle est faite pour con-noltre & pour voir : il faut donc qu'elle puisse voir , & que la variété le lui permette ; c'est-à-dire, il faut qu'une chose soit assez simple pour être apperçue , & assez variée pour être apperçue avec plaisir.

Il y a des choses qui paroissent variées & ne le sont point , d'autres qui paroissent uniformes & sont très-variées.

L'architecture gothique paroît très-variée, mais la confusion des ornemens fatigue par leur petitesse ; ce qui fait qu'il n'y en a aucun que nous puissions distinguer d'un autre , & leur nombre fait qu'il n'y en a aucun sur lequel l'œil puisse s'arrêter : de manière qu'elle déplaît par les endroits même qu'on a choisis pour la rendre agréable.

Un bâtiment d'ordre gothique est une espèce d'énigme pour l'œil qui le voit ; & l'ame est embarrassée, comme quand on lui présente un poëme obscur.

L'architecture grecque , au contraire, paroît uniforme : mais , comme elle a les divisions qu'il faut & autant qu'il en faut pour que l'ame voie précisément ce qu'elle peut voir sans se fatiguer, mais qu'elle en voie assez pour s'occuper, elle a cette variété qui fait regarder avec plaisir.

Il faut que les grandes choses aient de grandes parties ; les grands hommes ont de grands bras, les grands arbres de grandes branches, & les grandes

montagnes sont composées d'autres montagnes qui sont au-dessus & au dessous ; c'est la nature des choses qui fait cela.

L'architecture grecque, qui a peu de divisions & de grandes divisions, imite les grandes choses ; l'ame sent une certaine majesté qui y règne partout.

C'est ainsi que la peinture divise en groupes de trois ou quatre figures celles qu'elle représente dans un tableau ; elle imite la nature, une nombreuse troupe se divise toujours en pelotons ; & c'est encore ainsi que la peinture divise en grande masse ses clairs & ses obscurs.



DES PLAISIRS DE LA



n'a aucune difficulté à les voir : celles, au contraire, que nous appercevons d'un coup d'œil, doivent avoir de la symmétrie. Ainsi, comme nous appercevons d'un coup d'œil la façade d'un bâtiment, un parterre, un temple, on y met de la symmétrie, qui plaît à l'ame par la facilité qu'elle lui donne d'embrasser d'abord tout l'objet.

Comme il faut que l'objet que l'on doit voir d'un coup d'œil soit simple, il faut qu'il soit unique, & que les parties se rapportent toutes à l'objet principal ; c'est pour cela encore qu'on aime la symmétrie, elle fait un tout ensemble.

Il est dans la nature qu'un tout soit achevé ; & l'ame, qui voit ce tout, veut qu'il n'y ait point de partie imparfaite. C'est encore pour cela qu'on aime la symmétrie ; il faut une espece de pondération ou de balancement : & un bâtiment avec une aile, ou une aile plus courte qu'une autre, est aussi peu fini qu'un corps avec un bras, ou avec un bras trop court.



DES CONTRASTES.

L'Amc aime la symmétrie, mais elle aime aussi les contrastes ; ceci demande bien des explications. Par exemple :

Si la nature demande, des peintres & des sculpteurs, qu'ils mettent de la symmétrie dans les parties de leurs figures, elle veut, au contraire, qu'ils mettent des contrastes dans les attitudes. Un pied rangé comme un autre, un membre qui va comme un autre sont insupportables ; la raison en est que cette symmétrie fait que les attitudes sont presque toujours les mêmes, comme on le voit dans les figures gothiques, qui se ressemblent

toutes par-là. Ainsi il n'y a plus de variété dans les productions de l'art. De plus, la nature ne nous a pas situés ainsi; &, comme elle nous a donné du mouvement, elle ne nous a pas ajustés, dans nos actions & dans nos manieres, comme des pagodes; &, si les hommes gênés & ainsi contraints sont insupportables, que sera-ce des productions de l'art?

Il faut donc mettre des contrastes dans les attitudes, sur-tout dans les ouvrages de sculpture, qui, naturellement froide, ne peut mettre de feu que par la force du contraste & de la situation.

Mais, comme nous avons dit que la variété que l'on a cherché à mettre dans le gothique lui a donné de l'uniformité, il est souvent arrivé que la variété que l'on a cherché à mettre par le moyen des contrastes, est devenue une symétrie & une vicieuse uniformité.

Ceci ne se sent pas seulement dans de certains



d'abord la disposition de celles d'à côté : cette continuelle diversité devient quelque chose de semblable. D'ailleurs, la nature, qui jette les choses dans le désordre, ne montre pas l'affectation d'un contraste continuel ; sans compter qu'elle ne met pas tous les corps en mouvement, & dans un mouvement forcé. Elle est plus variée que cela ; elle met les uns en repos, & elle donne aux autres différentes sortes de mouvement.

Si la partie de l'ame qui connoît aime la variété celle qui sent ne la cherche pas moins ; car l'ame ne peut pas soutenir long-temps les mêmes situations, parce qu'elle est liée à un corps qui ne peut les souffrir. Pour que notre ame soit excitée, il faut que les esprits coulent dans les nerfs : Or il y a là deux choses, une lassitude dans les nerfs, une cessation de la part des esprits qui ne coulent plus, ou qui se dissipent des lieux où ils ont coulé.

Ainsi tout nous fatigue à la longue, & sur-tout les grands plaisirs : on les quitte toujours avec la même satisfaction qu'on les a pris ; car les fibres qui en ont été les organes ont besoin de repos, il faut en employer d'autres plus propres à nous servir, & distribuer, pour ainsi dire, le travail.

Notre ame est lassée de sentir : mais ne pas sentir, c'est tomber dans un anéantissement qui l'accable. On remédie à tout, en variant ses modifications : elle sent, & elle ne se lasse pas.



DES PLAISIRS DE LA SURPRISE.

Cette disposition de l'ame, qui la porte toujours vers différens objets, fait qu'elle goûte tous les plaisirs qui viennent de la surprise ; sentiment qui plaît à l'ame par le spectacle & par la prompti-
tude.

timide de l'action : car elle apperçoit ou sent une chose qu'elle n'attend pas , ou d'une manière qu'elle n'attendoit pas.

Une chose peut nous surprendre comme merveilleuse , mais aussi comme nouvelle , & encore comme inattendue ; & , dans ces derniers cas , le sentiment principal se lie à un sentiment accessoire fondé sur ce que la chose est nouvelle ou inattendue.

C'est par-là que les jeux de hasard nous piquent ; ils nous font voir une suite continuelle d'événemens non attendus : c'est par-là que les jeux de société nous plaisent ; ils sont encore une suite d'événemens imprévus , qui ont pour cause l'adresse jointe au hasard.

C'est encore par-là que les piéces de théâtre nous plaisent : elles se développent par degrés , cachent les événemens jusqu'à ce qu'ils arrivent , nous pré-



sangfroid qui nous surprend , en nous faisant presque croire qu'il ne sent point l'horreur de ce qu'il décrit ; il change de ton tout à coup & dit : L'univers ayant souffert ce monstre pendant quatorze ans, enfin il l'abandonna : *tale monstrum per quatuordecim annos perpeßus , terrarum orbis tandem destituit.* Ceci produit dans l'esprit différentes sortes de surprises ; nous sommes surpris du changement de style de l'auteur , de la découverte de sa différente manière de penser , de sa façon de rendre en aussi peu de mots une des grandes révolutions qui soit arrivée : ainsi l'ame trouve un très-grand nombre de sentimens différens , qui concourent à l'ébranler & à lui composer un plaisir.



DES DIVERSES CAUSES

Qui peuvent produire un sentiment.

IL faut bien remarquer qu'un sentiment n'a pas ordinairement dans notre ame une cause unique. C'est, si j'ose me servir de ce terme, une certaine dose qui en produit la force & la variété. L'esprit consiste à sçavoir frapper plusieurs organes à la fois ; & , si l'on examine les divers écrivains, on verra peut-être que les meilleurs & ceux qui ont plu davantage sont ceux qui ont excité dans l'ame plus de sensations en même temps.

Voyez , je vous prie , la multiplicité des causes. Nous aimons mieux voir un jardin bien arrangé , qu'une confusion d'arbres : 1^{o.} parce que notre vue, qui seroit arrêtée , ne l'est pas : 2^{o.} chaque allée est une , & forme une grande chose ; au lieu que , dans la confusion , chaque arbre est une chose & une petite chose : 3^{o.} nous voyons un arrangement

que nous n'avons pas coutume de voir : 40. nous sçavons bon gré de la peine que l'on a prise : 50. nous admirons le soin que l'on a de combattre sans cesse la nature , qui , par des productions qu'on ne lui demande pas , cherche à tout confondre ; ce qui est si vrai , qu'un jardin négligé nous est insupportable. Quelquefois la difficulté de l'ouvrage nous plaît , quelquefois c'est la facilité ; & , comme dans un jardin magnifique nous admirons la grandeur & la dépense du maître , nous voyons quelquefois avec plaisir qu'on a eu l'art de nous plaire avec peu de dépense & de travail.

Le jeu nous plaît , parce qu'il satisfait notre avarice , c'est-à-dire , l'espérance d'avoir plus : il flatte notre vanité par l'idée de la préférence que la fortune nous donne , & de l'attention que les autres ont sur notre bonheur : il satisfait notre curiosité , en nous donnant un spectacle : enfin il nous



SUR LE GOUT. 229

comme ils sont, ils chantent bien; ils sont comme un instrument dont l'ouvrier a retranché du bois pour lui faire produire des sons: 10. parce que les passions qu'ils jouent sont trop suspectes de fausseté: 30. parce qu'ils ne sont ni du sexe que nous aimons, ni de celui que nous estimons. D'un autre côté, ils peuvent nous plaire, parce qu'ils conservent longtemps un air de jeunesse, & de plus parce qu'ils ont une voix flexible & qui leur est particulière. Ainsi chaque chose nous donne un sentiment, qui est composé de beaucoup d'autres, lesquels s'affoiblissent & se choquent quelquefois.

Souvent notre ame se compose elle-même des raisons de plaisir, & elle y réussit sur-tout par les liaisons qu'elle met aux choses. Ainsi une chose qui nous a plu nous plaît encore, par la seule raison qu'elle nous a plu, parce que nous joignons l'ancienne idée à la nouvelle: ainsi une actrice, qui nous a plu sur le théâtre, nous plaît encore dans la chambre; sa voix, sa déclamation, le souvenir de l'avoir vue admirer, que dis-je? l'idée de la princesse jointe à la sienne, tout cela fait une espèce de mélange qui forme & produit un plaisir.

Nous sommes tous pleins d'idées accessoiress. Une femme, qui aura une grande réputation & un léger défaut, pourra le mettre en crédit & le faire regarder comme une grace. La plupart des femmes que nous aimons n'ont pour elles que la prévenution sur leur naissance ou leurs biens, les honneurs ou l'estime de certaines gens.



DE LA DELICATESSE.

LEs gens délicats sont ceux qui, à chaque idée ou à chaque goût, joignent beaucoup d'idées ou beaucoup de goûts accessoires. Les gens grossiers n'ont qu'une sensation; leur ame ne sçait composer ni décomposer; ils ne joignent ni n'ôtent rien à ce que la nature donne: au lieu que les gens délicats dans l'amour se composent la plupart des plaisirs de l'amour. Polixene & Apicius portoient à la table bien des sensations inconnues à nous autres mangeurs vulgaires; & ceux qui jugent avec goût des ouvrages d'esprit ont & se sont fait une infinité de sensations que les autres hommes n'ont pas.

traire de ce que nous avions attendu ; elle parvient à nous paroître moins aimable ; après nous avoir surpris en bien , elle nous surprend en mal : mais l'impression du bien est ancienne , celle du mal nouvelle ; aussi les belles personnes font-elles rarement les grandes passions , presque toujours réservées à celles qui ont des graces , c'est-à-dire , des agrémens que nous n'attendions point , & que nous n'avions pas sujet d'attendre. Les grandes parures ont rarement de la grace , & souvent l'habillement des bergères en a. Nous admirons la majesté des draperies de Paul Véronèse ; mais nous sommes touchés de la simplicité de Raphaël , & de la pureté du Corrège. Paul Véronèse promet beaucoup , & paie ce qu'il promet : Raphaël & le Corrège promettent peu & paient beaucoup , & cela nous plait davantage.

Les graces se trouvent plus ordinairement dans l'esprit que dans le visage ; car un beau visage paroît d'abord & ne cache presque rien : mais l'esprit ne se montre que peu à peu , que quand il veut , & autant qu'il veut ; il peut se cacher pour paroître , & donner cette espece de surprise qui fait les graces.

Les graces se trouvent moins dans les traits du visage que dans les manieres ; car les manieres naissent à chaque instant , & peuvent à tous les momens créer des surprises : en un mot , une femme ne peut guère être belle que d'une façon , mais elle est jolie de cent mille.

La loi des deux sexes a établi , parmi les nations policées & sauvages , que les hommes demanderoient , & que les femmes ne feroient qu'accorder : de-là il arrive que les graces sont plus particulièrement attachées aux femmes. Comme elles ont tout à défendre , elles ont tout à cacher ; la moindre parole , le moindre geste , tout ce qui , sans choquer le premier devoir , se montre en elles ,

les, tout ce qui se met en liberté, devient une grace: & telle est la sagesse de la nature, que ce qui ne seroit rien sans la loi de la pudeur, devient d'un prix infini depuis cette heureuse loi, qui fait le bonheur de l'univers.

Comme la gêne & l'affectation ne sçauroient nous surprendre, les graces ne se trouvent ni dans les manieres gênées, ni dans les manieres affectées, mais dans une certaine liberté ou facilité qui est entre les deux extrémités; & l'ame est agréablement surprise de voir que l'on a évité les deux écueils.

Il sembleroit que les manieres naturelles devroient être les plus aisées; ce sont celles qui le sont le moins; car l'éducation, qui nous gêne, nous fait toujours perdre du naturel: or nous sommes charmés de le voir revenir.

Rien ne nous plaît tant dans une parure, que lorsqu'elle est dans cette négligence, ou même dans ce désordre qui nous cache tous les soins que la propreté nous exige, & que la seule vanité auroit



cette magie & ce pouvoir des graces, qui semblent être données à une personne par un pouvoir invisible, & qui sont distinguées de la beauté même. Or cette ceinture ne pouvoit être donnée qu'à Vénus. Elle ne pouvoit convenir à la beauté majestueuse de Junon; car la majesté demande une certaine gravité, c'est-à-dire, une contrainte opposée à l'ingénuité des graces: elle ne pouvoit bien convenir à la beauté fiere de Pallas; car la fierté est opposée à la douceur des graces, & d'ailleurs peut souvent être soupçonnée d'affectation.



PROGRESSION DE LA SURPRISE.

CE qui fait les grandes beautés, c'est lorsqu'une chose est telle que la surprise est d'abord médiocre, qu'elle se soutient, augmente, & nous mène ensuite à l'admiration. Les ouvrages de Raphaël frappent peu au premier coup d'œil: il imite si bien la nature, que l'on n'en est d'abord pas plus étonné que si l'on voyoit l'objet même, lequel ne causeroit point de surprise: mais une expression extraordinaire, un coloris plus fort, une attitude bizarre d'un peintre moins bon, nous saisit du premier coup d'œil, parce qu'on n'a pas coutumé de la voir ailleurs. On peut comparer Raphaël à Virgile; & les peintres de Venise, avec leurs attitudes forcées, à Lucain. Virgile plus naturel frappe d'abord moins, pour frapper ensuite plus: Lucain frappe d'abord plus, pour frapper ensuite moins.

L'exacte proportion de la fameuse église de saint Pierre fait qu'elle ne paroît pas d'abord aussi grande qu'elle l'est; car nous ne savons d'abord où nous prendre pour juger de sa grandeur. Si elle étoit

étoit moins large, nous serions frappés de sa longueur; si elle étoit moins longue, nous le serions de sa largeur. Mais, à mesure que l'on examine l'œil la voit s'aggrandir, l'étonnement augmente. On peut la comparer aux Pyrénées, où l'œil, croyoit d'abord les mesurer, découvre des montagnes derrière les montagnes, & se perd toujours davantage.

Il arrive souvent que notre ame sent du plaisir lorsqu'elle a un sentiment qu'elle ne peut pas mesurer elle-même, & qu'elle voit une chose absolument différente de ce qu'elle sçait être; ce qui donne un sentiment de surprise dont elle ne peut pas sortir. En voici un exemple: Le dôme de saint Pierre est immense; on sçait que Michel Ange voyant le panthéon, qui étoit le plus grand temple de Rome, dit qu'il en vouloit faire un tombeau, mais qu'il vouloit le mettre en l'air. Il a donc sur ce modèle le dôme de saint Pierre:



quinze milles dans le lac, sont deux îles d'un quart de mille de tour, qu'on appelle les Borromées, qui est, à mon avis, le séjour du monde le plus enchanté. L'ame est étonnée de ce contraste romanesque, de rappeler avec plaisir les merveilles des romans, où, après avoir passé par des rochers & des pays arides, on se trouve dans un lieu fait pour les fées.

Tous les contrastes nous frappent, parce que les choses en opposition se relevent toutes les deux : ainsi, lorsqu'un petit homme est auprès d'un grand, le petit fait paroître l'autre plus grand, & le grand fait paroître l'autre plus petit.

Ces sortes de surprises font le plaisir que l'on trouve dans toutes les beautés d'opposition, dans toutes les antithèses & figures pareilles. Quand Florus dit : „ Sore & Algide, qui le croiroit ! „ nous ont été formidables, Satrique & Cornicule „ étoient des provinces : nous rougissons des Boroliens & des Véruliens ; mais nous en avons „ triomphé : enfin Tibur notre fauxbourg, Pré- „ neste où sont nos maisons de plaisance, étoient „ le sujet des vœux que nous allions faire au capitole“ ; cet auteur, dis-je, nous montre en même-temps la grandeur de Rome & la petitesse de ses commencemens, & l'étonnement porte sur ces deux choses.

On peut remarquer ici combien est grande la différence des antithèses d'idées, d'avec les antithèses d'expression. L'antithèse d'expression n'est pas cachée, celle d'idées l'est : l'une a toujours le même habit, l'autre en change comme on veut : l'une est variée, l'autre non.

Le même Florus, en parlant des Samnites, dit que leurs villes furent tellement détruites, qu'il est difficile de trouver à présent le sujet de vingt-quatre triomphes ; *ut non facile appareat materiam quatuor & viginti triumphurum*. Et, par les mêmes

mes paroles qui marquent la destruction de ce peuple, il fait voir la grandeur de son courage & de son opiniâtreté.

Lorsque nous voulons nous empêcher de rire, notre rire redouble, à cause du contraste qui est entre la situation où nous sommes & celle où nous devrions être : de même, lorsque nous voyons dans un visage un grand défaut, comme, par exemple, un très-grand nez, nous rions, à cause que nous voyons que ce contraste avec les autres traits du visage ne doit pas être. Ainsi les contrastes sont cause des défauts, aussi bien que des beautés. Lorsque nous voyons qu'ils sont sans raison, qu'ils relevent ou éclairent un autre défaut, ils sont les grands instrumens de la laideur, laquelle, lorsqu'elle nous frappe subitement, peut exciter une certaine joie dans notre ame, & nous faire rire. Si notre ame la regarde comme un malheur dans la personne qui la possède, elle peut



est très-difficile de le côtoyer toujours sans y tomber.

Les musiciens ont reconnu que la musique qui se chante le plus facilement est la plus difficile à composer : preuve certaine que nos plaisirs, & l'art qui nous les donne, sont entre certaines limites.

A voir les vers de Corneille si pompeux, & ceux de Racine si naturels, on ne devineroit pas que Corneille travailloit facilement, & Racine avec peine.

Le bas est le sublime du peuple, qui aime à voir une chose faite pour lui & qui est à sa portée.

Les idées qui se présentent aux gens qui sont bien élevés & qui ont un grand esprit, sont ou naïves, ou nobles, ou sublimes.

Lorsqu'une chose nous est montrée avec des circonstances ou des accessoires qui l'aggrandissent, cela nous paroît noble : cela se sent sur-tout dans les comparaisons, où l'esprit doit toujours gagner & jamais perdre ; car elles doivent toujours ajouter quelque chose, faire voir la chose plus grande, ou, s'il ne s'agit pas de grandeur, plus fine & plus délicate : mais il faut bien se donner de garde de montrer à l'ame un rapport dans le bas ; car elle se le seroit caché, si elle l'avoit découvert.

Comme il s'agit de montrer des choses fines, l'ame aime mieux voir comparer une manière à une manière, une action à une action, qu'une chose à une chose, comme un héros à un lion, une femme à un astre, & un homme léger à un cerf.

Michel-Ange est le maître pour donner de la noblesse à tous ses sujets. Dans son fameux Bacchus, il ne fait point comme les peintres de Flan-dres, qui nous montrent une figure tombante, & qui est, pour ainsi dire, en l'air. Cela seroit indigne de la majesté d'un dieu. Il le peint ferme sur ses jambes ; mais il lui donne si bien la gaieté de

de l'ivresse, & le plaisir à voir couler la bière qu'il verse dans sa coupe, qu'il n'y a rien d'admirable.

Dans la passion qui est dans la galerie de renne, il a peint la Vierge debout qui regarde son fils crucifié, sans douleur, sans pitié, sans larmes. Il la suppose instruite de ce mystère, & par-là lui fait soutenir avec grand le spectacle de cette mort.

Il n'y a point d'ouvrage de Michel-Ange n'ait mis quelque chose de noble. On trouve grand dans ses ébauches même, comme dans vers que Virgile n'a point finis.

Jules Romain, dans sa chambre des galeries de Mantoue, où il a représenté Jupiter qui les droit, fait voir tous les dieux effrayés; mais est auprès de Jupiter, elle lui montre, d'assuré, un géant sur lequel il faut qu'il l'air foudre; par-là il lui donne un air de grandeur.



LE KALIFE

ET

ZOROÏNE,

CONTE

ORIENTAL.

IL y avoit en Orient une fille sage, & si sage ; qu'elle résistoit aux desirs d'un riche & puissant Kalife ; & ce Kalife étoit si bon , qu'il souffroit patiemment qu'une fille lui résistât. Cette fille s'appelloit Zoroïne , & comme elle étoit au service de la femme du Kalife , il la voyoit souvent ; leurs conversations étoient mêlées de maximes en vers Arabes , car c'est l'excellence des conversations Orientales.

Un jour ; dans une dispute sur l'amour , le Kalife soutenoit à Zoroïne , qu'elle devoit répondre à sa passion , & s'obstinoit un peu trop à vouloir qu'elle fût de son sentiment. Voici comment cette fille vertueuse réprima l'ardeur du Kalife dans la dispute.

Il faut sçavoir que le Kalife avoit pour le Soleil une vénération superstitieuse , enforte qu'il suffisoit de lui nommer seulement cet Astre , pour lui inspirer du respect. Zoroïne , le prenant par son foible , s'écria !

*Par ce Soleil je te jure ,
Que ma vertu , toujours pure ,
Jamais ne s'éclipsera ,
Tant qu'il nous éclairera.*

Le



242 LE CALIFE ET ZOROÏNE.

*cria : Parois , Soleil , parois ; viens déceler un crime
que veut commettre ce Kalife si vertueux & si bon.
Si tu approuves son crime , viens en être témoin.*

Ces paroles , prononcées dans l'horreur de la nuit , firent impression sur le Kalife. Il demeura muet , & Zoroïne continua d'appeler le Soleil : *Viens-donc , s'écria-t-elle , viens-donc : mais , continua-t-elle , en regardant le Kalife intimidé : le Soleil ne parott point ; au contraire , le ciel s'obscurcit de plus en plus.*

*Le Soleil ne vient point : ce n'est qu'en sa présence ,
Que je t'avois promis d'écouter ton amour.*

*C'est ainsi que la nuit dispense
Des sermens qu'on a fait le jour.*

le contraire en présence du Soleil. Puisque tu le crains, repliqua le Kalife :

*Profite donc de son absence ,
Il ne verra point ton amour :
Dans ton sexe la nuit dispense
Des sermens qu'on a fait le jour.*

S'il faut enfin t'aimer , reprit Zoroïne en fuyant , je ne veux t'aimer qu'en plein jour. Arrête-donc , lui cria le Kalife : faut-il me renvoyer ainsi de la nuit au jour , & du jour à la nuit , Zoroïne fuyoit toujours , & le Kalife ne la pût rejoindre que le lendemain ; mais , il la pressa tant que pour s'en débarrasser , elle lui promit qu'elle iroit le trouver dans son appartement ; & , pour le prendre toujours par sa superstition , lui dit : *Oui , je te jure par le Soleil , qu'il sera témoin de l'exécution de ma promesse.*

La Kalife ne fit point d'attention au vrai sens de ces paroles , tant il étoit transporté de joie ; & la voilà encore débarrassée de lui : mais , le soir , craignant qu'elle ne lui manquât de parole , il fut l'attendre secrètement dans la chambre où elle couchoit : elle fut fort surprise , en y rentrant à minuit , d'y trouver celui qu'elle fuyoit , elle demeura immobile. *Te souviens-tu de tes dernières paroles ?* lui dit le Kalife. *Je me souviens des tiennes* lui répond-elle en tremblant :

*Dans mon sexe la nuit dispense
Des sermens qu'on a fait le jour.*

Moi , j'ai juré que le Soleil seroit témoin de l'exécution de ma promesse. Ensuite , elle ouvrit la fenêtre , & regardant le Ciel obscur , elle s'écria :

Tous V.

L.

cria :





LA
PRINCESSE
DE
CLEVES.



PREMIERE PARTIE.

LA magnificence & la galanterie n'ont jamais paru en France avec tant d'éclat, que dans les dernières années du regne de Henri second. Ce Prince étoit galant, bien fait, & amoureux : quoique sa passion pour Diane de Poitiers, Duchesse de Valentinois, eût commencé il y avoit plus de vingt ans, elle n'en étoit pas moins violente, & il n'en donnoit pas des témoignages moins éclatans.

Comme il réussissoit admirablement dans tous les exercices du corps, il en faisoit une de ses plus grandes occupations. C'étoit tous les jours des parties de chaille & de paume, des balets, des courses de bagues, ou de semblables divertissemens ; les couleurs & les chiffres de Madame de Valentinois paroissoient par-tout, & elle paroif-

foit elle-même avec tous les ajustemens que pouvoit avoir Mademoiselle de la Marck, sa petite-fille, qui étoit alors à marier.

La présence de la Reine autorisoit la sienne. Cette Princesse étoit belle, quoiqu'elle eût passé la première jeunesse ; elle aimoit la grandeur, la magnificence, & les plaisirs. Le Roi l'avoit épousée, lorsqu'il étoit encore Duc d'Orléans, & qu'il avoit pour aîné le Dauphin, qui mourut à Tournon ; Prince, que sa naissance & ses grandes qualités destinoient à remplir dignement la place du Roi François premier son pere.

L'humeur ambitieuse de la Reine lui faisoit trouver une grande douceur à régner : il sembloit qu'elle souffrît sans peine l'attachement du Roi pour la Duchesse de Valentinois, & elle n'en témoignoît aucune jalousie ; mais, elle avoit une si profonde dissimulation, qu'il étoit difficile de juger de ses sentimens & la politique l'obligeoit d'en



DE CLEVES, I. Part. 247

été élevée à la Cour de France, elle en avoit pris toute la politesse, & elle étoit née avec tant de disposition pour toutes les belles choses, que, malgré sa grande jeunesse, elle les aimoit, & s'y connoissoit mieux que personne. La Reine sa belle-mère, & Madame sœur du Roi, aimoient aussi les Vers, la Comédie, & la Musique. Le goût, que le Roi François premier avoit eu pour la Poésie & pour les Lettres, régnoit encore en France; & le Roi son fils aimant les exercices du corps, tous les plaisirs étoient à la Cour. Mais, ce qui rendoit cette Cour belle & majestueuse, étoit le nombre infini de Princes & de grands Seigneurs d'un mérite extraordinaire. Ceux, que je vais nommer, étoient, en des manières différentes, l'ornement & l'admiration de leur siècle.

Le Roi de Navarre attiroit le respect de tout le monde par la grandeur de son rang, & par celle qui paroissoit en sa personne. Il excelloit dans la guerre, & le Duc de Guise lui donnoit une émulation qui l'avoit porté plusieurs fois à quitter sa place de Général, pour aller combattre auprès de lui comme un simple soldat, dans les lieux les plus périlleux. Il est vrai aussi, que ce Duc avoit donné des marques d'une valeur si admirable, & avoit eu de si heureux succès, qu'il n'y avoit point de grand Capitaine qui ne dût le regarder avec envie. Sa valeur étoit soutenue de toutes les autres grandes qualités: il avoit un esprit vaste & profond, une ame noble & élevée, & une égale capacité pour la guerre, & pour les affaires. Le Cardinal de Lorraine son frere, étoit né avec une ambition démesurée, avec un esprit vif, & une éloquence admirable; & il avoit acquis une science profonde, dont il se servoit pour se rendre considérable en défendant la Religion Catholique, qui commençoit d'être attaquée. Le Chevalier de Guise, que l'on appella depuis le Grand-Prieur, étoit

un Prince aimé de tout le monde , bien fait , plein d'esprit , plein d'adresse , & d'une valeur célèbre par toute l'Europe. Le Prince de Condé , dans un petit corps peu favorisé de la nature , avoit une ame grande & hautaine , & un esprit qui se rendoit aimable aux yeux même des plus belles femmes. Le Duc de Nevers , dont la vie étoit glorieuse par la guerre & par les grands emplois qu'il avoit eus , quoique dans un âge un peu avancé , faisoit les délices de la Cour. Il avoit trois fils parfaitement bien faits : le second , que l'on appelloit le Prince de Cleves , étoit digne de soutenir la gloire de son nom ; il étoit brave & magnifique , & il avoit une prudence qui ne se trouve gueres avec la jeunesse. Le Vidame de Chartres , descendu de cette ancienne Maison de Vendôme , dont les Princes du Sang n'ont point dédaigné de porter le nom , étoit également distingué dans la galanterie. Il étoit beau , de bon-
ne mine , vaillant , hardi , libéral. Toutes ces



dont la gloire n'eût été flattée de le voir attaché à elle; peu de celles, à qui il s'étoit attaché, se pouvoient vanter de lui avoir résisté; & même plusieurs, à qui il n'avoit point témoigné de passion, n'avoient pas laissé d'en avoir pour lui. Il avoit tant de douceur & tant de disposition à la galanterie, qu'il ne pouvoit refuser quelques soins à celles qui tâchoient de lui plaire. Ainsi, il avoit plusieurs Maîtresses; mais, il étoit difficile de deviner celle qu'il aimoit véritablement. Il alloit souvent chez la Reine-Dauphine: la beauté de cette Princesse, sa douceur, le soin qu'elle avoit de plaire à tout le monde, & l'estime particulière qu'elle témoignoit à ce Prince, avoit souvent donné lieu de croire qu'il levoit les yeux jusqu'à elle. Messieurs de Guise, dont elle étoit niece, avoient beaucoup augmenté leur crédit & leur considération par son mariage; leur ambition les faisoit aspirer à s'élever aux Princes du Sang, & partager le pouvoir du Connétable de Montmorency. Le Roi se reposoit sur lui de la plus grande partie du gouvernement des affaires, & traitoit le Duc de Guise, & le Maréchal de S. André, comme ses Favoris. Mais ceux, quelle faveur, ou les affaires, approchoient de sa personne, ne s'y pouvoient maintenir, qu'en se soumettant à la Duchesse de Valentinois; & quoiqu'elle n'eût plus de jeunesse, ni de beauté, elle le gouvernoit avec un empire si absolu que l'on peut dire qu'elle étoit maîtresse de sa Personne & de l'Etat.

Le Roi avoit toujours aimé le Connétable, & si-tôt qu'il avoit commencé à régner, il l'avoit rappelé de l'exil où le Roi François I. l'avoit envoyé. La Cour étoit partagée entre Messieurs de Guise, & le Connétable, qui étoit soutenu des Princes du Sang. L'un & l'autre parti avoit toujours songé à gagner la Duchesse de Valentinois. Le Duc d'Autun, Frère du Duc de Guise, avoit

épousé une de ses filles: le Connétable aspirait à la même alliance. Il ne se contentoit pas d'avoir marié son fils aîné avec Madame Diane, fille du Roi & d'une Dame de Piémont, qui se fit Religieuse aussi-tôt qu'elle fut accouchée. Ce mariage avoit eu beaucoup d'obstacles, par les promesses que M. de Montmorenci avoit faites à Mademoiselle de Piennes, une des filles d'honneur de la Reine. Et, bien que le Roi les eût surmontés avec une patience & une bonté extrême, ce Connétable ne se trouvoit pas encore assez appuyé, s'il ne s'assuroit de Madame de Valentinois, & s'il ne la separoit de Messieurs de Guise, dont la grandeur commençoit à donner de l'inquiétude à cette Duchesse. Elle avoit retardé autant qu'elle avoit pu le mariage du Dauphin avec la Reine d'Ecosse. La beauté & l'esprit capable & avancé de cette jeune Reine, & l'élévation que ce mariage donnoit à

pris de parti : Il étoit un des Favoris, & sa faveur ne tenoit qu'à sa personne : Le Roi l'avoit aimé dès le tems qu'il étoit Dauphin ; & depuis il l'avoit fait Maréchal de France dans un âge où l'on n'a pas encore accoutumé de prétendre aux moindres dignités. Sa faveur lui donnoit un éclat qu'il soutenoit par son mérite & par l'agrément de sa personne, par une grande délicatesse pour sa table & pour ses meubles, & par la plus grande magnificence qu'on eût jamais vûe en un particulier. La libéralité du Roi fournissoit à cette dépense. Ce Prince alloit jusqu'à la prodigalité pour ceux qu'il aimoit ; il n'avoit pas toutes les grandes qualités ; mais, il en avoit plusieurs, & sur-tout celle d'aimer la guerre, & de l'entendre ; aussi avoit-il eu d'heureux succès, & si on excepte la bataille de Saint-Quentin, son regne n'avoit été qu'une suite de victoires. Il avoit gagné en personne la bataille de Renti, le Piémont avoit été conquis, les Anglois avoient été chassés de France ; & l'Empereur Charles-Quint avoit vû finir sa bonne fortune devant la ville de Mets qu'il avoit assiégée inutilement avec toutes les forces de l'Empire & de l'Espagne. Néanmoins, comme le malheur de Saint-Quentin avoit diminué l'espérance de nos Conquêtes, & que depuis la fortune avoit semblé se partager entre les deux Rois, ils se trouverent insensiblement disposés à la paix.

La Duchesse douairière de Lorraine avoit commencé à en faire des propositions dans le tems du mariage de Mr. le Dauphin : il y avoit toujours eu depuis quelque négociation secrète. Enfin Cercau, dans le pays d'Artois, fut choisi pour le lieu où l'on devoit s'assembler. Le Cardinal de Lorraine, le Connétable de Montmorenci, & le Maréchal de Saint-André, s'y trouverent pour le Roi. Le Duc d'Albe & le Prince d'Orange, pour Philippe II. & le Duc & la Duchesse de Lorraine

furent les Médiateurs. Les principaux articles étoient le mariage de Madame Elisabeth de France avec Dom Carlos Infant d'Espagne, & celui de Madame sœur du Roi avec Mr. de Savoie.

Le Roi demeura cependant sur la frontière, & il y reçût la nouvelle de la mort de Marie Reine d'Angleterre. Il envoya le Comte de Randan à Elisabeth, sur son avènement à la Couronne; elle le reçût avec joie. Ses droits étoient si mal établis, qu'ils lui étoit avantageux de se voir reconnu par le Roi. Ce Comte la trouva instruite des intérêts de la Cour de France, & du mérite de ceux qui la composoient; mais, sur-tout il la trouva fort remplie de la réputation du Duc de Nemours. Elle lui parla tant de fois de ce Prince, & avec tant d'empressement, que quand Mr. de Randan fut revenu, & qu'il rendit compte au Roi de son voyage, il lui dit qu'il n'y avoit rien

prétexte de voyager ; mais , ce Prince ne pût s'y résoudre. Il envoya Lignerolles , qui étoit un jeune homme d'esprit , son favori ; pour voir les sentimens de la Reine & pour tâcher de commencer quelque liaison. En attendant l'événement de ce voyage , il alla voir le Duc de Savoie qui étoit alors à Bruxelles avec le Roi d'Espagne. La mort de Marie d'Angleterre apporta de grands obstacles à la Paix : l'Assemblée se rompit à la fin de Novembre , & le Roi revint à Paris.

Il parut alors une beauté à la Cour , qui attira les yeux de tout le monde , & l'on doit croire que c'étoit une beauté parfaite , puisqu'elle donna de l'admiration dans un lieu où l'on étoit si accoutumé à voir de belles personnes. Elle étoit de la même maison que le Vidame de Chartres , & une des plus grandes héritières de France. Son pere étoit mort jeune , & l'avoit laissée sous la conduite de Madamé de Chartres sa femme , dont le bien , la vertu , & le mérite , étoient extraordinaires. Après avoir perdu son mari , elle avoit passé plusieurs années sans revenir à la Cour. Pendant cette absence , elle avoit donné ses soins à l'éducation de sa fille ; mais , elle ne travailla pas seulement à cultiver son esprit & sa beauté , elle songea aussi à lui donner de la vertu , & à la lui rendre aimable. La plupart des meres s'imaginent qu'il suffit de ne parler jamais de galanterie devant les jeunes personnes , pour les en éloigner ; Madame de Chartres avoit une opinion opposée , elle faisoit souvent à sa fille des peintures de l'Amour , elle lui montrait ce qu'il a d'agréable , pour la persuader plus aisément sur ce qu'elle lui en apprenoit de dangereux. Elle lui contoit le peu de sincérité des hommes , leurs tromperies & leur infidélité , les malheurs domestiques où plongent les engagements ; & elle lui faisoit voir d'un autre côté , quelle tranquillité suivait la vie d'une honnête femme.

me, & combien la vertu donnoit d'éclat & d'élévation à une personne qui avoit de la beauté & de la naissance. Mais, elle lui faisoit voir aussi combien il étoit difficile de conserver cette vertu, que par une extrême défiance de soi-même, & par un grand soin de s'attacher à ce qui seul peut faire le bonheur d'une femme, qui est d'aimer son mari & d'en être aimée.

Cette héritière étoit alors un des grands partis qu'il y eût en France; & quoiqu'elle fût dans une extrême jeunesse, l'on avoit déjà proposé plusieurs mariages. Madame de Chartres, qui étoit extrêmement glorieuse, ne trouvoit presque rien digne de sa fille: la voyant dans sa seizième année, elle voulut la mener à la Cour. Lorsqu'elle arriva, le Vidame alla au devant d'elle. Il fut surpris de la grande beauté de Mademoiselle de Chartres, & il en fût surpris avec raison. La blancheur de son teint & ses cheveux blonde lui



ne pouvoit comprendre qui étoit cette belle personne qu'il ne connoissoit point. Il voyoit bien par son air, & par tout ce qui étoit à sa suite, qu'elle devoit être d'une grande qualité. Sa jeunesse lui faisoit croire que c'étoit une fille; mais, ne lui voyant point de mere, & l'Italien qui ne la connoissoit point l'appellant Madame, il ne savoit que penser, & il la regardoit toujours avec étonnement. Il s'aperçut que ses regards l'embarrassoient, contre l'ordinaire des jeunes personnes, qui voient toujours avec plaisir l'effet de leur beauté. Il lui parut même qu'il étoit cause qu'elle avoit de l'impatience de s'en aller, & en effet elle sortit assez promptement. Mr. de Cleves se consola de la perdre de vûe, dans l'espérance de sçavoir qui elle étoit; mais, il fut bien surpris quand il sut qu'on ne la connoissoit point. Il demeura si touché de sa beauté, & de l'air modeste qu'il avoit remarqué dans ses actions, qu'on peut dire qu'il conçut pour elle dès ce moment une passion & une estime extraordinaires. Il alla le soir chez Madame sœur du Roi.

Cette Princesse étoit dans une grande considération, par le crédit qu'elle avoit sur le Roi son frere, & ce crédit étoit si grand, que le Roi, en faisant la Paix, consentoit à rendre le Piémont, pour lui faire épouser le Duc de Savoie. Quoiqu'elle eût désiré toute sa vie de se marier, elle n'avoit jamais voulu épouser qu'un Souverain, & elle avoit refusé pour cette raison le Roi de Navarre lorsqu'il étoit Duc de Vendôme; & avoit toujours souhaité Mr. de Savoie: elle avoit conservé de l'inclination pour lui, depuis qu'elle l'avoit vû à Nice à l'entrevûe du Roi François I. & du Pape Paul III. Comme elle avoit beaucoup d'esprit, & un grand discernement pour les belles choses, elle aimoit tous les honnêtes gens, & il y avoit de

me celle qu'il deſeignoit , & que ſ'il y
quelqu'un elle ſeroit connue de tout l
Madame de Dampierre , qui étoit ſa Da
neur , & amie de Madame de Chartres ,
cette conſervation , ſ'approcha de cette
& lui dit tout bas , que c'étoit ſans dou
moiſelle de Chartres que Mr. de Cleves :
Madame ſe retourna vers lui , & lui dit
vouloit revenir chez elle le lendemain , e
roit voir cette beauté dont il étoit ſi touc
demoiſelle de Chartres parut en effet le
vant ; elle fut reçue des Reines avec tous
mens qu'on peut ſ'imaginer , & avec une
miration de tout le monde , qu'elle n
autour d'elle que des louanges. Elle les
avec une modeſtie ſi noble , qu'il ne ſen
qu'elle les entendit , ou du moins qu'el
touchée. Elle alla enfuite chez Madame
Roi. Cette Princeſſe , après avoir loué ſ
lui conta l'étonnement qu'elle avoit don
de Cleves. Ce Prince entra un moment
Venez , lui dit-elle , voyez ſi je ne vous
ma parole , & ſi en vous montrant Mar
de Chartres , je ne vous fais pas voir ce
té que vous cherchiez : remerciez-moi
de lui avoir appris l'admiration que vous



DE CLEVES, I. Part. 257

bonne ; qu'il avoit trouvée si aimable , étoit
qualité proportionné à sa beauté. Il s'ap-
procha d'elle , & il la supplia de se souvenir qu'il
étoit le premier à l'admirer , & que sans la
vue il avoit eu pour elle tous les sentimens
d'amour & d'estime qui lui étoient dûs.

Chevalier de Guise & lui , qui étoient amis ,
allèrent ensemble de chez Madame. Ils louerent
Mademoiselle de Chartres , sans se con-
sulters. Ils trouverent enfin qu'ils la louoient
à l'égal , & ils cessèrent l'un & l'autre de dire ce
qu'ils en pensoient ; mais , ils furent contraints
de parler les jours suivans par-tout où ils se ren-
contrèrent. Cette nouvelle beauté fut long-tems
le sujet de toutes les conversations. La Reine lui
fit de grandes louanges , & eut pour elle une
vénération extraordinaire. La Reine-Dauphine
fut une de ses Favorites , & pria Madame de
Chartres de la mener souvent chez elle. Mesda-

moiselles du Roi , l'envoyoient chercher pour
partager tous leurs divertissemens. Enfin , elle étoit
aimée & admirée de toute la Cour , excepté de
la Reine de Valentin. Ce n'est pas que cette
Reine ne lui donnât de l'ombrage ; une trop longue
séjourneance lui avoit appris qu'elle n'avoit rien à
dire auprès du Roi ; mais , elle avoit tant de
raison pour le Vidame de Chartres qu'elle avoit
résolu d'attacher à elle par le mariage d'une de
ses filles , & qui s'étoit attaché à la Reine , qu'elle
pouvoit regarder favorablement une personne
qui portoit son nom , & pour qui il faisoit paroître
une grande amitié.

Le Prince de Cleves devint passionnément a-
mouroux de Mademoiselle de Chartres , & souhai-
toit ardemment de l'épouser ; mais , il craignoit
l'orgueil de Madame de Chartres ne fût ble-
ssé de donner sa fille à un homme qui n'étoit
qu'un aîné de sa maison. Cependant , cette maison
étoit

reux de Mademoiselle de Chartres le p
qu'il l'avoit vûe : il s'étoit apperçû de
Mr. de Cleves , comme Mr. de Cleve
perçû de la sienne. Quoiqu'ils fussent
loignement que donnent les mêmes
ne leur avoit pas permis de s'explique
& leur amitié s'étoit refroidie, sans q
eu la force de s'éclaircir. L'aventure
arrivée à Mr. de Cleves, d'avoir vû le p
demoiselle de Chartres , lui paroissoit
présage, & sembloit lui donner quelq
sur ses Rivaux; mais, il prévoyoit de
stacles par le Duc de Nevers, son per
avoit d'étroites liaisons avec la Duches
inois. Elle étoit ennemie du Vidan
raison étoit suffisante pour empêcher
Nevers de consentir que son fils pensât

Madame de Chartres, qui avoit eu l'é
cation pour inspirer la vertu à sa fille,
tinua pas de prendre les mêmes soins d
où ils étoient si nécessaires, & où il y
d'exemples si dangereux. L'ambition &
terie étoient l'ame de cette Cour, &
également les hommes & les femmes.
tant d'intérêts & tant de cabales dis
les Dames y avoient tant de part q



sa à naître ; on ne connoissoit , ni l'ennui , ni l'oisiveté , & on étoit toujours occupé des plaisirs , ou des intrigues. Les Dames avoient des attachemens particuliers pour la Reine , pour la Reine-Dauphine , pour la Reine de Navarre , pour Madame sœur du Roi , ou pour la Duchesse de Valentinois. Les inclinations , les raisons de bienveillance , ou le rapport d'humeur , faisoient ces différens attachemens. Celles , qui avoient passé la première jeunesse & qui faisoient profession d'une vertu plus austère , étoient attachées à la Reine. Celles , qui étoient plus jeunes , & qui cherchoient la joie & la galanterie , faisoient leur Cour à la Reine-Dauphine. La Reine de Navarre avoit ses Favorites , elle étoit jeune , & elle avoit du pouvoir sur le Roi son mari. Il étoit aimé du Connétable & avoit par-là beaucoup de crédit. Madame sœur du Roi conservoit encore de la beauté & attiroit plusieurs Dames auprès d'elle. La Duchesse de Valentinois avoit toutes celles qu'elle daignoit regarder : mais peu de femmes lui étoient agréables ; & excepté quelques-unes , qui avoient sa familiarité & sa confiance , & dont l'humeur avoit du rapport avec la sienne , elle n'en recevoit chez elle que les jours où elle venoit plaisir à avoir une Cour comme celle de la Reine.

Toutes ces différentes cabales avoient de l'émulation & de l'envie les unes contre les autres : les Dames qui les composoient avoient aussi de la jalousie entr'elles , ou pour la faveur , ou pour les biens ; les intérêts de grandeur & d'élévation se trouvoient souvent joints à ces autres intérêts moins importants , mais qui n'étoient pas moins sensibles. Ainsi , il y avoit une sorte d'agitation & de désordre dans cette Cour , qui la rendoit très-agréable , mais aussi très-dangereuse pour une jeune personne. Madame de Chartres voyoit ce péril &

ne songeoit qu'aux moyens d'en garantir sa fille. Elle la pria, non pas comme sa mere, mais comme son amie, de lui faire confidence de toutes les galanteries qu'on lui diroit; & elle lui promit de lui aider à se conduire dans des choses où l'on étoit souvent embarrassée quand on étoit jeune.

Le Chevalier de Guise fit tellement paroître les sentimens & les desseins qu'il avoit pour Mademoiselle de Chartres, qu'ils ne furent ignorés de personne. Il ne voyoit néanmoins que de l'impossibilité dans ce qu'il desiroit; il sçavoit bien qu'il n'étoit point un parti qui convînt à Mademoiselle de Chartres, par le peu de bien qu'il avoit pour soutenir son rang; & il sçavoit bien aussi que ses Freres n'approuveroient pas qu'il se mariât, par la crainte de l'abaissement que les mariages des cadets apportent d'ordinaire dans les grandes Maisons. Le Cardinal de Lorraine lui fit bien-tôt voir qu'il ne se trompoit pas: il condamna l'attachement qu'il témoignoît pour Mademoiselle de Chartres, avec une chaleur extraordinaire; mais, il ne lui en dit pas les véritables raisons. Ce Cardinal avoit une haine pour le Vidame, qui étoit secrette alors, & qui éclata depuis. Il eût plutôt consenti à voir son Frere entrer dans toute autre alliance, que dans celle de ce Vidame; & il déclara si publiquement combien il en étoit éloigné, que Madame de Chartres en fut sensiblement offensée. Elle prit de grands soins de faire voir que le Cardinal de Lorraine n'avoit rien à craindre, & qu'elle ne songeoit pas à ce mariage. Le Vidame prit la même conduite; & sentit, encore plus que Madame de Chartres, celle du Cardinal de Lorraine, parce qu'il en sçavoit mieux la cause.

Le Prince de Cleves n'avoit pas donné des marques moins publiques de sa passion, qu'avoit fait

et le Chevalier de Guise. Le Duc de Nevers apprît cet attachement avec chagrin. Il crut néanmoins qu'il n'avoit qu'à parler à son fils, pour le faire changer de conduite; mais, il fut bien surpris de trouver en lui le dessein formé d'épouser une demoiselle de Chartres. Il blâma ce dessein; s'emporta, & cacha si peu son emportement que son sujet s'en répandit bien-tôt à la Cour, & alla jusqu'à Madame de Chartres. Elle n'avoit pas mis en doute, que Mr. de Nevers ne regardât le mariage de sa fille comme un avantage pour son fils; le fut bien étonné que la Maison de Cleves & de Guise, craignissent son alliance, au lieu de la souhaiter. Le dépit qu'elle eût lui fit penser à trouver un parti pour sa fille qui la mit au-dessus de ceux qui se croyoient au-dessus d'elle. Après avoir tout examiné, elle s'arrêta au Prince d'Auphain fils du Duc de Montpensier. Il étoit prêt à marier, & c'étoit ce qu'il y avoit de plus grand à la Cour. Comme Madame de Chartres avoit beaucoup d'esprit, qu'elle étoit aidée du Vidame qui étoit dans une grande considération, & en effet sa fille étoit un parti considérable, elle fit avec tant d'adresse & tant de succès, que Mr. de Montpensier parut souhaiter ce mariage, & il sembloit qu'il ne s'y pouvoit trouver de difficultés.

Le Vidame, qui savoit l'attachement de Mr. d'Anville pour la Reine-Dauphine, crut néanmoins qu'il falloit employer le pouvoir que cette princesse avoit sur lui, pour l'engager à servir Madame de Chartres auprès du Roi & auprès du Prince de Montpensier, dont il étoit ami intime. En parla à cette Reine, & elle entra avec elle dans une affaire où il s'agissoit de l'élévation d'une personne qu'elle aimoit beaucoup; elle le témoigna au Vidame, & l'assura, que quoiqu'elle fût en qu'elle seroit une chose désagréable au Cardinal

nal de Lorraine son oncle, elle passeroit avec par dessus cette considération, parce qu'elle étoit sujette de se plaindre de lui, & qu'il prenoit les jours les intérêts de la Reine contre les propres.

Les personnes galantes sont toujours bien qu'un prétexte leur donne lieu de parler à qui les aiment. Si-tôt que le Vidame eût vu Madame la Dauphine, elle ordonna à Châtelart qui étoit Favori de Mr. d'Anville, & qui étoit la passion qu'il avoit pour elle, de lui aller de sa part, de se trouver le soir chez la Dauphine. Châtelart reçut cette commission avec beaucoup de joie & de respect. Ce Gentilhomme étoit d'une bonne maison de Dauphiné, mais son talent & son esprit le mettoient au-dessus de sa naissance. Il étoit reçu & bien traité de tout ce qu'il y avoit de grands Seigneurs à la Cour, & la Reine de la Maison de Montmorenci l'avoit partici-



DE CLEVES, I. Part. 263

lui ordonna même de le dire au Prince de
nipensier. L'on peut juger ce que sentit Ma-
rie de Chartres par la rupture d'une chose
qu'elle avoit tant désirée , dont le mauvais succès
étoit un si grand avantage à ses ennemis, &
oit un si grand tort à sa fille.

La Reine-Dauphine témoigna à Mademoiselle
Chartres , avec beaucoup d'amitié , le déplaisir
qu'elle avoit de lui avoir été inutile : vous voyez ,
dit-elle , que j'ai un médiocre pouvoir. Je
suis si haïe de la Reine & de la Duchesse de Va-
linois , qu'il est difficile que par elles , ou par
ceux qui sont dans leur dépendance , elles ne tra-
ient toujours toutes les choses que je desirer :
pendant (ajouta-t-elle) je n'ai jamais pensé qu'à
plaire ; aussi elles ne me haïssent qu'à cause
de la Reine ma mere , qui leur a donné autrefois
l'inquiétude & de la jalousie. Le Roi en avoit
été amoureux , avant qu'il le fût de Madame de
Valinois ; & , dans les premières années de son
mariage , qu'il n'avoit point encore d'enfans , quoi-
qu'il aimât cette Duchesse , il parut quasi résolu
de se démarier pour épouser la Reine ma mere.
Le duc de Valentinois , qui craignoit une femme ,
qui avoit déjà aimée , & dont la beauté & l'esprit
voient diminuer sa faveur , s'unit au Connéta-
ble , qui ne souhaitoit pas aussi que le Roi épou-
sât une sœur de Messieurs de Guise : ils mirent le
Roi dans leurs sentimens , & quoiqu'il haït
véritablement la Duchesse de Valentinois , comme
il aimoit la Reine , il travailla avec eux pour em-
pêcher le Roi de se démarier : mais , pour lui ôter
entièrement la pensée d'épouser la Reine ma mere ,
ils firent son mariage avec le Roi d'Ecosse , qui é-
toit veuf de Madame Madelaine sœur du Roi ; &
le firent , parce qu'il étoit le plus prêt à conclu-
re & manquerent aux engagemens qu'on avoit
faits avec le Roi d'Angleterre qui la souhaitoit ardem-
ment.

nal de Lorraine
par dessus cette
sujet de se pla
les jours les
propres.

Les personnes
qu'un prétexte
qui les aime
Madame la D
qui étoit Fav
la passion qu
de sa part ,
Châtelart re
de joie & d
d'une bonne
te & son espr
fance. Il éto
y avoit de gra
de la Maison



DE CLEVES, I. Part. 265

Le chevalier de Guise lui avoit donné quelque jalousie ; mais , comme elle étoit plutôt sur le mérite de ce Prince , que sur aucunes actions de Mademoiselle de Chartres , il seules à tâcher de découvrir s'il étoit dangereux pour qu'elle approuvât la pensée qu'il avoit pour elle. Il ne la voyoit que chez les Reineux aux assemblées ; il étoit difficile d'avoir une conversation particulière. Il en trouva plusieurs moyens , & il lui parla de son dessein & de sa passion avec tout le respect imaginable ; il la supplia de lui faire connoître quels étoient les sentimens qu'elle avoit pour lui , & il lui dit que si elle n'aimoit pas , étoient d'une nature qui rendroient éternellement malheureux , si elle obéissoit que par devoir aux volontés de sa mère.

Comme Mademoiselle de Chartres avoit le cœur noble & très-bien fait , elle fut véritablement sensible à la reconnaissance du procédé du Prince. Cette reconnaissance donna à ses réponses & à ses paroles un certain air de douceur , qui faisoit pour donner de l'espérance à un homme éperdûment amoureux que l'étoit ce Prince. Il se flatta d'une partie de ce qu'il lui disoit.

Il rendit compte à sa mère de cette conversation & Madame de Chartres lui dit qu'il y avoit de la grandeur & de bonnes qualités dans Cleves , & qu'il faisoit paroître tant de savoir & de son âge , que si elle sentoit son inclination , elle y consentiroit avec plaisir.

Mademoiselle de Chartres répondit , qu'elle étoit de la même opinion ; qu'elle n'avoit aucune répugnance à ce qu'elle n'avoit aucune inclination pour une autre personne.

Sur ce , ce Prince fit parler à Madame de Chartres.

M

de Chartres , elle reçût la proposition qu'on lui faisoit , & elle ne craignit point de donner à sa fille un mari qu'elle ne pût aimer , en lui donnant le Prince de Cleves. Les articles furent conclus ; on parla au Roi , & ce mariage fut scû de tout le monde.

Mr. de Cleves se trouvoit heureux , sans être néanmoins entièrement content. Il voyoit avec beaucoup de peine , que les sentimens de Mademoiselle de Chartres ne passioient pas ceux de l'estime & de la reconnoissance : & il ne pouvoit se flatter qu'elle en cachât de plus obligeans , puisque l'état où ils étoient lui permettoit de les faire paroître sans choquer son extrême modestie : Il ne se passoit gueres de jours qu'il ne lui en fît ses plaintes. Est-il possible , lui disoit-il , que je puisse n'être pas heureux en vous épousant ? cependant , il est vrai que je ne le suis pas ; vous

ne sauriez douter aussi que votre vûe ne me donne du trouble. Je ne me trompe pas à votre rougeur, répondit-il: c'est un sentiment de modestie, & non pas un mouvement de votre cœur; & je n'en tire que l'avantage que j'en dois tirer.

Mademoiselle de Chartres ne sçavoit que répondre, & ces distinctions étoient au-dessus de ses connoissances. Mr. de Cleves ne voyoit que trop combien elle étoit éloignée d'avoir pour lui des sentimens qui le pouvoient satisfaire, puisqu'il lui paroissoit même qu'elle ne les entendoit pas.

Le Chevalier de Guise revint d'un voyage peu de jours avant les nûces; il avoit vû tant d'obstacles insurmontables au dessein qu'il avoit eu d'épouser Mademoiselle de Chartres, qu'il n'avoit pû se flatter d'y réussir, & néanmoins il fut sensiblement affligé de la voir devenir la femme d'un autre; cette douleur n'éteignit pas sa passion, & il ne demeura pas moins amoureux. Mademoiselle de Chartres n'avoit pas ignoré les sentimens que ce Prince avoit eus pour elle. Il lui fit connoître à son retour, qu'elle étoit cause de l'extrême tristesse qui paroissoit sur son visage; & il avoit tant de mérite & tant d'agrément qu'il étoit difficile de le rendre malheureux sans en avoir quelque pitié. Aussi ne se pouvoit-elle défendre d'en avoir; mais, cette pitié ne la conduisoit pas à d'autres sentimens; elle contoit à sa mere la peine que lui donnoit l'affection de ce Prince.

Madame de Chartres admiroit la sincérité de sa fille, & elle l'admiroit avec raison; car, jamais personne n'en a eu une si grande & si naturelle; mais elle n'admiroit pas moins que son cœur ne fût point touché, & d'autant plus, qu'elle voyoit bien que le Prince de Cleves ne l'avoit pas touché, non plus que les autres. Cela fut cause qu'elle prit de grands soins de l'attacher à son mari, & de lui faire comprendre ce qu'elle devoit

à l'inclination qu'il avoit eüe pour elle , avant que de la connoître & à la passion qu'il lui avoit témoignée , en la préférant à tous les autres partis , dans un tems où personne n'osoit plus penser à elle.

Ce mariage s'acheva , la cérémonie s'en fit au Louvre , & le soir , le Roi & les Reines vinrent souper chez Madame de Chartres avec toute la Cour , où ils furent reçus avec une magnificence admirable. Le Chevalier de Guise n'osa se distinguer des autres , & ne pas assister à cette cérémonie ; mais , il y fut si peu maître de sa tristesse , qu'il étoit aisé de la remarquer.

Mr. de Cleves ne trouva pas que Mademoiselle de Chartres eût changé de sentiment , en changeant de nom. La qualité de mari lui donna de plus grands privilèges ; mais , elle ne lui donna pas une autre place dans le cœur de sa femme.



DE CLEVES, I. Part. 269

soins & des devoirs. Plusieurs autres étoient dans le même état, & Madame de Chartres joignoit à la sagesse de sa fille une conduite si exacte pour toutes les bienséances, qu'elle achevoit de la faire paroître une personne où l'on ne pouvoit atteindre.

La Duchesse de Lorraine, en travaillant à la Paix, avoit aussi travaillé pour le mariage du Duc de Lorraine son fils. Il avoit été conclu avec Madame Claude de France, seconde fille du Roi. Les nœcs en furent résolues pour le mois de Février.

Cependant, le Duc de Nemours étoit demeuré à Bruxelles, entièrement rempli & occupé de ses desseins pour l'Angleterre. Il en recevoit ou y envoyoit continuellement des Couriers: ses espérances augmentoient tous les jours, & enfin Lignerolles lui manda, qu'il étoit tems que sa présence vint achever ce qui étoit si bien commencé. Il reçût cette nouvelle avec toute la joie que peut avoir un jeune homme ambitieux, qui se voit porté au Trône par sa seule réputation. Son esprit s'étoit insensiblement accoutumé à la grandeur de cette fortune; & au lieu qu'il l'avoit rejetée d'abord comme une chose où il ne pouvoit parvenir, les difficultés s'étoient effacées de son imagination, & il ne voyoit plus d'obstacles.

Il envoya en diligence à Paris, donner tous les ordres nécessaires pour faire un équipage magnifique, afin de paroître en Angleterre avec un éclat proportionné au dessein qui l'y conduisoit; & il se hâta lui même de venir à la Cour, pour assister au mariage de Mr. de Lorraine.

Il arriva la veille des Fiançailles; &, dès le même soir qu'il fut arrivé, il alla rendre compte au Roi de l'état de son dessein, & recevoir ses ordres & ses conseils pour ce qui restoit à faire. Il alla ensuite chez les Reines. Madame de Cleves

n'y étoit pas, de sorte qu'elle ne le vit point, & ne sçût pas même qu'il fut arrivé. Elle avoit oui parler de ce Prince à tout le monde, comme de ce qu'il y avoit de mieux fait & de plus agréable à la Cour; & sur-tout Madame la Dauphine le lui avoit dépeint d'une sorte, & lui en avoit parlé tant de fois, qu'elle lui avoit donné de la curiosité, & même de l'impatience, de le voir.

Elle passa tout le jour des Fiançailles chez elle à se parer, pour se trouver le soir au bal & au festin Royal qui se faisoit au Louvre. Lorsqu'elle arriva, l'on admira sa beauté & sa parure; le bal commença, & comme elle dansoit avec Mr. de Guise, il se fit un assez grand bruit vers la porte de la Salle, comme de quelqu'un qui entroit, & à qui on faisoit place. Madame de Cleves acheva de danser; &, pendant qu'elle cherchoit des yeux quelqu'un qu'elle avoit dessein de prendre, le Roi lui vint de si près, qu'elle ne put s'en apercevoir.

fer ensemble sans se connoître. Ils les appellerent quand ils eurent fini , sans leur donner le loisir de parler à personne , & leur demanderent s'ils n'avoient pas bien envie de sçavoir qui ils étoient , & s'ils ne s'en doutoient point. Pour moi , Madame , dit Mr. de Nemours , je n'ai pas d'incertitude ; mais , comme Madame de Cleves n'a pas les mêmes raisons pour deviner qui je suis , que celles que j'ai pour la reconnoître , je voudrois bien que vôtre Majesté eût la bonté de lui apprendre mon nom. Je crois , dit Madame la Dauphine , qu'elle le sçait aussi bien que vous sçavez le sien. Je vous assure , Madame , reprit Madame de Cleves , qui paroissoit un peu embarrassée , que je ne devine pas si bien que vous pensez. Vous devinez fort bien , répondit Madame la Dauphine ; & il y a même quelque chose d'obligant pour Mr. de Nemours , à ne vouloir pas avouer que vous le connoissiez sans l'avoir jamais vu. La Reine les interrompit , pour faire continuer le bal , Mr. de Nemours prit la Reine-Dauphine. Cette Princesse étoit d'une parfaite beauté , & avoit paru telle aux yeux de Mr. de Nemours , avant qu'il allât en Flandres ; mais , de tout le soir , il ne pût admirer que Madame de Cleves.

Le Chevalier de Guise , qui l'adoroit toujours , étoit à ses pieds ; & ce qui se venoit de passer lui avoit donné une douleur sensible. Il le prit comme un présage que la fortune destinoit Mr. de Nemours à être amoureux de Madame de Cleves ; & , soit qu'en effet il eût paru quelque trouble sur son visage , ou que la jalousie fût voir au Chevalier de Guise au-delà de la vérité , il crut qu'elle avoit été touchée de la vue de ce Prince , & il ne pût s'empêcher de lui dire que Mr. de Nemours étoit bien heureux de commencer à être connu

d'elle, par une aventure qui avoit quelque chose de galant & d'extraordinaire.

Madame de Cleves revint chez elle l'esprit si rempli de ce qui s'étoit passé au bal, que, quoiqu'il fût fort tard, elle alla dans la chambre de sa mere pour lui en rendre compte; &, elle lui loua Mr. de Nemours avec un certain air qui donna à Madame de Chartres la même pensée qu'avoit eue le Chevalier de Guise.

Le lendemain, la cérémonie des nœces se fit. Madame de Cleves y vit le Duc de Nemours avec une mine & une grace si admirables qu'elle en fut encore plus surprise.

Les jours suivans, elle le vit chez la Reine Dauphine, elle le vit jouer à la paume avec le Roi, elle le vit courre la bague, elle l'entendit parler; mais. elle le vit toujours surpasser de si loin tous les autres, & se rendre tellement maître de la conversation dans tous les lieux où il étoit, que

Duchesse, qui étoit grand-mère, & qui venoit de marier sa petite-fille. Elle en parloit souvent à Madame de Chartres. Est-il possible, Madame, lui disoit-elle, qu'il y ait si long-tems que le Roi en soit amoureux? Comment s'est-il pû attacher à une personne qui étoit beaucoup plus âgée que lui, qui avoit été maitresse de son pere, & qui l'est encore de beaucoup d'autres, à ce que j'ai oui dire? Il est vrai, répondit-elle, que ce n'est, ni le mérite, ni la fidélité de Madame de Valentinois, qui a fait naître la passion du Roi, ni qui l'a conservée; & c'est aussi en quoi il n'est pas excusable: car, si cette femme avoit eu de la jeunesse & de la beauté jointe à sa naissance, qu'elle eût eu le mérite de n'avoir jamais rien aimé, qu'elle eût aimé le Roi avec une fidélité exacte, qu'elle l'eût aimé par rapport à sa seule personne, sans intérêt de grandeur ni de fortune, & sans se servir de son pouvoir que pour des choses honnêtes ou agréables au Roi même; il faut avouer, qu'on auroit eu de la peine à s'empêcher de louer ce Prince du grand attachement qu'il a pour elle. Si je ne craignois, continua Madame de Chartres, que vous disiez de moi ce que l'on dit de toutes les femmes de mon âge, qu'elles aiment à conter les Histoires de leur tems, je vous apprendrois le commencement de la passion du Roi pour cette Duchesse, & plusieurs choses de la Cour du feu Roi qui ont même beaucoup de rapport avec celles qui se passent encore présentement. Bien loin de vous accuser, reprit Madame de Cleves, de redire les Histoires passées, je me plains, Madame, que vous ne m'ayez pas instruite des présentes, & que vous ne m'ayez point appris les divers intérêts & les diverses liaisons de la Cour. Je les ignore si entièrement, que je croyois, il y a peu de jours, que Mr. le Connétable étoit fort bien avec la Reine.

ne. Vous aviez une opinion bien opposée à la vérité, répondit Madame de Chartres. La Reine hait Mr. le Connétable; & si elle a jamais quelque pouvoir, il ne s'en appercevra que trop. Elle sçait, qu'il a dit plusieurs fois au Roi, que, de tous ses enfans, il n'y avoit que les naturels qui lui ressemblassent. Je n'eusse jamais soupçonné cette haine, interrompit Madame de Cleves, après avoir vû le soin que la Reine avoit d'écrire à Mr. le Connétable pendant sa prison, la joie qu'elle a témoigné à son retour, & comme elle l'appelle toujours mon Compère, aussi-bien que le Roi. Si vous jugez sur les apparences en ce lieu-ci, répondit Madame de Chartres, vous ferez souvent trompée: ce qui paroît n'est presque jamais la vérité.

Mais, pour revenir à Madame de Valentinois,



DE C L E V E S , I. Part. 275

qui a été depuis la Duchesse d'Etampes. Le Roi en devint amoureux. Elle étoit inférieure, en naissance, en esprit, & en beauté à Madame de Valentinois, & elle n'avoit au-dessus d'elle que l'avantage de la grande jeunesse. Je lui ai oui dire plusieurs fois, qu'elle étoit née le jour que Diane de Poitiers avoit été mariée; la haine le lui faisoit dire, & non pas la vérité; car, je suis bien trompée, si la Duchesse de Valentinois n'épousa Mr. de Brezé, Grand Sénéchal de Normandie, dans le même tems que le Roi devint amoureux de Madame d'Etampes. Jamais il n'y a eu une si grande haine, que l'a été celle de ces deux femmes. La Duchesse de Valentinois ne pouvoit pardonner à Madame d'Etampes, de lui avoir ôté le titre de maîtresse du Roi. Madame d'Etampes avoit une jalousie violente contre Madame de Valentinois, parce que le Roi conservoit un commerce avec elle. Ce Prince n'avoit pas une fidélité exacte pour ses maîtresses; il y en avoit toujours une qui avoit le titre & les honneurs; mais les Dames que l'on appelloit de la petite bande le partageoient tour à tour. La perte du Dauphin, son fils, qui mourut à Tournon, & que l'on crut empoisonné, lui donna une sensible affliction. Il n'avoit pas la même tendresse, ni le même goût pour son second fils, qui regne présentement; il ne lui trouvoit pas assez de hardiesse, ni assez de vivacité. Il s'en plaignit un jour à Madame de Valentinois, & elle lui dit qu'elle vouloit le faire devenir amoureux d'elle, pour le rendre plus vif & plus agréable. Elle y réussit comme vous le voyez: il y a plus de vingt ans que cette passion dure, sans qu'elle ait été altérée, ni par le tems, ni par les obstacles.

Le feu Roi s'y opposa d'abord; &, soit qu'il eût encore assez d'amour pour Madame de Valentinois pour avoir de la jalousie, ou qu'il fût poussé

par la Duchesse d'Etampes, qui étoit au deſeſpoir que Mr. le Dauphin fut attaché à ſon ennemi, il eſt certain qu'il vit cette paſſion avec une colere & un chagrin dont il donnoit tous les jours des marques. Son fils ne craignit, ni ſa colere, ni ſa haine, & rien ne pût l'obliger à diminuer ſon attachement, ni à le cacher: il fallut que le Roi ſ'accoutumât à le ſouffrir. Auſſi cette oppoſition à ſes volontés l'éloigna encore de lui, & l'attacha davantage au Duc d'Orleans, ſon troiſième fils. C'étoit un Prince bienfait, beau, plein de feu & d'ambition, d'une jeuneſſe fougueuſe, qui avoit beſoin d'être modéré, mais qui eût fait auſſi un Prince d'une grande élévation; ſi l'âge eût meſuré ſon eſprit.

Le rang d'ainé qu'avoit le Dauphin, & la faveur du Roi qu'avoit le Duc d'Orleans, faiſoit

pouvez vous les imaginer ; mais , ces intrigues ne se bornèrent pas seulement a ces démêlés de femmes.

L'Empereur , qui avoit conservé de l'amitié pour le Duc d'Orléans , avoit offert plusieurs fois de lui remettre le Duché de Milan. Dans les propositions qui se firent depuis pour la Paix , il faisoit espérer de lui donner les dix sept Provinces , & de lui faire épouser sa fille. Mr. le Dauphin ne souhaitoit, ni la paix, ni ce mariage. Il se servit de Mr. le Connétable , qu'il a toujours aimé , pour faire voir au Roi de quelle importance il étoit, de ne pas donner à son successeur un frere aussi puissant que le seroit un Duc d'Orléans , avec l'Alliance de l'Empereur , & les dix-sept Provinces. Mr. le Connetable entra d'autant mieux dans les sentimens de Mr. le Dauphin , qu'il s'opposoit par-là à ceux de Madame d'Etampes , qui étoit son ennemie déclarée , & qui souhaitoit ardemment l'élévation de Mr. le Duc d'Orléans.

Mr. le Dauphin commandoit alors l'Armée du Roi en Champagne , & avoit réduit celle de l'Empereur en une telle extrémité qu'elle eut péri entièrement , si la Duchesse d'Etampes , craignant que de trop grands avantages ne nous fissent refuser la paix & l'alliance de l'Empereur pour Mr. le Duc d'Orléans , n'eût fait secrètement avertir les ennemis de surprendre Espèrnai & Château Thierry , qui étoient pleins de vivres. Ils le firent , & sauverent par ce moyen toute leur Armée.

Cette Duchesse ne jouit pas long-tems du succès de sa trahison. Peu après , Mr. le Duc d'Orléans mourut à Farmoutiers , d'une espee de maladie contagieuse. Il aimoit une des plus belles femmes de la Cour , & en étoit aimé. Je ne vous la nommerai pas , parce qu'elle a vécu depuis

avec tant de sagesse, & qu'elle a même caché avec tant de soin la passion qu'elle avoit pour ce Prince, qu'elle a mérité que l'on conserve sa réputation. Le hazard fit qu'elle reçût la nouvelle de la mort de son mari, le même jour qu'elle apprit celle de Mr. d'Orléans, de sorte qu'elle eut ce prétexte pour cacher sa véritable affliction, sans avoir la peine de se contraindre.

Le Roi ne survécut gueres le Prince son fils, il mourut deux ans après. Il recommanda à Mr. le Dauphin de se servir du Cardinal de Tournon & de l'Amiral d'Annebault; & ne parla point de Mr. le Connétable, qui étoit pour lors relegué à Chantilli. Ce fut néanmoins la première chose que fit le Roi son fils, de le rappeler, & de lui donner le gouvernement des affaires.

Madame d'Etampes fut chassée, & reçût tou-

moins d'une telle sorte, qu'il ne pût souffrir que ce Maréchal demeurât à la Cour : mais, la jalousie, qui est aigre & violente en tous les autres, est douce & modérée en lui par l'extrême respect qu'il a pour sa maîtresse; en sorte qu'il n'osa éloigner son Rival que sur le prétexte de lui donner le Gouvernement de Piémont. Il y a passé plusieurs années; il revint l'Hiver dernier, sur le prétexte de demander des Troupes & d'autres choses nécessaires pour l'Armée qu'il commande. Le desir de revoir Madame de Valentinois, & la crainte d'en être oublié, avoit peut-être beaucoup de part à ce voyage. Le Roi le reçût avec une grande froideur. Messieurs de Guise, qui ne l'aiment pas, mais qui n'osent le témoigner à cause de Madame de Valentinois, se servirent de Mr. le Vidame, qui est son ennemi déclaré, pour empêcher qu'il n'obtînt aucune des choses qu'il étoit venu demander. Il n'étoit pas difficile de lui nuire. Le Roi le haïssoit, & sa présence lui donnoit de l'inquiétude; de sorte qu'il fut contraint de s'en retourner, sans remporter aucun fruit de son voyage, que d'avoir peut-être rallumé dans le cœur de Madame de Valentinois des sentimens que l'absence commençoit à éteindre. Le Roi a bien eu d'autres sujets de jalousie, mais, ou il ne les a pas connus, ou il n'a osé s'en plaindre.

Je ne sçai, ma fille, ajouta Madame de Chartres, si vous ne trouverez point que je vous ai plus appris de choses que vous n'aviez envie d'en sçavoir. Je suis très-éloignée, Madame, de faire cette plainte, répondit Madame de Cleves; & sans la peur de vous importuner, je vous demanderois encore plusieurs circonstances que j'ignore.

La passion de Mr. de Nemours pour Madame de Cleves fut d'abord si violente, qu'elle lui ôta le

à leurs reproches. Madame la Dauphine qui il avoit eu des sentimens assez passifs pût tenir dans son cœur contre Madames. Son impatience pour le voyage d'ore commença même à se ralentir, & il se fit plus avec tant d'ardeur, les choses qu'il étoit nécessaire de faire pour son départ. Il alloit souvent chez la Reine-Dauphine, parce que Madame y alloit souvent; & il n'étoit pas fâché d'imaginer ce que l'on avoit cru de ses sentimens pour cette Reine. Madame de Cleves étoit d'un si grand-prix, qu'il se résolut plutôt à lui donner des marques d'affection, que de hazarder de la faire connoître au public. Il n'en parla pas même au Vidame de Melun, qui étoit son ami intime, & pour lequel il n'avoit rien de caché. Il prit une conduite & s'observa avec tant de soin que personne ne le soupçonna d'être amoureux de Madame de Cleves, que le Chevalier de Guise; & ce ne fut qu'en vain qu'il eut peine à s'en appercevoir elle-même, & à se rendre compte de la nation qu'elle avoit pour lui ne lui eût donné l'attention particulière pour ses actions, & ne permit pas d'en douter.



DE CLEVES, I. Part. 281

ugeoit bien le péril où étoit cette jeune personne, d'être aimée d'un homme fait comme Mr. de Nemours, pour qui elle avoit de l'inclination. Elle fut entièrement confirmée dans les soupçons qu'elle avoit de cette inclination, par une chose qui arriva peu de jours après.

Le Maréchal de Saint-André, qui cherchoit toutes les occasions de faire éclater sa magnificence, supplia le Roi, sur le prétexte de lui montrer sa maison, qui ne venoit que d'être achevée, de lui vouloir faire l'honneur d'y aller souper avec les Reines. Ce Maréchal étoit bien aisé aussi de faire paroître, aux yeux de Madame de Cleves, cette dépense éclatante qui alloit jusqu'à la profusion.

Quelques jours avant celui qui avoit été choisi pour ce souper, le Roi-Dauphin, dont la santé étoit assez mauvaise, s'étoit trouvé mal, & n'avoit vû personne. La Reine sa femme avoit passé tout le jour auprès de lui. Sur le soir, comme il se portoit mieux, il fit entrer toutes les personnes de qualité qui étoient dans son antichambre. La Reine-Dauphine s'en alla chez elle; elle y trouva Madame de Cleves & quelques autres Dames, qui étoient le plus dans sa familiarité.

Comme il étoit déjà assez tard, & qu'elle n'étoit point habillée, elle n'alla pas chez la Reine; elle fit dire qu'on ne la voyoit point & fit apporter ses pierreries afin d'en choisir pour le bal du Maréchal de Saint-André, & pour en donner à Madame de Cleves, à qui elle en avoit promis. Comme elles étoient dans cette occupation, le Prince de Condé arriva. Sa qualité lui rendoit toutes les entrées libres. La Reine-Dauphine lui dit qu'il venoit sans doute de chez le Roi son mari, & lui demanda ce que l'on y faisoit. L'on dispute contre Mr. de Nemours, Madame, ré-
pon-

rent eue de ce ten
ve, repliqua le Pri
ce qu'il y a de plus
soit qu'ils soient ai
Il dit, que s'ils sor
l'être moins penda
point de femme q
che de songer à si
tirement occupées
pour tout le mond
qu'elles aiment; qu
veulent plaire à tou
quand. elles sont c
en ont une joie d
plus grande partie.
n'est point aimé, c
voir sa maitresse da
le est admirée du p
heureux de n'en être
toujours que sa be
mour plus heureux
ve, qu'il n'y a poin
le de voir sa maitres
voir qu'elle y est, &
Madame de Cleve
tendre ce que disoit
elle. l'écritain



DE CLEVES, I. Part. 283

quelle part elle avoit à l'opinion que soute-Mr. de Nemours , & sur-tout à ce qu'il dit du chagrin de n'être pas au bal où étoit sa sœur, parce qu'il ne devoit pas être à celui du châl de Saint - André , & que le Roi l'envoyoit au devant du Duc de Ferrare.

La Reine - Dauphine rioit avec le Prince de Condé , & n'approuvoit pas l'opinion de Mr. de Nemours. Il n'y a qu'une occasion , Madame , dit le Prince , où Mr. de Nemours consente à maîtresse aller au bal , qu'alors que c'est lui le donne ; & il dit que l'année passée qu'il donna un à votre Majesté , il trouva que sa sœur lui faisoit une faveur d'y venir , quoique ne semblât que vous y suivre ; que c'est une faveur faire une grâce à un amant que d'aller avec sa part à un plaisir qu'il donne ; que c'est une chose agréable pour l'amant , que sa maîtresse le voie le maître d'un lieu où est toute la gloire , & qu'elle le voie se bien acquitter d'en faire les honneurs. Mr. de Nemours avoit raison , dit la Reine - Dauphine , en souriant , d'approuver sa maîtresse allant au bal. Il y avoit alors un grand nombre de femmes à qui il donnoit cette faveur , que si elles n'y fussent point venues il y n'en eût eu peu de monde.

Le soir que le Prince de Condé avoit commencé à donner les sentimens de Mr. de Nemours sur le bal ,

Madame de Cleves avoit senti une grande envie de ne point aller à celui du Maréchal de S. André. Elle entra aisément dans l'opinion qu'il ne devoit pas aller chez un homme dont on étoit aisé ; & elle fut bien aise d'avoir une raison de son refus , pour faire une chose qui étoit une faveur

à Mr. de Nemours : elle emporta néanmoins la sœur que lui avoit donnée la Reine - Dauphine ; mais , le soir qu'elle la montra à sa mère , elle lui dit qu'elle n'avoit pas dessein de s'en servir ;

vir ; que le Maréchal de S. André prenoit de soin de faire voir qu'il étoit attaché, qu'elle ne doutoit point qu'il ne voulût croire qu'elle auroit part au divertissement devoit donner au Roi ; & , que sous prétexte de faire l'honneur de chez lui , il lui redoublât des soins dont peut-être elle seroit embarrassée.

Madame de Chartres combattit quelque l'opinion de sa fille , comme la trouvant pécieuse ; mais , voyant qu'elle s'y opiniâtroit , s'y rendit , & lui dit qu'il falloit donc qu'elle la malade , pour avoir un prétexte de n'y pas aller , parce que les raisons qui l'en empêchoient ne seroient pas approuvées , & qu'il falloit même pécier qu'on ne les soupçonnât. Madame de Chartres consentit volontiers à passer quelques jours chez elle , pour ne point aller dans un lieu où Mr. de Nemours ne devoit pas être : & il lui fit sans avoir le plaisir de sçavoir qu'elle n'iroit.

Il revint le lendemain du bal , il sçut qu'elle s'y étoit pas trouvée ; mais , comme il ne pouvoit pas que l'on eut redit devant elle la conversation de chez le Roi-Dauphin , il étoit bien étonné de croire qu'il fût assez heureux pour l'avoir pécée d'y aller.

Le lendemain , comme il étoit chez la Reine , qu'il parloit à Madame la Dauphine , Madame de Chartres & Madame de Cleves y vinrent , & se rapprochèrent de cette Princesse. Madame de Chartres étoit un peu négligée , comme une personne s'étoit trouvée mal ; mais , son visage ne souffroit pas à son habillement. Vous voilà si elle lui dit Madame la Dauphine que je ne pouvois croire que vous ayez été malade. Je pensais que Mr. le Prince de Condé , en vous contant l'histoire de Mr. de Nemours sur le bal , vous a persuadé que vous feriez une faveur au Maréchal de S. André d'aller chez lui , & que c'est ce qu'il

ché d'y venir. Madame de Cleves rougit que Madame la Dauphine devinoit juste, & qu'elle disoit devant Mr. de Nemours ce le avoit deviné.

Madame de Chartres vit dans ce moment pour-
 sa fille n'avoit pas voulu aller au bal ; & , pour
 cher que Mr. de Nemours ne le jugeât aussi-
 qu'elle, elle prit la parole avec un air qui
 loir être appuyé sur la vérité. Je vous assu-
 Madame, dit-elle à Madame la Dauphine,
 votre Majesté fait plus d'honneur à ma fille
 e n'en mérite. Elle étoit véritablement ma-
 mais, je crois, que si je ne l'en eusse empê-
 , elle n'eût pas laissé de vous suivre & de se
 rer aussi changée qu'elle étoit, pour avoir
 isir de voir tout ce qu'il y a eu d'extraordi-
 au divertissement d'hier au soir. Madame la
 ine crut ce que disoit Madame de Chartres,
 de Nemours fut bien fâché d'y trouver de
 ence ; néanmoins, la rougeur de Madame de
 lui fit soupçonner que ce que Madame la
 ine avoit dit n'étoit pas entièrement éloi-
 : la vérité. Madame de Cleves avoit d'a-
 été fâchée que Mr. de Nemours eût eu
 e croire, que c'étoit lui qui l'avoit em-
 d'aller chez le Maréchal de S. André ;
 ensuite, elle sentit quelque espèce de cha-
 que sa mere lui en eût entièrement ôté
 on.

Si que l'Assemblée de Cercamp eût été rom-
 les négociations pour la Paix avoient tou-
 continué, & les choses s'y disposèrent d'u-
 le sorte que, sur la fin de Février, on se
 bla à Château Cambresis. Les mêmes Dé-
 y retournerent, & l'absence du Maréchal
 André défit Mr. de Nemours du Rival qui
 toir plus redoutable par l'attention qu'il avoit
 server ceux qui approchoient Madame de Cle-
 ves,

du commerce des femmes
telle, que l'on ne l'
grande passion pour la
même qu'il y va très-
le d'éviter autant que
ler, & sur-tout en parti
la Dauphine vous trait
diroit bien-tôt que vou
vous sçavez combien cet
ble. Je suis d'avis, si
vous alliez un peu moins
ne, afin de ne vous pas t
vantures de galanterie.

Madame de Cleves n'a
Mr. de Nemours & de M.
fut si surprise de ce que
crut si bien voir combien
tout ce qu'elle avoit per
Prince, qu'elle en changea
Chartres s'en apperçût : i
moment. Madame de Cle
& s'enferma dans son cabinet.
L'on ne peut exprimer
tit de connoître

lant la maladie de Madame de Chartres, ce Prince trouva le moyen de voir plusieurs fois Madame de Cleves, en faisant semblant de chercher son mari, ou de le venir prendre pour le mener promener. Il le cherchoit même à des heures où il sçavoit bien qu'il n'y étoit pas & sous le prétexte de l'attendre, il demouroit dans l'antichambre de Madame de Chartres, où il y avoit toujours plusieurs personnes de qualité. Madame de Cleves y venoit souvent; &, pour être affligée, elle n'en paroïssoit pas moins belle à Mr. de Nemours. Il lui faisoit voir combien il prenoit d'intérêt à son affliction, & il lui en parloit avec un air si soumis qu'il la persuadoit aisément que ce n'étoit pas Madame la Dauphine dont il étoit amoureux.

Elle ne pouvoit s'empêcher d'être troublée de sa vûe, & d'avoir pourtant du plaisir à le voir; mais, quand elle ne le voyoit plus, & qu'elle pensoit que ce charme qu'elle trouvoit dans sa vûe étoit le commencement des passions, il s'en falloit peu qu'elle ne crût le haïr par la douleur que lui donnoit cette pensée.

Madame de Chartres empira si considérablement, que l'on commença à desespérer de sa vie: elle reçût ce que les Médecins lui dirent du péril où elle étoit, avec un courage digne de sa vertu & de sa piété. Après qu'ils furent sortis, elle fit retirer tout le monde, & appeller Madame de Cleves.

Il faut nous quitter ma fille, lui dit-elle, en lui tendant la main: le péril où je vous laisse, & le besoin que vous avez de moi, augmentent le déplaisir que j'ai de vous quitter. Vous avez de l'inclination pour Mr. de Nemours; je ne vous demande point de me l'avouer. Je ne suis plus en état de me servir de votre sincérité, pour vous

conduire. Il y a déjà long-tems que je me suis apperçue de cette inclination ; mais , je ne vous en ai pas voulu parler d'abord , de peur de vous en faire appercevoir vous-même. Vous ne la connoissez que trop présentement ; vous êtes sur le bord du précipice : il faut de grands efforts & de grandes violences , pour vous retenir. Songez à ce que vous devez à votre Mari , songez à ce que vous vous devez à vous-même , & pensez que vous allez perdre cette réputation que vous vous êtes acquise , & que je vous ai tant souhaitée. Ayez de la force & du courage , ma fille ; retirez-vous de la Cour : obligez votre mari de vous emmener : ne craignez point de prendre des partis trop rudes & trop difficiles : quelque affreux qu'ils vous paroissent d'abord , ils seront plus doux dans les suites , que les malheurs d'une galanterie. Si d'autres raisons que celles de la vertu & de votre devoir vous pouvoient obliger à ce que je souhaite , je vous dirois que si quelque chose étoit capable de troubler le bonheur que j'espère en sortant de ce monde , ce seroit de vous voir tomber comme les autres femmes : mais , si ce malheur vous doit arriver , je reçois la mort avec joie , pour n'en être pas le témoin.

Madame de Cleves fondoit en larmes sur la main de sa mere , qu'elle tenoit serrée entre les siennes : & Madame de Chartres , se sentant touchée elle-même , Adieu , ma fille , lui dit-elle ; finissons une conversation , qui nous attendrit trop l'une & l'autre , & souvenez-vous , si vous pouvez , de tout ce que je viens de vous dire.

Elle se tourna de l'autre côté en achevant ces paroles , & commanda à sa fille d'appeller ses femmes , sans vouloir l'écouter , ni parler davantage. Madame de Cleves sortit de la Chambre de sa mere en l'état que l'on peut s'imaginer , & Madame

dant la maladie de Madame de Chartres, ce Prince trouva le moyen de voir plusieurs fois Madame de Cleves, en faisant semblant de chercher son mari, ou de le venir prendre pour le mener promener. Il le cherchoit même à des heures où il n'y étoit pas & sous le prétexte de l'attendre, il demouroit dans l'antichambre de Madame de Chartres, où il y avoit toujours plusieurs personnes de qualité. Madame de Cleves y venoit souvent; &, pour être affligée, elle n'en paroïssoit pas moins belle à Mr. de Nemours. Il lui faisoit voir combien il prenoit d'intérêt à son affliction, & il lui en parloit avec un air si soumis qu'il la persuadoit aisément que ce n'étoit pas Madame la Dauphine dont il étoit amoureux.

Elle ne pouvoit s'empêcher d'être troublée de vûe, & d'avoir pourtant du plaisir à le voir; mais, quand elle ne le voyoit plus, & qu'elle pensoit que ce charme qu'elle trouvoit dans sa vûe seroit le commencement des passions, il s'en falloit qu'elle ne crût le haïr par la douleur que lui faisoit cette pensée.

Madame de Chartres empira si considérablement, que l'on commença à désespérer de sa vie: mais, quand elle reçut ce que les Médecins lui dirent du péril qu'elle étoit, avec un courage digne de sa vertu & de sa piété. Après qu'ils furent sortis, elle tira tout le monde, & appella Madame de Nemours.

Faut nous quitter ma fille, lui dit-elle, en lui prenant la main: le péril où je vous laisse, & le danger que vous avez de moi, augmentent le désir que j'ai de vous quitter. Vous avez de la reconnaissance pour Mr. de Nemours; je ne vous en ai point de me l'avouer. Je ne suis plus en état de me servir de votre sincérité, pour vous en remercier.

N

cou-

mais, de plus, c'étoit un
qui me plaisoit davantag
autant de sagesse que de

Je fus très-fâché de n
pondit Mr. de Cleves; n
la consolation d'un malh
possible de le quitter. E
non, je ne vous conseille
si vous la regrettez comm
sagesse, & digne de votre
nez, reprit Madame de Cl
dire plusieurs fois, qu'il n
à la Cour, que vous estim
vrai, répondit-il: mais, le
préhensibles; &, quand je
trouve si heureux de vous
rois assez admirer mon bor
plus que je ne vaux, replic
en soupirant; & il n'est
trouver digne de vous. A
en supplie, ce qui vous a
de Tournon. Il y a long-te
pliqua-t-il, & que je sçai q
de Sancerre. à qui elle

près cet éloignement si extraordinaire qu'elle a témoigné pour le mariage depuis qu'elle est veuve, & après les déclarations publiques qu'elle a faites de ne se remarier jamais, ait donné des espérances à Sancerre. Si elle n'en eût donné qu'à lui, repliqua Mr. de Cleves, il ne faudroit pas s'étonner ; mais, ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'elle en donnoit aussi à Etoutville dans le même tems : & je vais vous apprendre toute cette Histoire.

Fin de la premiere Partie.

C L E



SECONDE

ous sçavez l'ami
cerre & moi : n
moureux de Mad
a environ deux
avec beaucoup de
tout le reste du monde ; j'e
le soupçonner. Madame de
encore inconsolable de la m
vivoit dans une retraite austere
cerre étoit quasi la seule p
& c'étoit chez elle qu'il en
reux.

Un soir qu'il y avoit

de cette Duchesse étoit quelque démêlé avec le Roi : nous ſçavions les jalouies qu'il avoit eues du Maréchal de Briffac pendant qu'il avoit été à la Cour ; mais il étoit retourné en Piémont depuis quelques jours , & nous ne pouvions imaginer le ſujet de cette brouillerie.

Comme j'en parlois avec Sancerre , Mr. d'Anville arriva dans la Salle , & me dit tout bas , que le Roi étoit dans une affiſſion & dans une colère qui faiſoit pitié ; qu'en un racommodemens qui s'étoit fait entre lui & Madame de Valentinois , il y avoit quelques jours ſur des démêlés qu'ils avoient eus pour le Maréchal de Briffac , le Roi lui avoit donné une bague , & l'avoit priée de la porter ; que , pendant qu'elle s'habilloit pour venir à la Comédie , il avoit remarqué qu'elle n'avoit point cette bague & lui en avoit demandé la raiſon ; qu'elle avoit paru étonnée de ne la pas avoir , qu'elle l'avoit demandée à ſes femmes , leſquelles , par malheur , ou faute d'être bien inſtruites , avoient répondu qu'il y avoit quatre ou cinq jours qu'elles ne l'avoient vûe.

Ce tems étant précifément celui du départ du Maréchal de Briffac , continua Mr. d'Anville , le Roi n'a point douté qu'elle ne lui ait donné la bague , en lui diſant adieu. Cette penſée a réveillé ſi vivement toute cette jalouſie , qui n'étoit pas encore bien éteinte , qu'il s'eſt emporté contre ſon ordinaire , & lui a fait mille reproches. Il vient de rentrer chez lui très-affligé ; mais , je ne ſçai ſ'il l'eſt davantage de l'opinion que Madame de Valentinois a ſacrifié ſa bague , que de la crainte de lui avoir déplû par ſa colère.

Si-tôt que Mr. d'Anville eut achevé de me conter cette nouvelle , je me rapprochai de Sancerre pour la lui apprendre : je la lui dis comme un ſecret que l'on venoit de me confier , & dont je lui défendois de parler.

...lor que je m'appro
elle dit à Madame de To
voit me confier ce qu'elle
sans attendre la permission
non, elle me conta mot pe
vois dit à Sancerre le soir
vez juger comme j'en fu
Madame de Tournon : elle
Son embarras me donna
dit la chose qu'à Sancerre,
tir de la Comédie sans m'en
souvins de lui avoir oui ex
dame de Tournon. Toute
rent les yeux ; & je n'eus pa
qu'il avoit une galanterie avec
vûe depuis qu'il m'avoit quit
Je fus si piqué de voir qu
Avanture que je dis plusieurs
connoître à Madame de To
qu'elle avoit faite : je la ren
je l'assurai en la quittant , q
heur de celui qui lui avoit
du Roi, & de Madame de Va
Je m'en allai à l'heure mêm
ie lui c...

contraint de me l'avouer ; je lui contai ensuite ce qui me l'avoit apprise ; & il m'apprit aussi le détail de leur aventure : il me dit , que quoiqu'il fût cadet de sa maison , & très-éloigné de pouvoir prétendre à un aussi bon parti , que néanmoins elle étoit résolue de l'épouser. L'on ne peut être plus surpris que je le fus. Je dis à Sancerre de presser la conclusion de son mariage , & qu'il n'y avoit rien qu'il ne put craindre d'une femme qui avoit l'artifice de soutenir aux yeux du public un personnage si éloigné de la vérité. Il me répondit qu'elle avoit été véritablement affligée ; mais que l'inclination qu'elle avoit eue pour lui , avoit surmonté cette affliction , & qu'elle n'avoit pû laisser paroître tout d'un coup un si grand changement. Il me dit encore plusieurs autres raisons pour l'excuser qui me firent voir à quel point il en étoit amoureux. Il m'assura qu'il la feroit consentir que je scüssse la passion qu'il avoit pour elle , puisqu'aussi bien c'étoit elle-même qui me l'avoit apprise. Il l'y obligea en effet , quoiqu'avec beaucoup de peine ; & je fus ensuite très-avant dans leur confiance.

Je n'ai jamais vû une femme avoir une conduite si honnête & si agréable à l'égard de son amant : néanmoins , j'étois toujours choqué de son affectation à paroître encore affligée. Sancerre étoit si amoureux & si content de la manière dont elle en usoit pour lui qu'il n'osoit quasi la presser de conclure leur mariage , de peur qu'elle ne crût qu'il le souhaitoit plutôt par intérêt que par une véritable passion. Il lui en parla toutefois , & elle lui parut résolue à l'épouser ; elle commença même à quitter cette retraite où elle vivoit , & à se remettre dans le monde. Elle venoit chez ma belle-sœur à des heures où une partie de la Cour s'y trouvoit. Sancerre n'y venoit que rarement ;

N 5

mais .

dame de Tournon c
deux ans , il ne fau
quand même , sans être
assez forte pour l'oblig
vrait pas s'en plaindre
du public , lui feroit
lement parce qu'il n'
pour elle , mais par la
a sa réputation ; qu'a
souhaiter étoit qu'elle
qu'elle ne lui donnât
Je lui dis encore que
ce de l'épouser , ou qu
aimoit quelqu'autre , il
portât , ni qu'il se pût
conserver pour elle de
fance.

Je vous donne , lui
prendrais pour moi-même
touche d'un telle force
maîtresse , & même ma
qu'un lui plût , j'en ser
gri. Je quitterois le
mari , pour la conseiller
Ces paroles firent ro
& elle y trouva un

DE CLEVES, II. *Part.*

tar où elle étoit, qui la surprit, & qui lui à un trouble dont elle fut long-tems à se remettre.

Sancerre parla à Madame de Tournon, & tintua Mr. de Cleves. Il lui dit tout ce que je avois conseillé ; mais elle le rassura avec tant de soin, & parut si offensée de ses soupçons, qu'elle les lui ôta entièrement. Elle remit néanmoins leur mariage après un voyage qu'il alloit faire qui devoit être assez long ; mais elle se conduisit bien jusqu'à son départ, & en parut si affligée que je crus aussi bien que lui qu'elle l'aimoit véritablement. Il partit, il y a environ trois mois. Pendant son absence, j'ai peu vu Madame de Tournon ; vous m'avez entièrement occupé & je savois seulement qu'il devoit bien-tôt revenir.

Avant hier, en arrivant à Paris, j'appris qu'elle étoit morte. J'envoyai savoir chez lui si on n'avoit point eu de ses nouvelles ; on me manda qu'il étoit arrivé dès la veille qui étoit précisément le jour de la mort de Madame de Tournon. J'allai le voir à l'heure même, me doutant bien de l'état où je le trouverois ; mais son affliction passoit de beaucoup ce que je m'en étois imaginé.

Je n'ai jamais vu une douleur si profonde & si noble. Dès le moment qu'il me vit, il m'embrassa pendant en larmes. Je ne la verrai plus, me dit-il, je ne la verrai plus, elle est morte, je n'en vis pas digne ; mais je la suivrai bientôt.

Après cela il se tint ; & puis de tems en tems redit toujours elle est morte, & je ne la verrai plus, venoit aux cris & aux larmes, & demouroit une un homme qui n'avoit plus de raison. Il me qu'il n'avoit pas reçu souvent de ses lettres pendant son absence ; mais qu'il ne s'en étoit pas né, parce qu'il la connoissoit, & qu'il faisoit la peine qu'elle avoit à hasarder de ses vœux. Il ne doutoit point qu'il ne l'eût épou-

sée à son retour ; il la regardoit comme la plus aimable & la plus fidele personne qui eût jamais été ; il s'en croyoit tendrement aimé ; il la perdoit dans le moment qu'il pensoit s'attacher à elle pour jamais. Toutes ces pensées le plongeoient dans une affliction violente dont il étoit entièrement accablé ; & j'avoue que je ne pouvois m'empêcher d'en être touché.

Je fus néanmoins contraint de le quitter pour aller chez le Roi ; je lui promis que je revendrois bien-tôt. Je revins en effet , & je ne fus jamais si surpris que de le trouver tout différent de ce que je l'avois quitté. Il étoit debout dans sa chambre avec un visage furieux , marchant & s'arrêtant comme s'il eût été hors de lui-même. Venez , venez , me dit-il , venez voir l'homme du monde le plus désespéré : je suis plus malheureux mille fois que je n'étois tantôt ; & ce que je viens d'apprendre de Madame de Tournon , est pire que sa mort.

Je crus que la douleur le troubloit entièrement ; & je ne pouvois m'imaginer qu'il y eût quelque chose de pire que la mort d'une Maitresse qu'on aime & dont on est aimé. Je lui dis que tant que son affliction avoit eu des bornes , je l'avois approuvée , & que j'y étois entré ; mais que je ne le plaindrois plus s'il s'abandonnoit au desespoir , & s'il perdoit la raison. Je serois trop heureux de l'avoir perdue , & la vie , s'écria-t-il. Madame de Tournon m'étoit infidele , & j'apprens son infidélité & sa trahison le lendemain que j'ai appris sa mort , dans un tems où mon ame est remplie & pénétrée de la plus vive douleur & du plus tendre amour qu'on ait jamais senti ; dans un tems où son idée est dans mon cœur comme la plus parfaite chose qui ait jamais été , & la plus parfaite à mon égard. Je trouve que je me suis trompé & qu'elle ne mé-

rite

rite pas que je la pleure. Cependant j'ai la même affliction de sa mort que si elle m'étoit fidèle, & je sens son infidélité comme si elle n'étoit point morte. Si j'avois appris son changement devant sa mort, la jalousie, la colere, la rage, m'auroient rempli & m'auroient endurci en quelque sorte contre la douleur de sa perte; mais je suis dans un état où je ne puis, ni m'en consoler, ni la haïr.

Vous pouvez juger si je fus surpris de ce que me disoit Sancerre. Je lui demandai comment il avoit su ce qu'il venoit de me dire. Il me conta qu'un moment après que j'étois sorti de sa chambre Etouteville qui est son ami intime, mais qui ne savoit pourtant rien de son amour pour Madame de Tournon, l'étoit venu voir; que d'abord qu'il avoit été assis, il avoit commencé à pleurer, & qu'il lui demandoit pardon de lui avoir caché ce qu'il lui alloit apprendre; qu'il le prioit d'avoir pitié de lui; qu'il venoit lui ouvrir son cœur; & qu'il voyoit l'homme du monde le plus affligé de la mort de Madame de Tournon.

Ce nom, me dit Sancerre, m'a tellement surpris, que, quoique mon premier mouvement ait été de lui dire que j'en étois plus affligé que lui, je n'ai pas eu néanmoins la force de parler. Il a continué, & m'a dit qu'il étoit amoureux d'elle depuis six mois; qu'il avoit toujours voulu me le dire, mais qu'elle le lui avoit défendu expressément, & avec tant d'autorité, qu'il n'avoit osé lui désobéir; qu'il lui avoit plû quali dans le même tems qu'il l'avoit aimée; qu'ils avoient caché leur passion à tout le monde; qu'il n'avoit jamais été chez elle publiquement; qu'il avoit eu le plaisir de la consoler de la mort de son Mari; & qu'enfin il l'alloit épouser dans le tems qu'elle étoit morte, mais que ce mariage qui étoit un effet de passion,



un menteur , ou
été prêt à le lui e
m'expliquer ; je l'ai
roître des doutes.
rer de mon malheur
nois l'écriture c
mis sur mon lit c
trait. Mon Frere el
reille avoit le vi
été contraint de son
il m'a dit qu'il
qu'il me laissoit ;
le prétexte de me
de voir ces lettres
perant d'y trouver
suaderoit pas tout c
dire. Mais hélas !
Quelle tendresse , qu
de l'épouser , quelle
à écrit de semblables
ve à la fois la douce
délité. Ce sont d
comparés , mais qui
même tems par la r
honte , que je sens
changement ; je ne
pour contenir à c

le plaisir de lui faire des reproches, & de me venger d'elle en lui faisant connoître son injustice. Mais je ne la verrai plus, reprenoit-il, je ne la verrai plus; ce mal est le plus grand de tous les maux. Je souhaiterois de lui rendre la vie aux dépens de la mienne. Quel souhait! Si elle revenoit, elle vivroit pour Etouteville. Que j'étois heureux hier, s'écrioit-il, que j'étois heureux! J'étois l'homme du monde le plus affligé; mais mon affliction étoit raisonnable, & je trouvois quelque douceur à penser que je ne devois jamais me consoler. Aujourd'hui tous mes sentimens sont injustes. Je paie à une passion feinte qu'elle a eue pour moi, le même tribut de douleur que je croyois devoir à une passion véritable. Je ne puis, ni haïr, ni aimer sa mémoire; je ne puis me consoler, ni m'affliger. Du moins, me dit-il en se retournant tout d'un coup vers moi, faites, je vous en conjure, que je ne voie jamais Etouteville; son nom seul me fait horreur. Je sais bien que je n'ai nul sujet de m'en plaindre; c'est ma faute de lui avoir caché que j'aimois Madame de Tournon; s'il l'eût su, il ne s'y seroit peut-être pas attaché, elle ne m'auroit pas été infidèle; il est venu me chercher, pour me confier sa douleur, il me fait pitié. Hé! c'est avec raison, s'écrioit-il; il aimoit Madame de Tournon, il en étoit aimé, & il ne la verra jamais. Je sens bien néanmoins que je ne saurois m'empêcher de le haïr; & encore une fois je vous conjure de faire en sorte que je ne le voie point.

Sancerre se remit ensuite à pleurer, à regretter Madame de Tournon, à lui parler, & à lui dire les choses du monde les plus tendres. Il repassa ensuite à la haine, aux plaintes, aux reproches, & aux imprécations contre elle. Comme je le vis dans un état violent, je connus bien qu'il me falloit quelque secours, pour m'aider à cal-



uis, dit alors Mad
Mada ne de Tour
tromperie. L'adress
Mr. de Cleves, ne
le les a portées. R
crut qu'elle étoit cl
véritablement, &
Etouteyville. Elle dist
soloit de la mort de
qui étoit causée qu'ell
& il paroissoit à Sar
nous avions résolu
d'être si affligée. El
de cacher leur intelli
à l'épouser par le
comme un effet du s
tation ; & c'étoit p
sans qu'il eût sujet
je m'en retourne, coi
voir ce malheureux ;
reveniez aussi à Paris.
le monde, & que voi
de visites, dont aussi
dispenser.

Madame de Cleves
elle revint le lendemain
quille sur Mr. de N...

ce que lui avoit dit Madame de Chartres en mourant, & la douleur de sa mort, avoient fait une suspension à ses sentimens, qui lui faisoit croire qu'ils étoient entièrement effacés.

Dès le même soir qu'elle fut arrivée, Madame la Dauphine la vint voir; & après lui avoir témoigné la part qu'elle avoit prise à son affliction, elle lui dit que pour la détourner de ces tristes pensées, elle vouloit l'instruire de tout ce qui s'étoit passé à la Cour en son absence; elle lui conta ensuite plusieurs choses particulières. Mais ce que j'ai le plus d'envie de vous apprendre, ajouta-t-elle, c'est qu'il est certain que Mr. de Nemours est passionnément amoureux, & que ses amis les plus intimes, non-seulement ne sont point dans sa confiance, mais qu'ils ne peuvent deviner qui est la personne qu'il aime. Cependant cet amour est assez fort pour lui faire négliger, ou abandonner, pour mieux dire, les espérances d'une Couronne.

Madame la Dauphine conta ensuite tout ce qui s'étoit passé sur l'Angleterre. J'ai appris ce que je viens de vous dire, continua-t-elle, de Mr. d'Anville? & il m'a dit ce matin, que le Roi envoya querir hier au soir Mr. de Nemours, sur des lettres de Lignerolles qui demande à revenir, & qui écrit au Roi qu'il ne peut plus soutenir auprès de la Reine d'Angleterre les retardemens de Mr. de Nemours, qu'elle commence à s'en offenser, & qu'encore qu'elle n'eût point donné de parole positive, elle en avoit assez dit pour faire hasarder un voyage. Le Roi lut cette lettre à Mr. de Nemours qui, au lieu de parler sérieusement comme il avoit fait dans les commencemens, ne fit que rire, que badiner, & se moquer des esperances de Lignerolles. Il dit que toute l'Europe condamneroit son imprudence, s'il hazardoit d'aller en Angleterre comme un préten-

du

trouvée du joug de
sa Sœur le veuille n
éblouir à l'éclat de
ensemble. Si elle ne
partit Mr. de Neme
voudra se rendre heur
mé Mylord Courtena
nées. Il étoit aussi
l'auroit épousé du c
gleterre, sans qu'elle
la beauté de sa Sœur
avantage que l'esperanc
fait, que les violentes
portèrent à les mettre
exiler ensuite ce Mylor
nerent enfin à épouser
qu'Elisabeth qui est f
rappellera bien-tôt ce
un homme qu'elle a
qui a tant souffert pou
qu'elle n'a jamais vû.
repartit le Roi, si Cor
j'ai sù depuis quelques
Padoué où il étoit relé
ta-t-il, en quittant M
droit faire votre mari:

de Mr. le Dauphin , & envoyer épouser la Reine d'Angleterre par des Ambassadeurs.

Mr. d'Anville & Mr. le Vidame qui étoient chez le Roi avec Mr. de Nemours, sont persuadés que c'est cette même passion dont il est occupé, qui le détourne d'un si grand dessein. Le Vidame qui le voit de plus près que personne, a dit à Madame de Martignes, que ce Prince est tellement changé qu'il ne le reconnoit plus, & ce qui l'étonne davantage, c'est qu'il ne lui voit aucun commerce, ni aucunes heures particulières où il se dérober, en sorte qu'il croit qu'il n'a point d'intelligence avec la personne qu'il aime; & c'est ce qui fait méconnoître Mr. de Nemours, de lui voir aimer une femme qui ne répond point à son amour.

Quel poison pour Madame de Cleves, que le discours de Madame la Dauphine! Le moyen de ne se pas reconnoître pour cette personne dont on ne savoit point le nom; & le moyen de n'être pas pénétrée de reconnoissance & de tendresse, en apprenant par une voie qui ne lui pouvoit être suspecte, que ce Prince qui touchoit déjà son cœur, cachoit sa passion à tout le monde, & négligent pour l'amour d'elle les esperances d'une Couronne? Aussi ne peut-on représenter ce qu'elle sentit, & le trouble qui s'éleva dans son âme. Si Madame la Dauphine l'eût regardée avec attention, elle eût aisément remarqué que les choses qu'elle venoit de dire, ne lui étoient pas indifférentes; mais, comme elle n'avoit aucun soupçon de la vérité, elle continua de parler, sans y faire de réflexion. Mr. d'Anville, ajouta-t-elle, qui, comme je viens de vous dire, m'a appris tout ce détail, m'en croit mieux instruite que lui; & il a une si grande opinion de mes charmes, qu'il est persuadé que je suis la seule personne qui puis-

passions n'échappe
causent, elles s'en
de Nemours ne re
res complaisances
grande différence
avec moi, à celle
je puis vous répo
de l'indifférence q
gleterre.

Je m'oublie avec
Dauphine, & je ne
j'aile voir Madam
quasi conclue; ma
Roi d'Espagne n'a v
condition d'épouser
Prince Dom Carlos
coup de peine à s'y
ti, & il est allé t
Madame. Je crois
n'est pas une chose
homme de l'âge &
gne, sur-tout à elle
ne la première jeune
'attendoit d'épouser
e a de l'inclination

Roi trouvera en elle toute l'obéissance qu'il re. Il m'a chargée de la voir, parce qu'il qu'elle m'aime, & qu'il croit que j'aurai lque pouvoir sur son esprit. Je ferai ensuite autre visite bien différente, j'irai me rejouir : Madame Sœur du Roi. Tout est arrêté pour mariage avec Montieur de Savoye, & il sera dans peu de tems. Jamais personne de l'a- de cette Princesse n'a eu une joie si entiere de marier. La Cour va être plus belle & plus sse qu'on ne l'a jamais vûe ; & malgré votre af- tion il faut que vous veniez nous aider à faire r aux Etrangers, que nous n'avons pas de mé- cres Beautés.

Après ces paroles Madame la Dauphine quitta dame de Cleves, & le lendemain le mariage de dame fut su de tout le monde. Les jours vans le Roi & les Reines allerent voir Madame Cleves. Mr. de Nemours qui avoit attendu retour avec une extrême impatience, & qui haïsoit ardemment de lui pouvoir parler sans aoins, attendit pour aller chez elle à l'heure : tout le monde en sortiroit, & qu'apparem- nt il ne reviendrait plus personne. Il réussit à son dessein, & il arriva comme les dernie- visites en sortoient.

Cette Princesse étoit sur son lit. Il faisoit chaud, a vûe de Mr. de Nemours acheva de lui donner : rougeur qui ne diminuoit pas sa beauté. Il fir vis à-vis d'elle, avec cette crainte & cette uixité que donnent les véritables passions. Il neura quelque tems sans pouvoir parler. Ma- ne de Cleves n'étoit pas moins interdite ; de- te qu'ils garderent assez long-tems le silence. fin M. de Nemours prit la parole, & lui fit complimens sur son affliction. Madame de ves étant bien-aïse de continuer la conversation ce sujet, parla assez long-tems de la perte qu'elle

que-enoie. Je
pliqua Mr. de
que; mais je vo
s'en appercevoir.
n'ose donner d'a
a pour elles, qu
dent point; & r
aime, on voudr
ne veut être ai
qu'elle fussent q
quelque rang qu
dât avec indiffère
ronne qu'on vo
voir jamais. Les
passion qu'on a;
soin qu'on prend
mais ce n'est pa
qu'elles soient ain
de ne s'abandon
c'est de les éviter
au Public, & qua
qu'on a pour el
mieux un véritabl
entièrement oppos
voir plus d'ambiti
été toute sa vie occ

Madame de Cleves entendoit aisément la part qu'elle avoit à ces paroles. Il lui sembloit qu'elle devoit y répondre , & ne les pas souffrir. Il lui sembloit aussi, qu'elle ne devoit pas les entendre, ni témoigner qu'elle les prit pour elle. Elle croyoit devoir parler , & croyoit ne devoir rien dire. Le discours de Mr. de Nemours lui plaisoit & l'offensoit quasi également ; elle y voyoit la confirmation de tout ce que lui avoit fait penser Madame la Dauphine ; elle y trouvoit quelque-chose de galant & de respectueux , mais aussi quelque-chose de hardi & de trop intelligible. L'inclination qu'elle avoit pour ce Prince, lui donnoit un trouble dont elle n'étoit pas maîtresse. Les paroles les plus obscures d'un homme qui plaît, donnent plus d'agitation que des déclarations ouvertes d'un homme qui ne plaît pas. Elle demouroit donc sans répondre , & Mr. de Nemours se fût aperçu de son silence , dont il n'auroit peut-être pas tiré de mauvais présages , si l'arrivée de Mr. de Cleves n'eût fini la conversation & sa visite.

Ce Prince venoit conter à sa Femme des nouvelles de Sancerre ; mais elle n'avoit pas une grande curiosité pour la suite de cette aventure. Elle étoit si occupée de ce qui se venoit de passer , qu'à peine pouvoit-elle cacher la distraction de son esprit. Quand elle fut en liberté de rêver , elle connut bien qu'elle s'étoit trompée, lorsqu'elle avoit cru n'avoir plus que de l'indifférence pour Mr. de Nemours. Ce qu'il lui avoit dit , avoit fait toute l'impression qu'il pouvoit souhaiter , & l'avoit entièrement persuadée de sa passion. Les actions de ce Prince s'accordoient trop bien avec ses paroles pour laisser quelque doute à cette Princesse. Elle ne se flata plus de l'espérance de ne le pas aimer , elle songea seulement à ne lui en donner jamais aucune marque. C'étoit une en-

tre-



iemens où étoit t
résoudre d'y paroît
pour la chasse,
mêmes jours qu'il
Reines. Une légè
de prétexte pour
éviter d'aller dan
bien que Madame

Mr. de Cleves
même tems. Mad
de sa chambre pen
se porta mieux, qu
tres Mr. de Nem
encore foible y pa
jour, elle trouva qu
rer. Elle n'eut pas
les premieres fois
long-tems qu'elle ne
à ne le pas voir. C
lui faire entendre
bloient que générau
moins, patce qu'ils
lui avoit dit chez ell
réver, & qu'il n'all
ce qu'elle n'y étoit
Elle exécuta enfin

de sortir de chez son Mari , lorsqu'il y seroit ; ce fut toutefois en se faisant une extrême violence. Ce Prince vit bien qu'elle le fuyoit , & en fut sensiblement touché.

Mr. de Cleves ne prit pas garde d'abord à la conduite de sa Femme ; mais enfin il s'aperçut qu'elle ne vouloit pas être dans sa chambre, lorsqu'il y avoit du monde. Il lui en parla , & elle lui répondit, qu'elle ne croyoit pas que la bienséance voulût qu'elle fût tous les soirs avec ce qu'il y avoit de plus jeune à la Cour ; qu'elle le supplioit de trouver bon qu'elle fît une vie plus retirée qu'elle n'avoit accoutumé ; que la vertu & la présence de sa Mere autorisoient beaucoup de choses qu'une Femme de son âge ne pouvoit soutenir.

Mr. de Cleves qui avoit naturellement beaucoup de douceur & de complaisance pour sa Femme, n'en eut pas en cette occasion , & il lui dit qu'il ne vouloit pas absolument qu'elle changeât de conduite. Elle fut prête de lui dire, que le bruit étoit dans le monde , que Mr. de Nemours étoit amoureux d'elle ; mais elle n'eut pas la force de le nommer. Elle sentit aussi de la honte de se vouloir servir d'une fausse raison , & de déguiser la vérité à un homme qui avoit si bonne opinion d'elle.

Quelques jours après le Roi étoit chez la Reine à l'heure du cercle. On parla des Horoscopes & des Prédications. Les opinions étoient partagées sur la croyance qu'on y devoit donner. La Reine y ajoutoit beaucoup de foi ; elle soutint qu'après tant de choses qui avoient été prédites, & qu'on avoit vû arriver , on ne pouvoit douter qu'il n'y eût quelque certitude dans cette science. D'autres soutenoient que parmi ce nombre infini de prédictions, le peu qui se trouvoient vé-



miers. L'Autre
à moi, comme s'
peut-être qu'il r
dit une chose qu
connu. Il me p
Il dit ensuite à N
derrière ; & à I
d'un coup de pi
fensa quasi de
l'eût accusé de d
saisfait de trou
dent si malheur
très-mal conter
qui arrivera à Mr
n'y a gueres d'ap
Nous venons de l
moi ; quand nous
que nous nous bat
comme le Roi .
Quint.

Après le malh
avait prédit, ceux
en abandonnerent
qu'il n'y falloit
moi , dit tout à
l'homme du mon

& se tournant vers Madame de Cleves, auprès de qui il étoit : on m'a prédit, lui dit-il tout bas, que je serois heureux par les bontés de la personne du monde pour qui j'aurois la plus violente & la plus respectueuse passion. Vous pouvez juger, Madame, si je dois croire aux prédictions.

Madame la Dauphine qui crut par ce que M. de Nemours avoit dit tout haut, que ce qu'il disoit tout bas, étoit quelque fausse prédiction qu'on lui avoit faite, demanda à ce Prince ce qu'il disoit à Madame de Cleves. S'il eût eu moins de présence d'esprit, il eût été surpris de cette demande; mais prenant la parole sans hésiter : Je lui disois, Madame, répondit-il, qu'on m'a prédit que je serois élevé à une si haute fortune, que je n'oserois même y prétendre. Si on ne vous a fait que cette prédiction, repartit Madame la Dauphine en souriant & pensant à l'affaire d'Angleterre, je ne vous conseille pas de décrier l'Astrologie, & vous pourriez trouver des raisons pour la soutenir. Madame de Cleves comprit bien ce que vouloit dire Madame la Dauphine; mais elle entendoit bien aussi que la fortune dont Mr. de Nemours vouloit parler, n'étoit pas d'être Roi d'Angleterre.

Comme il y avoit déjà assez long-tems de la mort de sa Mere, il falloit qu'elle commençât à paroître dans le monde, & à faire la cour comme elle avoit accoutumé. Elle voyoit Mr. de Nemours chez Madame la Dauphine; elle le voyoit chez Mr. de Cleves, où il venoit souvent avec d'autres personnes de qualité de son âge, afin de ne se pas faire remarquer; mais elle ne le voyoit plus qu'avec un trouble dont il s'apercevoit aisément.

Quelque application, qu'elle eût à éviter ses regards, & à lui parler moins qu'à un autre, il lui

échappoit de certaines choses qui partoient d'un premier mouvement, qui faisoient juger à ce Prince qu'il ne lui étoit pas indifférent. Un homme moins pénétrant que lui ne s'en fût peut-être pas aperçu; mais il avoit déjà été aimé tant de fois, qu'il étoit difficile qu'il ne connût pas quand on l'aimoit. Il voyoit bien que le Chevalier de Guise étoit son Rival, & ce Prince connoissoit que Mr. de Nemours étoit le sien. Il étoit le seul homme de la Cour qui eût démêlé cette vérité; son intérêt l'avoit rendu plus clairvoyant que les autres. La connoissance qu'ils avoient de leurs sentimens, leur donnoit une aigreur qui paroissoit en toutes choses, sans éclater néanmoins par aucun démêlé; mais ils étoient opposés en tout. Ils étoient toujours de différent parti dans les courses de bagues, dans les combats à la barrière, & dans tous les divertissemens où le Roi s'occupoit, & leur émulation étoit si grande qu'elle ne se pouvoit cacher.

L'affaire d'Angleterre revenoit souvent dans l'esprit de Madame de Cleves; il lui sembloit, que Mr. de Nemours ne résisteroit point aux conseils

je fais bien qu'on me l'a proposée toute ma vie
 pour exemple. Elle doit être aimable, si elle res-
 semble à Anne de Boulen sa Mere. Jamais femme
 eue tant de charmes & tant d'agréments dans sa
 personne & dans son humeur. J'ai oui dire que
 son visage avoit quelque-chose de vif & de singu-
 lier, & qu'elle n'avoit aucune ressemblance avec
 les autres Beautés Angloises. Il me semble aussi,
 dit Madame de Cleves, qu'on dit qu'elle é-
 toit née en France. Ceux qui l'ont cru, se sont
 trompés, répondit Madame la Dauphine ; & je
 vous conterai son histoire en peu de mots.

Elle étoit d'une bonne maison d'Angleterre.
 Henri VIII. avoit été amoureux de sa Sœur & de
 sa Mere, & on a même soupçonné qu'elle étoit
 sa Fille. Elle vint ici avec la Sœur de Henri VIII.
 qui épousa le Roi Louis XII. Cette Princesse qui
 étoit jeune & galante, eut beaucoup de peine à
 quitter la Cour de France après la mort de son
 mari ; mais Anne de Boulen qui avoit les mêmes
 inclinations que sa maîtresse, ne se put résoudre
 à le partir. Le feu Roi en étoit amoureux ; &
 elle demeura Fille d'honneur de la Reine Claude.
 La Reine mourut & Madame Marguerite, Sœur
 du Roi, Duchesse d'Alençon, depuis Reine de
 Navarre, dont vous avez vu les Contes, la prit
 sous sa protection, & elle prit auprès de cette Princesse
 les teintures de la Religion nouvelle. Elle re-
 vint ensuite en Angleterre, & y charma tout
 le monde. Elle avoit les manières de France,
 elle plaisoit à toutes les Nations ; elle chan-
 toit bien, elle dançoit admirablement. On la mit
 au lit de la Reine Catherine d'Arragon, & le
 Roi Henri VIII. en devint éperdûment amou-
 réux.

Le Cardinal de Volsey, son Favori & son pre-
 mier Ministre, avoit prétendu au Pontificat ; &
 il étoit mécontent de l'Empereur qui ne l'avoit pas

ce jour-là, qu'il en
il ne l'auroit pas été
yeux attachés sur ell
& il craignoit de la
avoit à la regarder.

Madame la Dauph
un petit portrait qu'
le voir auprès de
le monde dit son s
re, & Madame de
de raccommoder quelq
celui qu'on venoit
pour lui obéir ôta le
étroit, & après y avoi
nable.

Il y avoit long tem
haitoit d'avoir le portr.
Lorsqu'il vit celui qu
ne put résister à l'envie
qu'il croyoit tendremer
parmi tant de personne
me lieu, il ne seroit f
autre.

Madame la Dauphine
parloit bas à Madame
devant elle. Madame

des rideaux qui n'étoit qu'à demi fermé, Mr. de Nemours le dos contre la table qui étoit au pied du lit, & elle vit que sans tourner la tête, il prenoit adroitement quelque chose sur cette table. Elle n'eut pas de peine à deviner que c'étoit son portrait, & elle en fut si troublée que Madame la Dauphine remarqua qu'elle ne l'écoutoit pas, & lui demanda tout haut ce qu'elle regardoit. Mr. de Nemours se tourna à ces paroles. Il rencontra les yeux de Madame de Cleves qui étoient encore attachés sur lui, & il pensa qu'il n'étoit pas impossible qu'elle eût vu ce qu'il venoit de faire.

Madame de Cleves n'étoit pas peu embarrassée; la raison vouloit qu'elle demandât son portrait; mais en le demandant publiquement, c'étoit apprendre à tout le monde les sentimens que ce Prince avoit pour elle, & en le lui demandant en particulier, c'étoit quasi l'engager à lui parler de sa passion. Enfin elle jugea qu'il valoit mieux le lui laisser, & elle fut bien-aisé de lui accorder une faveur qu'elle lui pouvoit faire sans qu'il fût même qu'elle la lui faisoit. Mr. de Nemours qui remarquoit son embarras, & qui en devinoit quasi la cause, s'approcha d'elle, & lui dit tout bas. Si vous avez vu ce que j'ai osé faire, ayez la bonté, Madame, de me laisser croire que vous l'ignorez, je n'ose vous en demander davantage; & il se retira après ces paroles, & n'attendit point sa réponse.

Madame la Dauphine sortit pour s'aller promener, suivie de toutes les Dames; & Mr. de Nemours alla se renfermer chez lui, ne pouvant soutenir en public la joie d'avoir un portrait de Madame de Cleves. Il sentoît tout ce que la passion peut faire sentir de plus agréable. Il aimoit la plus aimable personne de la Cour; il s'en faisoit aimer malgré elle, & voyoit dans toutes ses actions

quelque Amant ca
poitrait , ou qui l
qu'un Amant ne se
ture sans la boîte.

Ces paroles , quo
vive impression dan
ves ; elles lui donne
flexion à la violenc
noit vers Mr. de l
n'étoit plus maîtress
ge ; elle pensa que l
le ne craignoit plus
n'avoit plus de soupç
qu'enfin il n'y avoit
& qu'il n'y avoit d
gnant. Mais , com
de s'éloigner , elle se
trémité , & prête à t
loit le plus grand de
ser voir à Mr. de N
voit pour lui. Elle
Madame de Chartre
& des conseils qu'ell
toutes sortes de par
pussent être , plutôt
galanterie. Ce que

non, lui revint, dans l'esprit; il lui sembla qu'elle lui devoit avouer l'inclination qu'elle avoit pour Mr. de Nemours. Cette pensée l'occupa long-tems; ensuite elle fut étonnée de l'avoir eue; elle y trouva de la folie, & retonna dans l'embarras de ne savoir quel parti prendre.

La Paix étoit signée : Madame Elisabeth après beaucoup de réugnance s'étoit résolue à obéir au Roi son Pere. Le Duc d'Albe avoit été nommé pour venir l'épouser au nom du Roi Catholique, & il devoit bien-tôt arriver. On attendoit le Duc de Savoye qui venoit épouser Madame Sœur du Roi, & dont les noces se devoient faire en même tems. Le Roi ne songeoit qu'à rendre ces noces célèbres par des divertissemens où il pût faire paroître l'adresse & la magnificence de sa Cour. On proposa tout ce qui se pouvoit faire de plus grand pour des Ballets & des Comedies; mais le Roi trouva ces divertissemens trop particuliers, & il en voulut d'un plus grand éclat. Il résolut de faire un Tournoi, où les Etrangers seroient reçus, & dont le Peuple pourroit être spectateur. Tous les Princes & les jeunes Seigneurs entrèrent avec joie dans le dessein du Roi, & sur-tout le Duc de Ferrare, Mr. de Guise, & Mr. de Nemours, qui surpassoient tous les autres dans ces sortes d'exercices. Le Roi les choisit pour être avec lui les quatre Tenans du Tournoi.

On fit publier par tout le Royaume, qu'en la Ville de Paris le Pas étoit ouvert au quinziesme Juin, par Sa Majesté très-Christienne, & par les Princes Alphonse d'Est Duc de Ferrare, François de Lorraine Duc de Guise, & Jaques de Nemours, pour être tenu contre tous Vaincans, à commencer le premier combat à cheval en lice, en double piece, quatre coups de lance & un pour les Dames. Le deuxieme combat à coups d'épée, un à un, ou deux à deux, à 2.

saillans, tant François qu'Etrangers, se
mus de venir toucher à l'un des Ecus qui
pendus au Perron au haut de la lice,
lieux, selon leur choix: que là ils tinrent
un Officier d'Armes qui les recevoit
enrôler selon leur rang & selon les lances
auroient touchés; que les Assaillans seroient
de faire apporter par un Gentilhomme
avec leurs armes, pour le pendre au Perron
jours avant le commencement du Tournoi.
Ils n'y seroient point reçus sans
des Tenans.

On fit faire une grande lice proche de
le, qui venoit du Chateau des Tours
traversoit la rue Saint-Antoine, & qui se
faisoit aux Ecuries Royales. Il y avoit des
balcons des Echafauts & des Amphitheatres
sur lesquels étoient des espèces de Galeries, qui faisoient
un très-bel effet à la vûe, & qui pouvoient
recevoir un nombre infini de personnes. Tous
les Seigneurs ne furent plus occupés que
d'ordonner ce qui leur étoit nécessaire
pour leur entrée avec éclat, & pour mêler
leurs devises, ou dans leurs devises, quelque
mot galant qui eût rapport aux personnes
qui y étoient.

Chevalier de Guise, & le Vidame de
es Reines les allerent voir jouer, sui-
tes les Dames, & entre autres de Ma-
lèves. Après que la partie fut finie.

Sortoit du jeu de paume, Châtelart
le la Reine-Dauphine, & lui dit que
si venoit de mettre entre les mains une
manterie qui étoit tombée de la poche
Nemours. Cette Reine qui avoit tou-
curiosité pour ce qui regardoit ce Prin-
Châtelart de la lui donner; elle la prit,
Reine sa Belle-Mère qui s'en alloit a-
voir travailler à la lice. Après qu'on
uelque tems, le Roi fit amener des
il avoit fait venir depuis peu. Quoi-
ssent pas encore dressés, il les voulut
en fit donner à tous ceux qui l'avoient

Roi & Mr. de Nemours se trouverent
fougueux. Ces chevaux se voulurent
l'autre. Mr. de Nemours par la crain-
re le Roi, recula brusquement, & por-
val contre un pillier du manège, avec
olence que la secousse le fit chanceler.
à lui, & on le crut considérablement
lame de Cleves le crut encore plus blef-
sures. L'intérêt qu'elle y prenoit, lui
appréhension & un trouble qu'elle ne
à cacher. Elle s'approcha de lui avec
& avec un visage si changé, qu'un hom-
intéressé que le Chevalier de Guise s'en

Aussi le remarqua-t-il aisément, & il
is d'attention à l'état où étoit Madame
qu'à celui où étoit Mr. de Nemours.
ue ce Prince s'étoit donné, lui causa
l'éblouissement, qu'il demeura quelque
: panchée sur ceux qui le soutenoient.
a releva, il vit d'abord Madame de Cle-
ut sur son visage la pitié qu'elle avoit

des

DEITY OF HUMAN LIBERTIES

que personne ne
la main pour la
plus à plaindre qu
lui dit-il. Pardon
respect que j'ai tou
fais paroître la v
que je viens de v
j'ai été assez hardi
aussi la dernière.
gnement éternel,
puis vivre, puisqu
consolation de cro
vous regarder, sont
Madame de Cle
paroles mal arrange
tenda ce que sign
Guise. Dans un
s pensée qu'il lui eût
pour elle; mais da
que l'affliction de v
qu'elle avoit pour
lier de Guise en fut
douleur, que dès c
ne penser jamais à
ves. Mais pour qu
avoit paru si difficil
quelque autre dont

voit déjà eu quelque pensée; & quand la mort l'ôta du monde dans la fleur de sa jeunesse, & dans le temps qu'il avoit acquis la réputation d'un des plus grands Princes de son siècle, le seul regret qu'il témoigna de quitter la vie, fut de n'avoir pu exécuter une si belle résolution, dont il croyoit le succès infailible par tous les soins qu'il en avoit pris.

Madame de Cleves en sortant de la lice alla chez la Reine, l'esprit bien occupé de ce qui s'étoit passé. Mr. de Nemours y vint peu de temps après, habillé magnifiquement, & comme un homme qui ne se sentoit pas de l'accident qui lui étoit arrivé. Il paroissoit même plus gai que de coutume; & la joie de ce qu'il croyoit avoir vû, lui donnoit un air qui augmentoit encore son agrément. Tout le monde fut surpris lorsqu'il entra, & il n'y eut personne qui ne lui demandât de ses nouvelles, excepté Madame de Cleves qui demeura auprès de la cheminée sans faire semblant de le voir. Le Roi sortit d'un cabinet où il étoit, & le voyant parmi les autres, il l'appella pour lui parler de son aventure. Mr. de Nemours passa auprès de Madame de Cleves, & lui dit tout bas. J'ai reçu aujourd'hui des marques de votre pitié, Madame; mais ce n'est pas de celles dont je suis le plus digne. Madame de Cleves s'étoit bien doutée que ce Prince s'étoit apperçu de la sensibilité qu'elle avoit eue pour lui, & ses paroles lui firent voir qu'elle ne s'étoit pas trompée. Ce lui étoit une grande douleur de voir qu'elle n'étoit plus maîtresse de cacher ses sentimens, & de les avoir laissé paroître au Chevalier de Guise. Elle en avoit aussi beaucoup que Mr. de Nemours les connût; mais cette dernière douleur n'étoit pas si entière, & elle étoit mêlée de quelque sorte de douceur.

La

La Reine-Dauphine qui avoit une extrême impatience de savoir ce qu'il y avoit dans la lettre que Châtelart lui avoit donnée, s'approcha de Madame de Cleves : Allez lire cette lettre, lui dit-elle, elle s'adresse à Mr. de Nemours, & selon les apparences elle est de cette Maîtresse pour qui il a quitté toutes les autres. Si vous ne la pouvez lire présentement, gardez-là, venez au soir à mon coucher pour me la rendre, & pour me dire si vous en connoissez l'écriture. Madame la Dauphine quitta Madame de Cleves après ces paroles, & la laissa si étonnée & dans un si grand faiblissement, qu'elle fut quelque tems sans pouvoir sortir de sa place. L'impatience & le trouble où elle étoit, ne lui permirent pas de demeurer chez la Reine, elle s'en alla chez elle, quoiqu'il ne fût pas l'heure où elle avoit accoutumé de se retirer. Elle tenoit cette lettre avec une main tremblante ; ses pensées étoient si confuses qu'elle n'en avoit aucune distincte ; elle se trouvoit dans une sorte de douleur insupportable, qu'elle ne connoissoit point, & qu'elle n'avoit jamais sentie. Sitôt qu'elle fut dans son cabinet, elle ouvrit cette lettre, & la trouva telle :

L E T T R E.

Je vous ai trop aimé pour vous laisser croire que le changement qui vous paroît en moi, soit un effet de ma légèreté ; je veux vous apprendre que votre infidélité en est la cause. Vous êtes bien surpris, que je vous parle de votre infidélité ; vous me l'aviez cachée avec tant d'adresse, & j'ai pris tant de soin de vous cacher que je la savois, que vous avez raison d'être étonné qu'elle me soit connue. Je suis surprise moi-même, que j'aie pu ne vous en rien faire paroître. Jamais douleur n'a été pareille à la mienne. Je
croyois.

vois que vous aviez pour moi une passion violente ; ne vous cacheis plus celle que j'avois pour vous ; dans le tems que je vous la laissois voir toute tiere , j'appris que vous me trompiez , que vous en miez une autre , & que selon toutes les apparences us me sacrifiez à cette nouvelle Maitresse. Je le vis le jour de la course de bague ; c'est ce qui fit que n'y allai point. Je feignis d'être malade pour cacher le desordre de mon esprit ; mais je le devins en cet , & mon corps ne put supporter une si violente irritation. Quand je commençai à me porter mieux , feignis encore d'être fort mal , afin d'avoir un prétexte de ne vous point voir & de ne vous point écrire. Je voulus avoir du tems pour résoudre de quelle te j'en devois user avec vous. Je pris & quittai vingt fois les mêmes résolutions ; mais enfin je vous trouvai indigne de voir ma douleur , & je résolus de vous la point faire paraître. Je voulus blesser son orgueil , en vous faisant voir que ma passion affoiblissoit d'elle-même : je crus diminuer par-là le des sacrifice que vous en faisiez. Je ne voulus pas que vous eussiez le plaisir de montrer combien je vous méprisais pour en paroître plus aimable. Je résolus de vous écrire des lettres tiedes & languissantes , pour ôter dans l'esprit de celle à qui vous les donniez , l'on cessoit de vous aimer. Je ne voulus pas qu'elle eût le plaisir d'apprendre que je savois qu'elle triomphoit de moi , ni augmenter son triomphe par son desespoir & par mes reproches. Je pensai que ne vous punirois pas assez en rompant avec vous , & que je ne vous donneroie qu'une légère douleur , je cessois de vous aimer lorsque vous ne m'aimiez plus. Je trouvai qu'il falloit que vous m'aimassiez pour sentir le mal de n'être point aimé , que j'éprouvais si cruellement. Je crus que si quelque-chose pourroit rallumer les sentimens que vous aviez eus pour moi , c'étoit de vous faire voir que les miens étoient bûlés ; mais de vous le faire voir en feignant de vous

roles, & la laissa
saisissement, qu'elle
sortir de sa place.
elle étoit, ne lui
la Reine, elle s'en
pas l'heure où elle
Elle tenoit cette le
te; ses pensées éto
voit aucune distinc
sorte de douleur inf
soit point, & qu'
tôt qu'elle fut dan
lettre, & la trouva

L E

JE vous ai trop aimé
changement qui vi
de ma légèreté; je v
fidélité en est la cause.
vous parle de votre in
avec tant d'adresse,
cacher que je la sçavo
donné qu'elle me soit
même, que j'aie pu
Jamais douleur n'a

mours ne l'aimoit pas comme elle l'avoit pensé, & qu'il en aimoit d'autres qu'il trompoit comme elle. Quelle vûe & quelle connoissance pour une personne de son humeur, qui avoit une passion violente, qui venoit d'en donner des marques à un homme qu'elle en jugeoit indigne, & à un autre qu'elle maltraitoit pour l'amour de lui ! Jamais affliction n'a été si piquante & si vive. Il lui sembloit que ce qui faisoit l'aigreur de cette affliction, étoit ce qui s'étoit passé dans cette journée ; & que si Mr. de Nemours n'eût point eu lieu de croire qu'elle l'aimoit, elle ne se fût pas souciée qu'il en eût aimé une autre. Mais elle se trompoit elle-même ; & ce mal qu'elle trouvoit si insupportable, étoit la jalousie avec toutes les horreurs dont elle peut être accompagnée. Elle voyoit par cette lettre, que Mr. de Nemours avoit une galanterie depuis long-tems. Elle trouvoit que celle qui avoit écrit la lettre, avoit de l'esprit & du mérite ; elle lui paroissoit digne d'être aimée ; elle lui trouvoit plus de courage qu'elle ne s'en trouvoit à elle-même, & elle envioit la force qu'elle avoit eue de cacher ses sentimens à Mr. de Nemours. Elle voyoit par la fin de la lettre, que cette personne se croyoit aimée ; elle pensoit que la discrétion que ce Prince lui avoit fait paroître, & dont elle avoit été si touchée, n'étoit peut être que l'effet de la passion qu'il avoit pour cette autre personne à qui il craignoit de déplaire. Enfin elle pensoit tout ce qui pouvoit augmenter son affliction & son desespoir. Quels retours ne fit-elle point sur elle-même ? Quelles réflexions sur les conseils que sa Mere lui avoit donnés ? Combien se repentit-elle de ne s'être pas opiniâtée à se séparer du commerce du monde malgré Mr. de Cleves, ou de n'avoir pas suivi la pensée qu'elle avoit eue de lui avouer l'inclination qu'elle avoit pour Mr. de Nemours ? Elle trouvoit qu'el-

...out ce qui la cor
qu'après cette con
craindre d'elle-me
ment guerrie de l'i
Prince.

Elle ne pensa qu'
Dauphine lui avoit
cher, elle se mit a
mal; en sorte que qu
chez le Roi, on
Mais elle étoit bien
conduit au sommeil.
autre chose que s'affl
avoit entre les mains
Madame de Cleves

dont cette lettre tro
de Chartres qui l'avoit
Nemours, en étoit da
Il avoit passé tout le
avoir donné un gran
son Beau-Frere & à
Le hazard fit qu'en
lettres. Le Vidame de
une sur lui, plus jolie
jamais été écrites. On
si s'en défendit. Mr. c
n'en avoit point.

Le Vidame lui répondit; qu'il pouffoit sa dissertation à bout; que néanmoins il ne montreroit pas la lettre; mais qu'il en liroit quelques endroits qui feroient juger que peu d'hommes en recevoient de pareilles. En même tems il voulut rendre cette lettre, & ne la trouva point. Il la chercha inutilement, on lui en fit la guerre; mais il parut si inquiet, qu'on cessa de lui en parler. Il se retira plutôt que les autres, & s'en alla chez lui avec impatience, pour voir s'il n'y avoit point laissé la lettre qui lui manquoit. Comme il la cherchoit encore; un premier Valet-de-chambre de la Reine le vint trouver, pour lui dire que la Vicomtesse d'Uzé avoit cru nécessaire de l'avertir en diligence, qu'on avoit dit chez la Reine qu'il étoit tombé une lettre de galanterie de sa poche pendant qu'il étoit au jeu de paume; qu'on avoit raconté une grande partie de ce qui étoit dans la lettre; que la Reine avoit témoigné beaucoup de curiosité de la voir; qu'elle l'avoit envoyé demander à un de ses Gentilshommes servans; mais qu'il avoit répondu qu'il l'avoit laissée entre les mains de Châtelart.

Le premier Valet-de-chambre dit encore beaucoup d'autres choses au Vidame de Chartres, qui acheverent de lui donner un grand trouble. Il sortit à l'heure-même, pour aller chez un Gentilhomme qui étoit ami intime de Châtelart. Il le fit lever, quoique l'heure fût extraordinaire, pour aller demander cette lettre, sans dire qui étoit celui qui la demandoit, & qui l'avoit perdue. Châtelart qui avoit l'esprit prévenu qu'elle étoit à Mr. de Nemours, & que ce Prince étoit amoureux de Madame la Dauphine, ne douta point que ce ne fût lui qui la faisoit redemander. Il répondit avec une maligne joie qu'il avoit remis la lettre entre les mains de la Reine-Dauphine. Le Gentilhomme vint faire cette réponse au Vidame de Char-



rien surpris de
Chartres, & il li
ger de ce qu'il l
qu'il venoit trou
fit bien juger par
que de sérieux au
vous confier la pl
lui dit-il. Je sa
pas être obligé,
j'ai besoin de vot
si, que j'aurois pu
avois appris tout
que la nécessité m'
ber cette lettre do
m'est d'une conséq
sache qu'elle s'adr
beaucoup de gens
me où elle tomba
vous demande en g
c'est vous qui l'av
croyiez que je n'ai
de Nemours en sou
reille proposition, &
ais personne avec
laissant croire que
Je vous prie, dit le

l'en doute point, quoique je ne sache pas qui
 le est, il vous sera aisé de vous justifier, & je
 vous en donnerai les moyens infailibles. Quand
 vous ne vous justifieriez pas auprès d'elle, il ne
 vous en peut coûter que d'être brouillé pour quel-
 ques momens. Mais moi, par cette aventure, je
 leshonore une personne qui m'a passionnément
 aimé, & qui est une des plus estimables femmes
 du monde; & d'un autre côté je m'attire une haine
 implacable qui me coûtera ma fortune, &
 peut-être quelque-chose de plus. Je ne puis en-
 tendre tout ce que vous me dites, répondit Mr.
 de Nemours; mais vous me faites entrevoir que
 les bruits qui ont couru de l'intérêt qu'une grande
 Princesse prenoit à vous, ne sont pas entièrement
 faux. Ils ne le sont pas aussi, repartit le Vidame
 de Chartres; & plutôt à Dieu qu'ils le fussent, je
 ne me trouverois pas dans l'embarras où je me
 trouve; mais il faut vous raconter tout ce qui
 s'est passé, pour vous faire voir tout ce que j'ai
 à craindre.

Depuis que je suis à la Cour, la Reine m'a
 toujours traité avec beaucoup de distinction & d'a-
 grément, & j'avois eu lieu de croire qu'elle avoit
 de la bonté pour moi; néanmoins il n'y avoit rien
 de particulier, & je n'avois jamais songé à avoir
 d'autres sentimens pour elle, que ceux du respect.
 J'étois même fort amoureux de Madame de Thémis-
 mines, il est aisé de juger en la voyant, qu'on
 peut avoir beaucoup d'amour pour elle quand on
 en est aimé, & je l'étois. Il y a près de deux ans
 que, comme la Cour étoit à Fontainebleau, je me
 trouvai deux ou trois fois en conversation avec la
 Reine à des heures où il y avoit très-peu de mon-
 de. Il me parut que mon esprit lui plaisoit, &
 qu'elle entroit dans tout ce que je disois. Un jour
 entre autres on se mit à parler de la confiance. Je
 dis qu'il n'y avoit personne en qui j'en eusse une

entière ; que je trouvois qu'on se repentoit toujours d'en avoir ; & que je savois beaucoup de choses dont je n'avois jamais parlé. La Reine me dit, qu'elle m'en estimoit davantage ; qu'elle n'avoit trouvé personne en France qui eût du secret, & que c'étoit ce qui l'avoit le plus embarrassée, parce que cela lui avoit ôté le plaisir de donner sa confiance. Que c'étoit une chose nécessaire dans la vie, que d'avoir quelqu'un à qui on pût parler, & sur-tout pour les personnes de son rang. Les jours suivans elle reprit encore plusieurs fois la même conversation ; elle m'apprit même des choses assez particulières qui se passaient. Enfin il me sembla, qu'elle souhaitoit de s'assurer de mon secret, & qu'elle avoit envie de me confier les siens. Cette pensée m'attacha à elle, je fus touché de cette distinction, & je lui fis ma cour avec beaucoup plus d'assiduité, que je n'avois accoutumé. Un soir que le Roi & toutes les Dames s'étoient allé promener à cheval dans la Forêt où elle n'avoit pas voulu aller, parce qu'elle s'étoit trouvée un peu mal, je demurai auprès d'elle ; elle descendit au bord de l'étang, & quitta la main de ses Euyers pour marcher avec plus de liberté. Après qu'elle eut fait quelques tours, elle s'approcha de moi, & m'ordonna de la suivre. Je veux vous parler, me dit-elle, & vous

verrez par ce que je veux vous dire, que je suis

ber. Voyez, je vous prie, quel plége me ten-
doit la Reine, & combien il étoit difficile de n'y
pas tomber. Elle voulut savoir si j'étois amou-
reux; & en ne me demandant point de qui je
l'étois, & en ne me laissant voir que la seule in-
tention de me faire plaisir, elle m'ôtoit la pen-
sée qu'elle me parlât par curiosité ou par des-
sein.

Cependant contre toutes sortes d'apparences je
démêlai la vérité. J'étois amoureux de Madame
de Thémînes; mais, quoiqu'elle m'aimât, je n'é-
tois pas assez heureux pour avoir des lieux parti-
culiers à la voir, sans craindre d'y être surpris;
& ainsi je vis bien, que ce ne pouvoit être elle
dont la Reine vouloit parler. Je savois bien aus-
si, que j'avois un commerce de galanterie avec une
autre femme moins belle & moins sévère que Ma-
dame de Thémînes, & qu'il n'étoit pas impossible
qu'on eût découvert le lieu où je la voyois;
mais, comme je m'en souciois peu, il m'étoit ai-
sé de me mettre à couvert de toutes sortes de pé-
rils en cessant de la voir. Ainsi je pris le parti de
ne rien avouer à la Reine, & de l'assurer au con-
traire, qu'il y avoit très-long-tems que j'avois a-
bandonné le desir de me faire aimer des femmes
dont je pouvois espérer de l'être, parce que je les
trouvois quasi toutes indignes d'attacher un hon-
nête-homme, & qu'il n'y avoit que quelque-chose
fort au dessus d'elles qui pût m'engager. Vous ne
m'en répondez pas sincèrement, repliqua la Reine;
je fais le contraire de ce que vous me dites. La
manière dont je vous parle, vous doit obliger à
ne me rien cacher. Je veux que vous soyez de
mes amis, continua-t-elle; mais je ne veux pas,
en vous donnant cette place, ignorer quels sont
vos attachemens. Voyez si vous la voulez acheter
au prix de me les apprendre. Je vous donne deux
jours pour y penser; mais après ce tems-là son-
nez.



les conséquences de
vanité n'étoit pas
liée avec une Reu
sonne est encore ex
tre côté, j'aimois M
que je lui fisse une
autre femme dont j
vois résoudre à rom
le péril où je m'ex
& combien il étoit
moins je ne pus me
fortune m'offroit,
que ma mauvaise co
rompis avec cette
vrir le commerce; e
j'avois avec Madame

Au bout des deu
donnez, comme j'er
tes les Dames étoient
haut, avec un air q
vous pensez à cette a
& en savez-vous la
répondis-je, & elle e
Majesté. Venez ce
crire, répliqua-t-elle
ner mes ordres. Je

ver à l'heure qu'elle m'avoit marquée. Je la trouvai dans la Galerie où étoit son Secrétaire & quelqu'une de ses femmes. Si-tôt qu'elle me vit, elle vint à moi, me mena à l'autre bout de la Galerie. Hé bien, me dit-elle, est-ce après y avoir bien pensé, que vous n'avez rien à me dire, & la manière dont j'en use avec vous, ne mérite-t-elle pas que vous me parliez sincèrement ? C'est parce que je vous parle sincèrement, Madame, lui répondis-je, que je n'ai rien à vous dire ; & je jure à Votre Majesté, avec tout le respect que je lui dois, que je n'ai d'attachement pour aucune femme de la Cour. Je le veux croire, repartit la Reine, parce que je le souhaite ; & je le souhaite, parce que je desirer que vous soyez entièrement attaché à moi, & qu'il seroit impossible que je fusse contente de votre amitié, si vous étiez amoureux. On ne peut se fier à ceux qui le sont ; on ne peut s'assurer de leur secret ; ils sont trop distraits & trop partagés, & leur Maîtresse leur fait une première occupation qui ne s'accorde point avec la manière dont je veux que vous soyez attaché à moi. Souvenez-vous donc, que c'est sur la parole que vous me donnez que vous n'avez aucun engagement, que je vous choisis pour vous donner toute ma confiance. Souvenez-vous, que je veux la vôtre toute entière ; que je veux que vous n'ayez, ni ami, ni amie, que ceux qui me seront agréables & que vous abandonniez tout autre soin que celui de me plaire. Je ne vous ferai pas perdre celui de votre fortune, je la conduirai avec plus d'application que vous-même ; & quoi que je fasse pour vous, je m'en tiendrai trop bien récompensée, si je vous trouve pour moi tel que je l'espère. Je vous choisis pour vous confier tous mes chagrins, & pour m'aider à les adoucir. Vous pouvez juger qu'ils ne sont pas médiocres. Je souffre en apparence sans beaucoup de peine l'attachement que

200 LA PRINCE DE CLÈVES, II. Part.

le Roi a pour la Duchesse de Valentinois ; mais il m'est insupportable. Elle gouverne le Roi, & le le trompe, elle me méprise, tous mes gens sont à elle. La Reine, ma Belle-Fille, fière de sa beauté & du crédit de ses Oncles, ne me rend aucun devoir. Le Connétable de Montmorenci est maître du Roi & du Royaume ; il me hait, & m'a donné des marques de sa haine, que je ne puis oublier. Le Maréchal de Saint-André est un jeune Favori audacieux qui n'en use pas mieux avec moi que les autres. Le détail de mes malheurs vous feroit pitié. Je n'ai osé jusqu'ici me fier à personne, je me fie à vous, faites que je ne m'en repente point, & soyez ma seule consolation. Les yeux de la Reine rougissent en achevant ces paroles ; je pensai me jeter à ses pieds, tant je fus véritablement touché de la bonté qu'elle me témoignoit. Depuis ce jour-là elle eut en moi une entière confiance ; elle ne fit plus rien sans m'en parler ; & j'ai conservé une liaison qui dure encore.

Fin de la seconde Partie.



LA
PRINCESSE
DE
CLEVES.



TROISIEME PARTIE.

Cependant quelque rempli & quelque occupé que je fusse de cette nouvelle liaison avec la Reine, je tenois à Madame de Thémynes par une inclination naturelle que je ne pouvois vaincre. Il me parut qu'elle cessoit de m'aimer ; & au lieu que, si j'eusse été sage, je me fusse servi du changement qui paroissoit en elle, pour aider à me guerir, mon amour en redoubla, & je me conduisois si mal, que la Reine eut quelque connoissance de cet attachement. La jalousie est naturelle aux personnes de sa nation, & peut-être que cette Princesse a pour moi des sentimens plus vifs qu'elle ne pense elle-même. Mais enfin le bruit que j'étois amoureux, lui donna de si grandes inquiétudes & de si grands chagrins, que je me crus cent fois perdu auprès d'elle. Je la rassurai

enfin à force de soins, de soumissions, & de faux sermens; mais je n'aurois pu la tromper longtemps, si le changement de Madame de Thémis ne m'avoit détaché d'elle malgré moi. Elle me fit voir, qu'elle ne m'aimoit plus, & j'en fus si persuadé, que je fus contraint de ne la pas tourmenter davantage, & de la laisser en repos. Quelque tems après elle m'écrivit cette lettre que j'ai perdue. J'appris par-là, qu'elle avoit sù le commerce que j'avois eu avec cette autre femme dont je vous ai parlé, & que c'étoit la cause de son changement. Comme je n'avois plus rien alors qui me partageât, la Reine étoit assez contente de moi; mais, comme les sentimens que j'ai pour elle, ne sont pas d'une nature à me rendre incapable de tout autre attachement, & qu'on n'est pas amoureux par sa volonté, je le suis devenu de Madame de Martigues, pour qui j'avois déjà eu beaucoup d'inclination pendant qu'elle étoit Villemontais, fille de la Reine-Dauphine. J'ai lieu de croire que je n'en suis pas hâ; la discrétion que je lui fais paroître, & dont elle ne fait pas toutes les raisons, lui est agréable. La Reine n'a aucun soupçon sur son sujet: mais

semble. Je ne doute pas qu'il n'ait démêlé le véritable sujet de l'aigreur de la Reine, & je crois qu'il me rend toutes sortes de mauvais offices, sans lui laisser voir qu'il a dessein de me les rendre. Voilà l'état où sont les choses à l'heure que je vous parle. Jugez quel effet peut produire la lettre que j'ai perdue, & que mon malheur m'a fait mettre dans ma poche, pour la rendre à Madame de Thémînes. Si la Reine voit cette lettre, elle connoitra que je l'ai trompée, & que presque dans le tems que je la trompois pour Madame de Thémînes, je trompois Madame de Thémînes pour une autre. Jugez quelle idée cela lui peut donner de moi, & si elle peut jamais se fier à mes paroles. Si elle ne voit point cette lettre, que lui dira-t-elle ? Elle sait qu'on l'a remise entre les mains de Madame la Dauphine; elle croira que Châtelart a reconnu l'écriture de cette Reine, & que la lettre est d'elle; elle s'imaginera, que la personne dont on témoigne de la jalousie, est peut-être elle-même. Enfin il n'y a rien qu'elle n'ait lieu de penser, & il n'y a rien que je ne doive craindre de ses pensées. Ajoutez à cela, que je suis vivement touché de Madame de Martigues; qu'assurément Madame la Dauphine lui montrera cette lettre qu'elle croira écrite depuis peu. Ainsi je serai également brouillé, & avec la personne du monde que j'aime le plus, & avec la personne du monde que je dois le plus craindre. Voyez après cela, si je n'ai pas raison de vous conjurer de dire que la lettre est à vous, & de vous demander en grâce de l'aller retirer des mains de Madame la Dauphine.

Je voit bien, dit Monsieur de Nemours, qu'on ne peut être dans un plus grand embarras que celui où vous êtes; & il faut avouer que vous le méritez. On m'a accusé de n'être pas un Amant fidele, & d'avoir plusieurs galanteries à la fois:

mais vous me passez de si loin, que je n'aurois seulement osé imaginer les choses que vous avez entreprises. Pouviez-vous prétendre de conserver Madame de Thémynes, en vous engageant avec la Reine; & esperiez-vous de vous engager avec la Reine, & de la pouvoir tromper? Elle est Italienne & Reine, & par conséquent pleine de soupçons, de jalousie, & d'orgueil. Quand votre bonne fortune, plutôt que votre bonne conduite, vous a ôté des engagements où vous étiez, vous en avez pris de nouveaux, & vous vous êtes imaginé, qu'au milieu de la Cour vous pouviez aimer Madame de Martigues, sans que la Reine s'en aperçût. Vous ne pouviez prendre trop de soins de lui ôter la honte d'avoir fait les premiers pas. Elle a pour vous une passion violente; votre discrétion vous empêche de me le dire, & la mienne de vous le demander: mais enfin elle a de la défiance, & la vérité est contre vous. Est-ce à vous à m'accabler de réprimandes, interrompre le Vidame, & votre expérience ne vous doit-elle pas donner de l'indulgence pour mes fautes? Je veux pourtant bien convenir que j'ai tort; mais songez, je vous conjure, à me tirer de l'abîme où je suis. Il me paroît qu'il faudroit que vous vîssiez la Reine-Dauphine, si-tôt qu'elle sera éveillée, pour lui redemander cette lettre, comme l'ayant perdue. Je vous ai déjà dit, reprit Monsieur de Nemours, que la proposition que vous me faites, est un peu extraordinaire, & que mon intérêt particulier m'y peut faire trouver des difficultés; mais de plus, si on a vû tomber cette lettre de votre poche, il me paroît difficile de persuader qu'elle soit tombée de la mienne. Je croyois vous avoir appris, répondit le Vidame, qu'on a dit à la Reine-Dauphine, que c'étoit de la vôtre qu'elle étoit tombée. Comment! reprit brusquement Monsieur de Nemours qui vit dans ce moment
les

Les mauvais offices que cette méprise lui pouvoit faire auprès de Madame de Cleves, on a dit à la Reine-Dauphine, que c'est moi qui ai laissé tomber cette lettre ? Oui, reprit la Vidame, on le lui a dit. Et ce qui a fait cette méprise, c'est qu'il y avoit plusieurs Gentilshommes des Reines dans une des chambres du jeu de paume où étoient nos habits, & que vos gens & les miens les ont été querir. En même tems la lettre est tombée ; ces Gentilshommes l'ont ramassée, & l'ont lûe tout haut. Les uns ont cru qu'elle étoit à vous, & les autres à moi. Châtelart qui l'a prise, & à qui je viens de la faire demander, a dit qu'il l'avoit donnée à la Reine-Dauphine comme une lettre qui étoit à vous ; & ceux qui en ont parlé à la Reine, ont dit par malheur qu'elle étoit à moi. Ainsi vous pouvez faire aisément ce que je souhaite, & m'ôter de l'embaras où je suis.

Monsieur de Nemours avoit toujours fort aimé le Vidame de Chartres, & ce qu'il étoit à Madame de Cleves, le lui rendoit encore plus cher. Néanmoins il ne pouvoit se résoudre à prendre le hazard qu'elle entendit parler de cette lettre, comme d'une chose où il avoit intérêt. Il se mit à rêver profondément, & le Vidame se doutant à peu près du sujet de sa rêverie. Je crois bien, lui dit-il, que vous craignez de vous brouiller avec votre Maîtresse : & même vous me donneriez lieu de croire que c'est avec la Reine-Dauphine, si le peu de jalousie que je vous vois de Monsieur d'Anville, ne m'en ôtoit la pensée. Mais quoi qu'il en soit, il est juste que vous ne sacrifiez pas votre repos au mien, & je veux bien vous donner les moyens de faire voir à celle que vous aimez, que cette lettre s'adresse à moi, & non pas à vous. Voilà un billet de Madame d'Amboise qui est a-

mie de Madame de Thémynes, & à qui elle s'est fiée de tous les sentimens qu'elle a eus pour moi. Par ce billet elle me redemande cette lettre de son amie que j'ai perdue; mon nom est sur le billet; & ce qui est dedans, prouve sans aucun doute de qui est la lettre qu'on a trouvée. Je vous remets ce billet entre les mains, & je consens que vous le montriez à votre Maîtresse pour vous justifier. Je vous conjure de ne perdre pas un moment, & d'aller dès ce matin chez Madame la Dauphine.

Monsieur de Nemours le promit au Vidame de Chartres, & prit le billet de Madame d'Amboise. Néanmoins son dessein n'étoit pas de voir la Reine-Dauphine, & il trouvoit qu'il avoit quelque-chose de plus pressé à faire. Il ne doutoit pas qu'elle n'eût déjà parlé de la lettre à Madame de Cleves, & il ne pouvoit supporter qu'une personne qu'il aimoit si éperdûment, eût lieu de croire qu'il eût quelque attachement pour une autre.

Il alla chez elle à l'heure qu'il crut qu'elle pouvoit être éveillée, & lui fit dire qu'il ne demanderoit pas à avoir l'honneur de la voir à une heure si extraordinaire, si une affaire de conséquence ne l'y obligeoit. Madame de Cleves étoit encore au lit, l'esprit aigri & agité des tristes pensées qu'elle avoit eues pendant la nuit. Elle fut extrêmement surprise, lorsqu'on lui dit que Monsieur de Nemours la demandoit; l'aigreur où elle étoit, ne la fit pas balancer à répondre qu'elle étoit malade, & qu'elle ne pouvoit lui parler.

Ce Prince ne fut pas blessé de ce refus, une marque de froideur dans un tems où elle pouvoit avoir de la jalousie, n'étoit pas un mauvais augure. Il alla à l'appartement de Monsieur de Cleves, & lui dit, qu'il venoit de celui de Madame la Fémme; qu'il étoit bien fâché de ne la pouvoir entretenir, parce qu'il avoit à lui parler d'une affaire
im-

importante pour le Vidame de Chartres. Il fit entendre en peu de mots à Monsieur de Cleves la conséquence de cette affaire; & Monsieur de Cleves le mena à l'heure même dans la chambre de sa Femme. Si elle n'eût point été dans l'obscurité, elle eût eu peine à cacher son trouble & son étonnement de voir entrer Monsieur de Nemours conduit par son Mari. Monsieur de Cleves lui dit, qu'il s'agissoit d'une lettre, où on avoit besoin de son secours pour les intérêts du Vidame; qu'elle verroit avec Monsieur de Nemours ce qu'il y avoit à faire; & que pour lui il s'en alloit chez le Roi qui venoit de l'envoyer querir.

Monsieur de Nemours demeura seul auprès de Madame de Cleves, comme il pouvoit souhaiter. Je viens vous demander, Madame, lui dit-il, si Madame la Dauphine ne vous a point parlé d'une lettre que Chârelart lui remit hier entre les mains? Elle m'en a dit quelque-chose, répondit Madame de Cleves; mais je ne vois pas ce que cette lettre a de commun avec les intérêts de mon Oncle, & je vous puis assurer qu'il n'y est pas nommé. Il est vrai Madame, repliqua Monsieur de Nemours, il n'y est pas nommé; néanmoins elle s'adresse à lui, & il lui est très-important que vous la retiriez des mains de Madame la Dauphine. J'ai peine à comprendre, reprit Madame de Cleves, pourquoi il lui importe que cette lettre soit vûe, & pourquoi il fant la redemander sous son nom? Si vous voulez vous donner le loisir de m'écouter, Madame, dit Monsieur de Nemours, je vous ferai bien-tôt voir la vérité, & vous apprendrez des choses si importantes pour Monsieur le Vidame, que je ne les aurois pas même confiées à Monsieur le prince de Cleves, si je n'avois en besoin de son secours pour avoir l'honneur de vous voir. Je pense que tout ce que vous prendriez la peine de me dire, seroit inutile, répondit Madame de Cleves

peine; mais je n'ai auc
& elle s'adresse à Monfieur
repliqua Madame de Cle
traire à la Reine-Dauph
pas vrai-semblable, que
Vidame tombent de vos
moins que vous n'avez
fais point, pour cacher la
me, je vous conseille de
à lui avouer. reprit-il,
à moi; & s'il y a quelq
persuader, ce n'est pas M.
Madame, comme il s'ag
de Monsieur le Vidame,
apprenne des choses qui
tre curiosité. Madame de
silence; qu'elle étoit prêt
sieur de Nemours lui co
qu'il lui fut possible, tou
dre du Vidame. Quoiqu
propres à donner de l'été
tées avec attention, Mada
dit avec une froideur si
qu'elle ne les eût pris vé
fussent indifférentes, Son
re situatioin jusqu'à ce que

ve de tout ce qu'il lui venoit de dire. Comme Madame de Cleves savoit que cette femme étoit amie de Madame de Thémynes, elle trouva une apparence de vérité à ce que lui disoit Monsieur de Nemours, qui lui fit penser que la lettre ne s'adressoit peut-être pas à lui. Cette pensée la tira tout d'un coup, & malgré elle, de la froideur qu'elle avoit eue jusqu'alors. Ce Prince, après lui avoir lu ce billet qui faisoit sa justification, le lui présenta pour le lire, & lui dit qu'elle en pouvoit connoître l'écriture. Elle ne put s'empêcher de le prendre, de regarder le dessus pour voir s'il s'adressoit au Vidame de Chartres, & de le lire tout entier, pour juger si la lettre qu'on redemandoit, étoit la-même qu'elle avoit entre les mains. Monsieur de Nemours lui dit encore tout ce qu'il crut propre à la persuader. Et comme on persuade aisément une vérité agréable, il convainquit Madame de Cleves, qu'il n'avoit point de part à cette lettre.

Elle commença alors à raisonner avec lui sur l'embarras & le péril où étoit le Vidame, à le blâmer de sa méchante conduite, & à chercher les moyens de le secourir. Elle s'étonna du procédé de la Reine. Elle avoua à Monsieur de Nemours, qu'elle avoit la lettre. Enfin si-tôt qu'elle le crut innocent, elle entra avec un esprit ouvert & tranquille dans les mêmes choses qu'elle sembloit d'abord ne daigner pas entendre. Ils convinrent qu'il ne falloit point rendre la lettre à la Reine-Dauphine, de peur qu'elle ne la montrât à Madame de Martignes, qui connoissoit l'écriture de Madame de Thémynes, & qui auroit aisément deviné, par l'intérêt qu'elle prenoit au Vidame, qu'elle s'adressoit à lui. Ils trouverent aussi, qu'il ne falloit pas confier à la Reine-Dauphine tout ce qui regardoit la Reine sa Belle-Mère. Madame de Cleves sous le prétexte des affaires de son On-

cle , entroit avec plaisir à garder tous les secrets que Monsieur de Nemours lui confioit.

Ce Prince ne lui eût pas toujours parlé des intérêts du Vidame , & la liberté où il se trouvoit de l'entretenir , lui eût donné une hardiesse qu'il n'avoit encore osé prendre , si on ne fût venu dire à Madame de Cleves , que la Reine-Dauphine lui ordonnoit de l'aller trouver. Monsieur de Nemours fut contraint de se retirer. Il alla trouver le Vidame pour lui dire qu'après l'avoir quitté , il avoit pensé qu'il étoit plus à propos de s'adresser à Madame de Cleves qui étoit sa Niece , que d'aller droit à Madame la Dauphine. Il ne manqua pas de raisons pour faire approuver ce qu'il avoit fait , & pour en faire espérer un bon succès.

Cependant Madame de Cleves s'habilla en diligence pour aller chez la Reine. A peine parut-elle dans sa chambre que cette Princesse la fit approcher , & lui dit tout bas. Il y a deux heures que je vous attens , & jamais je n'ai été si embarrassée à déguiser la vérité , que je l'ai été ce matin. La Reine a entendu parler de la lettre que je vous donnai hier. Elle croit que c'est le Vidame de Chartres qui l'a laissée tomber ; vous savez qu'elle y prend quelque intérêt. Elle a fait chercher cette lettre ; elle l'a fait demander à Châtelain , il a dit qu'il me l'avoit donnée. On me l'est venu demander , sur le prétexte que c'étoit une jolie lettre qui donnoit de la curiosité à la Reine. Je n'ai osé dire que vous l'aviez ; je crus qu'elle s'imaginerait , que je vous l'avois mise entre les mains , à cause du Vidame votre Oncle , & qu'il y auroit une grande intelligence entre lui & moi ; il m'a déjà paru , qu'elle souffroit avec peine qu'il me vit souvent. De sorte que j'ai dit que la lettre étoit dans les habits que j'avois hier , & que ceux qui en avoient la clef , étoient sortis. Donnez-moi promptement cette lettre , ajouta-t-elle , afin que je

je la lui envoie , & que je la lise avant que de l'envoyer , pour voir si je n'en connoîtrai point l'écriture.

Madame de Cleves se trouva encore plus embarrassée qu'elle n'avoit pensé. Je ne sais, Madame, comment vous ferez , répondit-elle ; car Monsieur de Cleves à qui je l'avois donnée à lire, l'a rendue à Monsieur de Nemours, qui est venu des le matin le prier de vous la redemander. Monsieur de Cleves a eu l'imprudence de lui dire qu'il l'avoit, & il a eu la foiblesse de céder aux prières que Monsieur de Nemours lui a faites de la lui rendre. Vous me mettez dans le plus grand embarras où je puisse jamais être, repartit Madame la Dauphine ; & vous avez donné cette lettre à Monsieur de Nemours ? Puisque c'étoit moi qui vous l'avois donnée, vous ne deviez point la rendre sans ma permission. Que voulez-vous que je dise à la Reine, & que pourra-t-elle s'imaginer ? Elle croira, & avec apparence, que cette lettre me regarde, & qu'il y a quelque-chose entre le Vidame & moi. Jamais on ne lui persuadera que cette lettre soit à Monsieur de Nemours. Je suis très affligée, répondit Madame de Cleves, de l'embarras que je vous cause, je le crois aussi grand qu'il est ; mais c'est la faute de Monsieur de Cleves, & non pas la mienne. C'est la vôtre, repliqua Madame la Dauphine, de lui avoir donné la lettre ; & il n'y a que vous de Femme au monde qui fasse confidence à son Mari de toutes les choses qu'elle fait. Je crois que j'ai tort, Madame, repliqua Madame de Cleves ; mais songez à réparer ma faute, & non pas à l'examiner. Ne vous souvenez-vous point à peu près de ce qui est dans cette lettre ? dit alors la Reine-Dauphine. Oui, Madame, répondit-elle, je m'en souviens, & l'ai relu plus d'une fois. Si cela est, reprit Madame la Dauphine, il faut que vous alliez tout-à-l'heu-

la Reine y seroit inf
qu'elle fut chez elle,
barras de Madame la
voyer chercher Montie
cha ; il vint en dilige
dit tout ce qu'elle av
& lui demanda la lett
mours répondit, qu'il
me de Chartres qui av
voir, & de se trouve
couru, qu'il l'avoit ren
mie de Madame de Tho
se retrouva dans un ne
près avoir bien consult
lettre de mémoire. Ils
vailler. On donna ord
entier personne, & on
Monsieur de Nemours.
confiance n'étoit pas d
ce Prince, & même pou
présence de son Mari,
Chartres, la rassuroient
scrupules. Elle ne sent
Monsieur de Nemours;
re & sans mélange qu
Cette joie lui donnoit
ment dans l'esprit.

Comme il n'avoit point eu encore de si agréables momens, sa vivacité en étoit augmentée; & quand Madame de Cleves voulut commencer à se souvenir de la lettre & à l'écrire, ce Prince au lieu de lui aider sérieusement, ne faisoit que l'interrompre, & lui dire des choses plaisantes. Madame de Cleves entra dans le même esprit de gaieté; de sorte qu'il y avoit déjà long-tems qu'ils étoient enfermés, & on étoit déjà venu deux fois de la part de la Reine-Dauphine, pour dire à Madame de Cleves de se dépêcher, qu'ils n'avoient pas encore fait la moitié de la lettre.

Monsieur de Nemours étoit bien-aîsé de faire durer un tems qui lui étoit si agréable, & oublioit les intérêts de son ami. Madame de Cleves ne s'ennuyoit pas, & oublioit aussi les intérêts de son Oncle. Enfin, à peine à quatre heures la lettre étoit-elle achevée; & elle étoit si mal, & l'écriture dont on la fit copier, ressembloit si peu à celle qu'on avoit eu dessein d'imiter, qu'il eût fallu que la Reine n'eût gueres pris de soin d'éclaircir la vérité. pour ne la pas connoître. Aussi n'y fut-elle pas trompée; quelque soiu qu'on prit de lui persuader que cette lettre s'adressoit à Monsieur de Nemours, elle demeura convaincue, non seulement qu'elle étoit au Vidame de Chartres, mais elle crut que la Reine-Dauphine y avoit part, & qu'il y avoit quelque intelligence entre eux. Cette pensée augmenta tellement la haine qu'elle avoit pour cette Princesse, qu'elle ne lui pardonna jamais, & qu'elle la persécuta jusqu'à ce qu'elle l'eût fait sortir de France.

Pour le Vidame de Chartres, il fut ruiné auprès d'elle; & soit que le Cardinal de Lorraine se fût déjà rendu maître de son esprit, ou que l'aventure de cette lettre qui lui fit voir qu'elle étoit trompée, lui aidât à démêler les autres trompe-

na avec étonnement
l'état où elle étoit le
trouvoit alors. Elle
greur & la froideur
Monsieur de Nemours
la lettre de Madame
lui ; quel calme & q
cette aigreur, si-tôt
cette lettre ne le rega
soit, qu'elle s'étoit re
jour précédent de lui
sensibilité que la seule
tre, & que par son aig
roître des sentimens
preuves certaines de
noisoit plus elle-mêm
re que Monsieur de N
connoissoit son amour
malgré cette connoiss
plus mal en présence ;
contraire elle ne l'avoit
blement ; qu'elle étoit
ves l'avoit envoyé quer
ser une après-dîner en
trouvoit qu'elle étoit d'
de Nemours, & qu'elle
qui méritoit.

honteuse de paroître si peu digne d'estime aux yeux-mêmes de son Amant. Mais ce qu'elle pouvoit moins supporter que tout le reste, étoit le souvenir de l'état où elle avoit passé la nuit, & les cuisantes douleurs que lui avoit causé la pensée que Monsieur de Nemours aimoit ailleurs, & qu'elle étoit trompée.

Elle avoit ignoré jusqu'alors les inquiétudes mortelles de la défiance & de la jalousie. Elle n'avoit pensé qu'à se défendre d'aimer Monsieur de Nemours ; & elle n'avoit point encore commencé à craindre qu'il en aimât une autre. Quoique les soupçons que lui avoit donné cette lettre, fussent affacés, ils ne laisserent pas de lui ouvrir les yeux sur le hazard d'être trompée, & de lui donner des impressions de défiance & de jalousie qu'elle n'avoit jamais eues. Elle fut étonnée de n'avoir point encore pensé, combien il étoit peu vraisemblable, qu'un homme comme Monsieur de Nemours qui avoit toujours fait paroître tant de légèreté parmi les femmes, fût capable d'un attachement sincère & durable. Elle trouva, qu'il étoit presque impossible qu'elle pût être contente de sa passion. Mais, quand je le pourrois être, disoit-elle, qu'en reux-je faire? Veux-je la souffrir, veux-je y répondre; veux-je m'engager dans une galanterie; veux-je manquer à Monsieur de Cleves; veux-je me manquer à moi-même; & veux-je enfin m'exposer aux cruels repentirs & aux mortelles douleurs que donne l'amour? Je suis vaincue & surmontée par une inclination qui m'entraîne malgré moi; toutes mes résolutions sont inutiles. Je pensai hier tout ce que je pense aujourd'hui, & je fais aujourd'hui tout le contraire de ce que je résolus hier. Il faut m'arracher de la présence de Monsieur de Nemours, il faut m'en aller à la campagne, quelque bizarre que puisse paroître mon voyage; & si Monsieur de Cleves

s'opiniâtre à l'empêcher, ou à en vouloir faire les raisons, peut-être lui ferai-je le mal, & à moi-même aussi, de les lui apprendre. Elle demeura dans cette résolution, & passa tout le soir à elle, sans aller savoir de Madame la Dauphine ce qui étoit arrivé de la fautive lettre du d'ame.

Quand Monsieur de Cleves fut revenu, elle dit qu'elle vouloit aller à la campagne, qu'elle trouvoit mal, & qu'elle avoit besoin de prendre l'air. Monsieur de Cleves à qui elle paroissoit une beauté qui ne lui persuadoit pas que les malades fussent considérables, se moqua d'abord de la proposition de ce voyage, & lui répondit, qu'elle oublioit que les noces des Princesses & le tout s'alloient faire, & qu'elle n'avoit pas trop de tems pour se préparer à y paroître avec la magnificence que les autres femmes. Les raisons de son Mari ne la firent pas changer de dessein, elle le pria de trouver bon, que pendant qu'il iroit à Compiègne avec le Roi, elle allât à Compiègne, qui étoit une belle maison à une journée de Paris, qu'ils faisoient bâtir avec soin. Monsieur de Cleves y consentit. Elle y alla, dans le dessein de n'en pas revenir si-tôt; & le Roi partit pour Compiègne, où il ne devoit être que quelques jours.

Monsieur de Nemours avoit eu bien de la peine de n'avoir point revû Madame de Cleves, puis cette après-dînée qu'il avoit passé avec elle agréablement, & qui avoit augmenté ses espérances. Il avoit une impatience de la revoir, qui ne lui donnoit point de repos; de-sorte que quand le Roi revint à Paris, il résolut d'aller chez sa Sœur la Duchesse de Mercœur qui étoit à la campagne assez près de Colomiers. Il proposa au Roi d'y aller avec lui, qui accepta aisément cette proposition; & Monsieur de Nemours la fit dans

per

perance de voir Madame de Cleves, & d'aller chez elle avec le Vidame.

Madame de Mercœur les reçut avec beaucoup de joie, & ne pensa qu'à les divertir & à leur donner tous les plaisirs de la campagne. Comme ils étoient à la chasse à courir le cerf, Monsieur de Nemours s'égara dans la forêt. En s'enquérant du chemin qu'il devoit tenir pour s'en retourner, il sût qu'il étoit proche de Colomiers. A ce mot de Colomiers, sans faire aucune réflexion, & sans savoir quel étoit son dessein, il alla à toute bride du côté qu'on le lui montrait. Il arriva dans la forêt, & se laissa conduire au hazard par des routes faites avec soin, qu'il jugea bien qui conduisoient vers le Château. Il trouva au bout de ces routes un Pavillon dont le dedans étoit un grand salon accompagné de deux cabinets, dont l'un étoit ouvert sur un Jardin de fleurs qui n'étoit séparé de la forêt que par des palissades; & le second donnoit sur une grande allée du Parc. Il entra dans le pavillon, & il se seroit arrêté à en regarder la beauté, sans qu'il vit venir par cette allée du Parc Monsieur & Madame de Cleves accompagnés d'un grand nombre de domestiques. Comme il ne s'étoit pas attendu à trouver Monsieur de Cleves qu'il avoit laissé auprès du Roi, son premier mouvement le porta à se cacher. Il entra dans le Cabinet qui donnoit sur le Jardin de fleurs, dans la pensée d'en ressortir par une porte qui étoit ouverte sur la forêt. Mais voyant que Madame de Cleves & son Mari s'étoient assis sous le Pavillon, que leurs domestiques demeuroient dans le Parc, & qu'ils ne pouvoient venir à lui, sans passer dans le lui où étoient Monsieur & Madame de Cleves, il ne put se refuser le plaisir de voir cette Princesse, ni résister à la curiosité d'écouter sa conversation avec un Mari qui lui donnoit plus de jalousie qu'aucun de ses Rivaux.

qu'il est impossible que le corps & l'esprit se lassent, & qu'on ne cherche du repos, repliqua-t-il, n'est gueres propre personne de votre age. Vous êtes chez dans la Cour; d'une sorte à me vous de lassitude; & je craindrois plutôt, si vous fussiez bien aise d'être, & parée de moi, feriez une grande injustice d'avoir cette prit-elle avec un embarras qui augmente jours; mais je vous supplie de me laissez vous y pourriez demeurer, j'en aurois de joie, pourvu que vous y demeuriez & que vous voulussiez bien n'y avoir ce nombre infini de gens qui ne vous qu'à jamais. Ah! Madame, s'écria Monsieur, votre air & vos paroles me font voir que vous avez des raisons pour souhaiter d'être que je ne fais point, & je vous prie de les dire. Et la pensa long-temps de les lui dire, sans pouvoir l'y obliger; & après fut défendue d'une manière qui augmenta la curiosité de son Mari, elle demeura profond silence, les yeux baissés; puis coup prenant la parole & le regardant contraignez point, lui dit elle, à vous chose que je n'ai pas la force de vous

seulement, que la prudence ne veut pas qu'une femme de mon âge, & maîtresse de sa conduite, meure exposée au milieu de la Cour. Que me dites-vous envisager, Madame ? s'écria Monsieur de Cleves ; je n'oserois vous le dire, de peur de vous offenser. Madame de Cleves ne répondit point, & son silence achevant de confirmer son Mari dans ce qu'il avoit pensé. Vous ne me dites rien, reprit-il ; & c'est me dire que je ne me trompe pas. Hé bien, Monsieur, lui répondit-elle en se jettant à ses genoux, je vais vous faire un aveu qu'on n'a jamais fait à son Mari, mais l'innocence de ma conduite & de mes intentions m'en donne la force. Il est vrai que j'ai ces raisons de m'éloigner de la Cour, & que je veux éviter les périls où se trouvent quelquefois des personnes de mon âge. Je n'ai jamais donné aucune marque de faiblesse, & je ne craindrois pas d'en laisser paroître, si vous me laissiez la liberté de me retirer de la Cour, où si j'avois encore Madame de Chartres pour m'aider à me conduire. Quelque dangereux que soit le parti que je prends, je le prends avec joie pour me conserver digne d'être à vous. Je vous demande mille pardons, si un des sentimens qui vous déplaisent, du moins ne vous déplairai jamais par mes actions. Songez que pour faire ce que je fais, il faut avoir plus d'amitié & plus d'estime pour un Mari qu'on n'en a jamais eu. Conduisez-moi, ayez pitié de moi, & aimez-moi encore, si vous pouvez.

Monsieur de Cleves étoit demeuré, pendant tout ce discours, la tête appuyée sur ses mains, hors de lui-même, & il n'avoit pas songé à faire relever sa Femme. Quand elle eut cessé de parler, qu'il porta les yeux sur elle, qu'il la vit à ses genoux le visage couvert de larmes, & d'une beauté si admirable, il pensa mourir de douleur, & l'embrassant

n'ont pu l'éteindre; elle dure encore
mais pu vous donner de l'amour, &
vous craignez d'en avoir pour un autre
est-il, Madame, cet homme heureux qui
ne cette crainte; depuis quand vous pla
t-il fait pour vous plaire; quel chemin
vé pour aller à votre cœur? Je m'étois
quelque sorte de ne l'avoir pas touché,
sée qu'il étoit incapable de l'être. Ce
autre fait ce que je n'ai pu faire. J'ai
ble la jalousie d'un Mari & celle d
Mais il est impossible d'avoir celle d'un
un procédé comme le vôtre; il est trop
ne me pas donner une sûreté entière;
sole même comme votre Amant. La
la sincérité que vous avez pour moi
prix infini; vous m'estimez assez pour
je n'abuserai pas de cet aveu. Vous a
Madame, je n'en abuserai pas; & je
aimerai pas moins. Vous me rendez
par la plus grande marque de fidélité
une Femme ait donnée à son Mari. Ne
me, achevez, & apprenez-moi qui est ce
voulez éviter. Je vous supplie de ne
demander; répondit-elle, je suis rés
vous le pas dire; & je crois que la

point, Madame, reprit Monsieur de Cleves; je connois trop le monde, pour ignorer que la considération d'un Mari n'empêche pas qu'on ne soit amoureux de sa Femme. On doit haïr ceux qui le sont, & non pas s'en plaindre; & encore une fois, Madame, je vous conjure de m'apprendre ce que j'ai envie de savoir. Vous m'en presseriez inutilement, ripliqua-t-elle; j'ai de la force pour taire ce que ie crois ne pas devoir dire. L'aveu que je vous ai fait, n'a pas été par foiblesse; & il faut plus de courage pour avouer cette vérité, que pour entreprendre de la cacher.

Monsieur de Nemours ne perdoit pas une parole de cette conversation; & ce que venoit de dire Madame de Cleves, ne lui donnoit gueres moins de jalousie qu'à son Mari. Il étoit si éperdûment amoureux d'elle, qu'il croyoit que tout le monde avoit les mêmes sentimens. Il étoit véritable aussi, qu'il avoit plusieurs Rivaux; mais il s'en imaginoit encore davantage, & son esprit s'égaroit à chercher celui dont Madame de Cleves vouloit parler. Il avoit cru bien des fois, qu'il ne lui étoit pas desagréable, & il avoit fait ce jugement sur des choses qui lui parurent si légères dans ce moment, qu'il ne put s'imaginer qu'il eût donné une passion qui devoit être bien violente, pour avoir recours à un remede si extraordinaire. Il étoit si transporté, qu'il ne savoit quasi ce qu'il voyoit; & il ne pouvoit pardonner à Monsieur de Cleves de ne pas assez presser sa Femme de lui dire ce nom qu'elle lui cachoit.

Monsieur de Cleves faisoit néanmoins tous ses efforts pour le savoir; & après qu'il l'en eût pressée inutilement: Il me semble, répondit-elle, que vous devez être content de ma sincérité; ne m'en demandez pas davantage, & ne me donnez point lieu de me repentir de, ce que je viens de

... jusqu'au s.
sible , s'écria cette
penser qu'il y ait que
veu comme le mien ,
geoit à vous faire ? I
par un assez grand pr
que je vous demande
jure , que je n'ai po
est vrai que je le vi
pas faire paroître q
m'exposer à me fair
m'a encore ose dire. E
voir qu'on vous aimo
ves , & quelles marqu
données ? Epargnez m
Je , de vous redire de
à moi-même de les .
m'ont que trop persua
avez raison , Madame
refusez-moi toutes les
rai de pareilles chose
pourtant pas , si je vous
Dans ce moment ph
toient demeurez dans
Monsieur de Cleves , q
le chercher de la part
de se trouver le soir à I

fut contraint de s'en aller ; & il ne put rien dire à sa Femme , si-non qu'il la supplioit de venir le lendemain , & qu'il la conjuroit de croire , que quoiqu'il fût affligé , il avoit pour elle une tendresse & une estime dont elle devoit être satisfaite.

Lorsque ce Prince fut parti , que Madame de Cleves demeura seule , & qu'elle regarda ce qu'elle venoit de faire , elle en fut si épouvantée , qu'à peine put-elle s'imaginer que ce fût une vérité. Elle trouva , qu'elle s'étoit ôtée elle-même le cœur & l'estime de son Mari , & qu'elle s'étoit creusé un abîme dont elle ne sortiroit jamais. Elle se demandoit pourquoi elle avoit fait une chose si hazardeuse ; & elle trouvoit , qu'elle s'y étoit engagée sans en avoir presque eu le dessein. La singularité d'un pareil aveu dont elle ne trouvoit point d'exemple , lui en faisoit voir tout le péril.

Mais quand elle venoit à penser que ce remède , quelque violent qu'il fût , étoit le seul qui la pouvoit défendre contre Monsieur de Nemours , elle trouvoit qu'elle ne devoit point se repentir , & qu'elle n'avoit point trop hazardé. Elle passa toute la nuit pleine d'incertitude , de trouble , & de crainte ; mais enfin le calme revint dans son esprit. Elle trouva même de la douceur à avoir donné ce témoignage de fidélité à un mari qui le méritoit si bien , qui avoit tant d'estime & tant d'amitié pour elle , & qui venoit de lui en donner encore des marques , par la manière dont il avoit reçu ce qu'elle lui avoit avoué.

Cependant Monsieur de Nemours étoit sorti du lieu où il avoit entendu une conversation qui le touchoit si sensiblement , & s'étoit enfoncé dans la forêt. Ce qu'avoit dit Madame de Cleves de son portrait , lui avoit redonné la vie , en lui faisant connoître que c'étoit lui qu'elle ne haïssoit pas. Il s'abandonna d'abord à cette joie ; mais

elle ne fut pas longue ; quand il fit réflexion , que la même chose qui lui venoit d'apprendre qu'il avoit touché le cœur de Madame de Cleves , le devoit persuader aussi qu'il n'en recevroit jamais nulle marque , & qu'il étoit impossible d'engager une personne qui avoit recours à un remède si extraordinaire. Il sentit pourtant un plaisir sensible de l'avoir réduite à cette extrémité. Il trouva de la gloire à s'être fait aimer d'une femme si différente de toutes celles de son sexe. Enfin , il se trouva cent fois heureux & malheureux tout ensemble. La nuit le surprit dans la forêt , & il eut beaucoup de peine à retrouver le chemin de chez Madame de Mercœur. Il y arriva à la pointe du jour. Il fut assez embarrassé de rendre compte de ce qui l'avoit retenu. Il s'en démêla le mieux qu'il lui fut possible , & revint ce jour-même à Paris avec le Vidame.

Ce Prince étoit si rempli de sa passion , & si surpris de ce qu'il avoit entendu , qu'il tomba dans une imprudence assez ordinaire , qui est de parler en termes généraux de ses sentimens particuliers , & de conter ses propres aventures sous des noms

vie. Monsieur de Nemours étoit trop amoureux pour avouer son amour. Il l'avoit toujours caché au Vidame, quoique ce fût l'homme de la Cour qu'il aimoit le mieux. Il lui répondit, qu'un de ses amis lui avoit conté cette aventure, & lui avoit fait promettre de n'en point parler, & qu'il le conjuroit aussi de garder ce secret. Le Vidame l'assura, qu'il n'en parleroit point; néanmoins Monsieur de Nemours se repentit de lui en avoir tant appris.

Cependant Monsieur de Cleves étoit allé trouver le Roi, le cœur pénétré d'une douleur mortelle. Jamais Mari n'avoit eu une passion si violente pour sa Femme, & ne l'avoit tant estimée. Ce qu'il venoit d'apprendre, ne lui ôtoit pas l'estime; mais elle lui en donnoit d'une espèce différente de celle qu'il avoit eue jusqu'alors. Ce qui l'occupoit le plus, étoit l'envie de deviner celui qui avoit su lui plaire. Monsieur de Nemours lui vint d'abord dans l'esprit, comme ce qu'il y avoit de plus aimable à la Cour; & la Chevalier de Guise, & le Maréchal de Saint-André, comme deux hommes qui avoient pensé à lui plaire, & qui lui rendoient encore beaucoup de soins; de sorte qu'il s'arrêta à croire qu'il falloit que ce fût l'un des trois. Il arriva au Louvre, & le Roi le mena dans son Cabinet, pour lui dire qu'il l'avoit choisi pour conduire Madame en Espagne; qu'il avoit cru, que personne ne s'acquitteroit mieux que lui de cette commission, & que personne aussi ne feroit tant d'honneur à la France que Madame de Cleves. Monsieur de Cleves reçut l'honneur de ce choix comme il devoit, & le regarda même comme une chose qui éloigneroit sa Femme de la Cour, sans qu'il parût du changement dans sa conduite. Néanmoins le tems de ce départ étoit encore trop éloigné, pour être un remède à l'embarras où il se trouvoit. Il écrivit à l'heure-mê-

point aussi la crainte de
ne suis affligé que de
des sentimens que je n'
sais que vous répondre,
honte en vous en parla
en conjure, de si crue
ma conduite, faites que
tout ce que je vous de
que je ne vous parle plu
paroître si peu digne de
indigne de moi. Vous
pliqua-t-il, j'abuse de
confiance; mais aussi ay
l'état où vous m'avez mis
vous m'avez dit, vous n
donne une curiosité ave
vivre. Je ne vous deman
tisfaire; mais je ne puis
que je crois que celui c
Maréchal de Saint-André
ou le Chevalier de Guil
rien, lui dit-elle en re
donnerai aucun lieu par
ni de fortifier vos soupçon
de les éclaircir en m'obse
rez un embarras qui paro

vez bon que sur le prétexte de quelque maladie je ne voie personne. Non, Madame, repliqua-t-il, on démèleroit bien-tôt que ce seroit une chose supposée. Et de plus, je ne me veux fier qu'à vous-même, c'est le chemin que mon cœur me conseille de prendre, & la raison me le conseille aussi; de l'humeur dont vous êtes, en vous laissant votre liberté, je vous donne des bornes plus étroites que je ne pourrois vous en prescrire.

Monsieur de Cleves ne se trompoit pas; la confiance qu'il témoignoit à sa Femme, la fortifioit davantage contre Monsieur de Nemours, & lui faisoit prendre des résolutions plus austères qu'aucune contrainte n'auroit pu faire. Elle alla donc au Louvre chez la Reine-Dauphine à son ordinaire; mais elle évitoit la présence & les yeux de Monsieur de Nemours avec tant de soin qu'elle lui ôta quasi toute la joie qu'il avoit de se croire aimé d'elle. Il ne voyoit rien dans ses actions qui ne lui persuadât le contraire. Il ne savoit quasi si ce qu'il avoit entendu n'étoit point un songe, tant il y trouvoit peu de vraisemblance. La seule chose qui l'assuroit qu'il ne s'étoit pas trompé, étoit l'extrême tristesse de Madame de Cleves. Quelque effort qu'elle fit pour la cacher, peut-être que des regards & des paroles obligantes n'eussent pas tant augmenté l'amour de Monsieur de Nemours que faisoit cette conduite austère.

Un soir que Monsieur & Madame de Cleves étoient chez la Reine, quelqu'un dit que le bruit couroit que le Roi nommeroit encore un grand Seigneur de la Cour, pour aller conduire Madame en Espagne. Monsieur de Cleves avoit les yeux sur sa Femme, dans le tems qu'on ajouta que ce seroit peut-être le Chevalier de Guise, ou le Maréchal de Saint André. Il remarqua qu'elle n'avoit

point été émue de ces deux noms, ni de la proposition qu'ils fissent ce voyage avec elle. Cela lui fit croire, que pas un des deux n'étoit celui dont elle craignoit la présence ; & voulant s'éclaircir de ses soupçons, il entra dans le Cabinet de la Reine, où étoit le Roi. Après y avoir démenté quelque temps, il revint auprès de sa Femme, & lui dit tout bas, qu'il venoit d'apprendre que ce étoit Monsieur de Nemours qui étoit avec eux en Espagne.

Le nom de Monsieur de Nemours, & la pensée d'être exposée à le voir tous les jours pendant un long voyage en présence de son Mari, donna un tel trouble à Madame de Cleves, qu'elle ne le put cacher ; & voulant y donner d'autres raisons. C'est un choix bien désagréable pour vous, répondit-elle, que celui de ce Prince, il partagera tous les honneurs, & il me semble que vous devriez essayer de faire choisir quelque autre. Ce n'est pas la gloire, Madame, reprit Monsieur de Cleves, qui vous fait appréhender que Monsieur de Nemours ne vienne avec moi ; le chagrin que vous en avez, vient d'une autre cause. Ce chagrin m'apprend ce que j'aurois appris d'une autre Femme, par la joie qu'elle en auroit eue. Mais ne craignez point, ce que je viens de vous dire n'est pas véritable, & je l'ai inventé pour m'assurer d'une chose que je ne croyois déjà que trop. Il sortit après ces paroles, ne voulant pas augmenter par sa présence l'extrême embarras où il voyoit sa Femme.

Monsieur de Nemours entra dans cet instant, & remarqua d'abord l'état où étoit Madame de Cleves. Il s'approcha d'elle, & lui dit tout bas qu'il n'osoit par respect lui demander ce qui la rendoit plus rêveuse que de coutume. La voix de Monsieur de Nemours la fit revenir ; & le regardant sans avoir entendu ce qu'il venoit de lui dire, pleine



DE CLEVES, *III. Part.* 399

pleine de ses propres pensées, & de la crainte que son Mari ne le vît auprès d'elle : au nom de Dieu, lui dit-elle, laissez-moi en repos. Hélas ! Madame, répondit-il, je ne vous y laisse que trop. De quoi pouvez-vous vous plaindre ? Je n'ose vous parler ; je n'ose même vous regarder ; je ne vous approche qu'en tremblant. Par-où me suis-je attiré ce que vous venez de me dire, & pourquoi me faites-vous paroître que j'ai quelque part au chagrin où je vous vois ? Madame de Cleves fut bien fâchée d'avoir donné lieu à Monsieur de Nemours de s'expliquer plus clairement qu'il n'avoit fait en toute sa vie. Elle le quitta sans lui répondre, & s'en revint chez elle l'esprit plus agité qu'elle ne l'avoit jamais eu. Son Mari s'aperçut aisément de l'augmentation de son embarras. Il vit qu'elle craignoit qu'il ne lui parlât de ce qui s'étoit passé. Il la suivit dans un cabinet où elle étoit entrée. Ne m'évitez point, Madame, lui dit-il, je ne vous dirai rien qui puisse vous déplaire. Je vous demande pardon de la surprise que je vous ai faite tantôt ; j'en suis assez puni par ce que j'ai appris. Monsieur de Nemours étoit de tous les hommes celui que je craignois le plus. Je vois le péril où vous êtes ; ayez du pouvoir sur vous pour l'amour de vous-même, & s'il est possible, pour l'amour de moi. Je ne vous le demande point comme un Mari, mais comme un homme dont vous faites tout le bonheur, & qui a pour vous une passion plus tendre & plus violente que celui que votre cœur lui préfère. Monsieur de Cleves s'attendrit en prononçant ces dernières paroles, & eut peine à les achever. Sa Femme en fut pénétrée ; & fondant en larmes elle l'embrassa avec une tendresse & une douleur qui le mit dans un état peu différent du sien. Ils demeurèrent quelque tems sans se rien dire, & se séparèrent sans avoir la force de se parler.

du Louvre , avec les
servans , & le Conné
ce Duc fut proche de
fer les genoux ; mais
fit marcher à son côté
chez Madame , à qui
présent magnifique de
alla ensuite chez Mad
Roi , lui faire les com
voye , & l'assurer qu'il
On fit de grandes Af
faire voir au Duc d'A
qui l'avoit accompagné,
Madame de Cleves n'i
ver , quelque envie qu'e
de déplaire à son Mari c
ment d'y aller. Ce qui
vantage , étoit l'absence
Il étoit allé au-devant d
après que ce Prince fut
tenir presque toujours au
der à toutes les choses
monies de ses nœces. (
Cleves ne rencontra pas
qu'elle avoit accoutumé,
quelque sorte de repro.

versation qu'il avoit eue avec Monsieur de Nemours. Il lui étoit demeuré dans l'esprit, que l'avanture que ce Prince lui avoit contée, étoit la sienne propre, & il l'observoit avec tant de soin, que peut-être auroit-il demêlé la vérité, sans que l'arrivée du Duc d'Albe, & celle de Montieur de Savoye, firent un changement & une occupation dans la Cour, qui l'empêcha de voir ce qui auroit pu l'éclairer. L'envie de s'éclaircir, ou plutôt la disposition naturelle qu'on a de conter tout ce qu'on fait à ce qu'on aime, fit qu'il redit à Madame de Martigues l'action extraordinaire de cette personne qui avoit avoué à son Mari la passion qu'elle avoit pour un autre. Il l'assura, que Monsieur de Nemours étoit celui qui avoit inspiré cette violente passion, & il la conjura de lui aider à observer ce Prince. Madame de Martigues fut bien-aisé d'apprendre ce que lui dit le Vidame, & la curiosité qu'elle avoit toujours vûe à Madame la Dauphine pour ce qui regardoit Monsieur de Nemours, lui donnoit encore plus d'envie de pénétrer cette avanture.

Peu de jours avant celui qu'on avoit choisi pour la cérémonie du mariage, la Reine-Dauphine donnoit à souper au Roi son Beau-Pere, & à la Duchesse de Valentinois. Madame de Cleves qui étoit occupée à s'habiller, alla au Louvre plus tard que de coutume. En y allant, elle trouva un Gentilhomme qui la venoit querir de la part de Madame la Dauphine. Comme elle entra dans la chambre, cette Princesse lui cria de dessus son lit où elle étoit, qu'elle l'attendoit avec une grande impatience. Je crois, Madame, lui répondit-elle, que je ne dois pas vous remercier de cette impatience, & qu'elle est sans doute causée par quelqu'autre chose que par l'envie de me voir. Vous avez raison, lui repliqua la Reine-Dauphine, mais néanmoins vous devez m'en être obligée;

100
aime d'une des plus
Ces paroles que Ma
s'attribuer , puisqu'ell
sonne fût qu'elle ain
une douleur qu'il est
vois rien en cela , ré
prendre d'un homme
mours , & fait comm
reprit Madame la Da
tonner ; mais c'est
qui aime Monsieur de
mais donné aucune m
a eue de n'être pas to
sion , a fait qu'elle l
qu'il l'ôtât de la Cour
mours lui-même qui a
Si Madame de Clev
douleur par la pensée
à cette aventure , les
la Dauphine lui donn
certitude de n'y en a
répondre , & demeura
pendant que la Reine
cupée de ce qu'elle di
garde à cet embarras.
ves fut un peu remise

C'est Madame de Martignes , repliqua Madame la Dauphine , qui l'a apprise du Vidame de Chartres. Vous savez qu'il en est amoureux ; il la lui a confiée comme un secret , & il la fait du Duc de Nemours lui-même. Il est vrai que le Duc de Nemours ne lui a pas dit le nom de la Dame , & ne lui a pas même avoué que ce fût lui qui en fût aimé , mais le Vidame de Chartres n'en doute point. Comme la Reine-Dauphine achevoit ces paroles , quelqu'un s'approcha du lit. Madame de Cleves étoit tournée d'une sorte qui l'empêchoit de voir qui c'étoit ; mais elle n'en douta pas , lorsque Madame la Dauphine se récria avec un air de gaieté & de surprise : le voilà lui-même , & je veux lui demander ce qui en est. Madame de Cleves connut bien que c'étoit le Duc de Nemours , comme ce l'étoit en effet , sans se tourner de son côté. Elle s'avança avec précipitation vers Madame la Dauphine , & lui dit tout bas qu'il falloit bien se garder de lui parler de cette aventure ; qu'il l'avoit confiée au Vidame de Chartres ; & que ce seroit une chose capable de les brouiller. Madame la Dauphine lui répondit en riant , qu'elle étoit trop prudente , & se retourna vers Monsieur de Nemours. Il étoit paré pour l'assemblée du soir ; & prenant la parole avec cette grace qui lui étoit si naturelle : je crois , Madame , dit-il , que je puis penser sans témérité , que vous parliez de moi quand je suis entré , que vous aviez dessein de me demander quelque chose , & que Madame de Cleves s'y oppose. Il est vrai , répondit Madame la Dauphine ; mais je n'aurai pas pour elle la complaisance que j'ai accoutumé d'avoir. Je veux savoir de vous si une histoire qu'on m'a contée , est véritable , & si vous n'êtes pas celui qui êtes amoureux , & aimé d'une femme de la Cour qui vous cache sa passion avec soin , & qui l'a avouée à son Mari ?

non plus, ou ce seroit un Mari bien indigne de
procédé qu'on auroit eu avec lui. Monsieur
Nemours qui vit les soupçons de Madame de Cleves
sur son Mari, fut bien-aise de les lui confirmer.
Il savoit que c'étoit le plus redoutable Rival qu'il
eût à détruire. La jalousie, répondit-il, & la cu-
riosité d'en savoir peut-être davantage qu'on
lui en a dit, peuvent faire faire bien des imprudences
à un Mari.

Madame de Cleves étoit à la dernière épreuve
de sa force & de son courage, & ne pouvant plus
soutenir la conversation, elle alloit dire qu'elle
trouvoit mal, lorsque par bonheur pour elle
la Duchesse de Valentinois entra, qui dit à Madame
la Dauphine que le Roi alloit arriver. Cette Reine
passa dans son cabinet pour s'habiller. Monsieur
de Nemours s'approcha de Madame de Cleves
comme elle la vouloit suivre: je donnerois ma vie
Madame, lui dit-il, pour vous parler un moment
mais de tout ce que j'aurois d'important à vous di-
re, rien ne me le paroît davantage, que de vous
supplier de croire, que si j'ai dit quelque chose de
Madame la Dauphine, qu'elle croira tout ce que je
lui dirai.

d'elle , il s'aperçût qu'elle étoit dans une tristesse si excessive, qu'il en fut surpris. Qu'avez vous ! Madame , lui dit-il ; il me paroît que vous avez quelqu'autre douleur que celle dont vous vous plaignez. J'ai la plus sensible affliction que je pourrais jamais avoir , répondit-elle. Quel usage avez-vous fait de la confiance extraordinaire, ou pour mieux dire folle , que j'ai eue en vous ? Ne méritois-je pas le secret ; & quand je ne l'aurois pas mérité, votre propre intérêt ne vous y engageoit-il pas ? Falloit il que la curiosité de savoir un nom que je ne dois pas vous dire, vous obligeât à vous confier à quelqu'un pour tâcher de le découvrir ? Ce ne peut être que cette seule curiosité qui vous ait fait faire une si cruelle imprudence. Les suites en sont aussi fâcheuses qu'elles pouvoient l'être. Cette aventure est sûe , & on me la vient de conter, ne sachant pas que j'y eusse le principal intérêt. Que me dites-vous ? Madame, lui répondit-il ; vous m'accusez d'avoir conté ce qui s'est passé entre vous & moi , & vous m'apprenez que la chose est sûe ? Je ne me justifie pas de l'avoir redite, vous ne le sauriez croire ; il faut sans doute que vous ayez pris pour vous ce qu'on votis a dit de quelqu'autre. Ah ! Monsieur , reprit-elle, il n'y a pas dans le monde une autre aventure pareille à la mienne ; il n'y a point une autre Femme capable de la même chose. Le hazard ne peut l'avoir fait inventer ; on ne l'a jamais imaginée, & cette pensée n'est jamais tombée dans un autre esprit que le mien. Madame la Dauphine vient de me conter cette aventure ; elle l'a sûe par le Vidame de Chartres qui la fait de Monsieur de Nemours. Monsieur de Nemours ! s'écria Monsieur de Cleves avec une action qui marquoit du transport & du desespoir. Quoi ! Monsieur de Nemours fait que vous l'aimez , & que je le fais ! Vous voulez toujours choisir Monsieur de Nemours plutôt qu'un autres

repli-

vous soyez fié à lui pour tâcher de vo
A-t-on un ami au monde à qui on vou
telle confidence , reprit Monsieur de
voudroit - on éclaircir ses soupçons au
prendre à quelqu'un ce qu'on souhait
cacher à soi-même ? Songez plutôt ,
qui vous avez parlé. Il est plus vraie
ce soit par vous que par moi , que ce f
chappé. Vous n'avez pu soutenir toute
barras où vous vous êtes trouvée , &
cherché le soulagement de vous plaind
que confidente qui vous a trahie. N'ac
de m'accabler , s'écria-t-elle ; & n'avez
reté de m'accuser d'une faute que voi
Pouvez-vous m'en soupçonner ; & pui
capable de vous parler , suis-je capable
quelqu'autre ?

L'aveu que Madame de Cleves avo
Mari , étoit une si grande marque de
& elle nioit si fortement de s'être confi
ne , que Monsieur de Cleves ne savoi
D'un autre côté , il étoit assuré de n'a
dit. C'étoit une chose qu'on ne pe
devinée , elle étoit sûre ; ainsi il fallo
par l'un des deux. Mais ce qui lui
douleur violente , c'étoit de savoir que

Mari eût parlé. Ce qu'avoit dit Monsieur de Nemours, que la curiosité pouvoit faire faire des imprudences à un Mari, lui paroissoit se rapporter si juste à l'état de Monsieur de Cleves, qu'elle ne pouvoit croire que ce fût une chose que le hazard eût fait dire; & cette vraisemblance la déterminoit à croire que Monsieur de Cleves avoit abusé de la confiance qu'elle avoit en lui. Ils étoient si occupés l'un & l'autre de leurs pensées, qu'ils furent long-tems sans parler; & ils ne sortirent de ce silence, que pour redire les mêmes choses qu'ils avoient déjà dites plusieurs fois, & demeurèrent le cœur & l'esprit plus éloignés & plus altérés qu'ils ne l'avoient encore eus.

Il est aisé de s'imaginer en quel état ils passèrent la nuit. Monsieur de Cleves avoit épuisé toute sa constance à soutenir le malheur de voir une Femme qu'il adoroit, touchés de passion pour un autre. Il ne lui restoit plus de courage; il croyoit même n'en devoir pas trouver dans une chose où sa gloire & son honneur étoient si vivement blessés. Il ne savoit plus que penser de sa Femme. Il ne voyoit plus quelle conduite il lui devoit faire prendre, ni comment il se devoit conduire lui-même; & il ne trouvoit de tous côtés que des précipices & des abîmes. Enfin, après une agitation & une incertitude très-longues, voyant qu'il devoit bien-tôt s'en aller en Espagne, il prit le parti de ne rien faire qui pût augmenter les soupçons, ou la connoissance de son malheureux état. Il alla trouver Madame de Cleves, & lui dit qu'il ne s'agissoit pas de démêler entre eux qui avoit manqué au secret; mais qu'il s'agissoit de faire voir que l'histoire qu'on avoit contée, étoit une fable où elle n'avoit aucune part; qu'il dépendoit d'elle de le persuader à Monsieur de Nemours & aux autres; qu'elle n'avoit qu'à agir avec lui avec la sévérité & la froideur qu'elle devoit avoir pour un homme qui lui

témoi-

témoignoit de l'amour; que par ce procédé elle lui ôteroit aisément l'opinion qu'elle eût de l'inclination pour lui; qu'ainsi il ne falloit point s'affliger de tout ce qu'il auroit pu penser, parce que si dans la suite elle ne faisoit paroître aucune foiblesse, toutes ses pensées se détruiraient aisément; & que sur-tout il falloit qu'elle allât au Louvre & aux Assemblées comme à l'ordinaire.

Après ces paroles Monsieur de Cleves quitta la Femme sans attendre sa réponse. Elle trouva beaucoup de raison dans tout ce qu'il lui dit; & la colère où elle étoit contre Monsieur de Nemours, lui fit croire qu'elle trouveroit aussi beaucoup de facilité à l'exécuter. Mais il lui parut difficile de se trouver à toutes les cérémonies du mariage, & d'y paroître avec un visage tranquille, & un esprit libre. Néanmoins, comme elle devoit porter la robe de Madame la Dauphine, & que c'étoit une chose où elle avoit été préférée à plusieurs autres Princesses, il n'y avoit pas moyen d'y renoncer, sans faire beaucoup de bruit, & sans en faire chercher des raisons. Elle se résolut donc de faire un effort sur elle-même; mais elle prit le reste du jour pour s'y préparer, & pour s'abandonner à tous les sentimens dont elle étoit agitée. Elle s'enferma seule dans son cabinet. De tous ses maux, celui qui se présentoit à elle avec le plus de violence, étoit d'avoir sujet de se plaindre de Monsieur de Nemours, & de ne trouver aucun moyen de le justifier. Elle ne pouvoit douter, qu'il n'eût conté cette aventure au Vidame de Chartres, il l'avoit avoué; & elle ne pouvoit douter aussi par la manière dont il avoit parlé, qu'il ne fût que l'aventure la regardoit. Comment excuser une si grande imprudence, & qu'étoit devenu l'extrême discrétion de ce Prince dont elle avoit été si touchée? Il a été discret, disoit-elle, tant qu'il a cru être malheureux; mais une pensée d'un bonheur, même incertain, a fini sa discrétion.

tion. Il n'a pu s'imaginer qu'il étoit aimé, vouloir qu'on le sût. Il a dit tout ce qu'il oit dire. Je n'ai pas avoué, que c'étoit lui que j'aimois; il l'a soupçonné, & il a laissé voir ses soupçons. S'il eût eu des certitudes, il en auroit eu la même sorte. J'ai eu tort de croire qu'il y avoit un homme capable de cacher ce qui flatte sa gloire, & pourtant pour cet homme que j'ai cru si différent du reste des hommes, que je me trouve comme les autres femmes, étant si éloignée de leur semblable. J'ai perdu le cœur & l'estime d'un Mari qui devoit faire ma félicité. Je serai bien-tôt regardée de tout le monde comme une personne qui a une folle & violente passion. Celui pour qui je l'ai, l'ignore plus; & c'est pour éviter ces malheurs, j'ai hazardé tout mon repos & même ma vie. Ses tristes réflexions étoient suivies d'un torrent d'armes; mais quelque douleur dont elle se trouvoit accablée, elle sentoit bien qu'elle auroit eu la force de les supporter, si elle avoit été satisfaite de son seigneur de Nemours.

Le Prince n'étoit pas dans un état plus tranquille. L'imprudence qu'il avoit faite d'avoir parlé au Vicomte de Chartres, & les cruelles suites de cette imprudence, lui donnoient un déplaisir mortel. Il ne pouvoit se représenter, sans être accablé, l'embaras, le trouble, & l'affliction où il avoit vu Madame de Cleves. Il étoit inconsolable de lui avoir dit des choses sur cette aventure, qui bien que gagnées par elles-mêmes, lui paroissent dans ce moment grossières & peu polies, puisqu'elles avoient pu se entendre à Madame de Cleves, qu'il n'ignoit pas qu'elle étoit cette Femme qui avoit une passion violente, & qu'il étoit celui pour qui elle avoit. Tout ce qu'il eût pu souhaiter, eût été une conversation avec elle; mais il trouvoit qu'il la devoit craindre, plutôt que de la désirer. Qu'aurois-je à lui dire? s'écrioit-il. Irois-je encore lui mon-

trer ce que je ne lui ai déjà que trop fait connoître ? Lui ferai-je voir que je fais qu'elle m'aime, moi qui n'ai jamais seulement osé lui dire que je l'aimois ? Commencerai-je à lui parler ouvertement de ma passion , afin de lui faire paroître un homme devenu hardi par des esperances ? Puis-je penser seulement à l'approcher , & oserois-je lui donner l'embaras de soutenir ma vûe ? Par-où pourrois-je me justifier ? Je n'ai point d'excuse , je suis indigne d'être regardé de Madame de Cleves , & je n'espère pas aussi qu'elle me regarde jamais. Je lui ai donné par ma faute de meilleurs moyens pour se défendre contre moi, que tous ceux qu'elle eût peut-être cherchés inutilement. Je perds par mon imprudence le bonheur & la gloire d'être aimé de la plus aimable & de la plus estimable personne du monde, Mais, si j'avois perdu ce bonheur , sans qu'elle en eût souffert, & sans lui avoir donné une douleur mortelle, ce me seroit une consolation ; & je sens plus dans ce moment le mal que je lui ai fait que celui que je me suis fait auprès d'elle.

Monsieur de Nemours fut long-tems à s'affliger, & à penser les mêmes choses. L'envie de parler à Madame de Cleves lui venoit toujours dans l'esprit. Il songea à en trouver les moyens. Il pensa à lui écrire ; mais enfin il trouva qu'après la faute qu'il avoit faite , & de l'humeur dont elle étoit, le mieux qu'il pût faire , étoit de lui témoigner un profond respect par son affliction & par son silence , de lui faire voir même qu'il n'osoit se présenter devant elle , & d'attendre ce que le tems, le hazard, & l'inclination qu'elle avoit pour lui, pourroient faire en sa faveur. Il résolut aussi de ne point faire de reproches au Vidame de Chartres de l'infidélité qu'il lui avoit faite, de peur de fortifier ses soupçons.

Les fiançailles de Madame qui se faisoient le lendemain , & le mariage qui se faisoit le jour suivant, occupoient tellement toute la Cour , que Madame
de

Cleves & Monsieur de Nemours cachèrent allé-
ment au Public leur tristesse & leur trouble. Ma-
rie la Dauphine ne parla même qu'en passant à
Madame de Cleves de la conversation qu'elles
avoient eue avec Monsieur de Nemours, & Mon-
sieur de Cleves affecta de ne plus parler à sa Femme.
Tout ce qui s'étoit passé; de sorte qu'elle ne se
voyoit pas dans un aussi grand embarras qu'elle l'a-
voit imaginé.

Les fiançailles se firent au Louvre; & après le
dîner, & le bal, toute la Maison Royale alla cou-
ronner à l'Evêché, comme c'étoit la coutume. Le
Duc d'Albe qui n'étoit jamais vêtu que
simplement, mit un habit de drap d'or mêlé
de couleur de feu, de jaune, & de noir, tout cou-
vert de pierres; & il avoit une Couronne fer-
mée sur la tête. Le Prince d'Orange, habillé aussi
magnifiquement avec ses livrées, & tous les Espa-
gnols suivis des leurs, vinrent prendre le Duc
à l'Hôtel de Villeroi où il étoit logé, &
allèrent marchant quatre à quatre pour venir à
l'Evêché. Si-tôt qu'il fut arrivé, on alla par ordre
à l'Eglise. Le Roi menoit Madame qui avoit aussi
sa Couronne fermée, & sa robe portée par Mes-
sieurs de Montpensier & de Longueville. La
Reine Dauphine venoit ensuite, mais sans Couronne.
Après elle venoient la Reine-Dauphine, Madame
de Lorraine, & la Reine de Navarre, leurs robes
portées par des Princes. Les Reines & les Prin-
cesses avoient toutes leurs Filles magnifiquement
habillées des mêmes couleurs qu'elles étoient vê-
tues, en sorte que l'on connoissoit à qui étoient
les Filles par la couleur de leurs habits. On monta
l'échafaut qui étoit préparé dans l'Eglise, &
fut la cérémonie des mariages. On retourna
ensuite dîner à l'Evêché, & sur les cinq heures
on partit pour aller au Palais, où se faisoit le
dîner, & où le Parlement, les Cours souverai-
nes

moi, que tous ceux c
tilement. Je perds j
& la gloire d'être a
plus estimable pers
perdu ce bonheur,
sans lui avoir donn
seroit une consolati
ment le mal que je l
suis fait auprès d'ell

Monsieur de Nem
& à penser les mêm
Madame de Cleves l
Il songea à en trou
écrire; mais enfin i
avoir faite, & de l'hu
qu'il pût faire, étoit
respect par son afflic
faire voir même qu
elle, & d'attendre c
l'inclination qu'elle a
re en sa faveur. Il
de reproches au Vida
qu'il lui avoit faite, d

Les fiançailles de M
demain, & le mariage
occupoient tellement

Cleves & Monsieur de Nemours cachèrent allé-
ment au Public leur tristesse & leur trouble. Ma-
dame la Dauphine ne parla même qu'en passant à
Madame de Cleves de la conversation qu'elles
eurent avec Monsieur de Nemours, & Mon-
sieur de Cleves affecta de ne plus parler à sa Femme.
Tout ce qui s'étoit passé; de sorte qu'elle ne se
suyait pas dans un aussi grand embarras qu'elle l'a-
voit imaginé.

Les fiançailles se firent au Louvre; & après le
jeu, & le bal, toute la Maison Royale alla cou-
rer à l'Evêché, comme c'étoit la coutume. Le
Duc d'Albe qui n'étoit jamais vêtu que
simplement, mit un habit de drap d'or mêlé
couleur de feu, de jaune, & de noir, tout cou-
vert de pierres; & il avoit une Couronne fer-
mée sur la tête. Le Prince d'Orange, habillé aussi
magnifiquement avec ses livrées, & tous les Espa-
gnols suivis des leurs, vinrent prendre le Duc
à l'Hôtel de Villeroi où il étoit logé, &
s'en allèrent marchant quatre à quatre pour venir à
l'Evêché. Si-tôt qu'il fut arrivé, on alla par ordre
à l'Eglise. Le Roi menoit Madame qui avoit aussi
sa Couronne fermée, & sa robe portée par Mes-
sieurs de Montpensier & de Longueville. La
Reine Dauphine, Madame de Lorraine, & la Reine de Navarre, leurs robes
portées par des Princesses. Les Reines & les Prin-
cesses avoient toutes leurs Filles magnifiquement
vêtues des mêmes couleurs qu'elles étoient ve-
nues, en sorte que l'on connoissoit à qui étoient
les Filles par la couleur de leurs habits. On monta
l'échafaut qui étoit préparé dans l'Eglise, &
fut la cérémonie des mariages. On retourna
ensuite dîner à l'Evêché, & sur les cinq heures
on partit pour aller au Palais, où se faisoit le
sermon, & où le Parlement, les Cours souverai-
nes

frisé, servoit le Roi de Grand-Maitre ; le Prince de Condé , de Panetier ; & le Nemours , d'Echançon. Après que les reurent levées , le bal commença ; il fut interrompu par des balets , & par des machines extraordinaires. On le reprit ensuite ; & enfin après le Roi & toute la Cour s'en retourna au logis. Quelque triste que fût Madame de Cleves , elle ne laissa pas de paroître aux yeux de tout le monde , & sur-tout aux yeux de Monsieur de Nemours , d'une beauté incomparable. Il n'osa lui parler quoique l'embarras de cette cérémonie lui en eût ôté plusieurs moyens ; mais il lui fit voir sa tristesse & une crainte si respectueuse de sa réputation , qu'elle ne le trouva plus si coupable , qu'il ne lui eût rien dit pour se justifier. Elle même conduite les jours suivans ; & cette conduite fit aussi le même effet sur le cœur de Monsieur de Cleves.

Enfin le jour du Tournoi arriva. Les dames se rendirent dans les galeries , & sur les échafauds qui leur avoient été destinés. Les quatre Tournoyeurs furent au bout de la lice , avec une centaine de chevaux & de livrées qui faisoient le plus magnifique spectacle qui eût jamais paru en France. Le Roi n'avoit point d'autres coule-

de Ferrare & toute sa suite avoient du jaune & du rouge. Monsieur de Guise parût avec de l'incarnat & du blanc. On ne savoit d'abord par quelle raison il avoit ces couleurs ; mais on se souvint que c'étoient celles d'une belle personne qu'il avoit aimée pendant qu'elle étoit fille, & qu'il aimoit encore, quoiqu'il n'osât plus le lui faire paroître. Monsieur de Nemours avoit du jaune & du noir. On en chercha inutilement la raison. Madame de Cleves n'eut pas de peine à la deviner ; elle se souvint d'avoir dit devant lui, qu'elle aimoit le jaune, & qu'elle étoit fâchée d'être blonde, parce qu'elle n'en pouvoit mettre. Ce Prince crut pouvoir paroître avec cette couleur, sans indiscretion, puisque Madame de Cleves n'en mettant point, on ne pouvoit soupçonner que ce fut la sienne.

Jamais on n'a fait voir tant d'adresse que les quatre Tenans en firent paroître. Quoique le Roi fût le meilleur Homme de cheval de son Royaume, on ne savoit à qui donner l'avantage. Monsieur de Nemours avoit un agrément dans toutes ses actions qui pouvoit faire pancher en sa faveur des personnes moins intéressées que Madame de Cleves. Si tôt qu'elle le vit paroître au bout de la lice, elle sentit une émotion extraordinaire ; & à toutes les courses de ce Prince, elle avoit de la peine à cacher sa joie, lorsqu'il avoit heureusement fourni sa carrière.

Sur le soir, comme tout étoit presque fini, & qu'on étoit prêt de se retirer, le malheur de l'État fit que le Roi voulut encore rompre une lance. Il manda au Comte de Montgomeri qui étoit extrêmement adroit, qu'il se mît sur la lice. Le Comte supplia le Roi de l'en dispenser, & alléguâ toutes les excuses dont il put s'aviser ; mais le Roi quasi en colère lui fit dire qu'il le vouloit absolument. La Reine manda au Roi, qu'elle le

Tome V.

R

con-

l'usage du Camp, et
tonnés de le voir si
tonna point. Il dit q
qu'il pardonnoit au
peut juger quel trou
ta un accident si fun
née à la joie. Si - t
dans son lit, & que
sa plaie, ils la trouve
sieur le Connétable si
la prédiction qu'on
seroit tué dans un con
ta point que la prédic

Le Roi d'Espagne
étant averti de cet acci
qui étoit un homme
mais il jugea le Roi su

Une Cour aussi part
rêts opposés, n'étoit j
tion à la veille d'un é
moins tous les mouvès
ne paroïssoit occupé q
la santé du Roi. Les
Princesses, ne sortoient
chambre.

Madame de Cleves.
d'un Arme. Contelle n. non



C L E V E S , III. Part. 389

pourroit cacher à son Mari l'embarras
usait cette ruse ; connoissant aussi que la
mes de ce Prince le justifioit à ses yeux ,
et toutes ses résolutions ; elle prit le parti
d'être malade. La Cour étoit trop occu-
pée d'avoir de l'attention à sa conduite , &
d'élir si son mal étoit faux ou véritable ,
le seul pouvoit en connoître la vérité ;
n'étoit pas fâchée qu'il la connaît. Ain-
sineura chez elle , peu occupée du grand
né qui se préparoit ; & remplie de ses
pensées , elle avoit toute la liberté de s'y
donner. Tout le monde étoit chez le Roi.
de Cleves venoit à des certaines heures
pour des nouvelles. Il conféroit avec elle
sur le procédé qu'il avoit toujours eu ; hors
quand ils étoient seuls , il y avoit quelque-
fois un peu plus froid & de moins libre. Il
n'avoit point reparlé de tout ce qui s'étoit
passé elle n'avoit pas eu la force , & n'avoit pas
osé à propos de reprendre cette conversa-

tion de Nemours qui s'étoit attendu à trou-
ver des momens à parler à Madame de Cle-
ves bien surpris & bien affligé de n'avoir pas
le plaisir de la voir. Le mal du Roi se
considérable , que le septième jour il fut
visité par les Médecins. Il reçut la certitude de
mourir avec une fermeté extraordinaire , & d'au-
tant plus admirable qu'il perdoit la vie par un ac-
cidental , qu'il mouroit à la fleur
de son âge , heureux , adoré de ses Peuples , &
de sa Maîtresse qu'il aimoit éperdûment. La
veille de sa mort , il fit faire le mariage de Ma-
dame de Cleves avec Monsieur de Savoie , sans céré-
monie. On peut juger en quel état étoit la Du-
chesse de Valentinois. La Reine ne permit point
au Roi , & lui envoya demander les ca-

... Comme les autres,
recula de quelques pas,
le-Fille, que c'étoit à
mais il fut aisé de voir
greur que de bienfiance

Fin de la tro



MADRIGAUX,

STANCES, CONTES,
CHANSONS ET EPIGRAMMES,

DE MONSIEUR

DE LA SABLIERE.



MADRIGAUX.

I. MADRIGAL.



Vec une beauté divine,
Avec un esprit si charmant,
Avec un si fidele Amant,
Qu'il vous sied mal d'être chagrine!
Que faut-il pour vous contenter?

Et pouvez-vous rien souhaiter,
Qu'Amour ne vous offre sans cesse?
Laissez languir & soupirer
Ceux à qui votre rigueur laisse
Tant de choses à desirer.

II. MADRIGAL.

BElise, pour l'Amour vous êtes sans pitié;
Mais sous le beau nom d'amitié,

R. 3

Vous

De plus rori content de lui-même.
Avec plaisir pourtant vous souffrez qu'il vo
D'un autre j'en serois jaloux ;
Mais de lui , c'est tant pis pour vous.

IV. MARDIGAL

Chez cette rare Beauté
Toute chose me tourmente ,
Et j'y suis persécuté
D'une Maman, d'une Tante ;
D'un Mari, d'une Suivante ;
Ses Cousins sont toujours pendus à son c&u
Hâ ! bon Dieu ! que de miseres !
Sans compter cinq on six Freres.

V. MARDIGAL

CHer & bien-heureux lit où repose ma
Unique témoin sous les Cieux
De toutes les beautés qu'elle cache à nos y
Ne m'en pourrois-tu point dire quelque n
Hélas ! pour mes desirs tu n'es que trop d
Dis-moi donc quelqu'autre secret ;
Ne songe-t-elle point à son Amant fidelle
Et lorsque sans témoins son cœur veut s'e

VI. MADRIGAL.

DE sa bouche aimable & divine
J'ai mille doux engagemens,
J'ai pour moi sermens sur sermens;
Mais, quand le caprice domine,
Tout est pour les nouveaux Amans.

VII. MADRIGAL.

DE cette beauté sans égale
Qui brille dans votre portrait,
Ma belle Iris, je vous ai fait
Une dangereuse Rivale.
Je la vois mille fois le jour,
Je l'entretiens de mon amour,
Avec elle souvent même je vous oublie.
Iris, pardonnez-moi cette légèreté;
C'est la seule infidélité
Que je vous ferai de ma vie.

VIII. MADRIGAL.

DANS ce lieu bien-heureux où tout plaisir abonde;
Et parmi tant de languissans,
Quelquefois, mon Iris, pour songer aux absens
Ne quittez-vous point tout le monde?
N'êtes-vous point rêveuse & triste quelquefois?
De nos rochers, & de nos bois,
N'allez-vous point chercher les plus sombres demeures?
Et, de votre côté, sensible à mon amour,
Ne passez-vous point quelques heures
Comme je passe tout le jour?

IX. MADRIGAL.

ENfin vous êtes revenue,
 Belle cause de mes desirs,
 Le Ciel enfin vous a rendue
 A tant de vœux & de soupirs.
 Mais, Iris, relâchez de votre humeur sévère,
 Et ne soyez pas si contraire
 Au doux espoir de mon Amour.
 Serois-il juste, en conscience,
 Que je mourusse du retour,
 Etant réchappé de l'absence?

X. MADRIGAL.

J'Ai tant prié, j'ai tant pressé,
 Que je viens d'obtenir un baiser de Clarice.
 Plus vite qu'un éclair ce plaisir a passé.
 Si l'Amour m'eût rendu justice,
 Il devoit tout au moins durer
 Autant qu'il s'est fait désirer.

XI. MADRIGAL.

IL n'est plus, ce Mari sévère,
 Que le Ciel avoit fait l'arbitre de nos jours,
 Et la vertu la plus austère
 Vous permet désormais de nouvelles amours.
 Bien que les feux constants d'un cœur réduit en cendre
 Me donnent aujourd'hui quelque lieu d'y prétendre
 Et d'espérer un sort plus doux;
 Je languis dans l'incertitude,
 Et peut-être n'en aurez-vous
 Qu'un prétexte de moins à votre ingratitude.

XII. MADRIGAL.

I Ris ne peut se défaire
De deux ennuyeux Cousins,
Qui, pour comble de misère,
Sont encore ses voisins.
A cause du parentage
Il faut bien les recevoir;
A cause du voisinage
Ils demeurent tout le soir.
Ainsi toutes les journées,
A mon amour destinées,
S'écoulent sans aucun fruit.
Cette Belle n'a rien de libre que la nuit.
Mais, hélas! ce tems favorable
N'est pas fait pour un misérable.

XIII. MADRIGAL.

I Ris, vous m'aimiez l'autre jour,
Aujourd'hui vous ne m'aimez gueres;
Mais ce sont-là de votre amour
Les inconstances ordinaires.
Je n'en suis fâché qu'à demi;
Je suis fait aux chagrins que ce malheur me cause.
Sans votre belle humeur si j'obtiens quelque-chose,
Autant de pris sur l'ennemi.

XIV. MADRIGAL.

L E caprice des yeux est le maître en amour.
Les vœux, les soins, & les services,
Le desespoir, & les supplices,
Ne vous avancent pas d'un jour.
Ne vous avancez pas d'un jour.
reflevez, persévérez; c'est aux yeux qu'il faut plaire.
Mais, lorsque par leur ministère,

naïve donc, précieux m
Doux baisers, regards si
Dont nous allons faire
Adieu, les Amours & l
Laissez-nous faire pénit
Mais; après Pénitence, en
Rendez-vous chez la bell

XVI. M A D R

Mille belles qualités
Encore plus de beauté
Pour vous me rendroie
Mais un défaut trop v
M'endurcira désormais.
De tous c'est le plus h
De tous c'est le plus nu
On ne s'en défait jam
Ah! Philis, est-il possi
Vous donnez dans les

XVII. M A D R

Mes Belles, rien se
De passer un bon moment
Le

Pendant une aimable jeunesse,
On n'est bon qu'à se divertir;
Et quand le bel âge nous laisse,
On n'est bon qu'à se convertir.

XVII. MADRIGAL.

P Uisque sans plainte & sans marmure,
Iris, vous voulez que j'endure
Toutes vos inégalités,
Vos chagrins, vos légeretés,
N'ayez pas peur que je conteste;
A toutes vos humeurs je veux m'accoutumer,
Accoutumez-vous à m'aimer;
Je vous en devrai bien de reste.

XIX. MADRIGAL.

P Eut-on devant l'Amour consulter le Devoir ?
Cédez, Iris, à son pouvoir;
Lui seul a des plaisirs solides.
Leur piquante douceur ne se peut exprimer;
Mais ils ne sont pas faits pour ces âmes timides
Qui demandent congé d'aimer.

XX. MADRIGAL.

P Rouve-moi ton amour par de tendres effets.
Je veux croire, Phyllis, l'aveu que tu m'en fais;
Tes yeux plus de vingt fois m'en ont fait l'ambas-
sade.
Mais je crains les déguisemens;
Et ta bouche me persuade,
Plutôt par un baiser, que par mille sermens.

A toutes les fois
Vous regardez
Ne ressentiez-vous point
Et ces Astres puissans
N'inspirent-ils point
Un peu de ce que

XXII. M A

Que m'a-t-il
Cette aimable &
Et d'avoir tant passé d'
Depuis le matin j'
Loin d'en tirer qu'
Cet esprit léger &
De mes soins assidus ne
Contre la nouveauté soit
Que je serois en moi
Si j'étois à recompen

XXIII. M A

Qu'il est fâcheux
Mes respects & mes soins
Et de votre mérite il se
Consentir

XXIV. MADRIGAL.

Vous prodiguez, Iris, soins, tendresse, pitié,
Pour les devoirs de l'amitié.
Votre cœur là-dessus jamais ne se ménage;
Et par un injuste détour,
A ces beaux sentimens vous donnez un usage
Qui ne se devroit qu'à l'amour.

XXV. MADRIGAL.

Voici l'heure à peu près qu'Iris doit être aubal.
Que de gens la trouveront belle !
Peut-être elle fera quelque nouveau Rival,
Cependant qu'en secret mon cœur s'entretient d'elle.
A ces maux toutesfois je veux m'accoutumer,
On ne peut la voir sans l'aimer,
Même jusqu'à nos Dieux chacun lui rend homma-
ge;
Et si quelque plaisir adoucit ma langueur,
C'est que la belle Iris à pas un ne s'engage,
Et nous égale tous par un commun malheur.

XXVI. MADRIGAL.

Vous aimez, dites-vous, à lire
L'histoire & le succès des galantes amours;
Les rubriques & les bons tours
Qu'Amour exerce en son Empire.
Souffrez que ce Dieu vous inspire;
Vous en saurez plus en huit jours,
Que les livres n'en sauroient dire.

DE la beauté d'Iris
Elle eut une ame
Un cœur tendre,
Tu peux juger de
Elle mourut, j'éto
C'est tout ce que j

XXXV. M A

DEpuis que j'ai form
Je n'ai pas fait, Iris, te
Mais, selon votre hume
J'ai plus fait que je
J'ai par tous mes respects
Par mille petits soins j'ai
Mon amour enfin s
Et vous, ma jeune Iris, qu

Rép

D'un Amant qui ne
J'ai souffert sans ennui le
J'ai connu son amour,
Ne comptez-vous ce

XXXVI. MADRIGAL.

ENvieux, que veux-tu savoir ?
Celle d'examiner ma vie,
Hé bien, j'aime Iris sans espoir,
Sans lui parler, & sans la voir.
Mon destin te fait-il envie ?

XXXVII. MADRIGAL.

EN amour quelquefois il faut jouer d'adresse.
Le grand-chemin de la tendresse
Près des fieres Beautés souvent est interdit.
Par quelqu'amoureux artifice
Il faut adroitement s'aider de leur caprice;
Quelquefois deux jours de dépit
Font plus que deux ans de service.

XXXVIII. MADRIGAL.

Est-ce par habitude, ou par reconnaissance,
Iris, que vous aimez cet homme à cheveux courts,
Petit, laid, mal-tourné, qui vous parle toujours,
Et qui des vœux d'autrui s'inquiète & s'offense ?
A-t-il beaucoup d'esprit, seroit-il fort discret,
Ou quelque mérite secret
Vous le rend-il recommandable ?
Ce choix, quoi qu'il en soit, vous est peu glorieux;
Et s'il est en amour quelque erreur pardonnable,
C'est que l'on fût au moins séduite pas les yeux.

XXXIX. MADRIGAL.

EN amour c'est tout que de plaire.
Et la fortune d'un Amant,
Par les soins assidus, & par l'empressement,

Le

... le particulier on
Quelquefois on fait mal
Je vous aimerois b
Si j'étois assuré de

XLVI. M A

P Rudes, à qui le Ci
Vous ne me semble
Car enfin vous ne
Profiter de vos ava
Vous êtes faites por
Puisque le Ciel vo
Auprès de vos Am
Que n'employez-vous mi
Mais à votre bonheur u
Et vous passez de v
Le plus beau sans y
Et le reste à vous r

XLVII. M A

P Uisque vous ressi
Et que vous partagez
Pourquoi, scrupuleux
Retardez-vous le jour qui

MR. DE LA SABLIERE. 405

oit être, dites-vous, plus long-tems méritée.
lais d'une longue attente épargnez-moi l'ennui.
e que vous promettez à ma persévérance,
Donnez-le moi dès aujourd'hui ;
Ce sera grace & récompense.

XLVIII. MADRIGAL.

Qui ne connoît Iris, qu'en qualité de belle,
De douce, de spirituelle,
Et qui n'a pas un seul défaut,
Ne fait pas tout ce qu'elle vaut ?
est d'heureux momens, d'obligeantes tendresses,
e doux emportemens, de pressantes caresses,
Qu'elle n'a que pour son Amant ;
Pendant qu'une foule amoureux
De la regarder seulement
S'estime encore trop heureuse.

XLIX. MADRIGAL.

Uoi ! je vis, je respire, & je ne la vois pas !
Que ne me deviens-tu mortelle,
ente & foible douleur, contre qui je combas ?
Puisque je suis loin de ma Belle,
Sans doute qu'elle m'oubliera ;
e mon absence, hélas ! quelqu'un profitera.
eut-être dans son cœur un autre a pris ma place.
) Ciel ! épargne-moi ce cruel desespoir ;
Et si tu prévois ma disgrâce,
Que je meure sans la savoir.

L. MADRIGAL.

Vous qui d'un regard favorable
Rendez heureux un misérable,
ous avez eu pour moi des craintes & des soins.
Que

Que tonumeur, Phillis
Croi-moi toujours fidele
Et ne fais pas un
Du plus heureux he

LII. M A I

P Ourquoi me den
Si mes feux dureront-ils
Jusques à quand mon co
rç ?

Ah ! Phillis, vous av
Comment pourrais-j
Rien n'est plus incertain

LIII. M A D

B Elle Iris, si dans
Je dois toujours sans fr
gueur ;

Cruelle, par quelle r
Aimez-vous tant à m
Hélas ! c'est bien se plaire
Que de m'annoncer u
De qui ma mort sera la fi
Vit-on jamais rien de

rendre de tout point mon tourment sans égal,
voulez que j'en aie & la peur & le mal.

LIV. MADRIGAL.

CEt Amant qu'on présume
Etre bien avec vous,
Vous l'aimez par coutume.
Je n'en suis point jaloux,
Non plus que d'un Epoux.

LV. MADRIGAL.

Dontes que je vous puisse aimer,
vouloir m'accabler par de nouveaux supplices,
ux bien que le tems, mes soins, & mes services,
Aident à vous le confirmer.
Mais, qu'il vous paroisse incroyable,
A vous, ô Beauté trop aimable!
jamais dans vos fers je puisse être arrêté;
S'il en faut croire l'apparence,
Iris, cette incredulité
est que de prétexte à votre indifférence.

LVI. MADRIGAL.

DE vos rigueurs, & de mes peines,
Je me plains la nuit & le jour;
Je les chante aux bords des fontaines;
Et l'écho les dit à son tour.
Ah! Phéas, commençons à faire
Quelque-chose qu'il faille taire.

si ne se faut point
De crainte qu'elle

LVIII. M A

JE passe tristement
Et ne sais pas à quoi
Mais, sans me vouloir
A ne me donner
Elle souffre ma plainte,
Elle dit même qu'
Et mille doux regards
Dans un frivole espoir je
Il vaudroit bien mi
Quand on ne fait p

LIX. M A I

IL est mal aisé d
Fort aisé de vous in
Je ne sais plus, Iris, ni
Ni ce que je dois é
Dans une peine si c
Le plus sûr seroit de
Mais tant qu'on vou
Le moyen de se dé

MR. DE LA SABLIERE 194
LX. MADRIGAL.

I Ris, je vous vois peu, je vous parle encor moins,
Et lorsque le destin m'accorde cette grace,
Une légion de témoins
Observent tout ce qui se passe.
Hélas! si votre cœur pouvoit répondre au mien,
Que leur soin seroit inutile!
A deux Amans tout est facile,
Et l'on s'entend sans dire rien.

LXI. MADRIGAL.

I Ris dit que son cœur est capable d'aimer,
Ses yeux doux & brillans disent la même chose.
Et la raison seule s'oppose
Aux feux que mon amour y devoit allumer.
Hélas! quand un Amant a le secret de plaire,
La raison trouve bien le secret de se taire.

LXII. MADRIGAL.

I Ris dessus son lit-couchée,
De mes nouveaux soupçons écoutant le récit,
En fut sensiblement touchée;
Et pour me rassurer l'esprit:
Je te serai toujours fidelle,
Chasse tes craintes, me dit-elle
En me serrant entre ses bras
Avec une tendresse extrême.
tes ardens baisers reconnois si je t'aime?
bien, Ingrat, crois-tu que je ne t'aime pas?

LXIII. MADRIGAL.

I Ris me voit en sa présence
sage content, & l'esprit satisfait,
ne V,
S

•Et

Je ne vous rends point
Sous une belle humeur je cas
Diroit-on que je suis A
Cependant, Iris, je voi
Mais je fais effort sur s
- Afin de vous sauver les cha
Si mon respect un jour pouvi
Peut-être me compterie
Les soins que je n'ose v

LXV. M A D

Mille Amans réverci
Et sans avoir donné sur elle
Chacun d'eux dans son cœur
Ils en ont cru sans doute un
Et n'ont point fait de d
Entre avoir les yeux doux,

LXVI. M A D

O N me dit par-tout
Brille d'une clarté nouv
Et que depuis le long
Que j'ai fait si loin de

MR. DE LA SABLIERE. 411

O Dieux ! que peut-elle être , & quels sont ses appas !
Mes yeux , ne les revoyons pas ;
Dès leur premier éclat ils m'ont été funestes.
Mais c'est en vain , raison , que tu veux m'émouvoir ;
Je cours y perdre encor les misérables restes
Qui s'efforçoient en vain d'éviter son pouvoir.

LXVII. MADRIGAL.

P Ar-tout où l'Amour regne , il doit faire la loi ;
Rien ne doit s'opposer à son pouvoir suprême ;
Raison , scrupule , égards , auprès de ce qu'on aime ,
Sont autant de manques de foi.

LXVIII. MADRIGAL.

P Ar adresse , & non par honté ,
Iris , qui me connoît amoureux de Clarice ,
Loin de me reprocher mon infidélité ,
S'emploie obligamment pour servir mon caprice.
Ah ! qu'elle connoît bien l'Amour !
Déjà par son secours ma victoire s'apprête ,
Plus elle avance ma conquête ,
Plus elle hâte mon retour.

LXIX. MADRIGAL.

P Eut-être je me l'imagine ,
Peut-être aussi que je devine ,
N'auriez-vous point , Iris , dessein de renouer ?
D'un clin-d'œil seulement daignez me l'avouer.
Malgré tous vos projets , si l'amour vous surmonte ,
Par pudeur , ou par sorte honte ,
Gardez-vous de me le celer.
Il fait bien tous les jours d'autres métamorphoses :
Et pour m'en avertir , il ne faut point parler ;
A demi-mot j'entens les choses.

U'on puisse oublier
Et qu'un fatal éloigne
Ebranle le cœur d'un
Non, cela ne se peut; j'en
Je songe à mon Iris, & la
Je soupire après son n
Et je connois bien qu
Est un prétexte à l'inc
Plutôt qu'un remède :

LXXII. M A I

Quand donc reverrai-je
Quoi ! loin de ses beaux
jours ?

Et ce triste devoir qui me
Hélas ; durera-t-il tou
Encor si mon malheur la r
Si mon cœur se sentoît flai
Mais de faire durer m.
L'Ingrate se fait un d

LXXIII. M A I

Quoi ! Doris, sans
Te voir, dans un lieu d'oubli

MR. DE LA SABLIERE. 413

Sans attirer votre colere ?
Mon bonheur prévient mes desirs ,
Ce qu'un siècle de soins , de peines , de soupirs ,
Eût mérité de récompense ,
Vous me l'accordez en un jour ;
Et tout ce que pour vous va faire mon amour ,
N'est plus, qu'une reconnoissance.

LXXIV. MADRIGAL.

Sur le choix des deux Sœurs si ma peine est ex-
trême ,
Ce n'est pas pour savoir à laquelle des deux
Mon cœur doit adresser ses vœux ;
Elles sont toutes deux très-dignes qu'on les aime.
Mais ce qui fait mon embarras ,
C'est quand je consulte en moi-même ,
Qui des deux je n'aimerai pas.

LXXV. MADRIGAL.

Si quelqu'un de l'Amour veut sentir le pouvoir
Incomparables Sœurs , il ne faut que vous voir ;
On n'apprend que trop tôt quel mérite est le vô-
tre.
La résistance est vaine , il faut en venir-là.
J'en aime l'une ; & sans cela ,
Je pense que j'aimerois l'autre.

LXXVI. MADRIGAL.

A Dieu , trop aimable Céphise ,
Je vous quitte en quittant l'espoir.
Indigne d'être à vous , indigne de vous voir ,
Je vais des fiers destins achever l'entreprise ;
Je vais par mes langueurs précipiter le cours
Des plus infortunés & des plus tristes jours

S 3

Qu'on

de votre belle main !
Peut-être passeroit pou
Mais, hélas ! ce
A qui desire d'ava

LXXVIII. M

A H ! que la patience
Quand on est si long
 aime !
Que deux jours so
Quand on vous de

Môn Iris me pron
Que je la verrois !
Ah ! bons Dieux !

LXXIX. M A

C B brasselet de
Qui rendroit un Ar
Vous semblerez peut-être
De nos deux cœurs unis
C'est peu, si vous
C'est beaucoup, si

LXXX. MADRIGAL.

C Aliste me fait les doux yeux,
 Belle Iris, je vous le confesse;
 Mais je jure par tous les Dieux,
 Que je vous aimerai sans cesse.
 Ce n'est pas que cette Beauté
 De mille attraits ne soit pourvue;
 Mais, mon Iris, en vérité,
 Quand une fois on vous a vûe,
 On n'est plus dans la liberté.

LXXXI. MADRIGAL.

E N vain, Philis, pour me charmer,
 Vos yeux tâchent de me surprendre.
 Mais promettez-moi de m'aimer,
 Je n'irai pas loin sans me rendre.

†
 Vous ne songez à m'engager,
 Que pour servir à votre gloire;
 Mais vous aurez part au danger,
 Ou vous n'aurez pas la victoire.

LXXXII. MADRIGAL.

E N m'éloignant de l'aimable séjour,
 Où Montelin & mon ame engagée,
 Des Amours la galante cour
 Entre nous deux s'est partagée.
 Les jeux, les ris, les agrémens,
 Tous les Amours qui rendent belle,
 Ceux qui des yeux font les doux mouvemens;
 Sont tous demeurés auprès d'elle;
 Mais ceux qui portent dans le cœur
 Le feu, les transports, la langueur,

216 MADRIGAUX DE

Les vains desirs, les soupirs & les peines,
Tous avec moi sont partis de Marcenas.

LXXXIII. MADRIGAL.

IRis, cette rare Beauté,
Pour qui nuit & jour je soupire,
Et dont le rigoureux empire
Est si rempli de cruauté,
Du plus sot homme que l'on voie,
Par un triste hymen est la proie.
Toutes les nuits entre ses bras
Peut-être il tient cette farouche;

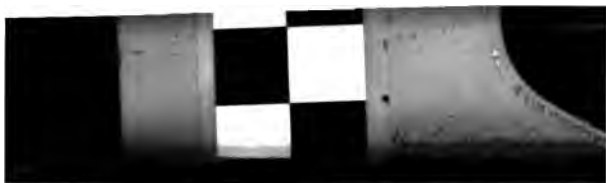
Et la Belle n'a point d'appas
Où son indigne main ne touche.
Que tout se fait injustement!
Pendant qu'un Sot tranquillement
Jouit d'une Beauté céleste,
Un honnête-homme vainement
Languira pour avoir son reste!

LXXXIV. MADRIGAL.

JEune Iris, dans notre querelle
Je n'examine point qui de nous deux a tort.
De tout ce qu'il vous plaît je demeure d'accord,
Et vous avez raison, puisque vous êtes belle.

LXXXV. MADRIGAL.

JE fais que ma joie est prochaine,
Que bien-tôt je vous dois revoir.
Mais que l'impatience est une étrange peine!
Je languis dans ce doux espoir.
Pour vous, dans votre solitude,
Etes-vous sans inquiétude?
Le calme & les plaisirs vous suivent-ils toujours?
Ne.



MR. DE LA SABLIERE. 417

Ne regrettez-vous point vos aimables dementies ?
Et ne comptez-vous point les jours,
Dont je compte toutes les heures ?

LXXXVL MADRIGAL.

JE ne sai si ce fut par feinte,
Ou bien si ce fut par dessein,
Qu'hier au soir la belle Aminte.
Me pressa doucement la main.
Aussi-tôt d'une main fidelle,
Sans répondre à cette Beauté,
Je ferai celle de ma Belle,
Que j'avois de l'autre côté.
Iris, qui n'est pas mal adroite,
S'en douta bien, & m'entendit ;
Et je lui dis de la main droite,
Ce qu'à la gauche on m'avoit dit.

LXXXVII. MADRIGAL.

JE vous rends votre liberté,
Bélise ; & sans m'être infidelle,
Vous pouvez. de votre côté,
Chercher aventure nouvelle.
Un jeune & rare objet, avec des yeux charmans,
A de nouveaux desseins m'invite.
Ne me reprochez point mes vœux ni mes sermens ;
Un Amant bien traite, qui peut durer huit ans,
Doit ce me semble en être quitte.

LXXXVIII. MADRIGAL.

IRis n'épargne point ses regards & ses charmes
Pour engager un pauvre Amant ;
Mals, dès qu'il a rendu les armes,

XCIV. MADRIGAL.

Rien ne dure si peu que le tems des plaisirs,
 La grace, l'enjouement, la beauté, la jeunesse.
 On a bien-tôt perdu ce qui fait la tendresse;
 Il ne reste que les desirs.
 Et cependant au lieu d'en tirer quelque usage,
 On passe tristement son âge,
 Ne voulant pas ce que l'on peut,
 Ne pouvant plus ce que l'on veut.

XCV. MADRIGAL.

Si nous voulions tous deux nous desaccoutumer,
 Vous des poursuites de Mélinte,
 Et moi des caresses d'Aminte,
 Nous pourrions, je crois, nous aimer.
 Mais doit-on dans l'incertitude
 Quitter une douce habitude,
 Sans savoir quels succès auroient de nouveaux feux?
 Si l'Amour, belle Iris, pour moi vous sollicite,
 Vous n'aurez pour avoir mes vœux
 Qu'à me rendre ce que je quite.

XCVI. MADRIGAL.

Si je néglige vos appas,
 On me fait la même injustice,
 L'Amour me fait aimer où l'on ne m'aime pas;
 Il faut s'en prendre à son caprice.
 D'un réciproque amour je connois bien le prix;
 Je sai, belle Philis, quel mérite est le vôtre;
 Mais j'aime les froideurs d'Iris,
 Plus que les caresses d'une autre.

XCVII. MADRIGAL.

SI jamais je cesse d'aimer,
 Je maure si je me rengage;
 Le trop de passions on se sent consumer,
 Et de trop de malheurs on éprouve l'outrage.
 O la Belle, de peur d'allarmer son Jaloux,
 Ne vous voit que fort peu, manquez rendez-vous;
 O de quelque Importun elle est toujours suivie.
 Rempt de ces chagrins, n'est-on pas bien-heureux?
 Mais, hélas! c'est d'Iris que je suis amoureux.
 Ah! j'en ai pour toute ma vie.

XCVIII. MADRIGAL.

Toute indifférente qu'elle est,
 Cette fiere Beauté me plaît;
 Toujours mon ame en est ravi.
 Je l'aime avec sa cruauté,
 Plus que Philis, plus que Silvie,
 Avecque leur facilité.

XCIX. MADRIGAL.

JN baiser bien souvent se donne à l'avanture,
 N'a de prix qu'autant qu'il dure;
 Mais ce n'est pas en bien user.
 Faut que le desir & l'espoir l'assaisonne,
 Et pour moi, je veux qu'un baiser
 Me promette plus qu'il ne donne.

C. MADRIGAL.

BElise ne veut point d'Amant,
 Mais voudroit un Ami fidelle,
 Qui pour elle eût des soins & de l'empressement.

432 MADRIGAU X D E

Et qui même la trouvât belle,
Amans qui soupirez pour elle,
Sur ma parole tenez bon;
Bélie de l'Amour ne hait rien que le nom.

CL. MADRIGAL.

Cette douce fureur de se voir, d'être ensemble
Que l'on appelle empressement,
Quoique vous m'aimiez tendrement,
Vous ne l'avez point, ce me semble.
Il est par-tout des yeux ennemis & jaloux
Qui nous obligent, dites-vous,
A sauver la moindre apparence.
Iris, je vois naître le jour
Qui doit terminer mon absence,
Par quelque fausse bienveillance,
Ne m'empoisonnez point les plaisirs du retour.

CII. MADRIGAL.

Elle est coquette, sotte, & belle;
Assez belle pour le plaisir,
Assez sotte pour mal choisir,
Assez coquette enfin pour n'être pas cruelle.
Elle aura la foule chez elle.

CIII. MADRIGAL.

En vain par un éloignement
Je tâche à calmer mon tourment,
Qui tous les jours empire aux yeux de cette Belle
Ce remède augmente mes soins;
Et jamais je ne souffre moins,
Que quand je languis auprès d'elle.

CIV. MADRIGAL.

GRACE à l'éternelle présence
 De ce fâcheux objet qui vous a mise au jour,
 Vous ne voyez de mon amour
 Que le respectueux silence,
 Les petits soins, la complaisance,
 Tout le reste m'est interdit;
 Et cependant rien ne s'avance.
 Jamais d'être seule le bonheur nous en dit,
 Révenez, s'il se peut, Iris, mon espérance;
 Pour un tems faites-moi crédit
 De l'amoureuse récompense.

CV. MADRIGAL.

Ris, de tant d'Amans qui vivent sous vos lois,
 A qui donnez-vous votre voix?
 A la perruque blonde ou brune?
 Au plus cheri de la fortune?
 Hélas! que je serois heureux,
 Si c'étoit au plus amoureux!

CVI. MADRIGAL.

JE sai quelqu'un plus grand que toi,
 Qui se moque de ton empire,
 C'est le Devoir, Amour. Quoique l'on puisse dire,
 Il ne reconnoît point ta loi.
 Il aime depuis long-tems une Beauté sévère,
 Toujours à mes desirs également contraire.
 La menace en vain des traits de ton pouvoir;
 Malgré mes soins & mes services,
 Il appelle toujours ce fureste Devoir
 Au secours de ses injustices.

CVII.

Ma! ne nous ôtons pe
Et ne devenons f
Du dessein de nos

CVIII. M A

M Ille raisons devoi
Il ne faut donc plus voi
Quelque part qu'elle so
Et moi je ne puis plus i
On se flate, & on croi
Ce qui nous manqu
La difficulté nous i
Et on n'en espere p
Mais, bons Dieux!
Quand on a passé i
C'est une-dangereuse & d
Que de songer à fat
Un cœur & des yeu

CIX. M A I

N E te plains point, Tir
N'est-ce pas assez qu
Peut-être tu serois encore
se permerai-

MR. DE LA SABLIERE. 425

Voilà de quoi Philis me payoit l'autre jour,
Sans qu'elle osât me rien promettre.
Je pressai, on se défendit:
Je persistai, on s'attendrit;
Et la Belle enfin me promit
Ce qu'elle n'osa se permettre.

CX. MADRIGAL

P Arce qu'il a peu de mérite,
Et qu'on ne veut point de son cœur,
Le bonheur des autres l'irrite,
Il devient leur persécuteur.
Avecque le dessein de nuire,
En tous lieux il se vient produire,
Et vient toujours mal-à-propos.
Contre tout le monde il déclame,
Et le Sot ne laisse en repos,
Que les deux Galans de sa Femme.

CXI. MADRIGAL

P Hilis, puisque votre cœur
A tout autre me préfère,
D'où vient que notre bonheur
De jour en jour se diffère?
Quoi! pour vous déterminer
Faut-il tant examiner
Le mérite & le service?
Prenez un chemin plus court,
Et sachez que le Caprice
Est la raison de l'Amour.

CXII. MADRIGAL

P ourquoi me fuyez-vous, cruelle?
Mes regards auroient-ils causé votre courroux?
Endu-

Un rapport,
A tout on se l
Et, quand on
Dans le moindre m

CXIV. M

QU'il vous seroit
De changer me
Dites-moi seulemen
C'est assez pour
Hâ! que pour mon
Que vous trouviez
En doit-il çout
A le dire qu'à

CXV. M

QUE l'on fait
Tout ce qu'on d
Telle commence en p
Dans les plaisirs
Ce matin j'étois
Mécontent de Philis,
Résolu de rompre

Mais ne dites pas tout, mes vers;
Les Dieux me porteroient envie.

CXVI. MADRIGAL

Que le chemin est long, & que le jour me dure!
Mon amour est à la torture;
J'attens Iris en ce séjour.
Ah Dieux! que j'ai d'impatience!
Je souffre encor plus du retour,
Que je ne faisois de l'absence,

CXVII. MADRIGAL

Que je vous aime, beaux cheveux,
De ma divine Iris deponille précieux!
Et qu'enchaîné de vos doux nœuds,
Je trouve ma prison charmante & glorieuse!
Avant que de la main vous me fussiez donnés,
Ah! que vous étiez fortunés
D'approcher de ce beau visage!
Et tombant sur sa joue, ou flottant sur son sein,
Qu'elle vous mit bien en usage,
Quand sur ma liberté la Belle fit dessein.

CXVIII. MADRIGAL

Rien n'égale Iris en fierté,
Comme en charmes rien ne l'égale.
Depuis que j'ai vu sa beauté,
J'en fais une épreuve fatale,
Sur son cœur je n'ai rien gagné;
Services, vœux, & soins, elle à tout dédaigné;
Ce qui plaît même aux Dieux, lui semble méprisable.
Parmi tous les objets qui nous peuvent charmer,
Il n'en est point de plus aimable,
Ni que l'on doive moins aimer.

CXX.

S'écarter de
mon dévot.
Ce n'est pas
Mais de dévot
Amoureux,
Dans un cœ
Et profiter d
C'est-là le p
Le seul que je

CXXI.

Vous me trait
Ce n'est pas d'au
aime.
Mais pour un plus
Fait toujours d'ign
Mon respect vous l'a
J'aurais pu fai
Pour troubler mon
Je n'ai pas vou
Pouvais-je m
N'est-ce pas ai
N'est-ce pas na

CXXII. MADRIGAL

Amans qui vous laissez de soupirer en vain,
Et qui de l'ingrate Clarice
Songez à quitter le service,
Ne précipitez pas un si triste dessein.
Pour vous encourager à la persévérance,
Jetez les yeux sur son beau sein;
Et jugez de la récompense.

CXXIII. MADRIGAL

BElise, je diffère, & je n'ose me rendre,
Tant d'Amans soupirent pour vous,
Et vous faites tant de jaloux,
Que je ne sai quel parti prendre.
Rien ne vous manque pour charmer;
A vos beaux yeux tout est facile;
Mais s'engager à vous aimer,
C'est s'attirer toute la Ville.

CXXIV. MADRIGAL

BElise, une bonne amitié
N'est pas assez de la moitié,
Pour répondre aux desirs d'un cœur un peu sensible
Quand on a vu vos yeux par qui tout est soumis
Je ne crois pas qu'il soit possible
De n'être que de vos amis.

CXXV. MADRIGAL

Contre l'ardeur qui me possède,
Tous vos desseins sont superflus,
Et je n'y sai plus qu'un remède,
Iris, c'est de ne vous voir plus.

Tout V.

T

Mais;

LA crainte suit toujou
Plus ce qu'on aime
Plus la défiance s'i
On ne se croit jam
Vous m'aimez, dites-vo
gloire !

Iris, pour me le f
Dites le moi toujours, é
Que vos doux regar
Que vos doux baise
A tous momens rec
Encore n'est ce pas

CXXXIV. M.

L'Entreprise en amour
Des plus douces faveurs
D'Amarante, par t
J'ai baisé les lèvres
Elle m'a bien grondé, j
J'ai fait, pour l'obtenir,
Tout ce qu'a souhaité c
J'ai tout promis, j
Et le baiser m'est d



MR. DE LA SABLIERE. 433

CXXXV. MADRIGAL.

Mon Iris, est-il possible,
Que, logeant l'Amour chez vous,
Vous soyez si peu sensible
A ce qu'il a de plus doux?
Vos beautez, votre jeunesse,
Passent inutilement;
Et votre fidèle Amant
En va mourir de tristesse.
Usons mieux de nos desirs.
En ces mortelles demeures
Nous perdons plus de plaisirs.
Que nous ne differons d'heures.

CXXXVI. MADRIGAL.

Philis, vous me maltraitez.
Il faut prendre patience.
J'aime encor vos cruautez
Plus que votre indifférence,

CXXXVII. MADRIGAL.

Que mon Iris me plaît, lorsqu'elle est négligée;
Et que je la vois dégagée
De tous les ornemens qui cachent ses beautez!
La Belle les a tous quittez:
Une juppe de simple toile
Aux plus secrets appas sert à peine de voile:
On lui voit à plaisir & le bras & la main,
Et rien ne cache son beau sein.
Sur un lit de repos cette Belle est couchée,
La tête dans la main nonchalamment panchée;
Les yeux tournez vers son Amant.
Telle étois jadis la plus belle

Le Dieu qui pre
M'entretient jusc
De cet agréable
O! Destin plein
Ma félicité n'est
Et mon mal ur

CXXXIX. M

R Ecevoir du
Les louanges &
Avecque le plus i
Dire mille choses
Sans discernement
Souffrir des libertez co
Et d'amour & de
Croyez-moi, trop
Le véritable Amant al
Et ne manque pas
Si pour vous il est

CXL. M A

R ien ne peut égaler
Mille traits achevez com
Elle a des cheveux beaux

MR. DE LA SABLIERE. 435.

Son air est noble & grand, son port plein de douceur,

Enfin, les yeux sont faits pour elle,
Comme les cœurs sont faits pour son petit cœur.

CXLI. MADRIGAL.

SI l'on raisonnoit tant, jamais on n'aimeroit;
Et le triste nom d'esclavage,
Qui des Antans est le partage,
Lui tout seul nous rebueroit.

Puisque vous répondez à mon amour extrême,
Vos scrupules, Iris, ne sont plus de saison;
Tout ce qu'on donne à la raison,
On le dérobo à ce qu'on aime.

CXLII. MADRIGAL.

SOuvent la belle Iris d'une tresse dorée
Couvre le brun de ses cheveux;
Mais de quoi qu'elle soit parée,
Toujours elle attire les vœux.
Est-elle brune, est-elle blonde
Rien ne l'égale dans le monde.

Rien n'égale aussi mon amour;
Et sans être inconstant, j'ai la bonne fortune
D'être Amant, en un même jour,
Et d'une belle Blonde, & d'une belle Brune.

CXLIII. MADRIGAL.

SI d'un de vos Amans jamais vous faites choix,
Quoique nouveau-venu, j'espère votre voir.
Depuis le jour qu'à vos charmes
Ma raison rendit les armes,
Une légion d'amours
Dans mon cœur fit sa demeure.

Et je vous aime en une heure,
Plus qu'un autre en quinze jours.

CXLIV. MADRIGAL.

SAns les défordres de ce tems
Je ne verrois point cette Belle;
Et pendant la saison nouvelle
On me l'enleve tous les ans.
Mais, grace à la guerre civile,
On ne peut sortir de la Ville,
Et rien n'est sûr hors de Paris.
Funeste Démon de la guerre,
Désole, si tu veux, la terre;
Le plus grand des malheurs est l'absence d'Iris.

CXLV. MADRIGAL.

Votre conscience vous presse,
Iris, vous allez à confesse.
Quels sont donc ces secrets que vous vous repro-
chez ?



MR. DE LA SABLIERE. 487

De tous les déplaîsirs mon cœur venoit à bout,
Iris me consolait de tout
Et rien ne me console d'elle.

CXLVII. MADRIGAL.

MA jeune Iris n'est plus ; le Ciel me l'a ravie,
Ce cher objet de mes amours.
Ce que je voyois tous les jours,
Je ne le verrai de ma vie.
Elle occupoit tous mes desirs ;
Je n'avois point d'autres plaisirs ;
Tous mes soins se bornoient à servir cette Belle.
Que ferai-je, grands Dieux ! que dois-je devenir ?
Élas ! n'aurai-je plus de commerce avec elle
Que par un triste souvenir ?



STANCES.

STANCES.

CLoris, tous les jours mon Rival
Vous parle, & vous voit à son aise.
Avec vous seule il danse au bal ;
Et tout ce qu'il fait, bien, ou mal,
Je ne vois pas qu'il vous déplaîse.

Encor que je sois à l'écart,
Je ne vous perds gueres de vûë ;
Et l'autre jour par un regard,
Où sans doute lui seul eut part,
Je reçus le coup qui me tue.

Le crime qu'ils v

Pour satisfaire à
Qui depuis me re
Je ne m'occupe
Qu'à rechercher q
Pour ne vous mou

IL S'EST

Ces deux Sœurs
De tous les occure
Je garde Teul ma
Parmi ce public e

Tout ce qu'on voit
En leurs personnes
Ce qui m'a séuvé d
C'est qu'elles sont

Ainsi, mon esprit
Ne se déclare pour
Mais j'étois un hon
Si le crime

III. STANCES.

Par mille petits refus,
Que me fit hier ma Belle,
Plus que jamais je connus,
Que je suis bien avec elle.

Sans doute elle déguisoit
Sa passion & sa flamme,
Et m'accordoit en son ame
Ce qu'elle me refusoit.

En même tems que sa bouche
Me disoit, Je ne veux pas,
Ses yeux me disoient tout bas,
Je ne suis pas si farouche.

Depuis j'ai su de l'Amour,
Que sans la troupe importune
Qui nous suit tout le jour,
Rien n'égalloit ma fortune.

IV. STANCES.

Quand on aime, & qu'on est sage,
On n'est jamais malheureux,
On tourne à son avantage
Ce qu'on croit le plus fâcheux.

De deux Amans en querelle
Rien n'est si doux que d'accorder
Un cœur en est plus fidelle,
Quand il résiste à l'abord.

Une humeur un peu bizarre
Sert de ragoût en amour,
Et l'absence nous prépare
Un agréable retour.

CON-

C O N T E S.

I. CONTE,

L E C O R B E A U.

Aimable & jeune Corneille,
Des Corneilles la merveille,
Puisque parmi les Corbeaux
Les plus noirs sont les plus beaux,
Je puis avecque justice
Vous faire offre de service,
Et prétendre hautement
L'honneur d'être votre Amant.
J'ai l'air & la mine fière :
J'ai l'humeur assez altière ;
Mais désormais devant vous
Je serai soumis & doux.

II. C O N T E ,

V E R S.

Nous, Souveraine des Cœurs,
De tous ceux qui nous regardent,
Qui dispensons les douleurs,
Les peines & les langueurs
A tous ceux qui se hazardent
De provoquer nos rigueurs,
Ayant su la repentance,
Et la rude pénitence,
De cet Amant affligé
Qui nous quitta sans congé;
Et voulant de la clémence
Suivre plutôt le parti,
De notre pleine puissance
Nous avons, sans conséquence,
Dès à présent consenti,
Que sans désobéissance
Il pourra ne mourir pas,
Pourvu qu'avec diligence
Il revienne sur ses pas
Reprendre à nos pieds sa place,
Et jouir de notre grace.

CHAN-

CHANSONS

ET EPIGRAMME.

I. CHANSON.

QUand je vous dis, que je perds ma franchise,
Et que je meurs pour vos divins appas;
Cet tout de bon, si vous m'aimez, Bélise;
Cet en raillant, si vous ne m'aimez pas.

II. CHANSON.

LEs maux d'amour sont sans remède,
Ses biens ne font que décevoir.
On souffre tout pour les avoir;
On craint tout lorsqu'on les possède.

EPIGRAMME.

NE parlons plus de mariage,
Margot. Je suis déjà chenu,
Et prêt à faire le voyage,
D'où personne n'est revenu.

F I N.

CATA:

CATALOGUE

Des Livres nouveaux qu'on trouve

Chez M. M. REY, Libraire à Amsterdam.

A Starbé Tragédie par Mr. Colardeau, représentée pour la première fois par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 17. Février 1758. 8. *Amst.* 1758. 10 f.

L'Ami des Hommes où traité de la Population par Mr. le Marquis de Mirabeau en 3 vol. 12. 1258. f. 3. 15 f.

Cabinet des Fées de Mad. d'Aumoy, 12. 8 vol. 14 parties avec fig. *Amst.* 1754. à f. 10.

Cicéron (Pensées de), par Mr. l'Abbé d'Oliver, 12. *Amst.* 1746. à f. 1.

Civan Roi de Bungo, Histoire Japonnoise par Mad. Le Prince de Beaumont, 12. 2 vol. *Lond.* 1754. à f. 2.

Discours sur l'Origine & les fondemens de l'Inégalité parmi les Hommes par J. J. Rousseau Citoyen de Geneve, 8. 1 vol. *Amst.* 1755. à f. 1. 10 f.

Essai sur l'Histoire Generale & sur les Mœurs & l'Esprit des Nations depuis Charlemagne jusqu'à la prise de Port Mahon en 1756. par Mr. De Voltaire, in 8. 7 vol. *Amst.* 1757. à la quelle on a joint une table Generale des Matieres exactes, ment travaillées à f. 9.

L'Esprit (de) par Mr. Helvetius, 12. 2 vol. 1758.

Fils Naturel (le) ou les Epreuves de la Vertu, Comédie en Cinq Actes, & en prose, avec l'Histoire Véritable de la Pièce par Mr. Diderot, 12. 1 vol. *Amst.* 1757. 12 sols.

Histoire de Catilina tirée de Plutarque, de Cicéron, de Dion, de Saluste, &c. 8. *Amst.* 1749. à 8 f.

des Passions, 12. 2 vol. *Amst.* 1751. à f. 1
Hif-

CATALOGUE DES LIVRES.

Histoire d'une Grecque moderne, par l'Abbé Prévôt d'Exil, 12. 2 vol. *Amst.* 1741. à 1 f.

— du Marquis de Cressy, 12. 1 vol. *Amst.* 1758. à 10 f.

Hypocondre, ou la Femme qui ne parle point, Comédie en 5 Actes en vers par Mr. J. B. Rousseau, *Amst.* 1751. à 11 f.

Illustrer Françaises, Histoires Véritables, nouvelle Edition augmentée des Mémoires Historiques & critiques touchant la Vie & les Ouvrages de leur Auteur, 12. 4 vol. fig. *Amst.* 1750. f. 4.

Introduction à l'Histoire Générale & Politique de l'Europe, par Pufendorff; complétée & continuée jusqu'en 1743. par Bruzen de la Martinière, 12. 11 vol. fig. *Amst.* 1743-1748 à f. 22.

Journal des Sçavans depuis son commencement, 1665. jusques en Décembre 1753. en 170 vol. 12. vol. *Amst.* à f. 170.

Iphigénie en Tauride, tragédie par Mr. De la Touche, 8. *Amst.* 1758. à 10 f.

Journal des Sçavans combiné avec les Mémoires de Trevoux Janvier 1754. jusques à Decembre 1758. en tomes où 40. parties à 10 f.

Lettre du Roi de Pologne Stanislas I. à la Reyne de France sa fille, où il raconte la maniere dont il est sorti de Dantzic durant le siège de cette ville, 12. 1748. à 5 f.

— d'Héloïse à Abailard *en Vers* traduction libre de Pope, 12. *Amst.* 1758. à 1 f.

Observateur Hollandois, où Lettres de Mr. van *** à Mr. H***, de la Haye sur l'Etat présent des affaires de l'Europe en XLVI. Cahiers, in 8. 1757-1758.

— de Louis Racine, contenant les Poësies nouvelles, des Reflexions sur la Poësie, les Mémoires sur la Vie & les Ouvrages de J. Racine, les Lettres de Racine à Boileau, & les Réponses, &c. 12. 6 vol. *Amst.* 1750. Cette édition est la plus complète à tous égards. à f. 5.



